TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

J. A. Jaussen. Inscriptions arabes de la ville d'Hébron (avec 7 planches) 1- 45

F. Bisson de la Roque. Complément de la stèle d' [hieroglyphs], fils de [hieroglyphs], époux de [hieroglyphs], prêtre d'Amon qui réside à Karnak (avec 1 planche) 47- 48

Abdullah Mukhlis. الإشارة الى من نال الوزارة . تأليف امين الدين تاج الرياسة ابي القاسم علي بن منجب بن سليمان الشهير بابن الصيرفي المصري 49-112

Mme R. L. Devonshire. كتاب تاريخ مصر المشهور ببدائع الزهور في وقائع الدهور. Extrait de l'*Histoire de l'Égypte*, volume II, par Ahmed ibn Iyâs el Hanafy el Maçry (Boulaq, 1311 A. H.) (avec 2 planches) 113-145

B. Bruyère. Un jeune prince ramesside trouvé à Deir el Médineh (avec 3 planches) 147-165

É. Vernier. L'or chez les anciens Égyptiens (avec 2 planches) 167-173

A. Lucas. Note sur le nettoyage de certains objets du Musée du Caire 175-177

H. Henne. Inscriptions grecques (§ II-V) 179-190

N. Aimé-Giron. Un ex-voto à Astarté (avec 2 planches) 191-211

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. GEORGE FOUCART

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME XXV

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1925

INSCRIPTIONS ARABES DE LA VILLE D'HÉBRON

PAR

J. A. JAUSSEN, O. P.

ATTACHÉ LIBRE À L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE.

Dans la *Revue Biblique*, numéro de janvier 1923, p. 80 et seq., j'ai publié trois inscriptions arabes inédites du Ḥaram d'Hébron, inscriptions relatives aux waqfs assignés à l'entretien du sanctuaire des Patriarches. Dans la même revue, numéro d'octobre de la même année, p. 575 et seq., a paru aussi l'importante inscription coufique de la chaire du martyr al-Ḥusayn [1].

Après avoir relevé ces textes inédits et fort intéressants, j'ai pu estamper ou copier les autres documents arabes du Ḥaram et de la ville d'Hébron. Je livre aujourd'hui cette collection à l'étude des spécialistes, en notant les textes qui ont été déjà publiés. Je ne connais à ce sujet que le travail de Sauvaire, dans le *Voyage d'exploration à la mer Morte*, du duc de Luynes.

Il est toujours difficile de classer des textes qui se rapportent à une durée de plusieurs siècles. J'adopte pour cette publication l'ordre chronologique. Toutefois, je groupe d'abord, suivant cet ordre, les inscriptions qui se trouvent

[1] En publiant ce texte important, je me suis parfaitement rendu compte du doute qui planait sur le déchiffrement de certains mots et par suite sur la traduction risquée de quelques phrases. Pour éviter la critique, pas toujours bienveillante pour les travailleurs qui passent les premiers, je n'ai pas cru devoir retarder la publication d'un document qui intéresse les spécialistes; j'ai donc donné mon essai de traduction avec les photographies du texte. Mais ce que j'avais prévu est arrivé : plusieurs orientalistes ont bien voulu m'écrire pour me demander la vérification de la lecture de tel ou tel mot. Assurément quelques-uns de ces correspondants ne soupçonnent guère les difficultés qui nous arrêtent parfois, en Orient, dans les recherches archéologiques, surtout lorsque l'investigation doit être poursuivie dans un sanctuaire fermé depuis des siècles à tout visiteur non musulman. J'espère cependant que grâce à la bienveillance des personnes actuellement en charge je pourrai obtenir les autorisations nécessaires pour retourner au Ḥaram d'Hébron et y procéder à une révision de mon premier travail. Alors il me sera possible, peut-être, de répondre aux questions qui m'ont été posées et de donner une nouvelle traduction du texte du Minbar et des trois autres textes relatifs aux waqfs de Sayydna al-Khalîl.

dans le Ḥaram d'Hébron; je place ensuite, selon le même ordre, les textes recueillis dans la ville et au cimetière [1].

Ce travail a pu être exécuté à Hébron grâce au concours bienveillant des autorités. M. Guy, sous-directeur du Service des Antiquités, a bien voulu se rendre en personne de Jérusalem à Hébron, pour aplanir les difficultés, et M. Makhoulé, du Service des Antiquités, m'a prêté un concours précieux.

Le Père Vincent a eu l'obligeance de revoir mon manuscrit et de m'aider à corriger les épreuves.

A tous ceux qui m'ont prêté leur assistance dans ce labeur, j'offre mes remerciements les plus sincères.

Je regrette de n'avoir pas eu entre les mains le travail de VAN BERCHEM sur les inscriptions de Jérusalem.

INSCRIPTIONS DU ḤARAM.

1

Cette inscription est gravée sur une plaque de marbre, encastrée dans la construction, au-dessus de la porte donnant accès au corridor actuel qui sépare la mosquée al-Djâwaliyah du mur du Ḥaram. Elle n'est pas nécessairement à sa place primitive, mais peut avoir été changée d'endroit à l'époque des remaniements postérieurs imposés par les travaux exécutés sous la direction de l'émir Sandjar ou survenus à une époque plus récente. Dans l'intérieur du vestibule, des fragments d'inscriptions qoraniques distribués sans ordre, le long des murs, témoignent de l'indifférence des constructeurs à respecter la place primitive d'un document écrit. Les caractères de l'inscription sont d'une lecture assez facile, sauf ceux de la dernière ligne presque entièrement effacés : ils sont en naskhy ayyoubite. L'estampage mesure 0 m. 50 de long sur 0 m. 32 de large. Sept lignes (DE LUYNES, n° 7). Date : entre 615 et 624 (voir pl. II, n° 1).

[1] Il n'est fait exception que pour un texte du Ḥaram, qu'il a paru préférable de ne pas séparer d'autres inscriptions du sultan Ynâl. Voir n° 28.

(١) بسم الله الرحمن الرحم هد ما أُنشِيَ (من) (٢) هذا الرواق في ايام مولانا السلطان (3) الملك المعظم شرف الدين عيسى بن مولانا (4) السلطان الملك العادل سيف الدين ابي (5) بكر ابن ايوب قدّس الله روحه بتولّى ال(6)عبد الفقير سعد الدين معود بن عمر بن (7) عديد في شهر(؟) المحرم... سنة... وعشر..

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : ceci est ce qui a été construit de (2) ce vestibule aux jours de notre maître, le sultan (3) al-Malik al-Muʿaẓẓam, šaraf ad-dîn ʿYsa, fils de notre maître (4) le sultan al-Malik al-ʿÂdil, saîf ad-dîn, Abou (5) Bakr ben Ayyoub — qu'Allah sanctifie son esprit! — sous la direction (6) du serviteur, pauvre, Saʿîd ad-dîn Maʿoud fils de ʿOmar fils de (7) ʿAdîd, au mois de moḥarram(?), l'an.....

Ligne 1. — *Hada mâ* est la lecture matérielle certaine[1]. On ne saurait proposer *qad* comme Sauvaire; mais nous croyons que le lapicide a omis l'*alif* et nous proposons de rétablir هذا. — A la fin de la première ligne, un trait à peine visible rappelle le *noûn* de *min*. Ainsi une partie du *riwâq* a été construite, non le *riwâq* en entier, sous al-Malik al-Muʿaẓẓam.

Au lieu de Muʿaẓẓam, Sauvaire a lu Muẓaffar; cette lecture ne répond ni à l'écriture, dont les caractères sont nets sur l'estampage, ni à l'histoire; car le fils d'al-Malik al-ʿÂdil Abou Bakr est al-Muʿaẓẓam et non al-Muẓaffar.

Ligne 4. — *Abi* se voit à peine à la fin de la ligne.

Ligne 5. — L'invocation : *qaddasa Allah rûḥahu* suppose qu'al-Malik al-ʿÂdil était mort. — *Bitawalla* «sous la direction, la surveillance»; le *lâm* est couché et le *yâ* final est très accentué, à moins que la partie supérieure du *yâ* ne constitue l'*alif* de l'article *al* dont le *lâm* termine la ligne.

Ligne 6. — Maʿoud est clair; nom peu usité; on trouve Maʿouḏ avec un *ḏâl*. Faudrait-il supposer Masʿoud?

Ligne 7. — Nous lisons ʿAdîd ou ʿUdayd. Sur l'estampage, les deux *dâl* sont nets. — Le mois de moḥarram (?) : les deux dernières lettres sont visibles. La

[1] On pourrait peut-être penser à lire هُدَّ «a été détruit»; mais l'inscription n'est pas faite pour rappeler une destruction. A noter que la forme caractéristique du *hâ* n'autorise pas la lecture قدمًا *qidman* «jadis, dans l'ancien temps». En supposant cette dernière expression, il ne faudrait plus tenir compte du trait qui nous a portés à restituer من.

date n'est plus lisible; mais comme les travaux ont été exécutés sous le règne d'al-Malik al-Muʿaẓẓam, l'inscription doit se placer entre les années 615 et 624 (1218-1226). Sur al-Muʿaẓẓam, voir l'inscription de ce sultan, relative aux waqfs d'Hébron, publiée dans la *Revue Biblique,* 1923, p. 81 et seq.

Cette dernière inscription [1] est datée de l'an 612. A cette époque, le sultan al-Muʿaẓẓam ʿYsa était associé par son père le sultan al-Malik al-ʿÂdil, au gouvernement du royaume. A cause de l'expression *qaddasa Allah rûḥahu,* invocation faite pour un défunt, il apparaît que notre texte doit être d'une époque postérieure. Al-Muʿaẓẓam ʿYsa était alors seul régnant. C'est une preuve de la sollicitude du sultan pour le sanctuaire d'Hébron. Il fait aménager un vestibule qui avait été élevé, vraisemblablement, pour protéger l'entrée du Ḥaram. La mosquée al-Djâwaliyah, bâtie à côté, ne sera édifiée qu'un siècle plus tard, en 720, par l'émir Sandjar, sous le règne du sultan al-Malik an-Nâṣir Moḥammad, fils de Qalaoun (693 à 741). Voir n° 5.

2

Sur le battant droit de la porte al-Ḥaḍrah qui donne accès à la basilique médiévale, à côté du cénotaphe d'Abraham, est gravée sur une lame de cuivre une inscription bien dessinée en beaux caractères naskhy mamluk. Elle est répétée sur l'autre battant de la porte. Date : 685. Copie.

[1] Dans cette inscription (n° 1) quelques fautes ont été commises; je profite de l'occasion qui se présente pour les corriger :

Ligne 2, *au lieu de :* ابو العز امير, *lire :* ابو العزائم.
— 6 — المعين وقنين — المعروفتين.
— 6 — المقعلة — المعقل.
— 7 — واردات — ارزاق.
— 8 — عذما — نحوها.

Inscription n° 2 de *Revue Biblique,* 1923, p. 85 :

Ligne 3, *au lieu de :* خمسين, *lire :* خمسي.
— 4 — ولذلك — وكذلك.

Inscription n° 3 :

Ligne 1, *au lieu de :* سنده, *lire :* سبله.

Ligne 2, *au lieu de :* بعالى *lire :* تعالى.
— 2 — طوبه — طوبة.
— 2 — حاجة — جائحة.
— 3 — محتاج — يحتاج.
— 4 — وبالجملة — بالجملة.
— 4 — لانفراد البعد, *lire :* لا يغيره التعدد.

Ligne 5, *au lieu de :* حسن, *lire :* حسب.
— 5 — يد على, *lire :* على يد.
— 5 — الصرف — الشريف.
— 5, supprimer ابى après الظاهري.
— 5, *au lieu de :* حيم, *lire :* جنم.

Lire ainsi la date : سبع عشر ربيع الاول سنة ثمانين وسبعماية.

امر بعمارة هذا الباب على ضريح ابينا ابراهم الخليل عليه افضل الصلاة والسلام مولانا السلطان الملك المنصور قلاون الصالحي قسيم امير المومنين فى غرة شهر رجب الفرد من شهور سنة خمس وثمانين وستماية عز نصره

A ordonné la construction de cette porte au-dessus du tombeau de notre père Abraham al-Khalîl — sur lui la meilleure des bénédictions et la meilleure paix! — notre maître le sultan al-Malik al-Manṣour Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy, l'associé du Prince des Croyants, au premier de radjab l'unique, des mois de l'année 685. Que sa victoire soit exaltée!

Sur le sultan Qalaoun, voir n° 5. La porte al-Ḥaḍrah est tout à côté du cénotaphe d'Abraham, et cette disposition aide à comprendre l'expression : *'ala ḍariḥ abina* «au-dessus ou près du tombeau de notre père». Le sultan Qalaoun est appelé *qasîm amîr al-mou'minîn* «associé du Prince des Croyants». L'histoire d'Égypte facilite l'intelligence de cette appellation. On sait que le dernier des califes abbassides, al-Musta'ṣim, fut mis à mort par Houlagou, après la prise de Bagdad en 656. Quelque temps après, en 659, un certain Aḥmad Abû'l-Qâsim, prétendant descendre de la famille des Abbassides, se réfugia en Égypte et se présenta à Bibars, qui venait de s'emparer du pouvoir. En politique habile, Bibars accueille Aḥmad, donne crédit à ses affirmations et le fait nommer calife en Égypte. A son tour, le nouveau calife donne à Bibars l'investiture solennelle du salṭanat, en 659. Cette reconnaissance du pouvoir de Bibars par l'autorité religieuse du calife a laissé des traces dans l'inscription, datée de 660, de la Madrasah aẓ-Ẓâhiriyah au Caire. Le sultan y est appelé *qasîm amîr al-mou'minîn* «associé du Prince des Croyants» (*CIA*, n° 74)[1].

Aḥmad Abû'l-Qâsim avait été proclamé calife sous l'appellation de al-Musta'ṣim billah. Il ne jouit de sa dignité que pendant cinq à six mois, et périt dans une expédition contre les Mongols. Il fut remplacé au califat par Aḥmad Abû'l-'Abbâs, qui prit le nom de Ḥâkim bi amrillah. C'est de ce calife que Qalaoun est l'associé d'après notre inscription, datée de 685 de l'hégire, c'est-à-dire de 1286 de notre ère.

[1] On trouvera dans *CIA* d'autres cas nombreux de l'emploi de *qasîm*.

3

Sur l'anneau de cuivre placé au-dessous du marteau de la même porte al-Ḥaḍrah, une inscription rappelle que cette porte a été faite par le sultan Qalaoun. Le même texte est répété sur un autre anneau de cuivre, à l'autre battant de la même porte. Copie :

أُمر بعمارة هذا الباب المبارك على ابينا ابراهم صلى الله عليه وسلّم مولانا السلطان الملك المنصور قلاون الصالحي

A ordonné de faire cette porte bénie, pour notre père Abraham — qu'Allah lui accorde bénédiction et paix! — notre maître le sultan al-Malik al-Manṣour Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy.

L'inscription doit être de l'an 685, comme la précédente. Sur les portes du Ḥaram, voir Vincent et Mackay, *Le Ḥaram d'Hébron*, et Jaussen, *Revue Biblique*, 1923, pl. I.

4

Dans la chambre occupée par le cénotaphe de Jacob, sur le mur qui sépare ce cénotaphe de celui de Lia, à la hauteur de 2 mètres environ, est tracée l'inscription suivante en beaux caractères naskhy mamluk. Au-dessus de cette inscription court, tout autour de la chambre, une autre inscription qoranique en belles et grandes lettres décoratives. Après certaines difficultés, nous obtenons l'autorisation de lire l'inscription à travers la fenêtre :

جُدد هذا الطراز فى ايام مولانا السلطان الملك الناصر ناصر الدنيا والدين محمد ابن السلطان الشهيد الملك المنصور سيف الدنيا والدين عز نصره فى سنة سبع (تسع) (وتسعين) وستماية

Ce bandeau a été renouvelé aux jours de notre maître le sultan al-Malik an-Nâṣir, nâṣir ad-duniya wa ad-dîn, Moḥammad fils du sultan défunt al-Manṣour, sayf ad-duniya wa ad-dîn; que sa victoire soit assurée! L'an 699(?).

Ṭirâz signifie un «bandeau orné ou sculpté» : il peut s'agir du bandeau sur lequel est dessinée la belle inscription qoranique dont nous avons parlé ci-dessus et qu'il nous a été interdit de copier. Le nom du sultan al-Malik an-Nâṣir Moḥammad s'est déjà rencontré dans plusieurs inscriptions à Hébron. — La date : Ma copie porte 607 (ou 609) : mais elle est fautive; car le sultan al-Malik an-Nâṣir a régné, en trois fois, de 693 à 741. Par conséquent, après avoir lu *sab'a*, ou *tis'a*, j'ai dû passer le nombre exprimant la dizaine, *tis'în*, à moins que le chiffre n'ait été oublié par l'auteur de l'inscription. Je propose donc de rétablir ce chiffre de dizaine et de lire 699 (1299 de J.-C.).

5

Cette inscription se trouve au-dessus de la porte du corridor ou vestibule qui sépare le mur Est du Ḥaram de la mosquée al-Djâwaliyah. Elle est gravée sur un bandeau de marbre peint en vert, qui occupe tout l'espace compris entre le mur du Ḥaram et celui de la Djâwaliyah, et déborde même sur les côtés. La couche de peinture a diminué le relief des caractères et a rendu l'estampage difficile. Les lettres sont fort développées et forment décoration; elles sont dessinées sur un champ délimité par deux traits distants de 0 m. 29; la longueur de l'estampage est de 4 m. 91. Le début de l'inscription manque. Estampage et copies (DE LUYNES, n° 6. Voir VINCENT et MACKAY, *Le Ḥaram d'Hébron*, p. 202 et seq.).

...في ايام مولانا السلطان الملك الناصر ناصر الدنيا والدين محمد خلّد الله ملكه ابن مولانا
السلطان الشهيد الملك المنصور قلاون الصالحي تغمّدهُ الله برحمته بنظر العبد الفقير الى الله تعالى
سنجر ابن عبد الله الناصري من ماله رحمه الله لم ينفق عليه شئٌ من مال الحرم الشريف بتاريخ
ربيع الآخر سنة عشرين وسبع ماية

...Aux jours de notre maître, le sultan al-Malik an-Nâṣir, nâṣir ad-duniya wa ad-dîn (défenseur du monde et de la religion), Moḥammad — qu'Allah perpétue son règne! — fils de notre maître, le sultan défunt al-Malik al-Manṣour Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy, — qu'Allah étende sur lui sa miséricorde! — sous l'intendance du pauvre serviteur d'Allah, Sandjar fils de 'Abdallah an-Nâṣiry, de son propre bien — qu'Allah l'ait en sa miséricorde! — sans avoir rien dépensé, pour cette construction, des biens du Ḥaram illustre. Date : au mois de rabî' le second, l'année 720.

Malgré les quelques obscurités de l'estampage, qui a été détaché avec beaucoup de peine de la peinture collante placée sur les caractères, la lecture, à cause de la grandeur des lettres, nous paraît certaine. A noter que le mot *sayfy*, copié par Sauvaire, n'existe pas. Le savant, qui devait lire l'inscription de loin, a dû être trompé par le rapprochement du *mîm* avec la fin du mot Allah. — لم ينفق عليه شئ «il n'a été rien dépensé pour la construction de la Djâwaliyah». C'est au mot «mosquée» que se rapporte le pronom *h*. Sauvaire a mis *'alayhi* après le terme *raḥamahu*, ce qui ne convient pas. — Le mot *ḥaram* est au singulier. Sauvaire l'a mis au duel; il semble avoir subi l'influence de Moudjîr ad-dîn dont nous allons parler; on comprend fort bien qu'à Hébron Sandjar se glorifie d'avoir bâti la Djâwaliyah sans toucher aux revenus des waqfs du Ḥaram.

Moudjîr ad-dîn parle, dans son *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 59, des travaux de Sandjar à Hébron. La traduction de ce passage constituera le meilleur commentaire de notre inscription.

«A l'extérieur du mur de Sulaymân[1], du côté de l'est, se trouve une mosquée très belle, et entre le mur de Sulaymân et cette mosquée existe un vestibule voûté, s'étendant en longueur, splendide et majestueux. Celui qui a bâti ce vestibule avec la mosquée, c'est l'émir Abû Sa'îd Sandjar al-Djâwaly, inspecteur des deux Ḥarams illustres et lieutenant du salṭanat. La mosquée est connue sous le nom de al-Djâwaliyah. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'elle a été taillée dans la montagne. On dit que le cimetière des Juifs était sur cette montagne. Sandjar la coupa, la creusa, construisit un toit et éleva la coupole : douze piliers placés au milieu soutenaient la toiture. Le sol, le mur et les piliers furent revêtus de marbre; sur le côté occidental, on plaça des fenêtres de fer. Les dimensions de cette mosquée sont : du sud au nord 43 coudées de long, coudée des travailleurs, sur 25 coudées de large d'ouest en est.

«La construction de cette mosquée commença au mois de rabî' second en 718 et se termina au mois de rabî' second en 720, sous le règne d'al-Malik an-Nâṣir Moḥammad ben Qalaoun. Sur le mur de la mosquée, il est écrit que Sandjar la bâtit de ses propres deniers, sans rien dépenser pour cela des biens des deux Ḥarams illustres.»

[1] La construction hérodienne est attribuée à Salomon (Sulaymân) par Moudjîr ad-dîn.

Lorsque Moudjîr ad-dîn parle des gouverneurs de Jérusalem et d'Hébron, il écrit une notice fort intéressante sur Sandjar : nous traduisons cette page remplie de détails précis (*Histoire...*, p. 607).

«L'émir al-Kebîr, le grand émir, ʿAlam ad-dîn Abû Saʿîd Sandjar ben ʿAbdallah, al-Djâwaly aš-Šâfiʿy naquit à Amad (sur le Tigre). Il fut attaché à un émir ẓâhiry nommé Djâwaly. A la mort de ce dernier, il passa au service d'al-Manṣour Qalaoun et après force vicissitudes, il devint commandant général en Syrie.

«Sous le règne d'al-Malik an-Nâṣir Moḥammad ben Qalaoun, il fut inspecteur des deux Ḥarams illustres et lieutenant, *nâ'ib*, du salṭanat à Jérusalem et à Hébron. Il fut aussi *nâ'ib* du salṭanat à Gaza. Ensuite, il fut jeté en prison et soumis à la torture; puis il resta en Égypte comme émir en chef. Il obtint de nouveau la lieutenance de Ḥama pour quelque temps, revint à Gaza avec le même titre et finit par retourner en Égypte.

«Il rapporta les traditions de l'imâm aš-Šâfiʿy qu'il recueillit de la bouche du qâḍy de Šaubak, Ynâl ben Muttakily; plusieurs fois il raconta ces traditions qu'il coordonna dans un ordre parfait et expliqua dans plusieurs volumes, à l'aide d'autres ouvrages; il réunit les commentaires d'Ibn al-Athîr et de Râfiʿy auxquels il ajouta quelque chose du commentaire de Nawawy sur Muslim.

«Auprès de la mosquée d'al-Khalîl, il construisit une mosquée connue sous le nom de al-Djâwaliyah, dont il a été déjà fait mention : elle est très belle : il la construisit de ses propres deniers quand il était nâẓir. Il construisit également une mosquée à Gaza, et une *khânaqâh* au Caire, en dehors de la ville. A Jérusalem, il éleva une madrasah (école), devenue à notre époque la demeure des *nâ'ibs*. Il établit des waqfs nombreux à Gaza, à Hébron, à Jérusalem et en d'autres lieux.

«Il connaissait parfaitement la doctrine d'aš-Šâfiʿy. C'était un homme vertueux, citant beaucoup les sentences d'aš-Šâfiʿy. Il mourut au mois de ramaḍân, l'an 743, et fut enseveli dans la *khânaqâh* bâtie par lui au Caire, dans l'endroit connu sous le nom de Kabš, à proximité de la mosquée d'Ibn Ṭouloun.»

Sur la madrasah bâtie à Jérusalem et devenue plus tard la demeure des gouverneurs, voir van Berchem, *CIA*, *Jérusalem*, pl. XLII. Sur le tombeau de Sandjar au Caire, voir van Berchem, *CIA*, p. 158 et seq.

Sur Sandjar, voir Ibn Yâs, *Histoire...*, I, p. 155 et seq.

6

Sur une plaque de marbre placée sur la façade de la voûte en avant de la porte de la Djâwaliyah, une inscription en quatre lignes. Notre échelle est trop courte pour nous permettre de l'atteindre, et les caractères sont couverts de poussière. Voici la lecture de Sauvaire (voir DE LUYNES, n° 8) :

(١) بسم الله الرحمن الرحيم انشا هاذا(*sic*) الرواق المبا(٢)رك فى زمن..... الفقير الى الله تعالى (3) سنجر ابن عبد الله... (4)... من الله... جمادى الاول...

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux. Ce portique béni (2) a été construit du temps..... pauvre d'Allah ta'âla, (3) Sandjar fils de 'Abdallah..... (4) en djumâda premier.

Sur l'émir Sandjar et ses travaux à Hébron, voir le numéro précédent.

7

Cette inscription est gravée sur une plaque de marbre encastrée dans le mur Est du Ḥaram, à l'intérieur, dans la nef gauche de la basilique médiévale. Elle mesure o m. 58 de long sur o m. 31 de large. Quatre lignes : estampages et copies (VAN BERCHEM, *ZDPV*, XIX, 1896, p. 111 et seq., et pl. V, 2)[1]. — Voir pl. II.

(١) امر بانشا هذا الرخام المبارك فى ايام مولانا السلطان (٢) الملك الناصر ناصر الدنيا والدين محمد بن قلاون بالاشارة (3) العالية الاميرية السيفية تَنكِز الناصرى كافل الممالك الشريفة (4) الشامية اثابه الله الجنة فى شهور سنة اثنين وثلاثين وسبعماية

(1) A ordonné la mise en place de ce marbre béni, aux jours de notre maître le sultan (2) al-Malik an-Nâṣir, nâṣir ad-duniya wa ad-dîn, Moḥammad fils de Qalaoun, sur l'indication (3) éminente, princière, as-sayfiyat, Tankiz an-Nâṣiry, gouverneur des provinces illustres (4) de Syrie — qu'Allah lui donne en récompense le paradis! — aux mois de l'année 732.

[1] La traduction de *ZDPV*, XIX, 1896, p. 111 et seq., n'est pas exacte, car elle ne tient pas compte de la construction grammaticale. C'est Tankiz qui est le sujet de *'amara* «a ordonné», et l'indication, *al-'išârat*, est donnée, d'après le texte, non par Tankiz, mais par le sultan lui-même. Voir, pourtant, MOUDJÎR AD-DÎN, *Histoire*..., p. 438, l. 13.

Cette inscription est bien gravée, en beaux caractères. On constate l'absence de quelques points diacritiques. Le début de la dernière ligne n'apparaît pas très nettement sur l'estampage, mais les copies aident le déchiffrement.

En commentant l'inscription n° 5 nous avons dit que la mosquée al-Djâwaliyah fut revêtue de marbre en 720. Une douzaine d'années plus tard, le Ḥaram lui-même était décoré de la même façon. Ce travail fut exécuté par Tankiz, sous le règne d'al-Malik an-Nâṣir, et sur ses indications. Moudjîr ad-dîn (*Histoire...*, p. 57 et 438, l. 13) se souvient de notre inscription, lorsqu'il écrit : «Et le marbre se développa tout autour des murs de la mosquée, sur les quatre côtés. Il fut placé par Tankiz, *nâ'ib aš-Šâm* «gouverneur de Syrie», sous le salṭanat d'al-Malik an-Nâṣir Moḥammad fils de Qalaoun, en l'année 732.»

L'émir Tankiz ou Tankis joua un rôle important en Syrie : les inscriptions arabes de cette époque mentionnent ses titres et ses travaux.

Il est nommé gouverneur de Damas vers 712; en 718 il est *kâfil al-mamâlik aš-šâmiyat* à Jérusalem; en 732, il porte le même titre sur notre inscription à Hébron; en 730, 734 et 739, des inscriptions nous le représentent possédant les mêmes titres à Damas et à Gaza.

Il mourut empoisonné, dans la citadelle d'Alexandrie, en Égypte, en 741. Trois ans après, son corps fut transféré à Damas et enseveli dans son tombeau.

A Jérusalem, il fit accomplir de grands travaux (voir Moudjîr ad-dîn, *Histoire...*, p. 387, et van Berchem, *CIA, Jérusalem,* III, pl. LXVII, LXVIII, etc.).

En 732, il fit exécuter les travaux du Ḥaram d'Hébron conformément à *des indications reçues* (*bil-'išârat*).

Cette *'išârat* de notre inscription est qualifiée de *'âliyat* «élevée», émanant de la première autorité; *amiriyat* «princière», provenant du sultan; *sayfiyat* : ce terme est un adjectif relatif qui se rapporte à Sayf ad-dîn, titre donné, en principe, au sultan.

Kâfil al-mamâlik aš-šarîfat aš-šâmiyat «gouverneur ou vice-roi des provinces illustres syriennes». Van Berchem cite plusieurs cas où le mot *kâfil* signifie «vice-roi» : par exemple, à propos des émirs Salâr et Mandjaq (*CIA*, p. 225). Dans d'autres inscriptions plus nombreuses, *kâfil* veut dire «gouverneur». Van Berchem maintient cette dernière signification pour Tankiz, malgré l'inscription de Damas de 735, qui donne à Tankiz le titre de *kâfil al-mamâlik*

al-islâmiyat biš-Šam (*sic*). En fait, cependant, van Berchem reconnaît que Tankiz était le vice-roi réel de Syrie, jouissant d'un pouvoir presque indépendant!

Il est intéressant de connaître l'opinion d'un pèlerin du xive siècle qui visita l'Orient en 1335. Nous transcrivons le passage qui a trait à Tankiz [1] :

« (Soldanus : le Sultan), in Assyria (en Syrie) habet in Damasco unum regem, qui dicitur Danghis milech, admiratus Damasci et magnus rex Damasci! et iste habet sub se Sydon sive Saieto, Beruch et montes Seyr et omnem terram transjordanem et eciam ultra Jordanem usque in Jherico et est potentissimus rex in pecunia, in milicia, in omnium rerum affluentia, et constituit admiratos suos per omnem regionem : tamen in castro quod est in Damasco, nullam habet potestatem, sed Soldanus ponit ibi suos custodes et semper sat clausum » (*Orient latin*, III, 1895, p. 249).

8

Dans la basilique médiévale, à droite, en entrant par la porte al-Ḥadrah, une ouverture semblable à l'ouverture d'un puits [2] a été pratiquée dans le sol pour aérer la grotte des Patriarches située en dessous. Cette ouverture est surmontée d'une élégante petite coupole, supportée par quatre colonnettes de marbre (pl. I). Tout autour de cette coupole est gravée en caractères naskhy mamluk une inscription que nous transcrivons ainsi :

امر بانشاء هذه القبة المباركة في ايام مولانا السلطان الملك الناصر ناصر الدنيا والدين محمد بن
قلاون الصالحي عز نصره

اللهم يا عالم بما يكون ايد بنصرك مولانا السلطان محمد بن قلاون

A été ordonnée l'érection de cette coupole bénie aux jours de notre maître, le sultan al-Malik an-Nâṣir, nâṣir ad-duniya wa ad-din, Moḥammad fils de Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy — que sa victoire soit certaine!

[1] *Liber peregrinationis F. Jacobi de Verona*, dans *Revue de l'Orient latin*, vol. III, année 1895. — Le Père Abel a eu l'amabilité de me signaler ce texte.

[2] Sur cette ouverture a été placée une margelle en marbre sur laquelle on a gravé, tout autour, l'inscription suivante :

صاحب الخيرات صاغقل اغيص السيد صير سليمان
مراد عفي عنه غرة رمضان ١٢٩٥

L'honorable bienfaiteur Ṣâghqul Aghîṣ, serviteur(?) de Sulaymân Murâd. Qu'il soit pardonné! — début de ramaḍân 1295 = 1878.

On le voit, le travail est tout à fait récent.

O Dieu! qui connais l'avenir, fortifie par ton secours notre maître, le sultan Moḥammad fils de Qalaoun.

La date de l'érection de cette coupole n'est pas donnée. Nous savons par les inscriptions que le sultan an-Nâṣir Moḥammad fit exécuter de nombreux travaux dans le Ḥaram d'Hébron.

9

Inscription gravée sur une plaque de marbre encastrée dans la maçonnerie du pilier qui se trouve à droite de la porte qui donne accès dans l'enceinte du Ḥaram. Ce pilier soutient le portique actuel en avant de l'église médiévale. Les caractères de l'inscription sont en relief, bien dessinés, en écriture naskhy. La dernière ligne apparaît mal sur l'estampage. Dimensions : o m. 60 de long sur o m. 39 de large. Sept lignes; copie, photographie directe et estampage; date : 893 (voir pl. IV).

(1) لرحاب جد الانبياء مكانة   ما فوقها للمرتقين مكانُ
(2) واتاه والى الشام حاكم قطرنا   لزيارة من شانها الغفران
(3) السيد الجتعجي عبد الله ميسر   الحاج من سعدت فيه الازمان
(4) فاحب فيه تقرباً بعمارة   وبعقد ايوانين طاب الشان
(5) وبامره خدم البنا عبد اللطيف   نقيب قدس اثابه الرحمن
(6) وبواعث التيسر عين قبولها   وبمفرد آرّخ فذلك بيان
(7) فعليه لاح من القبول دلائل   يزهو الانور السنا التبيان

(1) Au Sanctuaire de l'ancêtre des prophètes appartient une dignité au-dessus de laquelle n'existe aucune dignité pour ceux qui s'élèvent.

(2) L'a visité le wâly de Damas, le gouverneur de notre région en un pèlerinage qui mérite le pardon,

(3) As-Sayyd al-Djatahdjy (?) ʿAbdallah Muysir al-ḥâdjdj par qui les temps sont heureux.

(4) Et pour obtenir la faveur, il voulut construire et voûter deux iwâns : ce fut bien.

(5) Et par son ordre, la construction fut surveillée par ʿAbd al-Laṭîf, surintendant de Jérusalem : que le Miséricordieux le récompense!

(6) Les marques du succès constituent son acceptation même; écris une date au singulier : ceci, un argument.

(7) En conséquence, les signes de l'acceptation sont manifestes, et la démonstration est éclatante.

Ce document en vers nous fournit quelques données historiques intéressantes : il nous apprend la visite du wâly de Damas à Hébron; la construction de deux *iwâns* «portiques»; la surveillance de la construction confiée à ʿAbd al-Laṭîf, surintendant de Jérusalem.

Sous la forme poétique, le sens des vers se dégage sans trop de difficultés.

Ligne 1. — Le mot *riḥâb,* pluriel de *raḥbat,* désigne «des espaces vastes et agréables». Il s'applique ici au sanctuaire d'Hébron. — *Lilmurtaqîn* «ceux qui cherchent à s'élever».

Ligne 4. — *Taqarruban,* action de «s'approcher, de se mettre à l'œuvre», ici, «chercher à obtenir la faveur». — ايوانين «deux iwâns» : le terme ne peut désigner ici que les deux portiques placés en avant de l'église. Ce portique, d'après notre texte, fut construit et voûté par les soins de l'illustre visiteur qui confia la surveillance des travaux à ʿAbd al-Laṭîf, intendant de Jérusalem. Le *naqîb* est, dans Maqrîzy, un chef militaire : *naqîb al-adjnâd, naqîb al-djayš* : voir les citations dans van Berchem, *CIA*, p. 175. Pour les autres emplois de ce mot, voir Dozy, *Supplément*...; Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie,* p. xxxiv et *passim.* Dans notre inscription, «نقيب قدس» désigne, selon toute apparence, le gouverneur de Jérusalem, le chef de la ville.

Ligne 7. — Le second hémistiche présente quelques difficultés de lecture, mais la transcription proposée et la traduction paraissent certaines jusqu'à meilleure information.

La date est exprimée à la fin du vers 6 : فذلك بيان. En calculant la valeur ordinaire des lettres arabes, nous aboutissons au total : 893 (= 1487 de notre ère), qui serait la date de notre inscription et par conséquent la date de la construction du portique[1].

[1] Sur une copie, on a noté la date 1182=1768.

Ce serait sous le règne de Qaytbay (873-901), qui a laissé au Ḥaram de Jérusalem plusieurs monuments élevés par sa magnificence. Pour la question archéologique dans le Ḥaram d'Hébron, voir Vincent et Mackay, *Le Ḥaram d'Hébron*.

10

Cette inscription est gravée sur une plaque de marbre placée au-dessus de la fenêtre qui ouvre sur le cénotaphe de Sara. Elle est en naskhy mamluk, en caractères réguliers. Un motif de décoration sépare les membres de phrase. Dimensions : 1 m. 09 de long sur 0 m. 18 de large. Deux lignes; estampage (voir pl. IV).

(١) من طاق ساره اشرقت انوار غار لائحة فُتح لاحمد بك من جمع الصفات الصالحة قال المورخ للورى (٢) ماز العقول الراجحة تاريخه ادعوا له واقروا لاحمد فاتحة ولعيدنا فى ناظر الحرمين فيه مناصحة سنة ١٠٠٨

(1) De la fenêtre de Sara ont brillé les claires lumières de la grotte : elle a été ouverte pour Aḥmad bek, doué de toutes les bonnes qualités; le narrateur a dit au monde : (2) Il a discerné les intelligences pénétrantes; la date (est) : Invoquez (Allah) pour lui et lisez pour Aḥmad (la sourate) Fâtiḥat, et pour notre fête, nous avons dans l'inspecteur des deux Ḥarams de bons conseils : l'année 1008 (1599).

Ligne 1. — La fenêtre est ouverte pour éclairer le cénotaphe; mais la lumière, au sens métaphorique, qui jaillit de la grotte est plus resplendissante que celle du soleil. Le terme *ghâr* est le mot spécifique pour désigner la «caverne» ou la grotte dans laquelle sont ensevelis les Patriarches. Cette fenêtre fut ouverte par les ordres d'un certain Aḥmad bek, inspecteur des deux Ḥarams. Je ne sais si ce gouverneur est cité dans les livres d'histoire [1]. — *Muarrikh* est l'historien ou le rédacteur de l'inscription. — *al-wara* «le genre humain, les hommes».

[1] L'inscription n° 34 mentionne un certain Aḥmad bek, travaillant à Hébron en 1130 (1718).

Ligne 2. — *Mâza* « distinguer, comprendre ». Le dernier sens est celui qui est réclamé ici. — *ar-râdjiḥ* signifie proprement le plateau de la balance qui l'emporte sur l'autre; ici, les intelligences supérieures, pénétrantes. La date, donnée en lettres, équivaut à l'année 1008, chiffre qui se lit sur l'estampage. — *fy nâẓir,* sous l'inspecteur des deux Ḥarams.

Ce texte, dont les phrases sont assez incohérentes, nous donne la date de l'ouverture de la fenêtre, pratiquée en cet endroit, pour éclairer le cénotaphe de Sara. Sur ce travail, au point de vue archéologique et historique, voir Vincent et Mackay, *Le Ḥaram d'Hébron.*

11

Au-dessus de la fontaine actuelle qui se trouve à l'extrémité méridionale de la cour intérieure du Ḥaram, une inscription arabe est gravée sur une plaque de marbre placée sur un arceau; elle se rapporte à la fontaine (sébil).

Dimensions : 0 m. 37 de longueur sur 0 m. 28 de largeur. Estampage et photographie directe. Quatre lignes (voir pl. V).

(1) هذا سبيل حسن

(2) بانيه من اوفا الوفا

(3) وفيه تارخ حلا

(4) سبيل عثمان الشفا

سنة ١١٠٢

(1) Ceci est un beau sébil.
(2) Celui qui l'a construit a accompli sa promesse
(3) En lui, une date douce :
(4) Le sébil de ʿOthmân, c'est la guérison.

1102.

A la seconde ligne, plusieurs lettres ont beaucoup souffert, mais elles laissent des traces suffisantes, visibles sur l'estampage, pour autoriser une lecture satisfaisante et assez sûre.

La date 1102 de l'hégire répond à l'année 1690 de notre ère.

12

Cette inscription est sur la porte du Ḥaram, dite porte de Sulaymân, à gauche de la porte de la Djâwaliyah. Elle est composée de quinze vers, d'une époque récente et d'un intérêt médiocre. Nous la donnons cependant ici pour compléter la série et pour permettre d'établir une comparaison entre ce document et les belles inscriptions de l'époque de Qalaoun. On constatera aisément la différence de pensées et de style entre ce morceau versifié du XIII[e] siècle de l'hégire et les inscriptions historiques de l'époque arabe, sous les Mameluks. Il n'y a aucun intérêt à insister sur cette composition.

Estampage et copie. Dimensions de l'estampage : longueur, 0 m. 62; largeur, 0 m. 64. Datée de l'an 1290 de l'hégire.

لا اله الّا الله

(1) محمد رسول الله ابراهم خليل الله   اسحق ويعقوب ويوسف نبى الله

(2) مقامات بها لاح السرور   وتباشر الزوار فيها بالاجور

(3) وتعمرت بالنقش مع ضبط الرخام   بعزيزنا ومليكنا هذا الشكور

(4) بكامل صار النعم متمما   وتهونت بكماله جل الامور

(5) ومدير وقف خورشد نال الرضا   بادارة وصناعة هى لا تبور

(6) ولحاكم راى سديد قد ظهر   يسمّى بعزت نال اجلال الغفور

(7) وعلم عصر ناله مفتى فصيح   يُدعَى خليلا صدره مملوٌ نور

(8) بحديث طه قد تسامى وارتفع   وبنور غار فيه اقمار بدور

(9) وعزيز تقوى درسه فيه النجاح   من فخر قوم ملتجي نحو الغيور

(10) وارحم الٰهى حافظين مقامه   وافتح عليهم بالخليل وبالصبور

(11) وفقير عفو للعفيفي انتسب   مع صالح نالا سروراً فى دهور

(12) قد باشر المسرة فيها انقياد   لخليلها وعزيزها نجم الظهور

(13) وصلاة ربي بالسلام تحية   لمحمد وجميعهم ولمن يزور

(14) يا عابد الرزاق صالح ارّخا   سلطاننا عبد العزيز كتب سرور

(15) كتبه الفقير لحقير قائمقام لخليل محمد عزت سنة ١٢٩٠

Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah :

(1) Moḥammad est l'envoyé d'Allah, Abraham est l'ami d'Allah : Isḥaq et Ya'qoub et Yousef sont les prophètes d'Allah.

(2) (Ce sont) des sanctuaires dans lesquels a brillé la joie; les visiteurs s'annoncent réciproquement des rétributions (éternelles).

(3) Ils ont été construits et ornés de sculptures et de marbre bien disposé par notre puissant roi reconnaissant.

(4) Par Kâmil (homme parfait), le paradis (le sanctuaire) fut achevé; par sa perfection, les choses les plus grandes devinrent aisées.

(5) Khouršud, le moudir des waqfs, a obtenu l'agrément (d'Allah), par une administration et une industrie qui ne défaillent pas.

(6) Un jugement droit s'est manifesté chez le gouverneur nommé 'Ezzat qui a obtenu d'être comblé d'honneurs par le Miséricordieux.

(7) Et le connaisseur d'un siècle a obtenu aussi cela, un mufti éloquent appelé Khalîl, dont la poitrine est pleine de lumière.

(8) Il s'est ennobli et s'est élevé par la tradition du ṬH et à la lumière de la grotte : en elle des pleines lunes.

(9) D'une piété rare, son étude fut profitable; gloire d'une famille qui se réfugie auprès du Zélé.

(10) Sois miséricordieux, ô mon Dieu, pour les gardiens de son maqâm; donne-leur le secours par l'Ami et le Patient.

(11) Ayant besoin de pardon, il appartient à la famille 'Afîfy avec Ṣâliḥ : tous les deux ont obtenu la joie des siècles.

(12) Il a expérimenté la joie dans laquelle est la docilité à son ami et à son chéri, étoile des manifestations.

(13) Et bénédiction de mon Seigneur dans la paix; salut à Moḥammad et à eux tous et à quiconque visite (le Ḥaram).

(14) O 'Âbid Razzâq, ô Ṣâliḥ, inscrivez la date : notre sultan 'Abd al-'Azîz a écrit la joie.

(15) L'a écrit le pauvre, le méprisable, le qâimaqâm d'Hébron, Moḥammad 'Ezzat, en 1290.

Les images abondent dans ce morceau poétique à sentiments religieux. On trouve mentionnée la joie du pèlerin au sanctuaire des Patriarches, et décrite la beauté du sanctuaire lui-même. En même temps l'inscription nous fournit quelques renseignements historiques.

Ligne 4. — Le premier mot, *kâmil*, désigne un homme parfait, qui par sa perfection a rendu aisées les choses importantes : à la rigueur, *kâmil* pourrait être un nom propre. — *An-na'îm* « l'endroit agréable, le paradis », ici « le sanctuaire ».

Ligne 5. — Khouršud n'est pas un nom arabe : il est le moudir des waqfs, charge toujours importante à Hébron.

Ligne 6. — Le gouverneur ʿEzzat est loué pour son esprit de droiture.

Ligne 7. — Le mufti Khalîl est un savant; il s'est ennobli par la méditation de ṬH : allusion à la sourate xx du Qoran, la seule qui, d'après Moḥammad, soit lue par les habitants du Paradis avec la sourate *Yas.* Le mufti s'est également perfectionné au contact de la grotte sacrée, source de lumière : la pleine lune est l'emblème de la lumière et de la beauté. Ce mufti est pieux, studieux, confiant en Allah : c'est lui qui reçoit les plus grands éloges.

Ligne 11. — Ṣâliḥ, mentionné ici, réapparaît au vers 14.

Ligne 15. — L'auteur de l'inscription est le qâimaqâm d'Hébron, Moḥammad ʿEzzat. Ces noms ainsi que celui de Khalîl apparaissent dans le courant de l'inscription.

La date de 1290, écrite en toutes lettres, mais figurée aussi par le second hémistiche du vers 14, nous ramène sous le sultan ʿAbd al-ʿAzîz.

13

Sur une plaque de marbre placée au-dessus du texte relatif à la fenêtre de Sara, est gravée cette inscription du sultan ʿAbd al-Ḥamîd en 1313 de l'hégire : nous la transcrivons et nous la traduisons. Cinq lignes ou plutôt cinq vers.

(1) عبد الحميد له المآثر تحمد والیه مسعى للخير دوماً يسندُ
(2) وبامره هذه العمارة جددت فى المسجد السامى للخليل تشهدُ
(3) انعم بسلطان له الحسنات قد فاقت وعمّت فالثواب مخلد
(4) فالله يمنحه الذى يرقى به من طول عمر بالمبرّة يُرْفدُ
(5) ان تسئلن عن ظل عصر ارّخن قُل ظله عبد الحميد الامجد

سنة ١٣١٣

(1) ʿAbd al-Ḥamîd a des qualités louables; sur lui s'appuie toujours le zèle du bien.

(2) Par son ordre, a été restaurée cette construction, dans la noble mosquée; à al-Khalîl, elle rend témoignage.

(3) Qu'il est excellent un sultan qui fait de bonnes œuvres, abondantes et universelles! or la récompense est éternelle.

(4) Qu'Allah lui accorde le bienfait d'une longue vie qui sera couronnée par les actes de bienfaisance.

(5) Si tu es interrogé sur le protecteur d'une époque, écris la date : dis : son protecteur! ʿAbd al-Ḥamîd le glorieux.

L'an 1313 de l'hégire.

14

A gauche du miḥrâb, au bord du bandeau sur lequel, en lettres majestueusement décoratives, se déroule la sourate *Yas* (*Qoran*, xxxvi), on peut lire la signature de l'artiste qui a repeint cette longue inscription tout autour du monument :

بقلم الفقير ابرهم الفيتي ١٣١٣

Par le pinceau du pauvre Ibrahîm al-Fayty. 1313.

L'année 1313 est celle pendant laquelle ʿAbd al-Ḥamîd faisait placer son inscription sur la fenêtre de Sara (voir n° 13).

15

A la fin de l'inscription qoranique tracée sur des faïences bleues, dans le vestibule de la porte al-Ḥaḍrah on lit ces mots :

مصطفى على افندي ٢٣٣(١)

Muṣṭafa ʿAly effendy. (1)233.

C'est la signature de l'artiste qui a préparé les faïences bleues ou qui les a mises en place.

Le millénaire n'est pas exprimé, suivant l'habitude relativement récente de la supprimer dans les dates. Sur ce personnage, voir Vincent et Mackay, *Le Ḥaram d'Hébron*, p. 213 et seq.

16

Dans le Ḥaram d'Hébron, comme à la mosquée d'Omar à Jérusalem, les paroles du Qoran ont été reproduites en beaux caractères, tracés d'une main habile et destinés autant à la décoration du monument qu'à la satisfaction du sentiment religieux et à l'édification des fidèles. Relever ces inscriptions entrait dans notre programme; car il est intéressant de connaître et de signaler au lecteur les passages du *Livre* qui ont été jugés les mieux adaptés au vénérable Sanctuaire. En étudiant ces documents, on trouverait probablement peints ou gravés sur champ lisse, sur marbre ou sur faïence, les textes qoraniques se rapportant aux Patriarches : les quelques mots déchiffrés permettent de faire cette supposition.

De plus, la lecture de ces textes pourrait faire constater quelques divergences avec le Qoran imprimé!

Lors de ma première visite, trop brève pour autoriser un travail fécond, j'ai pu faire quelques observations, grâce à la complaisance du cheikh ʿAb. al-H. Mais quand je suis retourné au Ḥaram, fin juillet 1922, pour travailler aux inscriptions, le mufti est venu en personne écrire une *fétoua* ou «décision» qu'il a remise en ma présence au cheikh ʿAb. al-H., pour m'interdire de lire les inscriptions qoraniques, et surtout de les copier : on pourrait se demander si le mufti d'Hébron est persuadé que les Européens ne connaissent pas le Qoran?

Comme simples indications préliminaires à une étude ultérieure plus complète, je donne ici les résultats des quelques observations faites en passant.

Dans l'intérieur du monument médiéval, tout autour des murs du Ḥaram et à une hauteur de 2 m. 50 environ, est tracée en grandes lettres dorées la sourate *Yâ-Sîn* (*Qoran*, XXXVI). Elle commence à droite, en entrant, et se développe sur un bandeau ou *ṭirâz* nettement délimité. A côté du miḥrâb, à droite, se lit aisément le verset 80 de la sourate. Si ce verset est gravé en cet endroit, c'est-à-dire vers le milieu de l'édifice, on admettra que la sourate est répétée, au moins une fois, sur le mur septentrional, car ce chapitre du Qoran

ne contient que 83 versets. Et en effet, sur un pilier avoisinant la porte qui s'ouvre auprès du cénotaphe de Sara, on lit la fin du verset 31 et le commencement du verset 32.

Sur le bord de la conque du miḥrâb, est écrit le verset 144 de la sourate II : «Nous t'avons vu tourner ton visage (de tous les côtés) du ciel : nous voulons que tu le tournes vers une région qui te plaira : tourne-le dans la direction de l'oratoire sacré : al-masdjid al-ḥarâm».

Autour du cénotaphe d'Abraham sont tracés quelques versets de la sourate XXXVIII.

Dans le vestibule de la porte al-Ḥaḍrah, sur la faïence bleue est dessinée la sentence qoranique (*Qoran*, II, 129; III, 89; V, 124, etc.) : «Ibrahim a été pieux, n'a pas été polythéiste : suivez sa religion...».

Dans ce même vestibule, quelques versets de la sourate *Ṣâd* (*Qoran*, XXXVIII, 47) et les deux versets 124 et 125 de la sourate IV.

Sur les battants de la porte sont écrits quelques versets des sourates XLIX, XL et XXXVIII.

Sur le linteau des deux portes qui ouvrent sur le vestibule placé en avant du tombeau de Joseph, des passages du Qoran non identifiés.

Auprès du Sébil de ʿOthmân, citations qoraniques se rapportant à Abraham et à sa religion.

Tout autour de la chambre sépulcrale qui contient le cénotaphe de Jacob, au-dessus de l'inscription du sultan al-Malik an-Nâṣir se développe un *ṭirâz* orné d'une longue inscription qoranique. A travers la fenêtre, je distingue les mots : *rabbana, wadjʿalna muslimîn* «ô notre maître, établis-nous musulmans» (verset 122, sourate II).

Dans le vestibule de la Djâwaliyah sont gravés plusieurs passages du Qoran : sourates II, 120; III, 61; XXXIII, 23.

Sur la porte extérieure du tombeau de Joseph sont gravés ces mots, en beaux caractères : تعبدون انتم وانا.

Des quelques précisions qu'il nous a été possible d'obtenir, il est permis de conclure dès maintenant que les citations du Qoran inscrites au Ḥaram d'Hébron se rapportent, en majeure partie, à l'histoire d'Abraham et à celle des patriarches. Des études ultérieures sur la vérification de tous ces textes montreront, je l'espère, la justesse de cette conclusion.

INSCRIPTIONS DE LA VILLE.

17

Sur la route, à une faible distance à l'est de l'hôtel aš-Šadjarah, un *maqâm* est consacré à deux wélys vénérés, l'un sous le nom de Moḥammad Sa'îd et l'autre sous celui de Yaḥya. A côté de la porte d'entrée, à droite, sur une pierre du mur, on lit ces mots :

الفقير محمد سعيد سنة ثلاث وستماية

Le pauvre Moḥammad Sa'îd; l'année 603.

Dans l'intérieur du petit sanctuaire se trouve un cénotaphe assez proprement entretenu. Sur une mince plaque de marbre est gravée une inscription que nous parvenons à estamper après beaucoup de difficultés. Dimensions de l'estampage : 0 m. 32 de long sur 0 m. 17 de large; caractères mal gravés et mal formés. Six lignes.

(1) بسم الله الرحمن الرحيم (2) كل نفس ذائقة الموت (3) هذا قبر العبد الفقير(?)
(4) حسن بن يحيى فرج (5)..... (6) توفى بالخليل(?)

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : (2) toute personne goûtera la mort. (3) Ceci est la tombe du pauvre serviteur (4) Ḥasan ben Yaḥya Faradj (5)..... (6) décédé à al-Khalîl (?).

La ligne 5 est d'une lecture difficile : elle contient les titres officiels de Ḥasan, ou plus simplement la formule : *biraḥmat Allah ta'âla*. Si la date est exprimée par les signes qui suivent la ligne 6, elle est illisible.

On ne saurait dire si Ḥasan ben Yaḥya Faradj est de la famille de Rašîd ad-dîn Faradj, gouverneur d'Hébron sous le sultan al-Malik al-Mu'azzam 'Ysa et constructeur du minaret du *maqâm* de Younis à Ḥalḥoul, en 623 (1226). La date de 603, relevée à côté du nom de Moḥammad Sa'îd, vénéré avec Ḥasan dans le même *maqâm*, se rapproche de celle à laquelle Rašîd Faradj exécutait ses travaux à Hébron et à Ḥalḥoul (MOUDJÎR AD-DÎN, *Histoire...*, p. 605).

18

Sur la colline qui fut l'emplacement de l'antique Hébron, couronnée aujourd'hui par le Deir al-Arba'în, se trouve une tombe construite en pierres de taille, actuellement ombragée par un grand mûrier : elle est connue sous le nom de *qaber as-Saqawaty*. Les dévots musulmans brûlent de l'encens auprès de la pierre principale du monument, et cet acte de dévotion a pour résultat la destruction de l'inscription gravée à la tête du tombeau : cette inscription est en caractères dégagés, finement tracés, mais sans points diacritiques. Copie : six lignes. Nous lisons :

(١) بسم الله الرحمن الرحيم يبشرهم ربهم (٢) برحمة منه ورضوان وجنات لهم فيها (3) نعيم مقيم خالدين فيها ابدًا ان الله عنده (اجر عظيم) (4) هذا قبر السيد الشريف الحسيب (5) النسيب العالم العارف المحقق محمد بن عبد الله الحسينى (6) توفى فى سابع وعشرين ربيع الاخر سنة اثنين وخمسين وستماية رضى الله عنه

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : leur Seigneur les a réjouis dans l'annonce (2) d'une miséricorde de sa part et d'un bon plaisir et de jardins dans lesquels (3) il y a pour eux une demeure agréable où ils resteront toujours; auprès d'Allah est (une grande récompense). (4) Ceci est le tombeau du seigneur illustre, honoré, (5) de bonne lignée, savant, connaisseur, sage, Moḥammad fils de ʿAbdallah al-Ḥusayny, (6) décédé le 27 de rabîʿ second l'an 652. Qu'Allah ait pitié de lui !

Le début est une citation du *Qoran*, IX, 21 et seq. : la fin du verset 22 n'est pas exprimée. J'ai noté, en transcrivant l'inscription, qu'au-dessous des mots الله عنده on a gravé, en une autre écriture, اخرجوا, terme qui représenterait la réflexion d'un plaisant s'écriant : «sortez» du paradis. Mais on pourrait se demander s'il ne faudrait pas lire les deux mots اجر عظيم qui termineraient la citation du Qoran. — *al-ḥasîb*, *an-nasîb* se trouvent dans l'inscription du mausolée de l'émir Abû Manṣour Ismaʿîl au Caire, de l'an 613 (*CIA*, n°s 58 et 460). *Ḥasîb* «considéré, estimé»; *nasîb* «de bonne lignée, d'une généalogie certaine». La date 652 de l'hégire coïncide avec l'année 1254 de notre ère.

Moudjîr ad-dîn (*Histoire...*, p. 427) mentionne le Mašhad al-Arbaʿîn mais ne parle pas de la tombe de Moḥammad al-Ḥusayny. On sait que la famille al-Ḥusayny est encore une des grandes familles musulmanes de Palestine, ayant des ramifications à Jérusalem, Hébron, Gaza, etc.

19

Inscription gravée sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte du Ribâṭ al-Manṣoury, ou hospice bâti par al-Manṣour Qalaoun pour loger les pèlerins pauvres de Sayydna al-Khalîl. L'hospice est utilisé encore aujourd'hui : il fournit aux pèlerins la nourriture et le logement.

L'inscription est en beaux caractères de l'écriture naskhy mamluk; elle est composée de quatre lignes et mesure 0 m. 86 de long sur 0 m. 44 de large : DE LUYNES, n° 11. Estampage; date : 672 (voir pl. V).

(1) بسم الله الرحمن الرحيم الحمد لله الذي عمّ فضله كل شي وصلى الله على محمد وآله (2) امر بعمارة هذا الرباط المبارك وقفه على الفقرا زوار الخليل عليه السلم(*sic*) مولانا (3) السلطان الملك المنصور ابو المعالى سيف الدنيا والدين قلاون الصالحي ادام الله (4) ايامه وتقبل منه سنة تسع وسبعين وستماية وصلى الله على سيدنا محمد وآله

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : gloire à Dieu dont la faveur s'étend à toutes choses; qu'Allah bénisse Moḥammad et sa famille. (2) A ordonné la construction de cet hospice béni, et l'a constitué en waqf pour les pauvres qui visitent al-Khalîl — sur qui soit la paix — notre maître (3) le sultan al-Malik al-Manṣour, abû al-maʿâly, sayf ad-duniya wa ad-dîn, Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy — qu'Allah prolonge (4) ses jours et qu'il reçoive de lui (ce bienfait)! — Année 679. Qu'Allah bénisse notre seigneur Moḥammad et sa famille!

Ligne 2. — Lire : الفقرا زوار الخليل «les pauvres qui visitent al-Khalîl», et non الفقرا وزوار الخليل «les pauvres et les visiteurs d'al-Khalîl», comme Sauvaire. Dans le texte, il n'y a qu'un seul *wâw*, celui de *zuwâr*. — *as-salam* est écrit sans *alif*. Un *wâw* manque devant *waqqafahu*.

Ligne 3. — *Abû al-maʿâly* «le père des grandeurs, des grandes qualités»; titre porté, dans l'épigraphie, par le sultan Qalaoun et ensuite par les sultans

al-Malik an-Nâṣir, † 694; al-Malik al-Ašraf Barsbay, † 841; Qaytbay, † 901 (voir *CIA*, nos 205, 251, 329). Dans le protocole égyptien actuel, le premier ministre porte le titre de *ṣâḥib al-ma'âly,* lequel titre est donné dans la conversation et dans les journaux à tous les ministres en charge.

Ligne 4. — Qalaoun, sultan de 678 à 689, turc d'origine, fut d'abord l'esclave de Aq Sunqur al-Kâmily. Son premier maître le livra à al-Malik aṣ-Ṣâliḥ Nadjm ad-dîn Ayyoub, en 647. Et c'est en souvenir de ce second maître qu'il prit, dans les diplômes officiels et les documents épigraphiques, les titres d'aṣ-Ṣâliḥy an-Nadjmy. Il devint atabek sous les sultans mamluks baḥrites et, en 678, profita de la faiblesse des deux fils de Bibars pour s'emparer du pouvoir. En possession du salṭanat, il lutta contre les Mongols; il arracha aux mains des Croisés le château de Marqab et la ville de Tripoli. A l'intérieur du royaume, il fit des travaux nombreux, à Jérusalem en particulier. «A Hébron, il fit revêtir de marbre le sanctuaire d'al-Khalîl, ورخم داخل الحجرة الخليلية «*il fit orner de marbre l'intérieur de la chambre* (*sépulcrale*) *d'al-Khalîl*». Et dans la ville, il bâtit le *ribâṭ*, le *bîmâristân* et d'autres monuments[1].» Le *ribâṭ* est l'Hospice au-dessus de la porte duquel se trouve notre inscription. La date 679 de l'hégire répond à l'année 1280 de notre ère.

20

Inscription gravée sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte du couloir qui conduit au bassin actuel destiné aux ablutions, *al-maṭharah.* Les caractères sont régulièrement tracés, en beau naskhy mamluk. Dimensions : 0 m. 40 de long sur 0 m. 48 de large. Quatre lignes; estampage. Date : 679 (voir pl. VII). De Luynes, n° 12.

(1) امر بعمارة هذه المسقاية المباركة (2) مولانا السلطان الملك المنصور ابو (3) المعالي سيف الدين قلاون الصالحي (4) عز نصره في سنة تسع وسبعين وستماية

(1) A ordonné la construction de ce bassin béni (2) notre maître, le sultan al-Malik al-Manṣour, abû (3) al-ma'âly, sayf ad-dîn, Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy (4). Que sa victoire soit certaine! En l'année 679.

[1] Moudjîr ad-dîn, *Histoire...*, p. 435.

Masqâyah, forme vulgaire pour مِسْقَاة, voudrait signifier proprement un «abreuvoir», mais il est assez vraisemblable que ce bassin fut établi à côté de l'hospice pour faciliter aux pèlerins les ablutions rituelles avant la prière. Qalaoun, qui avait ordonné la construction du *ribâṭ*, fit disposer, à proximité, ce bassin aux ablutions. Celui qui existe aujourd'hui se trouve dans une cour assez spacieuse, et est fréquenté par les habitués du Ḥaram.

Les titres donnés ici à Qalaoun sont des titres réguliers déjà rencontrés.

Sauvaire (*Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 263) attribue la construction du bassin aux ablutions au grand émir 'Alâ' ad-dîn Aydoghdy : «C'est lui qui bâtit le lieu aux ablutions, *maṭharah*, sis dans la ville de notre seigneur al-Khalîl». Mais Sauvaire a soin de faire remarquer, en note, que le texte imprimé de Moudjîr ad-dîn porte : «Il bâtit le bassin aux ablutions près de la mosquée illustre, *an-nabawy*, la prophétique». Ce dernier terme désigne la mosquée de Médine.

21

Dans la cour de la mosquée du cheikh 'Aly Bakka; inscription gravée sur une plaque de marbre placée dans le mur. Dimensions : 0 m. 86 de long sur 0 m. 55 de large. Cinq lignes; estampage; de Luynes, n° 10. Date : 681.

(1) بسم الله الرحمن الرحيم امر بانشاء هذا الحرم المبارك (2) الامير الاجلّ الكبير الاسفهسلار المجاهد المرابط الغازي (3) حُسام الدين طرنطاي الملكي المنصوري ادام الله ايامه (4) على ضريح الشيخ الصالح علي البكا رحمة الله عليه بالخليل (5) عليه السلم (sic) بولاية الفقير الى الله علي بن محمود في شهر محرّم سنة احدى وثمانين وستمية

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : a ordonné la construction de ce ḥaram béni (2) l'émir auguste, grand, l'isfahsalâr (général), al-mudjâhid, al-murâbiṭ, al-ghâzy, (3) Ḥusâm ad-dîn (le glaive de la religion) Ṭuruntây, al-maliky, al-manṣoury — qu'Allah prolonge ses jours! — (4) sur le tombeau du cheikh aṣ-Ṣâliḥ 'Aly al-Bakka — la miséricorde d'Allah soit sur lui! — à Khalîl (ville d'Abraham), (5) — sur lui la paix! — sous la direction du pauvre (serviteur) d'Allah, 'Aly ben Maḥmoud, au mois de moḥarram, l'an 681.

Ligne 1. — C'est un ḥaram, enceinte sacrée, qui est établi, au tombeau du cheikh Bakka. Aujourd'hui encore les musulmans du quartier fréquentent ce sanctuaire et y accomplissent les prières rituelles, dans la cour, en avant du tombeau du cheikh.

Ligne 2. — *Al-adjall* «très noble, auguste», qualificatif accompagnant, dans les inscriptions arabes, le nom du sultan, et plus souvent celui de l'émir. — *al-kabîr* «le grand», se rapporte à émir; pour le titre *amîr adjall kabîr,* voir *CIA*, p. 452. — *al-isfahsalâr* «le général» : mot persan. Au n° 458 du *CIA*, p. 630, le qualificatif *al-kabîr* se trouve immédiatement après le mot *al-isfahsalâr.* — *al-mudjâhid* «le combattant», celui qui prend part au *djihâd* «guerre sainte»; *al-murâbiṭ* «le lutteur», celui qui guette à la frontière pour la défendre contre l'ennemi; *al-ghâzy* «le guerrier», celui qui fait des incursions sur le territoire ennemi : ces trois termes sont fort connus en épigraphie arabe. Dans les journaux arabes actuels, Mustapha Kémal est appelé al-Ghâzy.

Ligne 3. — *Ḥusâm ad-dîn* «le glaive de la religion». Ṭurunṭây, gouverneur de Jérusalem, est mentionné par Moudjîr ad-dîn, p. 493 (voir le texte traduit au n° 22). Peut-être ce Ṭurunṭây est-il un descendant de celui qui est cité par Ibn al-Athîr, XI, p. 52, 81, etc., édition Tornberg[1]. Ṭurunṭây prend les qualificatifs *al-maliky al-manṣoury,* en reconnaissance pour son maître al-Malik al-Manṣour Qalaoun (678 à 689).

Ligne 4. — Nous savons par Moudjîr ad-dîn que le cheikh 'Aly Bakka mourut en 670 et fut enseveli dans sa zâwiyat, à Hébron. Onze ans après, le gouverneur de Jérusalem établit un ḥaram ou enceinte sacrée autour de son tombeau (voir n° 22) : on sait que l'enceinte sacrée qui renferme les tombes des patriarches est le Ḥaram par excellence.

[1] D'après Ibn Yâs, *Histoire d'Égypte*, vol. I, p. 115 et seq., Ṭurunṭây, un des compagnons de Qalaoun, fut créé *nâ'ib as-salṭanat* «vice-roi», dès l'avènement de Qalaoun. En 683, il fut envoyé contre l'émir Sunqur al-Aŝqar, gouverneur de Syrie, qui s'était révolté et s'était réfugié dans la forteresse de Sihyawn, dans la province d'Alep. Ṭurunṭây accepta la soumission du rebelle et le conduisit à Qalaoun, qui le traita avec bonté et s'en fit un ami. A la mort de Qalaoun, les émirs conseillèrent à Ṭurunṭây de faire disparaître le nouveau sultan, qui était son ennemi. Il refusa de suivre ce conseil, par un sentiment de loyauté envers son ancien maître. Mais le sultan al-Malik al-Aŝraf le fit jeter en prison et donna l'ordre de l'y étrangler.

Ligne 5. — *As-salam,* écrit sans *alif;* بولاية «sous la direction». La date 681 paraît certaine d'après l'estampage, bien que ce dernier soit mauvais en cet endroit.

INSCRIPTION DU MINARET DU CHEIKH ʿALY BAKKA.

22

L'inscription est gravée sur un bandeau qui se déroule autour du portail de la mosquée du cheikh ʿAly Bakka et se termine, en deux lignes, sur le linteau au-dessus du portail. Le minaret dont il est fait mention s'élève au-dessus. Les caractères de cette inscription sont d'une régularité remarquable et d'un fini achevé et forment une réelle décoration. Ils sont gravés sur un champ lisse, mesurant 0 m. 20 sur le ruban et 0 m. 10 sur le linteau. Estampage. de Luynes, n° 9. Date : 702 (voir pl. VI). Le même texte est répété sur l'autre façade du portail.

بسم الله الرحمن الرحيم من جاء بالحسنة فله عشرة امثالها امر بانشاء هذه المأذنة المباركة المقر
العالي السيفي سيف الدين سلار ابن عبد الله الناصري نائب السلطنة المعظمة وكفيل الممالك
الشريفة بالديار المصرية والشامية اعز الله انصاره في ايام مولانا السلطان الملك الناصر ناصر الدنيا
والدين محمد ابن الملك المنصور قلاون الصالحي سلطان الاسلام والمسلمين قامع الكفرة والمتمردين
خادم الحرمين الشريفين ادام الله ايامه كتب بتاريخ مستهل رمضان المعظم سنة اثنى وسبعماية
هجرية مما تولى عمارتها العبد الفقير الى الله كيكلدي النجمي

Au nom d'Allah très miséricordieux : quiconque fait une bonne œuvre en recevra une récompense décuple. A ordonné la construction de ce minaret béni Son Altesse élevée, as-sayfy, le glaive de la religion, Salâr fils de ʿAbdallah an-nâṣiry, vice-roi du grand saltanat et gouverneur des provinces illustres dans les districts d'Égypte et de Syrie — qu'Allah fortifie ses auxiliaires! — aux jours de notre maître le sultan al-Malik an-Nâṣir, nâṣir ad-duniya wa ad-dîn, Moḥammad, fils d'al-Malik al-Manṣour Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy, sultan de l'Islam et des musulmans, dompteur des renégats et des révoltés, serviteur des deux Ḥarams illustres — qu'Allah prolonge ses jours! — Écrit à la date du premier de ramaḍân le magnifique, l'an 702 de l'hégire : le préposé à sa construction fut le pauvre serviteur d'Allah Kaykaldy an-Nadjmy.

Au début, une citation du *Qoran*, vi, 161. C'est le minaret mentionné ici qui constitue la partie principale des constructions du sanctuaire du cheïkh ʿAly Bakka dont la vie est résumée ci-après. Du haut de ce minaret, le muezzin appelle encore les fidèles à la prière, aux heures réglementaires.

Al-maqarr «l'Altesse, l'Excellence» : titre qui fut, à l'origine, porté par les sultans. Qalaoun est dénommé *al-maqarr*, en 678, dans le diplôme de son investiture. Mais lorsque les sultans se firent appeler *al-maqâm*, les principaux fonctionnaires du royaume prirent le titre d'*al-maqarr*[1]. Le plus ancien émir qui, à notre connaissance, se fit décerner cet honneur, semble être Baktimur al-Djoukandâr, en 699 (*CIA*, n° 47 et p. 183 et seq.). *Al-maqarr* est suivi, généralement, d'une des trois épithètes *al-ʿâly, al-aśraf, al-karîm;* parfois de deux, et quelquefois de trois. Dans notre inscription, une seule épithète, *al-ʿâly*, accompagne le titre *al-maqarr*[2]. — *As-sayfy :* relatif équivalant à *sayf ad-dîn* «le glaive de la religion». On notera que dans cette inscription, *sayf ad-dîn* est écrit immédiatement après *as-sayfy*. Salâr est appelé ici an-Nâṣiry. Dans l'inscription du khân al-Aḥmar à Beïsân, il s'appelle al-Maliky, an-Nâṣiry al-Manṣoury. Les deux premiers titres se rapportent à al-Malik an-Nâṣir Moḥammad fils de Qalaoun, qui régna (avec deux interruptions) de 693 à 741. Le relatif al-Manṣoury rappelle que Salâr avait été au service d'al-Malik al-Manṣour (678 à 689).

Nâʾib as-salṭanat al-muʿaẓẓamat «vice-roi du grand salṭanat». Lors de son avènement au trône, pour la deuxième fois, en 698, le sultan al-Malik an-Nâṣir Moḥammad nomma Salâr vice-roi du salṭanat, *nâʾib as-salṭanat*. Notre inscription de 702 lui donne ce titre, qui se trouve aussi dans l'inscription de son mausolée, au Caire, datée de 703. Sur la signification de ce terme et son emploi en épigraphie, voir van Berchem, *CIA*, p. 218 et seq., et l'inscription du khân al-Aḥmar dans le *Bulletin de l'Institut français du Caire*, t. XXII, p. 99 et seq.; Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie*, p. lv et *passim*.

Kafîl al-mamâlik : *kafîl* ou *kâfil* signifie «gouverneur». Quand ce titre est accompagné de *al-mamâlik al-islâmiyat*, il désigne plutôt le vice-roi qu'un simple gouverneur (voir *CIA*, p. 218). Salâr est *kafîl* dans les provinces illustres en Égypte et en Syrie : il est le représentant de toute la puissance royale dans

(1) Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie*, p. lxxxii et *passim*. — (2) *Op. laud.*, p. lxxxv.

tout le royaume, sous le règne de son souverain. Ce dernier prend, dans l'inscription, trois qualificatifs principaux : sultan de l'Islam et des musulmans, dompteur des rebelles, serviteur des deux Ḥarams! Qalaoun se faisait toujours appeler aṣ-Ṣâliḥy, en souvenir de son maître Malik Ṣâliḥ Ayyoub.

La date de 702 de l'hégire répond à l'année 1302 de notre ère.

Le cheikh ʿAly, surnommé Bakka «le pleureur», à cause de ses pleurs continuels, est le personnage en l'honneur duquel a été construit le minaret avec la mosquée adjacente. Moudjîr ad-dîn (*Histoire...*, p. 492) nous fournit des renseignements intéressants sur ce saint musulman. Nous traduisons :

«Le cheikh ʿAly Bakka possède une zâwiyat dans la ville de notre seigneur al-Khalîl — sur lui soit la paix! Ce cheikh était déjà célèbre par ses bonnes mœurs, sa piété, et sa libéralité qui le portait à héberger tous ceux qui passaient près de sa maison, voyageurs ou pèlerins. Al-Malik al-Manṣour Qalaoun, faisant son éloge, racontait l'anecdote suivante. Il avait eu un entretien avec le cheikh pendant qu'il était émir, et le cheikh lui avait révélé des choses qui lui étaient arrivées dans la suite.

«Voici la cause de ses pleurs incessants : il fréquenta un homme qui avait des extases. Il sortit un jour avec lui, et en l'espace d'une heure ils arrivèrent tous les deux en une localité distante de Bagdad d'une journée de marche. Cet homme lui dit : je mourrai à telle date; tu viendras m'assister. Au moment prévu, le cheikh ʿAly se présenta chez cet homme : ce dernier était à l'agonie, le visage tourné vers l'orient. Le cheikh voulut le changer de position : ne te fatigue pas, lui dit le moribond, car je ne mourrai que dans cette position. Et il se mit à parler dans les termes usités parmi les moines, jusqu'à sa mort. Après son décès, le cheikh ʿAly le prit et le transporta à un monastère qui était dans cette région. Il trouva les religieux dans un grand deuil : Que vous est-il arrivé? leur demanda-t-il. Ils répondirent : Nous avions chez nous un vieillard âgé de cent ans, et voici qu'aujourd'hui il est mort dans la religion musulmane. Le cheikh ʿAly leur dit : Prenez celui-ci à sa place. Les moines lui livrèrent le défunt. Il l'emporta, fit les prières pour lui et l'enterra.

«Le cheikh ʿAly Bakka mourut en djumâda second l'an 670 et fut enseveli dans sa zâwiyat célèbre qui se trouve dans un quartier séparé d'Hébron, du côté du nord.

«La zâwiyat, avec l'*iwân* (la salle) et ses dépendances, fut bâtie par l'émir

ʿIzz ad-dîn Aydamar, sous le règne d'al-Malik aẓ-Ẓâhir Bibars, en l'an 668, avant la mort du cheikh. Ensuite, la coupole de la zâwiyat, la cour et ses dépendances, furent l'œuvre de l'émir isfahsalâr Ḥusâm ad-dîn Ṭurunṭây, gouverneur de Jérusalem, sous le règne d'al-Malik al-Manṣour Qalaoun, au mois de ramaḍân, l'an 681 (1282). Plus tard, au début de ramaḍân de l'an 702, l'émir Sayf ad-dîn, Salâr, vice-roi du salṭanat dans les districts d'Égypte et les provinces syriennes, fit bâtir le portail et le minaret qui le surmonte : minaret et portail sont très solides et très beaux. Le travail fut confié aux soins de l'émir Kaykaldy an-Nadjmy, sous le règne d'al-Malik an-Nâṣir Moḥammad, fils de Qalaoun. »

On le voit, les renseignements de Moudjîr ad-dîn sont précis et concordent parfaitement avec les données de notre inscription. L'émir Aydamar construit la zâwiyat du cheikh Bakka en 668, lorsque le sultan Bibars visite Jérusalem et la ville d'al-Khalîl dont il augmente les waqfs (voir Ibn Yâs, *Histoire...*, vol. I, p. 108).

23

Inscription gravée sur une plaque de marbre encastrée dans le mur de la mosquée du cheikh ʿAly Bakka. Elle reproduit le texte du numéro précédent, sauf quelques mots sans importance pour le sens général. Bien que datée de la même année, elle produit l'impression d'avoir été gravée, en naskhy mamluk, sur ce marbre, avant d'être reproduite sur le portail, en caractères magnifiques à effet décoratif. La plaque de marbre a été endommagée, sur le bord, à gauche, de manière à supprimer quatre à cinq mots à chaque ligne. Estampage : cinq lignes (voir pl. III).

(1) بسم الله الرحمن الرحيم من جاء بالحسنة فله عشرة امثالها امر..... (2) المباركة المقر العالى السيفى سيف الدين سلار ابن عبد الله الناصري..... (3) الممالك الشريفة بالديار المصرية والشامية اعز الله انصاره فى ايام مولانا السلطان الناصر..... (4) ابن الملك المنصور قلاون الصالحي سلطان الاسلام والمسلمين خادم الحرمين..... (5) فى شهور سنة اثنى وسبعماية مما تولي عمارتها الامير.....

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : quiconque fait une bonne œuvre en recevra une récompense décuple. A ordonné (la construction de ce minaret) (2) béni Son Altesse élevée, as-sayfy, le glaive de la religion, Salâr fils de ʿAbdallah an-nâṣiry, (vice-roi du grand saltanat et gouverneur) (3) des provinces illustres dans les districts d'Égypte et de Syrie — qu'Allah fortifie ses auxiliaires! — aux jours de notre maître le sultan al-Malik an-Nâṣir, (nâṣir ad-duniya wa ad-dîn, Moḥammad), (4) fils d'al-Malik al-Manṣour Qalaoun aṣ-Ṣâliḥy, sultan de l'Islam et des musulmans, serviteur des deux Ḥarams (illustres — qu'Allah prolonge ses jours!). (5) Dans les mois de l'année 702 : a été préposé à sa construction l'émir.....

N. B. — Dans la traduction, ont été mis entre parenthèses les mots qui paraissent devoir être restaurés dans le corps du texte.

Le nom de l'émir préposé à la construction n'est plus visible sur l'estampage : évidemment, il est le même que celui du numéro précédent.

24

Dans le cimetière, sur une plaque de marbre placée à la tête d'une tombe ancienne, est gravée cette inscription, datée de l'an 725. Copie : cinq lignes.

(1) قبر العبد الفقير الراجي عفوا (2) ومغفرة الفقيه محمد بن ايوب بن..... (3) العراقي امام زاوية شيخ الياس (4) توفى الى رحمة الله ثانى يوم فى شهر شوال (5) سنة خمس وعشرين وسبعماية

(1) Tombeau du pauvre serviteur qui attend le pardon (2) et l'indulgence, le juriste Moḥammad ben Ayyoub ben..... (3) al-ʿIrâqy, imâm de la zâwiyat du cheikh Elyâs (4) qui est mort dans la miséricorde d'Allah le second jour de šawwâl (5) l'année 725.

Le nom propre avant al-ʿIrâqy est effacé. Moḥammad était imâm de la zâwiyat du cheikh Elyâs. Cette zâwiyat n'est pas mentionnée par Moudjîr ad-dîn, qui énumère cependant un certain nombre de ces fondations pieuses à Hébron, établies ou dirigées par des personnages remarquables dans l'Islam, attirés à la ville des Patriarches par la renommée du sanctuaire. L'année 725 de l'hégire répond à l'année 1274.

25

Cette inscription est gravée sur une pierre qui a trouvé place dans le mur du *maqâm* du cheikh Moḥammad abû'l-Qâsim. En caractères naskhy, elle est

assez nettement tracée et n'offre aucune difficulté de lecture. Dimensions : o m. 50 de longueur sur o m. 25 de large. Copie et estampage. Quatre lignes (pl. VI).

(1) بسم الله الرحمن الرحيم كل نفس ذائقة الموت (2) هذا قبر العبد الفقير الى الله تعالى عُمر بن عثمان (3) ابن الشيخ ابو (*sic*) القاسم توفي في شعبان المكرم من سنة (4) اربع وستين وسبع ماية برحمة الله وارحم من رحم عليه

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : toute personne goûtera la mort. (2) Ceci est le tombeau du pauvre serviteur d'Allah ʿOmar ben ʿOthmân, (3) eben aš-šeikh Abû'l-Qâsim, qui est mort au mois honoré de šaʿbân de l'année (4) 764, dans la miséricorde d'Allah : fais miséricorde à quiconque a pitié de lui.

Ligne 1. — A la fin de la ligne, une sentence tirée du *Qoran,* XXI, 36. L'année 764 correspond à l'année 1362 de notre ère.

Le tombeau du petit-fils du cheikh Abû'l-Qâsim appartient à la zâwiyat des Qawâsmah mentionnée par Moudjîr ad-dîn (*Histoire...*, p. 426). «Près de la zâwiyat du cheikh Bakka se trouve la zâwiyat des Qawâsmah, ainsi appelée du cheikh Aḥmad al-Qâsimy al-Djunaydy, descendant de Abû'l-Qâsim al-Djunayd, qui y est enseveli».

Ce *maqâm,* pour me servir d'une expression encore en usage, est vénéré aujourd'hui : il reste comme un mémorial du passé rappelé par l'inscription de 764.

26

Près de la mosquée du cheikh ʿAly Bakka, à quelques mètres à l'est, sur le chemin, se trouve le *maqâm* du cheikh Yousef. Sur une pierre encastrée dans le mur du petit sanctuaire est gravée une inscription en caractères naskhy mamluk. Elle contient neuf lignes, mais les trois dernières sont illisibles. Copie :

(1) بسم الله الرحمن الرحيم (2) كل من عليها فانٍ (3) ذو الجلال والاكرام (4) هذا ضريح العبد الفقير الى الله تعالى (5) يوسف بن اسحق خادم الخليل (6) عليه افضل الصلاة والسلام (7) الى حين وفاته.....

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux, (2) tout homme qui est sur terre est périssable, (3) Lui seul possède la gloire et l'honneur. — (4) Ceci est le tombeau du pauvre serviteur d'Allah (5) Yousef fils d'Isḥaq, serviteur d'al-Khalîl — (6) sur lui la meilleure des bénédictions et la paix (7) jusqu'au moment de sa mort! . . . . .

La date de sa mort devait être à la fin de l'inscription. Parmi les cheikhs et les pieux personnages qui ont illustré la ville des Patriarches, mentionnés par Moudjîr ad-dîn, ne se trouve pas ce Yousef ben Isḥaq, qui a cependant son *maqâm* encore vénéré aujourd'hui, et qui a été un fidèle serviteur de Khalîl, jusqu'à sa mort[1].

27

Sur la façade de la fontaine appelée ʿAin al-Ḥaram se trouve l'inscription suivante, en naskhy mamluk. On remarquera la négligence du lapicide dans le tracé des caractères. Dimensions de l'estampage : 0 m. 92 de long sur 0 m. 43 de large. A droite, la plaque de marbre sur laquelle est gravé ce document a souffert et a perdu quelques lettres à chaque ligne, lettres faciles à restaurer. La date est effacée. Cinq lignes (voir pl. VII).

(1) بسم الله الرحمن الرحيم فانظر الى أثر رحمة الله كيف يحيى الارض بعد (2) موتها ان ذلك لمُحيى الموتى وهو على كل شي قدير عمّرت هذه القناة المباركة من ينبوعها والى حرم (3) (سيدنا) الخليل عليه السلام برسم السماط الكريم الخليلي والمعالف الكريمة في ايام مولانا السلطان الملك الاشرف (4) (ابي) النصر اينال خلّد الله ملكه وذلك بنظر المقر الاشرف العزى ناظر الحرمين الشريفين عبد العزيز العراقي اعز الله انصاره (5)..... عشرين من..... صلى الله على سيدنا محمد

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux : considère la preuve de la miséricorde d'Allah, comment il vivifie la terre après qu'elle a été (2) morte. En vérité, c'est celui qui vivifie les morts, car il est puissant sur toutes choses. A été construit ce canal béni, depuis sa source jusqu'au Ḥaram (3) de (notre seigneur) al-Khalîl — sur lui soit la paix! — pour le Simâṭ

[1] Le cheikh Yousef an-Nadjdjâr est un autre personnage et avait son tombeau près de la fontaine de l'Eunuque.

Quoique la date soit absente, nous plaçons ici cette inscription funéraire à cause du rapport qui existe entre la forme de ses lettres et le galbe des caractères de l'inscription précédente.

l'illustre, l'Hébronite, et pour les étables renommées, aux jours de notre maître, le sultan al-Malik al-Ašraf (4) Abû an-Naṣr Ynâl — qu'Allah fasse durer son règne! — et cela fut placé sous l'inspection d'al-Maqarr al-ašraf, al-ʿezzy, l'inspecteur des deux Ḥarams illustres ʿAbd al-ʿAzîz al-ʿIrâqy. Qu'Allah fortifie ses auxiliaires! (5) Date : le vingt de..... Qu'Allah bénisse notre seigneur Moḥammad!

Ligne 1. — Citation du *Qoran*, XXX, 49. A noter أَثر au lieu du qoranique آثار.

Ligne 2. — *ʿUmmirat* «a été construit» : on remarquera le *tešdîd* sur *ʿummirat*. Le canal est aménagé depuis la source jusqu'au Ḥaram. Dans un autre texte qui sera publié plus tard, il est question d'un autre canal aboutissant à la fontaine aṭ-Ṭawâšy, située de l'autre côté du Ḥaram. Avant la préposition *ila*, le *wâw* paraît être, sur l'estampage, une dittographie du *wâw* précédent, à moins de lire *wâly* «proche de». Dans ce cas, le texte indiquerait que la fontaine, ou plutôt la source, n'est pas éloignée du Ḥaram. Dans Moudjîr ad-dîn (*Histoire*..., p. 427) on lit : «La source du serviteur عين الخدام se trouve auprès de la porte à laquelle on bat le Ṭabalkhanah; elle jaillit dans un endroit appelé Khillat al-ʿUyûn, proche de la zâwiyat du cheikh ʿAly Bakka». Mais on peut aussi, au point de vue grammatical, mettre *wâw* devant *ila*.

Au lieu de عين الخدام «source des serviteurs», Sauvaire a lu dans son manuscrit عين الحرم «la source du Ḥaram», nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

L'eau est destinée au service du Simâṭ ou repas régulier servi aux pèlerins et aux nécessités des *maʿâlif*. La lecture de ce mot nous paraît certaine, malgré la présence d'un point sur le *ʿaïn*, car ce point est un signe décoratif comme sur la première lettre de *ʿala* au début de la ligne. Je le traduis par «étables, ou caravansérails», endroits où le *ʿalaf* «fourrage», était donné aux animaux. — D'après l'estampage, l'adjectif qui suit peut se lire au féminin, *al-karîmat*.

Ligne 4. — Au début de la ligne, le mot *abû* a disparu dans la cassure, mais il doit être restauré, car Abû an-Naṣr est le titre porté par le sultan al-Malik al-Ašraf Ynâl.

Al-Ašraf Ynâl, élevé au trône en 857, resta au pouvoir jusqu'à sa mort, en 865 (1453-1460). C'est sous son règne que Constantinople tomba entre les mains des Turcs en 857 (1453). Pendant l'année 864 le sultan Ynâl fit une

expédition contre Chypre. Complètement illettré, il fut durant son règne le jouet de ses Mamluks. Moudjîr ad-dîn (*Histoire*..., p. 444) fait, dans le résumé de sa vie, l'éloge de sa générosité : «Le lundi 8 de rabî' premier de l'an 857 fut installé sur le trône le sultan al-Malik al-Ašraf Ynâl, dont le nom complet est Abû an-Naṣr Ynâl an-Nâṣiry, de an-Nâṣir Faradj, fils de Barqouq..... Cette année même, il nomma nâẓir, inspecteur des deux Ḥarams illustres, l'émir 'Abd al-'Azîz al-'Irâqy, connu sous le nom de al-Ma'lâq. Les Waqfs et les employés jouirent d'une prospérité jusqu'alors inconnue : la paye du traitement fut complète, sans réduction ni imposition proportionnelle; il organisa le noble Simâṭ à Hébron..... Il revêtit les augustes tombes, c'est-à-dire la tombe de notre seigneur al-Khalîl et celles de ses enfants; celles de notre seigneur Moïse, l'interlocuteur, de notre seigneur Lot et de notre seigneur Younis, de tentures brodées d'or; il les envoya sous la garde de son gendre Bard bek, le second Dawâdar, et fit par son entremise beaucoup de largesses et d'aumônes. Al-Ašraf Ynâl donna à l'administration des Waqfs 1200 ardebs de blé, représentant une valeur de 4800 dinars.»

Dans un autre passage de son *Histoire* (p. 613), Moudjîr ad-dîn nous dit que l'émir 'Izz ad-dîn 'Abd al-'Azîz al-'Irâqy, nommé nâẓir par le sultan Ynâl, arriva à Jérusalem le jeudi 25 de rabî' second de l'an 857; il resta nâẓir jusqu'à la mort de Ynâl, en 865. A cette date, il fut privé de ces fonctions par Khušqadem et mourut à Ramleh après l'an 870.

'Abd al-'Azîz al-'Irâqy porte les titres bien connus *al-maqarr, al-ašraf*.

Ligne 5. — La dernière ligne, qui contenait la date, a été intentionnellement grattée et la date a disparu. Mais l'inscription, étant du règne d'al-Malik Ynâl, sera placée entre 857 et 865 de l'hégire. Comme le numéro suivant, qui mentionne la restauration d'une porte, est daté de l'an 859, il paraîtra assez naturel de dater notre numéro de la même époque : 'Abd al-'Azîz a dû faire exécuter les travaux d'Hébron vers le même temps.

28

Sur la porte qui donne accès à l'intérieur de l'édifice médiéval, à côté du cénotaphe de Sara, une inscription en beaux caractères naskhy a été gravée sur chaque battant.

Nous lisons :

جدّد هذا الباب المبارك مولانا السلطان الملك الاشرف اينال خلّد الله ملكه وذلك بنظر المقر العزي ناظر الحرمين الشريفين وذلك في سنة تسع وخمسين وثماني مائة

A renouvelé cette porte bénie notre maître le sultan al-Malik al-Ašraf Ynâl — qu'Allah prolonge son règne! — et cela sous la direction de Son Excellence magnanime (*al-ʿizzy*), l'inspecteur des deux Ḥarams illustres : et cela en l'année 859 (1454 de J.-C.).

Sur le sultan al-Ašraf Ynâl, voir le numéro précédent. La réfection de cette porte doit être ajoutée à la liste des actes de bienfaisance que l'émir ʿAbd al-ʿAzîz al-ʿIrâqy, inspecteur des deux Ḥarams illustres, multiplia au sanctuaire des Patriarches. — *Al-ʿizzy,* dans notre inscription, est mis pour ʿAbd al-ʿAzîz, comme au n° 27.

29

Sur le mur de la citadelle qui borde la rue conduisant à la porte sud-ouest du Ḥaram, une inscription haut placée, et détériorée. Notre échelle ne peut l'atteindre et nous n'ajoutons à la lecture de Sauvaire que le mot *tisʿa,* à la date. Voir de Luynes, n° 3.

لا اله الا الله محمد رسول الله ابراهيم خليل الله قد.....

.....

وهو سلطان بن سلطان..... الخان سليمان بن السلطان سليم..... تاريخ البنا كان تسع وخمسين ٩٥٩

Pas d'autre dieu qu'Allah. Moḥammad est l'envoyé d'Allah; Abraham est l'ami d'Allah.....

.....

Sultan, fils de Sultan..... al-khân, Sulaymân fils du sultan Selîm. 959.

Quoique très mutilée, cette inscription a son importance : elle nous transmet le nom de celui qui bâtit la citadelle, Soliman le Magnifique, et la date du travail en 959. Soliman règne de 926 à 974 de l'hégire (1520 à 1566 de J.-C.).

30

Sur le mur de la citadelle qui fait face à la fontaine aṭ-Ṭawâšy, une ligne d'écriture est gravée sur une pierre placée dans la construction à 5 ou 6 mètres de haut. De ce document, nous avons une photographie directe (cliché Savignac) et un estampage (pl. VII).

Sauvaire, dans DE LUYNES, n° 13, propose de lire :

هذا اخر زمن عمارت حكام الدين

Ceci est la fin de l'époque de la construction faite par les chefs de la religion.

Sauvaire ajoute : «Que signifie cette inscription et à quel événement fait-elle allusion?».

Si toute la portée du document n'a pas été saisie, l'interprétation en est cependant ébauchée sur un plan solide.

Dans l'ensemble, il s'agit d'une construction achevée. Les mots هذا, اخر, عمارت pour عمارة, الدين, sont sûrs comme lecture. Restent donc deux termes à déchiffrer : le troisième et l'avant-dernier.

Le troisième peut être lu رمز au lieu de زمن. Le mot رمز signifie «un signe fait avec les yeux, les lèvres», etc.; mais il veut dire aussi «une indication, un tracé»; راموز signifie «modèle». Deux cheikhs de la mosquée d'Hébron qui lurent l'inscription avec moi, traduisirent رمز par هندسة «plan, dessin».

L'avant-dernier mot n'est pas terminé par un *mîm*, mais par *lâm-alif;* il se lit donc جلا et on obtient le nom propre جلا الدين (pour جلال الدين?). Serait-ce le nom de l'architecte envoyé par Soliman pour la construction de la citadelle? Nous lisons donc l'inscription :

هذا اخر رمز عمارت جلا الدين

Ceci est la fin de la construction dessinée par Djalâ ad-dîn [1].

[1] Le Père S. Marmardji, mon confrère à l'École, préférerait nuancer ainsi la traduction : «ceci est le dernier type de la construction de Djalâ ad-dîn».

31

Sur la porte de la mosquée des « Qazzâzîn », dans le bazar de même nom, se trouve l'inscription suivante que nous copions en passant :

بسم الله الرحمن الرحيم من يعمّر مساجد الله ينال من الله دوام الآخرة عمّر هذا المسجد
المبارك يوسف النجمي طباخ بن كوجا سنة اربعين والف

Au nom d'Allah très miséricordieux : Quiconque bâtit les mosquées d'Allah recevra d'Allah la durée du siècle futur. A construit cette mosquée bénie Yousef an-Nadjmy Ṭabbâkh, ben Koudja en 1040.

Le personnage qui a construit cette mosquée ne nous est pas autrement connu; mais il est intéressant de constater qu'en l'an 1630 de notre ère, sous le sultan ʿOthmân, on élève une petite mosquée à Hébron, la ville du grand sanctuaire des Patriarches.

31 *bis*

Sur le côté de la mosquée des « Qazzâzîn » qui donne sur la rue, une fontaine a été installée avec cette inscription :

يا واردا لماء الفرات الصافى
اشرب هنيا صحة وعوافى
سنة ١٢٦٥

O toi qui descends vers les eaux claires de l'Euphrate, bois, d'une façon agréable, pour la santé parfaite. Année 1265.

Dans la tradition arabe, les eaux de l'Euphrate sont toujours les eaux limpides et salutaires.

32

Inscription gravée au-dessus de l'entrée sud-est du bazar al-Khalîl, appelé vulgairement Souq al-Khawâdjât, ou le « marché des négociants ». Elle est en

naskhy mamluk, aux caractères assez nettement tracés pour permettre une lecture assurée. Elle se compose de six lignes, ou plutôt de six vers du mètre *radjez*, مستفعلن (deux longues, une brève, une longue), répété six fois. Mais il ne faudrait pas trop presser l'application de la règle métrique. Dimensions : 0 m. 69 de long sur 0 m. 42 de large. Estampage : la vérification de la lecture a été faite sur place. De Luynes, n° 2; notre déchiffrement diffère en trois ou quatre points de celui de Sauvaire; nous n'insisterons pas sur ces divergences, car nous considérons notre lecture comme certaine (voir pl. VII).

(1) بسم اله العرش هذا ما بنا — عثمان اغا لالا ومنه الاعتنا

(2) بسوق سيدنا الخليل بعد ان — كان خراباً دائراً به الفنا

(3) اتى لوقف الانبيا يعمر له — وكان ما عمّره مستحسنا

(4) في زمان القزلر والخير له — علي اغا دار السعادة والمُنا

(5) يا رب فأجزه وكن عوناً له — واغفر له ما قد مضى يا ربّنا

(6) أُدْعُ وسَل قبول خير دائماً — تاريخه البشرا يوم التنا ١١٠٧

(1) Au nom du Dieu du trône : Ceci est ce qu'a construit ʿOthmân agha Lâlâ, et il s'y est appliqué, (2) dans le bazar de notre seigneur al-Khalîl quand celui-ci était une ruine dont les restes caducs périssaient. (3) Il est venu au Waqf des prophètes pour y bâtir, et ce qu'il a construit a été apprécié, (4) au temps du Qizlar ʿAly agha de dâr as-Saʿâdat, à lui (soient) la fortune et les vœux. (5) O Seigneur, récompense-le et sois pour lui un secours, et pardonne-lui les choses passées, notre Seigneur. (6) Fais des vœux (ô toi qui passes ou qui lis) et demande à Dieu qu'il accepte toujours une bonne œuvre : sa date : à lui la bonne nouvelle au jour du jugement : année 1107.

Ligne 1. — « Le Dieu du trône » : deux mots dans le Qoran sont employés pour signifier le trône de Dieu : *kursy* et *ʿarš*. Le *kursy*, placé au-dessus de la terre et du ciel, est le trône de la justice : c'est le tribunal de Dieu (*Qoran*, II, 250). Le *ʿarš* est le trône de la majesté divine, très élevé au-dessus des cieux. Le personnage qui a pris à cœur de restaurer le bazar d'Hébron tombé en ruines s'appelle ʿOthmân agha : il est surnommé *Lâlâ*. Ce titre se trouve devant le nom de certains officiers de la maison impériale à Constantinople : en 971 le gouverneur d'Égypte s'appelle Lâlâ Schahin pacha; en 1015 meurt Lâlâ Moḥammad pacha, le grand vizir. *Lâlâ* semble signifier « gouverneur », et plus

spécialement «gouverneur des enfants du sultan». Ce titre paraît avoir été donné familièrement à certains officiers du palais[1]. ʿOthmân agha était peut-être gouverneur d'Hébron et de Jérusalem.

Ligne 4. — Ce travail a été exécuté au temps de ʿAly agha, de dâr as-Saʿâdat, qualifié de Qizlar (et non de *al-muqarrar,* suivant Sauvaire). A Constantinople, le Qizlar était le chef des eunuques. On trouvera la liste des *qizlar agha* dans Hammer, *Histoire...*, III, p. 669 et seq.). En 1106 de l'hégire, Isḥaq agha, le qizlar agha, est disgracié! Son successeur, Bairaksif ʿAly agha, est, en 1112, banni en Égypte. Il n'est pas impossible que le qizlar agha de notre inscription, datée de 1107, soit ce Bairaksif ʿAly agha, successeur de Isḥaq agha, le qizlar de 1106.

Ligne 6. — La date est écrite deux fois : en lettres et en chiffres; le chiffre, lu 1070 par Sauvaire, est, sans l'ombre d'un doute, 1107. Et la valeur des lettres des mots البشرا يوم التنا additionnée donne le même nombre. L'année 1107 de l'hégire répond à l'année 1695 de notre ère. Le mot final التنا est certain comme lecture; mais *at-tana* est une abréviation pour *at-tanâda,* l'appel mutuel, يوم التنادى «le jour du jugement».

33

Cette inscription est gravée sur une pierre encastrée dans le mur occidental du Khân al-Khalîl, situé au milieu de la ville. Comme l'inscription est à 7 ou 8 mètres de hauteur, elle ne pouvait pas être estampée facilement : elle a été copiée et revisée deux fois sur place, de sorte que la lecture est regardée comme certaine. Du reste, le déchiffrement n'offre aucune difficulté sérieuse. Cinq lignes; copies :

(١) بسم الله الرحمن الرحيم (وبه نثق) (٢) قال الله تعالى ومن يرغب عن ملّة ابراهيم (3) الا من سفه نفسه وهذا خان ابراهيم الخليل (4) جدّده صاحب الخيرات جناب شبلي جبور والي[2] الشام (5) ولعنة الله على من نزله بغير حق — سنة ١١٣٠

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, III, p. 19.

[2] Sur ma copie, j'ai oublié de noter le *wâw* de *wâly,* والي; omis peut-être par le lapicide, il est exigé clairement par le contexte.

(1) Au nom d'Allah très miséricordieux (et en lui, la crainte respectueuse). (2) Allah ta'âla a dit : et quel est celui qui s'écarte de la religion d'Abraham (3) à moins qu'il ne soit insensé? et ceci est le khân d'Abraham al-Khalîl (4) restauré par le bienfaiteur généreux, le seigneur Šibly Djabour, gouverneur de Damas, (5) et maudisse Allah quiconque y descendra sans en avoir le droit. Année 1130.

Au début, citation du *Qoran*, II, 124. — *Ligne 4. Ṣâḥib al-khairât* «le maître des bonnes œuvres», celui qui, dans sa générosité, accomplit des bonnes œuvres. Le nom propre, Šibly Djabour, paraît d'une lecture certaine. On croira aisément que ce gouverneur de Damas a eu l'intention de réserver son khân aux caravanes ou aux voyageurs venant de Syrie. Le maintien de cette stipulation est confié à la garde d'Allah, qui doit maudire quiconque contreviendra à la disposition prise. La date de 1130, qui répond à l'année 1717 de notre ère, nous amène sous le règne du sultan Aḥmad III, qui gouverna de 1115 à 1143 (1703 à 1730 de notre ère). Mais notre inscription ne parle que d'une restauration. L'ensemble du khân porte en effet les signes évidents d'une construction antérieure au XVIIIe siècle. Si l'on tient compte d'une croix visible dans la voûte d'une chambre du khân, située à droite en entrant, on sera porté à voir ici un bâtiment existant au temps des Croisés et auquel les Croisés se sont intéressés.

34

'AIN UMM AL-BÂŠA «LA FONTAINE DE LA MÈRE DU PACHA».

Cette fontaine est située vers l'extrémité du cimetière actuel, non loin de la route. Aujourd'hui, elle est abandonnée à cause du mauvais état de la canalisation qui la reliait à 'Ain Djadîdah, placée plus haut, au pied de la colline. Cette 'Ain Djadîdah est la véritable source de l'antique ville d'Hébron : elle possède son *Ṣinnor* comme les sources de Jérusalem, Gabaon, etc. La légende n'a pas manqué de projeter sur cette source les produits de ses inventions fécondes. Un djinn, dragon, a élu domicile au fond du bassin creusé sous la montagne pour réunir les eaux. De temps en temps, il sort, la nuit spécialement, et hors de son antre il revêt les formes les plus fantasques : il a été aperçu sous les traits d'une vieille femme, sous les apparences d'un âne, sous

la forme d'un coq gigantesque. Il n'est pas rare qu'il dévore un enfant ou toute personne qui, imprudemment, se hasarde seule au bord de la source. Parfois même, le djinn bondit en dehors de sa grotte, saisit sa victime dans les champs environnants et l'entraîne dans la source pour la dévorer. Le djinn garde jalousement un trésor caché sous la montagne. Aux yeux de tous les habitants, ʿAin Djadîdah est *marṣoudah* « habitée, gardée par le djinn ».

Elle avait disparu sous les décombres et elle fut retrouvée vers 880 de l'hégire. C'est Moudjîr ad-dîn (*Histoire*..., p. 427) qui nous fournit ces détails : « ʿAin Ḥabra, la fontaine d'Hébron. Elle apparut récemment, depuis environ vingt ans : elle est au cimetière inférieur, la source jaillit sous la montagne au sommet de laquelle se trouve le Mašhad al-Arbaʿîn. » Pour la topographie d'Hébron, il est intéressant de rencontrer chez Moudjîr ad-dîn la dénomination de ʿAin Ḥabra donnée à la source qui jaillit au pied de la colline. ʿAin Ḥabra, la source de Ḥabra ou d'Hébron, est la véritable source de la ville primitive d'Hébron située sur la hauteur de Deir al-Arbaʿîn, en face de Makpéla. Comme elle est au bas de la colline, elle fut naturellement couverte par les éboulis et les décombres, à l'époque où la ville quitta ce site pour se transporter auprès de la grotte des Patriarches. Moudjîr ad-dîn veut bien nous informer qu'elle fut découverte vers l'an 880 et qu'elle fut alors dénommée ʿAin Djadîdah « la source nouvelle ».

Sa situation au pied de la montagne la rendait incommode pour les habitants. Pour la rendre plus accessible à la population, on aménagea une canalisation et l'eau fut conduite à la fontaine dite « Fontaine de la Mère du Pacha ». L'inscription en caractères naskhy, gravée sur la façade de la fontaine, rapporte le fait dans les termes suivants (voir de Luynes, n° 14) :

بسم الله الرحمن الرحيم ظهرت هذه العين وعُمّرت باسم احمد بيك ولد مفخر الوزراء جناب
رجب باشا والى الحج الشريف والشام واوقاف خليل الرحمن عليه السلام ولم يعلم لها وجود قبل ذلك
وذلك سنة ١١٣٠

Au nom d'Allah très miséricordieux. Cette fontaine a apparu et a été construite au nom d'Aḥmad bek, fils de la gloire des vizirs, Son Excellence Radjab pacha, directeur du Ḥadjdj illustre, gouverneur de Syrie et administrateur des waqfs de Khalîl (l'ami du) Miséricordieux — sur lui soit la paix. — Avant cela (ce travail) son existence n'était pas connue : cela a eu lieu en 1130 (1718 de notre ère).

L'apparition de cette fontaine ou plutôt de l'eau en cet endroit s'explique par les renseignements donnés ci-dessus. Radjab pacha nous est présenté comme gouverneur de Syrie, ayant autorité, à ce titre, sur Hébron. Mais de plus, il est administrateur des waqfs de la ville des Patriarches : il cumule donc les charges, et enfin il est le directeur du Ḥadjdj, c'est-à-dire de la grande caravane syrienne qui chaque année se dirigeait vers La Mecque et Médine. On sait que le directeur ou pacha du Ḥadjdj jouait un rôle important en Syrie, jusqu'à la guerre.

Dans l'inscription, on notera l'expression خليل الرحمن «l'ami du Miséricordieux»[1].

Fr. J. A. Jaussen, o. p.

Jérusalem.

(A suivre.)

[1] Le Père S. Marmardji, O. P., arabisant distingué, ancien collaborateur du Père Anastase, Carme, à Bagdad, est arrivé à propos à l'École Biblique, pour m'aider à corriger les épreuves.

COMPLÉMENT DE LA STÈLE D'

FILS DE , ÉPOUX DE ,

PRÊTRE D'AMON QUI RÉSIDE À KARNAK

PAR

M. FERNAND BISSON DE LA ROQUE.

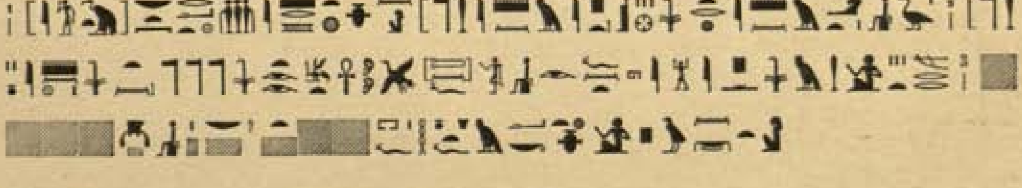
Dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. XXI, p. 190-192, M. R. Engelbach a publié le principal morceau de cette stèle (*Journal d'entrée du Musée*, n° 46916), trouvé par les sebakhin sur le Kôm d'Edfou, au début de 1921.

Les fouilles de 1922-1923 de l'Institut français d'Archéologie orientale, sur ce kôm ont fourni, parmi les objets trouvés, deux morceaux de cette stèle, qui rendent complet le tableau et permettent d'établir en grande partie le texte de la dédicace qui est placé dans le bas de la stèle (voir la planche).

Le petit morceau du milieu de la partie inférieure (inventaire des fouilles n° 436) a été trouvé le 31 décembre 1922, dans une coulée de déblai, à la pointe sud-ouest du chantier II (voir publication postérieure).

Le morceau de gauche, où se trouve Touéris (inv. 489), a été trouvé le 6 janvier 1923, dans la même coulée de déblai, à mi-hauteur de la face ouest du mur de la pointe sud-ouest du même chantier.

TEXTE DE LA DÉDICACE.



Ô Maout, déesse céleste et solaire, qui est la première dans Isher[1].

S'enivre pour toi le prêtre d'Amon qui réside à Karnak, le connu du Roi, Imen-m-hat, fils du prêtre de 2e classe d'Amon, Roi des dieux, les yeux et les oreilles du Roi[2], Patenf.

Il exulte pour toi. Compte-le parmi tes serviteurs, ceux que [tu] aimes............ ....sa patronne.

Protège cet homme qui s'enivre pour la déesse d'or.

Je vois dans [hiéroglyphes], non la déesse de ce nom, mais une épithète de Maout.

BISSON DE LA ROQUE.

Abou-Roasch, avril 1923.

[1] Quartier au sud du grand temple d'Amon à Karnak, qui contient le [hiéroglyphes].

[2] C'est-à-dire «celui qui écoute et celui qui voit pour le Roi». Exemple de ce titre : GARDINER, *Topographical catalogue of the private tombs of Thebes*, n° 42.

مطلّا على بركة الحبش (١) وكان هذا المسجد مغلقًا لا يُفتح ومهجورًا لا يُقصد فلمّا امر بجعل المنبر وتقدّم بالصدقة على من يُحضر كلّ مَن يتأخّر صار الناس يجتمعون به ويسعون الى ذكر الله فيه فنال بذلك في العاجلة (١ ٣٠) كبير (٢) الثناء وسينال عليه في الآجلة جزيل الجزآء ثم استمرّ على عادته في الصدقات التي اغنى تبرعهُ بعطاياها عن الوسائل ومنع التذاذه بها ان يتبرّم بالحاح سائل وأتبع ذلك بالصلاتِ السنّية والهبات (٣) الهنيّة وانتصب لقضاء الحوائج والنظر في المصالح انتصابًا حازه الأجر وحواه واجتهد في ذلك اجتهادًا ما رأى احد مثله ولا رواه لما أحدٌ يشكو تريّث حاجة ولا توقّف طلابة ولا اهمال ظلامة وكشف حقوق الدواوين فوجد بقايا عظيمة قديمة قد بَعُد عهدها وطال ورودها في الأعمال وترددها والذين تلزمهم عاجزون عن اقلّها فضلاً عن كلّها وهم في دركها وتحت خطرها ولا سبيل الى استخدامهم لأجلها وفيهم من مات وورثته خائفون من المطالبة بها واعتسافهم بسببها فنظر لهم فيها نظر راحم رءوف وجدّد (٤) سؤال امير المؤمنين في المسامحةِ بها على انها أُلوف أُلوف وكتب السجلّ بذلك مشتملاً على تفصيلها باسماء اربابها وتعيين سنيها وثبت فيه (ب ٣٠)

هذا آخر ما وجدناه في الرسالة وقد اغتال الآمر بأحكام الله ابا علي المنصور بن المستعلي بالله اناس من النزاريّة كمنوا له في الطريق فلمّا مر بهم وثبوا عليه باسيافهم وأثخنوه جراحًا أودت بحياتهِ وذلك في ذي القعدة سنة ٥٢٤ ﻫ ١١٣٠ م وكانت له صلة بالأدب والشعر وترجمته في وفيات الاعيان ج ٢ ص ١٦٨

(١) في الأصل بركة الجيش وفي كتاب الإنتصار لواسطة عقد الأمصار ج ٤ ص ٥٥ بركة الحبش : كانت تُعرف قديمًا ببركة المعافر وحمير وتُعرف باصطبل قاش وقال في سبب تسميتها ان في قبليها جنانًا تُعرف بقتادة بن قيس بن حبشي الصدفي شهد فتح مصر والجنان تُعرف بالحبش وبه عُرفت بركة الحبش .

(٢) في الأصل كرم

(٣) في الأصل والهيات

(٤) في الأصل جرد وفي كتب اللغة (تجرد) للأمر اي جدّ فيه

وكرم طباع وحسن طويّة ونقآء سريرة ومبالغة في النصيحة ومثابرة على الموالاة الصريحة ومتاجرة
لله تعالى فيها بذل له من مالهِ وجاههِ ومخالصة في الطاعة لخالقهِ والهه(١) استكفاه امر المملكة
وحمله اوقها(٢) وعذق به احكام السياسة وطوقه طوقها فدبر الأمور تدبيرًا لا عهد للناس بمثله
وعاملهم معاملة تشهد بعناية الله بهِ في قولهِ وفعله فلما توفي السيّد الأجل الأفضل شرّف الله
ضريحه(ا ٢٩) ظهر ما لله تعالى فيه من السرّ وخرج ما كان له في الغيب من الخبء ورفعه استحقاقه
الى اعلى(٣) المنزلة التي كانت تنتظره ورقّاه استحقاقه(٤) الى المرتبة التي كانت ترتقبه فغدا سفير
الخلافة وسلطان الكافة وكفيل الأمة وحامل اعباء الدولة والمرجوّ لاجتثات اعداء المملكة والمؤمل
لافتتاح البلاد المستغلقة وخُلع عليه في اليوم الثاني من ذي الحجة من سنة خمس عشرة وخمسمائة
من الملابس الخاصّة وطُوّقَ بطوق ذهب مرصّع وقُلِّد سيفًا كذلك وتفرّد بالنّظر ودُعيَ له على كل منبرٍ
بما خرجت نسخته من حضرة امير المؤمنين « اللّهمَّ انصر من اصطفاه امير المؤمنين لدولته وارتضاهُ
وانتخبهُ لتدبير احوال مملكته واجتباه وولج اليه الأمور فسَاسَها احسن سياسة يقظةً وجدًّا وحزما
واستكفاهُ في المهمّات فكفى فيها مضآء واستقلالًا وعزما وجرّد منه للمصالح مُرهفا تساوى في المضآء
حدّاه واطلع منه كوكب سعد علا واشرق سناؤهُ وسناه الأجل المأمون(ب ٢٩) عزّ الإسلام فخر الأنام
نظام الدين خالصة امير المؤمنين ابا عبد الله محمدًا الآمري اعانه الله على مصالح المسلمين ووفقه
في خدمةِ امير المؤمنين وادام لهُ(٥) العلوّ والبسطة والتمكين اللهم اجعل كوكب سعدهِ ابدًا عاليًا
مُشرقا وافتح للدولة على يديه مغربا ومشرقا واقرن بالتوفيق ارآءه(٦) وعزائمه وأمض في نحور اعداء
الدين اسنّته وصوارمهُ » وثبت اسمه ونعته على طراز ما يُعمل في اعمال المملكة من الملابس والفرش
والآنية فلمّا تبوأت الأمور منازلها واخذت الشؤون مآخذها لم يُقدّم هذا السيّد شيئًا على
الالتفات الى بيوت العبادات فما اخلى جامعًا ولا مسجدًا من فعلٍ حسنٍ واثرٍ جميلٍ اعلاءً لمنار
الملّة وابتغآء لمرضاة الله حتى انه اقام منبرًا في المسجد الذي كان السيّد الأجلّ الأفضل انشاهُ

شيئ كثيرٌ ومدح الأفضل في بعض المراثي ورأيت في كتاب البستان بحوادث الزمان ان المأمون كان يرش بين القصرين بالماء

(١) في الأصل الاهه

(٢) في لسان العرب لابن منظور الوق الثِقَلُ والعذق الربط

(٣) في الأصل اعلا

(٤) في الأصل استيحاسه

(٥) في الأصل ادا له

(٦) في الأصل اراءه

الله ظلّه باقٍ لم يزل وحالهم بتدبيره وسياسته لم تتغيّر ولم تحل والله عزّ وجل يثبت وطأته(١) ويجيب من كل مسلمٍ فيه دعوته بفضله وطوله وقوّته وحوله(ا ٣٨)

السيّد الأجل المأمون تاج الخلافة عزّ الإسلام فخر الأنام نظام الدين خالصة امير المؤمنين ابو عبد الله محمّد بن الأجل نور الدولة ابي شجاع الآمري

اعانهُ الله على مصالح المسلمين ووفقه في خدمة امير المؤمنين وادام له العلوّ والبسطة والتمكين. هذا السيّد اكمل من نصح خليفة وافضل من نصر شريعة وارحم من حاط رعيّة وانصف من امضى قضيّة واسمح(٢) من اجزل عطآء اذا بخلت الملوك وشحّت واحكم الحاكمين على المحجة البيضآء اذا ثبتت عنده القصص وصحّت لا يهتك سترا ولا يخذل حقّا ولا يتخذ ظلما ولا يقطع رزقا ولا يزال انعامه مقصيّا للهم مبعدا ولا ينفك اصطناعه معينًا على الدهر مسعدا اذا عددت مناقبه ابانت عجز الواصف المُثني واذا وُجِدَ في الفضائل امن استظهار المستدرك المستثني فلا نفع الّا منه على كثرة طلابه ولا ضرر يُستكشف ويُستدفع الّا به فابقاه الله ركنًا للدين القيّم الحنيف(ب ٣٨) وادام سلطانه ظلًّا ممتدًّا على القوي والضعيف واجرى الكافة من ذلك على عادتهم الجميلة من فضله الجزيل وصنعه اللطيف وهذا السيّد الأجل ربيب الدولة العلويّة خلّد الله ملكها ولاسلافهِ الكرام فيها افضل المقامات واجلّ الكرامات وقد اوصلتهم الثقة بهم الى رتبة القرب والدنوّ وبلغتهم الطمأنينة اليهم اعلى(٣) درجات الرفعة والسموّ ولمّا تعلّق هو ادام الله ايامه بصحبة السيّد الأجل الأفضل(٤) كرم الله مثواه رأى منه ما لا يُوجد في ولد ولا يُطمع بهِ من احد شرف اخلاق

---

(١) في الأصل وطته

(٢) في الأصل امح

(٣) في الأصل اعلا

(٤) في ابن الأثير ج ١٠ ص ٢٢٣ ان والد المأمون كان من جواسيس الأفضل في العراق فمات ولم يخلّف شيئًا فتزوجت امه وتركته فقيرًا فاتصل بانسان يتعلّم البناء بمصر ثم صار يحمل معه الأمتعة فدخل الى دار الأفضل فأعجبه منه خفته ورشاقته وحلو حديثه وعلم انه ابن صاحبه فاستخدمه مع الفراشين حتى بلغ ما بلغ . اما ابن ميسّر فيردّ على ذلك بقولهِ في ص ٩٩ : هذا وهْمٌ فان والد المأمون توفي سنة ٥١٣ هـ (١١١٨ م) وولده مدبّر ملك الأفضل ورأيت جزءًا فيه من مراثي والد المأمون

نيّفًا وعشرين سنة الى ان اغتيل سلخ رمضان من سنة خمس عشرة وخمس مائة فمضى شهيدًا الى رحمة الله ورضوانه واستقرّ بجوار ربّه في دار عفوه وغفرانه وخرج من الدنيا والعدوّ باقٍ بالشام مستولٍ على معظم ثغوره وعمله منصرف في سهلهِ وجبله والله عزّ وجل يجعل عزمات المقام الأعظم المأموني خلّد الله سلطانه ماضية ببوارهِ ومعفية على آثاره ومطهرة لبلاد الإسلام من رجسهِ وعاره اخذًا للدين بطوائله منه وثاره محكمة فيه مواضي(١) الذوابل والمناصل مرسلة عليه صبيب نكال مبيد له مستأصل فيكون ذلك ما اعدّه الله لهذا المقام الأشرف وذخره وحسن الجزاء عليه ممّا ضاعفه الله تعالى عنده ووفره وقد كان السيّد الأجلّ الأفضل لتوفيق الله ايّاه ورأفته برعاياه قد القى(٢) مقاليدهُ وسياسته للخاصّة والعامّة الى الأجل المأمون خلّد الله ايّامه فقوّم كل معوّج مائد واصلح كل مختل فاسد وحرص على الخيرات حرصًا شهد له(ب ٢٧) بقوة الدين وصحة اليقين ونال به الرضى من الخالق تبارك(٣) وتعالى ومن المخلوقين

فلمّا توفي السيّد الأجل الأفضل وانتقل الى دار الخلد ومحل القدس غدا الناس هاجمين كأنّهم لم يفقدوه وجرى امرهم على ما لم يظنّوه ولم يعتقدوه ولم يكن عندهم لعدمه الّا الحزن على مصابهِ والجزع على فراقه والعجب من عُدوى النقد(٤) على الأسد والغلق الذي فُتح معهُ مستحسن الصبر والجلد لأنّ احوالهم فسدتْ ولا سوق صلاحهم كسدتْ ولا ريح المضرّة عليهم هبّت ولا عقارب الأذيّة بينهم دبّت ولا مضاجع سكونهم أُقضّتْ بهم ونَبَتْ(٥) ولا اطراف امالهم تشعثت ولا اضطربَتْ لأن سيّدهم الذي عمّهم بكرمهِ وغمرتهم السعادة بحسن نظرهِ السيّد الأجل المأمون مدّ

كل شيءٍ قدير . نصر من الله وفتح قريب . لعبد الله ووليه ابي علي المنصور الإمام الآمر بأحكام الله امير المؤمنين صلوات الله عليه وعلى ابائهِ الطاهرين وابنائه المنتصرين . امر بإنشاء هذا المنبر السيّد الأجل الأفضل امير الجيوش (في الأصل لحرمين وفي الصورة الشمسيّة الجيوش) سيف الإسلام ناصر الإمام كافل قضاة المسلمين وهادي دعاة المؤمنين ابو القاسم شاهنشاه عضد اللّة بهِ الدين وامتع بطول بقائهِ امير المؤمنين وادام قدرته واعلى كلمته وذلك في شهر ربيع الأوّل سنة خمس مائة اثق بالله ١١٠٦ م» وترجمة الأفضل في وفيات الأعيان ج ١ ص ٢٧٨

(١) في الأصل قواضي

(٢) في الأصل القا

(٣) في الأصل تبرك

(٤) في هامش الأصل قيل النقد ولد الأسد وقيل ولد الشاة (اه) وفي صحاح الجوهري النَقَد بالتحريك جنس من الغنم قصار الأرجل قباح الوجوه تكون بالبحرين الواحدة نقدة ويُقال اذلّ من النقد قال الأصمعي اجود الصوف صوف النقد .

(٥) في الأصل أقضّتْ بهم ونبت

خلافة الإمام المستعلي بالله صلّى الله عليه
السيّد الأجل الافضل

تولّى(١) هذا السيّد اخذ البيعة له وعندها تجدّدت نوبة الاسكندريّة وكثرت الفتن والحروب واستمرّ ذلك عدة شهور وكان لهُ من جميل الأثر فيه ما هو معروف مشهور وبعد ذلك وطئ اعمال المملكة كلها وشاهد بلاد الحضرة جميعها وسار الى الشام وفتح البيت المقدّس(٢) ولقي الفرنج وجاهدهم بنفسهِ واولاده وكان كل عام يجهز العساكر اليهم برًا وبحرًا ولم يزل على ذلك الى ان انتقل الإمام المستعلي بالله في السادس عشر من صفر سنة خمسٍ وتسعين واربعمائة(٣).

خلافة الإمام الآمر باحكام الله عليه السلام
السيّد الأجل الأفضل

وتولّى(٤) هذا السيّد الأجل اخذ البيعة الآمرية في يوم الثلاثاء السابع عشر من صفر سنة خمس وتسعين واربعمائة واستمرّ على(أ ٣٧) عادتهِ في النظر والتدبير(٥) وما زال يجتهد في جهاد الفرنج

(١) في الأصل وتولا

(٢) كان فتح بيت المقدس من قِبَل الجيوش المصرية في سنة ٤٩١ هـ ١٠٩٨ م بعد نصب المجانيق عليها وهدم جانب منها وكانت بيد قواد الأتراك كأنّ الأفضل اراد ان يقف في وجه سيل الصليبيين الجارف الذي اخذ بالإنحدار من القسطنطينية الى بلاد الإسلام فطمى على انطاكية وبلاد الساحل لكن ذلك لم يمنع القدر فسقط البيت المقدّس في ايدي الفرنجة بعد حصارٍ استمر اربعين يومًا لسبع بقين من شعبان سنة ٤٩٢ هـ ١٥ يوليو سنة ١٠٩٩ م وقد فتكوا بالمسلمين فتكًا ذريعًا وصاروا يقتلون الرجال والنساء والكبار والصغار والبنين والبنات وقتلوا داخل المسجد الأقصى ما ينيف على سبعين الف من المجاورين ولا يزال في مقبرة مامِلّا ببيت المقدس تربة معروفة تضمّ رفات هؤلاء الشهداء الذين قُتلوا صبرًا وذهبوا ضحية التعصّب الديني في الحرب الصليبية الأولى.

(٣) هو المستعلي بالله ابو القاسم احمد بن المستنصر بالله ابي تميم معدّ وقد توفي في سنة ٤٩٥ هـ ١١٠١ م وترجمته في وفيات الأعيان ج ١ ص ٧١

(٤) في الأصل وتولا

(٥) في وسط دير طور سيناء مسجد للمسلمين على منبرهِ كتابة تاريخية بالكوفي نقلها نعوم بك شقير المتوفى سنة ١٣٤٠ هـ ١٩٢٢ م في مؤلفه (تاريخ سينا) ص ٢١٦ وهي ترجع الى ايّام هذا الوزير وهذهِ هي بنصّها : بسم الله الرحمن الرحيم . لا اله الّا الله وحدهُ لا شريك لهُ له الملك ولهُ الحمد يحيي ويميت بيده الخير وهو على

الأجل الأفضل معه ومن الغد شرّفه بملابس جسده الطاهر(١) وقلّده قلادة من الجوهر الفاخر وحين افاض عليه هذه الخلع الباهرة الحسان جمع له ما كان لابيه من السيف والطيلسان فهذا سبب ردّ الأمر اليه في حياة ابيه ثم قُررت نعوته وادعيته بما كان مستقرًا لوالده واقام الناس هادئين ساكنين مطمئنين وادعين الى ان انتقل الإمام المستنصر بالله(٢) قدّس الله روحه ليلة عيد الغدير(٣) من السنة المقدّم ذكرها وبويع الإمام المستعلي بالله صلى الله عليه فكانت بيعته في اليوم الذي نصّ فيه جده رسول الله صلى الله عليه وسلّم على ابيه عليه السلام بالإمامة(٤) فيه ولم يتفق ذلك لأحد من الأئمة قبله وما زال امين الدولة كل يوم يواصل المثول بين يدي السيّد الأجل الأفضل خادما بالسلام ثم يعود الى دارِهِ الى ان حدثت نوبة الإسكندرية عند النقلة المستنصرية واحتاج السيد الأجل الأفضل الى(ب ٣٩) التوجّه اليها(٥) فاحضرهُ واعتقله وابقى(٦) عليه روحه وما قِبَلَه وبقي على ذلك الى ان مات في الاعتقال

(١) في الأصل الطاهرة

(٢) الإمام المستنصر بالله ابو تميم معد بن الظاهر لإعزاز دين الله توفي في ذي الحجة سنة ٤٧٨ هـ ١٠٩٤ م وترجمته في وفيات الأعيان ج ٢ ص ١٣٥

(٣) في خطط المقريزي ج ٢ ص ٢٢٢ ان اول من احدث هذا العيد معز الدولة بن بويه المتوفى في ربيع الأول سنة ٣٥٦ هـ ٩٦٧ م احدثه في سنة ٣٥٢ هـ ٩٦٣ م فاتخذه الشيعة من ذاك الوقت عيدا واصله ان رسول الله صلى الله عليه وسلم كان في سفرٍ للمسلمين فنزل بغدير خم ونودي الصلاة جامعة وكح لرسول الله تحت شجرتين فصلّى الظهر واخذ بيد علي بن ابي طالب رضي الله عنه فقال السنم تعلمون انّي اولى بالمؤمنين من انفسهم قالوا بلى قال الستُم تعلمون انى اولى بكل مؤمن من نفسه قالوا بلى فقال من كنت مولاه فعليٌّ مولاه اللهم وال من والاه وعاد من عاداه وغديرخم على ثلاثة اميال من الجحفة بسرة الطريق وتصب فيه عين وحوله شجر كثير ومن سنتهم في هذا العيد وهو ابدا يوم الثامن عشر من ذي الحجة ان يحيوا ليلته بالصلاة ويصلوا في صبيحته ركعتين قبل الزوال ويلبسوا فيه الجديد ويعتقوا الرقاب ويكثروا من عمل البر ومن الذبائح

(٤) في الأصل بالامام

(٥) في الأصل منها ونوبة الإسكندرية هي قيام نزار ابن المستنصر واكبر اولاده على المطالبة بالخلافة لأنّ المستعلي كان اصغر اولاد المستنصر وله اخوة ثلاثة اكبر منه سنًا واولى بالخلافة ولكن الأفضل فضّله على اخوته لسابق مصاهرة بينه وبين نزار الذي بايعه اهل الإسكندرية وواليها فخرج الأفضل بعساكره الى الإسكندرية لقتالهِ في اوائل سنة ٤٨٨ هـ ١٠٩٥ م وكُسر في المرة الأولى فأعاد الكرة حتى وفّق في اواخر السنة المذكورة الى القبض على نزار وبعث به الى القاهرة وقيل انه بنى لنزار حائطين وجعله بينهما الى ان مات في سنة ٤٨٨ هـ ١٠٩٥ م والغريب بعد ذلك كله ان يظهر لنزار ولدٌ في خلافة الحافظ لدين الله الذي تولّى في ذي القعدة سنة ٥٢٤ هـ ١١٣٠ م وتوفي في جمادى الآخرة سنة ٥٤٤ هـ ١١٤٩ م

(٦) في الأصل وابقا

ويصرّ على المعصية عتوًّا واستكبارا ويستنجد (ب ٢٥) بمن(١) ربّاه مولاه لخدمة ولده من الرجال ويستعين بما اعدّه لهُ وجمعهُ من الأموال وجلس في دارهِ فاجتمع اليه من خدعهُ واستهواه واستمالهُ واستغواه وخيل لهُ انّ الإمام المستنصر بالله يختاره على السيّد الأجل الأفضل ويؤثره ويعتمد عليه في دولته ويستوزره فراسلهُ(٢) السيّد الأجل الأفضل مستميلاً لهُ مستصلحًا ومستنجبًا لهذا الفعل مستقبحا ومذكرًا بما لهُ ولوالده عليهِ من الحقوق ومحذرًا سوء عاقبة المروق والعقوق وهو يتمادى في التمرّد والطغيان ويستمرّ على الظلم والعدوان وركب الى باب الذهب(٣) في لمّته وجماعته طامعًا في انتظام حاله وبلوغ ارادته فلمّا لم يصل الى الإمام المستنصر بالله انكسف باله واستحكم يأسه(٤) وصعقت نفسه وانحلّ امره وركب السيد الأجل الأفضل الى باب العيد(٥) فابى(٦) امير المؤمنين في امره الّا حكم الوفا وكرم الخلفا والسموّ به الى اعلى مراتب الاصطفا محقّق له ما تمناه ووده واجراه مجرى ابيه وسدّ به مسدّه فعند ذلك طلب امين (ا ٢٦) الدولة(٧) منه ان يشمله بعفوهِ وان يؤمنه على نفسه فأسعفه بمطلوبه وصفح له عن ذنوبه(٨) وابقاه واحدًا من امراء الدولة من غير تعويل عليه في خدمة وركب الإمام المستنصر بالله الى امير الجيوش عائدًا له(٩) ومقرّرًا امر السيد

(١) في الأصل لمن

(٢) في الأصل فراسله

(٣) في خطط المقريزي ج ٢ ص ٢٩١ : باب الذهب : هو باب القصر الذي تدخل منه العساكر وجميع اهل الدولة في يومي الاثنين والخميس ويُقال في سبب تسميته ان المعزّ لدين الله لما خرج من المغرب لخرج امواله منها وامر بسبكها ارحية كأرحية الطواحين وامر بها حين دخل الى مصر فألقيت على باب قصره الى ان كان زمن الغلاء في ايام المستنصر بالله فلمّا ضاق بالناس الأمر أذن ان يبردوا منها بمبارد فاتخذ الناس مبارد حادّة وحرّهم الطمع حتى ذهبوا بأكثرها فأمر بحمل الباقي الى القصر فلم تُر بعد ذلك وقيل ان المعزّ لما قدم الى القاهرة كان معه مائة جمل عليها الطواحين من الذهب قيل بل خمسمائة جمل على كل جمل ثلاث ارحية ذهبا وانه عمل عضادتي الباب من تلك الأرحية واحدة فوق اخرى فسمي باب الذهب .

(٤) في الأصل يأسه

(٥) في الأصل باب العبيد وفي خطط المقريزي ج ٢ ص ٢٩٧ باب العيد : هذا الباب مكانه اليوم في داخل درب السلامي بخطّ رحبة باب العيد وهو عقد محكم البناء ويعلوه قبة قد عملت مسجدا وقيل لهذا الباب باب العيد لأنّ الخليفة كان يخرج منه في يومي العيد الى المصلّى بظاهر باب النصر فيخطب بعد ان يصلي بالناس صلاة العيد .

(٦) في الأصل فأبا

(٧) في ابن ميسر ص ٣١ : اسم امين الدولة هذا لاوون ويقول انه لمّا مات امير الجيوش أُستدعي امين الدولة من قبل المستنصر بالله وخُلع عليه بالوزارة وجلس في الشبّاك عند الخليفة واذا بالأمراء قد وقفوا بصحن القصر وهم شاكي السلاح وابى العسكر ان يُولّى لاوون فأمر باحضار الأفضل ورتّبه مكان ابيه

(٨) في الأصل ذنبوبه

(٩) في الأصل عايدًا له

السيد الأجل الأفضل سيف الإمام جلال الإسلام شرف الأنام ناصر الدين خليل امير المؤمنين ابو القاسم شاهنشاه ابن السيّد الأجل امير الجيوش بدر المستنصري

انتقل النظر اليه حين اشتدّ مرض والده في شهر ربيع الأول من سنة سبع وثمانين واربعمائة وكان سبب توليه مع بقاء ابيه وحياته والبدار بذلك من غير انتظارٍ لوفاته ان غلامًا له يسمى صافيًا ويُلقّب بامين الدولة كان استخلصهُ وقدّمه وفخّمهُ وعظّمهُ وذخره لعقبه واسلفه حسن الظنّ بهِ يئس من عافية مولاه فسوّلت نفسه وزيّن له هواه ان ينتصب في منصبه ويتولّى الأمر من بعده وجهل ان سيادة البرايا وسياسة الرعايا ونفاذ الأمر والحكم ونيل السلطان والملك شيءٌ لا يُدرك بالسعي والحرص ولا يبلغ بأماني النفس وانما هو امر يخصّ الله سبحانه بهِ(١) من يصطفيه ويعقده تعالى لمن يراه اهلا ان يجعله فيه واخذ امين الدولة هذا يعجّل تكفير النعمة بغيًا واغترارًا

صلاح الدين يوسف بن ايوب ثم عاد فخرّبها سنة ٥٨٧ هـ ١١٩١ م خوفًا عليها من الإفرنج . قلنا وعسقلان اليوم من الطلول الدوارس وهي بين غزّة ويافا وترى بين اطلالها اعمدة ملقاة على الأرض وصور وتماثيل وعاديات كثيرة وبعض اقسام سور المدينة وبجوارها قرية كبيرة تسمى الجورة يقطنها اناسٌ من القرويين ولعلّهم بقية سكّانها الاقدمين . وعلى قيد غلوة من اطلال المدينة مشهد الحسين عليه السلام وقد قام على قمة هضبة عالية بين سهلٍ افيح من الرمال يطلّ على البحر وقد جدّدت عمارته في اوائل القرن الرابع عشر للهجرة واواخر القرن التاسع عشر للميلاد من قِبَل السلاطين العثمانيين ويقصد اليهِ الزوّار من كل صوب وحدب للتبرك والتمتّع بجلال المكان وجمال المنظر . اما مشهد الحسين بعسقلان فيقول ابن ميسر ص ٣٨ لمّا دخل الأفضل عسقلان في سنة ٤٩١ هـ ١٠٩٧ م كان بها مكان دارس فيه رأس الحسين فاخرجه وعطره وحُمل في سفطٍ الى اجلّ دارٍ بها وعمّر المسجد فلما تكامل حمل الأفضل الرأس على صدره وسعى بهِ ماشيًا الى ان احلّه في مقرّه وقيل ان المشهد بناه امير الجيوش بدر الجمالي وكمّله ابنه شاهنشاه الأفضل وكان نقل الرأس الى القاهرة ووصوله اليها في جمادى الآخرة سنة ٥٤٨ هـ ١١٥٣ م ونستدلّ من تاريخ صنع المنبر للمشهد الحسيني بعسقلان ان ذلك المسجد انشأه امير الجيوش بدر المستنصري في سنة ٤٨٤ هـ ١٠٩١ م واقام فيهِ المنبر بعد اتمامهِ . بقي علينا ان نبحث عن الطريقة التي وصل المنبر فيها الى مسجد خليل الرحمن عليه الصلاة والسلام . يقول القاضي مجير الدين الحنبلي في كتابه الأنس الجليل بتاريخ القدس والخليل ج ١ ص ٥٧ « والظاهر ان الذي نقله ووضعه بمسجد الخليل عليه السلام الملك الناصر صلاح الدين يوسف ابن ايوب رحمه الله لمّا هدم عسقلان » اما صلاح الدين فقد توفي في صفر سنة ٥٨٩ هـ ١١٩٣ م بمدينة دمشق

(١) في الأصل سبحانه من

واربعمائة فخُلع عليه وردّ النظر اليه وبطل حينئذٍ امر الوزارة فأُصلح الأحوال بالباب واقام الهيبة ورفع منار الدّولة ورتّب الدواوين والمستخدمين وقرّر امر الرجال والأعمال على ما هو مستقرّ الى الآن وتوجه لحرب لواتة واستردّ ما كان من الأعمال بأيديهم ثم افتتح بعد ذلك بلاد الصعيد وجعل الأعداء بين قتيل او شريد او طريد ثم وصل الأتسز (١) الى اعمال الريف فخرج اليه وكسره وقتل جميع رجاله فانهزم ثالث ثلاثة وكان امير الجيوش هذا مُوفّقًا في طاعتهِ مظفّرًا في محاربتهِ وبعد ذلك قُرّرت نعوته وادعيته وخُلع عليه بالطيلسان وصار المستخدمون في الحكم والدعوة نوّابًا عنه وتقاليدهم تكتب من مجلس نظارةٍ وبدأ في سنة ثمانين واربعمائة بعمل سورٍ على القاهرة المعزّية وتوفّي قبل تمامه وكان ظهور وفاته في سنة ثمان وثمانين واربعمائة (٢) (١ ٢٥)

(١) في الأصل الأقسيس ولعله يريد الأتسيس لما رأيناه قبل هذا يقلب الزاي سينًا في بلدكوز . وفي التواريخ اسمهُ اتسز بن اوق الخوارزمي التركي وهو الذي ملك الشام وقد جاء ريف مصر بجيشهِ لأنّ ابن بلدكوز الذي التجأ اليه بعد قتل ابيه زيّن له الاستيلاء على مصر فقام اليه امير الجيوش وكسرهُ شر كسرة وذلك في رجب سنة ٤٦٩ هـ ١٠٧٧ م وانهزم الأتسز وسار الى دمشق وظلّ فيها الى ان احتال عليه تاج الدولة تتش الذي جاء لنصرته على الجيوش المصرية فقتلهُ في ربيع الأوّل سنة ٤٧١ هـ ١٠٧٨ م اما تتش فقد قتل في سنة ٤٨٨ هـ ١٠٩٥ م

(٢) في ابن ميسر ص ٣٠ انه توفي في ربيع وقيل في جمادى الأولى من سنة ٤٨٧ هـ ١٠٩٤ م

وفي خطط المقريزي ج ٢ ص ٢٠٣ «ان اول سور للقاهرة بناه القائد جوهر وفي ص ٢٠٨ ان السور الثاني بناه امير الجيوش بدر الجمالي في سنة ثمانين واربعمائة (١٠٨٧ م) وزاد فيه الزيادات التي فيما بين بابي زويلة وباب زويلة الكبير وفيما بين باب الفتوح الذي عند حارة بهاء الدين وباب الفتوح الآن وزاد عند باب النصر ايضًا جميع الرحبة التي تجاه جامع الحاكم الآن الى باب النصر وجعل السور من لبن واقام الأبواب من حجارة وفي نصف جمادى الآخرة سنة ثماني عشرة وثمانمائة (١٤١٥ م) ابتدئ بهدم السور الحجر فيما بين باب زويلة الكبير وباب الفتوح عند ما هدم الملك المؤيد شيخ الحورليبني جامعه فوجد عرض السور في بعض الأماكن نحو العشرة اذرع»

قلنا وفي وسط المجد الذي بمقام سيدنا خليل الرحمن منبرٌ من الخشب بديع الصنع نُقش عليه بالحرف الكوفي المشجّر «بسم الله الرحمن الرحيم نصرٌ من الله وفتح قريب لعبد الله ووليه معدّ ابي تميم الإمام المستنصر بالله امير المؤمنين صلوات الله عليه وعلى آبائه الطاهرين وابنائه البررة الأكرمين صلاة باقية الى يوم الدين . مما امر بعمل هذا المنبر فتاهُ السيد الأجل امير الجيوش سيف الإسلام ناصر الإمام كافل قضاة المسلمين وهادي دعاة المؤمنين ابو النجم بدر المستنصري عضّد الله به الدين وامتع بطول بقائه امير المؤمنين وادام قدرته واعلى كلمته للمشهد الشريف بثغر عسقلان مجهد مولانا امير المؤمنين ابي عبد الله الحسين بن علي بن ابي طالب صلوات الله عليهما في شهور سنة اربع وثمانين واربعمائة . اهـ»

وعسقلان على ما في معجم البلدان طبع لايبسك ج ٣ ص ٦٧٣ وطبع مصر ج ٦ ص ١٧٤ مدينة من اعمال فلسطين على ساحل البحر بين غزة وبيت جبرين ويقال لها عروس الشام كما يُقال لدمشق . وما زالت عامرة حتى استولى عليها الإفرنج في الحروب الصليبية ثم استنقذها

السيّد الأجل امير الجيوش سيف الإسلام ناصر الإمام
ابو النجم بدر المستنصري

هو من مماليك الدولة وجنسه ارمني وكان عزوف(١) النفس ، شديد البطش ، عالي الهمة ، عظيم الهيبة ، مخوف السطوة ومازال من شبيبته ينتقل في الخدم ويتدرّج في الرتب ويأخذ نفسهُ بالجدّ فيما يباشره وقوة العزم فيما يرومه ويحاوله(٢) الى ان ولي دمشق وسائر(٣) الشام دفعتين وفي الثانية منهما قام عليه(ا ٢٤) اهل البلدة وعسكرها فخرج منها واستقرّ بعد خروجه بثغر عكا(٤) وكانت الأحوال يومئذٍ بالحضرة قد فسدت والأمور قد تغيّرت وطوائف العساكر قد تبعثرت وتحزّبت والفتن بينهم قد اتّصلت وتأكّدت والوزراء يقنعون بالاسم دون الأمر والنهي والرخاء قد أُيِسَ منه والصلاح لا يطمع فيه ولواتة قد ملكت الريف والصعيد بأيدي العبيد والطرقات قد انقطعت برّاً وبحراً الّا بالخفارة الثقيلة والكلفة الكبيرة مع ركوب الغرر وشدة الخطر والمارقون ينوي بعضهم لبعضٍ الاحتيال والغدر ويضمر كل منهم لصاحبهِ الاغتيال والبغي فلما قُتل بلدكوز(٥) حسن بن حمدان فصل امير الجيوش عن عكا وقصد الحضرة مُستدركاً من طاعتها ما اهمله العصاة وحرموه ومستأنفاً من خدمتها ما فرطوا فيه وتركوه وقد كان وهو بالشام يتحسّر على ما يبلغه من امرها ويتلهف على كونه بعيداً عنها وينتظر فرصة ينتهزها في المهاجرة اليها وحين وصل امر الإمام المستنصر بالله بالقبض(ب ٢٤) على بلدكوز(٦) واعتقاله في خزانة البنود فلما حصل بها كان آخر العهد بهِ ودخل امير الجيوش في شهر ربيع الآخر من سنة ستٍ وستين

(١) في الأصل عزوف

(٢) في الأصل ويحاوره

(٣) في الأصل ساير

(٤) عكا من الثغور البحريّة بين صور وحيفا وقد كانت من المعاقل الحصينة في الحروب الصليبية وما بعدها وارتدّ عن سورها نابوليون بونابرت بجيوشه الجرارة

(٥) في الأصل بلدكوس

(٦) في ابن ميسّر ص ٢٢ بلدكوز وكذلك اسمه في اغلب التواريخ وهو من امراء الأتراك الذين خافوا على انفسهم من استئثار ناصر الدولة الحسن بن حمدان فقتلوه وقتلوا اخويه فخر العرب وتاج المعالي وجماعة كبيرة من بني حمدان فانقطع ذكرهم من مصر وذلك في رجب سنة ٤٦٥ هـ ١٠٧٢ م فلما خلا الجوّ للأتراك استطالوا على الخليفة واستبدوا بالأمور وطلب امير الجيوش الى الخليفة وهو في طريقه الى مصر القبض على بلدكوز فقبض عليه في جمادى الأولى من سنة ٤٦٦ هـ ١٠٧٣ م

القادر العادل شمس الأمم سيد رؤسا السيف والقلم تاج العلى (١)
عميد الهدى شرف الدين غياث الإسلام والمسلمين
حميم امير المؤمنين وظهيره ابو عبد الله محمد بن ابي حامد (٢)

من اهل تنّيس (٣) وكان ذا يسار وسعة حال ودخل مصر زمان الفتن واختلال الأحوال واستقرّت له الوزارة فأقام فيها يومًا واحدًا وصُرف ثم قُتل

الأجل الأوحد المكين السيد الأفضل الأمين شرف الكفاة
عميد الخلافة محبّ امير المؤمنين ابو سعد منصور المعروف بابن زُنبور

كان ابوه ابو اليمن (٤) سورس بن مكراوه ناظر الريف وكان نصرانيًّا وولده هذا على دينهِ فلمّا افضت الوزارة اليه (ب ٢٣) اسلم وخُلع عليه وقلّد مصحفًا والنصارى ينكرون اسلامه واقام في الوزارة ايامًا قلائل (٥) فطالبه الجند بارزاقهم فوعدهم وطمّنهم وهرب مع اللواتيين (٦) فبطل امره

الصادق المأمون مكين الدولة وامينها
ابو العلا عبد الغني بن نصر بن سعيد الضيف

كان يخدم اليازوري في دولته (٧) ولم يكنّه قط وانما كان يدعوه باسمه وسمت بهِ حالهُ الى ان جُعل (٨) واسطة وبقي الى ان دخل امير الجيوش فنفي الى قيسارية ثم نُقل الى تنّيس وقُتل بها

(١) في الأصل العلا

(٢) في ابن ميسر ص ١٩ ا١٨ وزَرَ بعد الطاهر بن وزير سنة ٤٥٨ هـ ١٠٦٦ م وقُتل فيها

(٣) في كتاب الانتصار لواسطة عقد الأمصار ج ٥ ص ٧٨ : تنيس مدينة في وسط بحيرة تُعرف ببحيرة تنيس لا زرع فيها ولا ضرع وهي الآن (في سنة ٨٠٩ هـ ١٤٠٦ م) خراب دائر وهي قديمة وكان ينسج بها القماش الفاخر ومنها يسفر الى سائر الأرض فاستأصل ذلك الوزير ابو الفرج يعقوب بن كِلّس بالنوائب وما زالت تنيس عامرة الى ان خربها السلطان الملك الكامل محمد بن ابي بكر بن ايوب في شوال سنة ٦٢٤ هـ (١٢٢٧ م) خوفًا عليها من ان يمتلكها الفرنجة في الحروب الصليبية . اما الملك الكامل فقد توفي في رجب سنة ٦٣٥ هـ ١٢٣٨ م

(٤) في ابن ميسر ص ٢٣ بن ابي اليم بن مَكراوه وفي ص ١٩ ا١٨ ولي الوزارة سنة ٤٥٨ هـ ١٠٦٦ م

(٥) في الأصل قلائلاً

(٦) في الأصل اللواميين ولواتة من قبائل المغرب التي هبطت مصر مع الفاطميين واستقرت بالوجه البحري

(٧) في الأصل في دوليه

(٨) في الأصل الى جُعل

الوزير الأجل تاج الرياسة علم الدّين سيّد السادات ابو علي الحسن بن سديد الدولة ذو الكفايتين الماشُلي(١)

ولي الوزارة وقد استحكم فساد الأمر وقلّت الهيبة فاسقط الكاتبون حشمته فيما كانوا يعرضون له بهِ واقام اياماً وانصرف وسار الى الشام وكان مع اخيه نصر وعاد وتوفيا بمصر

الأُجل المعظّم فخر الملك ابو شجاع محمد بن الأشرف

من رؤساء العراقيين وكان والده فخر الملك ابو غالب محمد بن علي بن خلف قد وَزَرَ لبهاء الدولة(٢) ابي نصر بن عضد الدولة فناخسرو (٣) وكان من الكفاية والكرم وسعة الحال على ما هو مذكور في التواريخ ووصل هذا الى مصر وتقررت له الوزارة فخدم فيها اياماً وانصرف وتوجّه الى الشام في البحر فلقيه امير الجيوش لما اصعد الى مصر (١ ٢٣) في سنة ستّ وستين فقتلهُ(٤)

الأُجل الوجيه سيّد الكفاة نفيس الدولة ظهير(٥) امير المؤمنين ابو الحسن طاهر بن وزير

من اهل طرابلس الشام ووصل الى مصر وخدم كاتباً في ديوان الانشآء ثم انتقل الى الوزارة فأقام اياماً وانصرف

(١) ذكر ابن ميسر في ص ٣٣ ان الذي ولي الوزارة للمرة الثانية هو الحسين بن سديد الدولة وكان ذلك في سنة ٤٥٧ هـ والأرجح انه وَهَمَ فيما قالهُ لأنّ الحسين هو اخو الحسن وقد سبق ذكر وزارتهِ

(٢) في الأصل وزرا بهاء الدولة

(٣) في الأصل فناخسروا وهو من بني بويه الذين تسلطنوا على العراق وقد توفي في شوال سنة ٣٧٢ هـ ٩٨٣ م وتوفي بهاء الدولة ابنه في جمادى الآخرة من سنة ٤٠٣ هـ ١٠١٢ م

(٤) في ابن ميسّر ص ١٩ انه اقام في الوزارة يوماً واحداً وصُرف ثاني يوم من تقلده اياها في سنة ٤٥٧ هـ وقال انه أُعيد في نفس السنة الى الوزارة وصُرف عنها في العشر الأوسط من ربيع الأول سنة ٤٥٧ هـ ١٠٦٥ م اما والده فخر الملك فقد توفي في ربيع الأول سنة ٤٠٧ هـ ١٠١٦ م وترجمته في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٨٥

(٥) في الأصل ظهر وفي ابن ميسر ص ١٢ انه وَزَرَ في جمادى الآخرة من سنة ٤٥٨ هـ ١٠٦٦ م

ستٍ وخمسين وصُرف في شهر ربيع الآخر منها وتنقّلت به الأحوال الى ان قتله امير الجيوش بعد وصوله الى مصر

العميد علم الكفاة ابو علي الحسن(١)
ابن ابي سعد ابراهيم بن سهل(٢) التستري

كان يهوديًّا وهداه الله الى الإسلام ويُقال انه استظهر القرآن وكان يتولى بيت المال ثم انتقل الى الوزارة فأقام فيها عشرة ايام ثم استعفى(٣)

الوزير الأجل سيّد الوزراء تاج الأصفياء ذخرة امير المؤمنين
ابو القاسم هبة الله بن محمد الرعياني(٤)

من الطارئين(٥) على مصر وممن خدم بها وولي الوزارة دفعتين اقام في كل منهما(٦) عشرة ايام وانصرف

الاثير كافي الكفاة ابو الحسن علي بن الأنباري (ب ٢٢)

كان (نائب المؤيّد في الدين هبة) الله(٧) بن موسى اصطنعه وجعله نائبًا عنه فيما كان اليه من ديوان الانشآء الشامي وكان حسن الخطّ متوسط الأدب وانتقل الى الوزارة فأقام(٨) اياما وصُرف(٩)

(١) في الأصل ابو الحسن بن ابي سعد وفي ابن ميسر ص ١٥ ابو علي الحسن بن ابراهيم بن سهل التستري .

(٢) في الأصل مسهل

(٣) في ابن ميسر ص ١٥ انه وليها في اواخر سنة ٤٥٦ هـ ١٠٦٣ م وصُرف عنها في محرم سنة ٤٥٧ هـ ١٠٦٤ م مع انه يقول في ص ٣٢ انه لم يقم فيها سوى عشرة ايام

(٤) في الأصل الرعباني وفي ابن ميسر ص ١٩ انه ولي الوزارة في ربيع الأول سنة ٤٥٧ هـ ١٠٦٥ م وصُرف بآخره

(٥) في الأصل الطارين

(٦) في الأصل منها

(٧) في الأصل مخروم بين كان والله . وهبة الله هذا هو الذي ناقش ابو العَلآء المعرّي وجادَلَه في بعض عقائده وتفاصيل ذلك في معجم الادباء (ج ١ من ص ١٩٥ الى ص ٢١٦)

(٨) في الأصل اقام

(٩) ذكرنا فيما مرّ من الحواشي وزيرًا بهذا الإسم وقلنا انه قُتل سنة ٤٣٦ هـ ١٠٤٤ م نقلاً عن ابن ميسّر مع انه لم يرد ذكرهُ بين الوزراء قبل هذا التاريخ وقد ذكر ابن ميسر ص ١٩ في حوادث سنة ٤٥٧ ان الذي ولي الوزارة هو الأمير ابو علي الحسن بن محمد الانباري وظل فيها مدة شهر ثم عاد فقال في ص ٣٣ «ثم استوزر الأمير ابو الحسن بن الانباري اياما وصُرف».

الوزير الأَجل الأَوحد جلال الإسلام ظهير الإمام قاضي القضاة وداعي الدعاة شرف المجد خليل امير المؤمنين وخالصته الحسن ابن القاضي ثقة الدولة وسناؤها(١) المعروف بابن كدينة(٢)

هو على قضيّةٍ بني عبد الحاكم في التردّد بين الوزارة والقضاء وتولى الوزارة خمس دفعات ودخل أمير الجيوش بدر من عكا في سنة ستٍ وستين واربعمائة واسم الوزارة واقع عليه وكان اول ولايته ايّاها في شعبان سنة خمسٍ وخمسين وصُرف في ذي الحجة منها وتنقّل في الوزارة الدفعات المذكورة وكان سيئ الخلق قاسي القلب ويُقال انه من ولد عبد الرحمن بن ملجم(٣) لعنه الله وسيّره امير الجيوش الى دمياط فقتله بها وقتل ولده معه . وحكي انه لما قُدم للقتل ضُرب بسيف كليل كان لأحد العسكرية احدى عشرة ضربة قبل ان بانت رأسه وهذه عدة الدفعات التي ولي فيها الوزارة والقضاء(٤) وهذا من عجيب الإتفاق(١ ٢٢)

وزير الوزرآء العادل خليل امير المؤمنين ابو المكارم المشرف بن اسعد من صنائع(٥) الوزير ابي الفرج البابلي وخواصه

كان نعته قبل الوزارة رئيس الرؤساء وذخيرة(٦) الملك ووليها دفعتين احداهما في صفر سنة

(١) في الأصل وسنائها

(٢) في الأصل كدنية وفي ابن ميسّر ص ١٥ ابو محمد الحسن بن مجلي بن اسد بن ابي كدينة

(٣) عبد الرحمن بن ملجم هو احد الخوارج الثلاثة الذين اجمعوا امرهم بينهم على اغتيال علي بن ابي طالب ومعاوية بن ابي سفيان وعمرو بن العاص وضربوا لذلك موعداً اليوم السابع عشر من شهر رمضان سنة ٤٠ هـ ٦٦١ م وقد قام هذا الجاني الاثيم بما عاهد نفسه الخبيثة عليه

(٤) في ابن ميسّر ص ٢٣ في حوادث سنة ٤٦٦ ان السيّاف ضربه سبع ضربات بعدد ولايته القضاء والوزارة مع انه يقول عنهُ انه تردّد في القضاء اربعة عشر مرة وفي الوزارة سبع مرار

(٥) في الأصل ابو المكارم اسعد بن صَبَايع وفي ابن ميسّر ص ٢٣ بن صاع ولذلك رجّحنا ان القصد هو «من صنائع» الوزير البابلي وفي ابن ميسّر ايضاً ص ١٥ في حوادث سنة ستٍ وخمسين واربعمائة : وتولّى الوزارة ابو المكارم المشرف بن اسعْد بن عقيل وفي ص ١٩ : في حوادث سنة ٤٥٧ وتولّى الوزارة رئيس الرؤساء ابو المكارم المشرف بن اسعد وقُبض عليهِ في العشر الآخر من شوال . وهذه هي وزارته الثانية التي لم يذكر لنا ابن الصيرفي تاريخها . اما قتله من قِبَلِ امير الجيوش فقد كان سنة ٤٦٦ هـ ١٠٧٣ م

(٦) في الأصل وخيرة

مِنْ جملة مَنْ حُمل الى مصر وتصرّف في مشارفة الإسكندرية ثم صُرف وتوفي في سنة سبعٍ وثمانين واربعمائة .

الوزير الأجل الأوحد سيد الوزراء مجد الاصفياء قاضي القضاة وداعي الدعاة(١) خليل امير المؤمنين ابو احمد احمد بن عبد الكريم بن عبد الحاكم

كان على قضيّةٍ جمّة في تولي الوزارة تارة والقضاء تارة وكان اللقب الذي اشتهر بهِ جلال الملك وولي (١ ٢١) الوزارة دفعتين احداهما(٢) في سنة خمسٍ وخمسين وصُرف بعد شهرين والأخرى في ذي الحجة من السنة المذكورة وصُرف بعد خمسة واربعين يومًا وكان قد نُكب وعوقب وسار الى الشام وتوفي بهِ .

الوزير الأجل الأوحد الأسعد تاج الوزراء الأمين المكين شرف الكفاة ذو المفاخر خليل امير المؤمنين وخالصته ابو غالب عبد الظاهر بن فضل المعروف بابن العجمي

كان جدّه يُنعت بالموفق في الدين وهو من دعاة الدولة وكان ابو غالب هذا مذكورًا(٣) بجرأةٍ موصوفًا بإقدام وولي الوزارة غير مرّة فدفعة في جمادى الأولى من سنة خمسٍ وخمسين وصُرِف بعد ثلاثة اشهر ودفعة في شهر ربيع الآخر من سنة ستٍّ وخمسين وصرف ثلاثة واربعين يومًا ثم وليها والعزائم قد وَهَت واسباب الفساد قد بلغت الغاية وانتَهَت والمراقبة قد نزرت وقلّت والمهابة قد تلاشت واضمحلّت فركب من داره الى القصر فلقيه تاج الملوك شادي(٤) فقتله عند الشرطة بالقاهرة في سنة خمس وستين واربعمائة (ب ٢١) .

(١) في الأصل : داعي الداعي

(٢) في الأصل احدها

(٣) في الأصل مذكورة

(٤) في الأصل شاذ وفي ابن ميسّر ص ١٨ تاج الملوك شادي وفي ابن الأثير ج ١٠ ص ٢٩ شادي وهو الاصح لأنّ هذه الكلمة فارسية ومعناها السرور وهو من مقدمي الأتراك وقواد الجيش

من تولّاه وولده(١) هذا اول من ولي الوزارة من بيته وتقرّرت له في شهر رمضان من سنة ثلاثٍ وخمسين واربعمائة وكان موصوفًا بالخير ولم تطل(٢) مدة نظرهِ وتوفي في محرم سنة اربعٍ وخمسين(٣)

الوزير الأجل قاضي القضاة وداعي الدعاة ثقة المسلمين خليل امير المؤمنين وخالصته ابو علي احمد بن عبد الحاكم بن سعيد

كان ينتقل من الخدم في الوزارة والقضاء واول توليه الوزارة في سنة اربع وخمسين وصُرف بعد سبعة عشر يومًا وكان مأمونًا ديّنًا محققًا ولما بطل من التصرف سأل الفسحة له في المسير الى القدس فأُجيب(٤) الى ذلك وسار اليها وكانت وفاته بالشام (ب ٢٠)

الوزير السيد الأجل الكامل الأوحد ابو عبد الله الحسين بن سديد الدولة(٥) ذو الكفايتين

من اماثل الكتاب وصدورهم وله كتب مستحسنة ورسائل مدوّنة وكان طبعه اغزر من ادبهِ وكانت اقامته بدمشق واستدعي للوزارة فلما وصل قُلّدها في شهر ربيع الأول من سنة اربع وخمسين واربعمائة وفي وزارته كانت وقعة بين الأتراك والعبيد وصُرف في ثاني شعبان من السنة المذكورة وتولّى بعد صرفه ديوان الشام ثم صار الى صور(٦) واقام بها عدة سنين فلما فُتحت كان

(١) في الأصل ووالده

(٢) في الأصل يطل

(٣) في ابن ميسر ص ١٢ كنّاه بابي محمد وقال عنه انه توفي في ثالث المحرم من سنة ٤٥٤ هـ ١٠٦٢ م

(٤) في الأصل فأوجيب

(٥) في الأصل سديد الىا وقد ذكره ابن ميسر مرة باسم سديد الدولة عبد الله بن الحسين بن ابي الحسن علي بن محمد بن الحسن بن عيسى الماشلي واخرى باسم ابو عبد الله بن حسين الماسكي وتارة باسم ابو عبد الله الحسين بن سديد الدولة الماسكي وهكذا حتى اصبح يخيل للقارئ انهم اشخاص متغايرة والأصح ما ذكر اعلاه وقال عنه انه ولي الوزارة مرة ثانية مع ان الذي وليها هو اخوه ابو علي الحسن.

(٦) صور فرضة بحريّة على ساحل بحر الروم بين عكة وصيدا وقد كانت عاصمة الفينيقيين في عهدها القديم وهي الى اليوم آهلة عامرة . اما فتحها من قبل جيش المستنصر بالله فقد كان سنة ٤٨٦ هـ ١٠٩٣ م

وخُلع عليه في شهر ربيع الآخر من سنة خمسين واربعمائة لما تعرّض لخليفة بغداد ولا فعل في البابلي ما فعله البابلي فيهِ وفي اصحاب اليازوري واقام سنتين وشهورًا وصرف في شهر رمضان سنة اثنتين وخمسين واربعمائة وكان (ب ١٩) الوزراء اذا صُرفوا لم يُستخدموا(١) فاقترح لـمّا صُرف ان يولّى بعض الدواوين فولي ديوان الانشاء وصار استخدام الوزراء اذا صُرفوا سنة تمنع الخمول وتؤمن الدثور وهو الذي استنبط هذه الفعلة وتنبّهَ على ما فيها من المصلحة وتوفي في سنة ثمان وسبعين واربعمائة .

الوزير الأجل العادل الأمير شرف الوزراء سيد الرؤساء تاج الأصفياء عز الدين مغيث المسلمين خليل امير المؤمنين وخالصته وصفوته عبد الله بن يحيى بن المدبّر(٢)

هذا الوزير مشهور البيت في الدولة العباسيّة وقد تضمنت التواريخ اخبار اسلافه وكان موصوفًا بالأدب وولي الوزارة دفعتين احداهما(٣) في صفر سنة ثلاثٍ وخمسين وصُرف بعد شهور والأخرى في شهر ربيع الأول من سنة خمسٍ وخمسين وتوفي في وزارته في جمادى الأولى منها وهو احد من ولي الوزارة ومات فيها وكان قد اقترح ابعاد الصادق المأمون عبد الغني بن الضيف والمؤيد في الدين هبة الله بن موسى فسُيِّرا الى الشام وعادا بعد مدّة (ا ٢٠)

الوزير الأجل فخر الوزراء عميد الرؤساء قاضي القضاة وداعي الدعاة مجد المعالي كفيل الدين يمين(٤) امير المؤمنين وصفوته عبد الكريم بن عبد الحاكم

كان والده عبد الحاكم بن سعيد الفارقي(٥) قاضي طرابلس وانتقل الى القضاء بمصر وكان من افضل

(١) في الأصل ينصرفوا

(٢) في اتعاظ الحنفا ص ١٤٤ : الوزير الأجل شرف الوزراء تاج الرؤساء العادل الأمين الاوحد المكين معز الدين مغيث المسلمين عدة امير المؤمنين ابو الفضل يحيى بن احمد بن المدبّر تقلد الوزارة اولاً سنة ثلاث وخمسين واربعمائة . وفي ابن ميسر ص ١٢ عبد الله بن يحيى

(٣) في الأصل احدها

(٤) في الأصل لمين

(٥) توفي القاضي عبد الحاكم في سنة ٤٣٥ هـ ١٠٤٣ م وترجمتهُ في كتاب الولاة وكتاب القضاة للكندي ص ٤٩٧ و٦١٣

الوزير الأجل الكامل(١) الأوحد صفي امير المؤمنين وخالصته ابو الفرج محمد بن جعفر المغربي

هو ابو الفرج محمد بن جعفر بن محمد بن علي بن الحسين المغربي وكان علي بن الحسين جدّ ابيهِ من اصحاب سيف الدولة علي بن حمدان(٢) وخواصه ووصل الى الدولة في جمادى الأولى من سنة احدى وثمانين وثلثمائة واستخدم في كتابة منجوتكين(٣) ونظر الشام وتدبير الرجال والأموال(٤) في سنة ثلاث وثمانين وثلثماية واتصل بعد ذلك (١٤١) بخدمة الإمام الحاكم فكان هو وولده ابو القاسم الحسين من جلسائهِ وكانت له وجاهة وتقدمة منزلة وقتله الإمام الحاكم وقتل اولاده الذين محمد جدّ الوزير ابي الفرج احدهم(٥) ولم يسلم منهم الا ابو القاسم فانه هرب وجرى له ما هو مذكور في التاريخ ومن مليح المراثي قول ابي القاسم(٦) فيهم

اذا كنت مشتاقاً الى الطفّ تائقاً	الى كربلا فانظُر عراص المقطمِ
تجد من رجال المغربيّ عصابة	مضرّجة الأوداج تقطر بالدّم(٧)
فكم خلّفوا محراب آيٍ معطّلاً	وكم تركوا من ختمةٍ لم تُتمّمِ

وكان الوزير ابو الفرج سار الى المغرب(٨) وخدم هناك وتنقّلت بهِ الأحوال وبعد عودتهِ الى مصر اصطنعهُ اليازوري وولّاه ديوان الجيش وكانت السيّدة والدة الإمام المستنصر بالله تُعنى بهِ ولما ولي البابلي الوزارة قبض عليه في جملة اصحاب اليازوري واعتقله فتقرّرت(٩) لهُ الوزارة في الإعتقال

(١) في الأصل الحامل

(٢) هو سيف الدولة علي بن عبد الله بن حمدان ثالث الملوك الحمدانيين وامضاهم عزيمة واجزلهم عطآء واوفرهم علماً واخلدهم اثراً وقد توفي في صفر سنة ٣٥٦ هـ ٩٦٧ م بحلب ونُقل جثمانه الى ميافارقين وترجمتهُ في وفيات الأعيان ج ١ ص ٣٤١

(٣) في الأصل نحوتكين

(٤) في الأصل فالأموال

(٥) قتل الحاكم علي بن الحسين واخاه وولديه في ذي القعدة سنة ٤٠٠ هـ ١٠١٠ م

(٦) لأبي القاسم الحسين بن علي بن الحسين المغربي الوزير النابه النابغة ترجمة ممتعة في وفيات الأعيان ج ١ ص ١٩٥ وفيها انه قتل كثيراً وسعى سعياً حثيثاً للانتقام من الفاطميين وجدّ وراء قلب حكومتهم فلم يتم له ما اراد ولم يثأر لنفسه كما يجب وتوفي في رمضان سنة ٤١٨ هـ ١٠٢٧ م بميافارقين وحُمل منها الى الكوفة

(٧) في الأصل مضرجة الأوسانع هذا ينظر بالدم .

(٨) في الأصل سار المغرب

(٩) في الأصل فتفرّدت

الوزير الأجل الأسعد المكين الحفيظ الأمجد الأمين عميد الخلافة جلال الوزراء تاج المملكة وزر الإمامة شرف الملّة كفيل الدين خليل امير المؤمنين وخالصته ابو الفرج عبد الله بن محمد البابلي

كان يكتب عن عميد(١) الدولة حسن بن صالح وكتب عن الوزير علي بن احمد الجرجرائي هو وابو علي صدقة بن الرئيس بما يمليه عليهما ولمّا افضت الوزارة الى اليازوري قدّمه ورفع منه واسنَى صلاته وجمع له جمهور دواوين الأموال وحمل عنه حضور القصر والجلوس فيه وميّزه بذلك عن اصحاب الدواوين فكان ديوانه احد دُوره وكان له يوم في الجمعة(٢) لحضور عند اليازوري لا يُؤذن لغيره فيهِ فلم ينتفع اليازوري بشيءٍ من ذلك لمّا قُبض عليه ورُدّ التدبير الى هذا الوزير بل سيّره الى تنيس واجتهد فيما كان من قتلهِ(٣) ويُقال انه لمّا سيّر من تولّى ذلك لم يستأمر عليه فلمّا علم بهِ انكر وصدرت الرسائل الى تنّيس بالمنع فوجد الأمر (ب ١٨) قد فات وولي الوزارة ثلاث دفعات دفعة عند القبض على اليازوري في محرم سنة خمسين(٤) واربعمائة وصُرف بعد شهرين واربعة عشر يومًا ودفعة ثانية في شهر رمضان من سنة اثنتين وخمسين واقام اربعة اشهر وثالثة في شهر ربيع الأول من سنة اربعٍ وخمسين فأقام خمسة اشهر واعتفى(٥) وكان مذكورًا بكتابتي البلاغة والحساب ووقّع على رقعةٍ رفعها المستخدم برسم الغيلة يشكو تأخّر جاريه «تأخير جاري الوكيل مضرٌّ بعلفِ الغيل فليوصل جاريه اليهِ وان استحقاقه من غير ترتيب ولا مدافعة بإطلاقهِ» وبعد اعتقاله لزم داره الى ان مات

(١) في الأصل جيد

(٢) يعني في الأسبوع

(٣) في ابن ميسر ص ١٠ ان البابلي سعى في قتل اليازوري كل السعي وقابل احسانه بهذا الجزاء ويُقال انه جرّد اليه من قتله بغير امر المستنصر. فلمّا اطّلع الخليفة على ذلك اعظمه وحقد على البابلي وصُرف في شهر ربيع الأول .

(٤) في الأصل خمس

(٥) في الأصل اعتفا

وفرّق النقّابين في جهاتها فأشرف الخليفة على اهل بغداد وحضّهم(١) على نصرتهِ فما وجد معاونًا ولا مساعدًا ودخل عليه فصاح يال مضر واستذمّ بمهارش العقيلي(٢) وترامى عليه فأخذه ومنع منه وكسر البساسيري(٣) منبر المسجد الجامع وانشأ منبر العز وخطب عليه للإمام المستنصر بالله ونقش اسمه على السكة وقبض على وزيره ابن مسلمة(٤) وجعلهُ في جلد ثورٍ وصلبه حتى جفّ عليه فمات واقامت الخطبة عدة اشهر الى ان قُبض على اليازوري واقام الخليفة عدة اشهر في قلعة الحديثة(٥) وكان اليازوري(٦) لا يستبد برأيهِ ولا يأنف من مشاورة ثقاتهِ واصفيائه وكان كثير الحياء وقيل ان تغيض عينيه اذا ركب لفرط حيائهِ ولما سعي بهِ انه حمل الأموال الى الشام في التوابيت وشمع سبكهُ وانفذهُ الى القدس والى الخليل (٧) وانّه قد عوّل على الهربِ الى بغداد قُبض عليه في محرم سنة خمسين(٨) واربعمائة وسُير الى تنيس فقتل(٩) (١ ١٨)

(١) في الأصل وحظّهم

(٢) هو امير العرب محيي الدين ابي الحُرث مهارش بن المجلي العقيلي صاحب الحديثة وعانة

(٣) ابو الحُرث البساسيري من امراء الأتراك في الدولة العباسيّة على عهد الخليفة القائم بأمر الله عبد الله بن القادر وقد ترجمه ابن خلّكان في وفيات الأعيان ج ١ ص ٧٦ وكان قيامهُ على الخليفة في سنة ٤٥٠ هـ ١٠٥٨ م ثم بعد سنة كاملة قدم طغرلبك وقتل البساسيري واعاد الخليفة الى ما كان عليه .

(٤) ابن مسلمة هو رئيس الرؤساء علي بن الحسين بن محمد بن عمر بن المسلمة وقد مثّل به البساسيري افظع تمثيل وفي الفخري في الآداب السلطانية ص ٣٤٣ انه حبسه ثم اخرجه مقيدًا وعليه جبة صوف وطرطور من لبد احمر وفي رقبته مخنقة فيها جلود مقطعة شبيهة بالتعاويذ واركب جمارًا وطيف به في المحال ووراءه من يضربه بجلد وينادي عليه وشهره في البلد وألحق به اهل الكرخ اهانة كبرى ثم صُلب بعد ان خيط عليه جلد ثور وعُلق بكلاب في حلقه

(٥) في الأصل الحدثيه وفي معجم البلدان لياقوت طبع لايبسك ج ٢ ص ٢٢٣ وطبع مصر ج ٣ ص ٢٣٥ : حديثة الفرات وتُعرف بحديثة النورَة وهي على فراسخ من الانبار وبها قلعة حصينة في وسط الفرات والماء يحيط بها وفي تاريخ ابي الفدا ج ٢ ص ١٧٩ ان الخليفة اقام في حديثة عانة التي انتقل اليها من الانبار . وعانة كما قال عنها ياقوت في معجمه طبع لايبسك ج ٣ ص ٥٩٤ وطبع مصر ج ٦ ص ١٠٢ بلدة مشهورة بين الرقة وهيت وهي تعد في اعمال الجزيرة ومشرفة على الفرات قرب حديثة النورَة

(٦) سبق القول في متن الكتاب ان يازور من عمل الرملة ولا تزال من القرى الآهلة وهي في ضاحية مدينة يافا اما الرملة فهي من قواعد الإسلام الكبرى في الماضي وواقعة بين يافا وبيت المقدس ولا تزال عامرة آهلة ولكنّها ليست من اتساع الرقعة وانفساح التجارة ورخاء العيش على ما كانت عليه في ايّامها السالفة

(٧) هما بيت المقدس وخليل الرحمن ويعرفهما الفرنجة باورشليم وحبرون

(٨) في الأصل خمس

(٩) في ابن ميسر ص ٨ : في الثاني والعشرين من صفر اخرج الوزير ليلاً وضربت رقبته في سفل دار الإمارة بتنيس وحُملت رأسه الى المستنصر ورُميت جثته على مزبلة ثلاثة ايام . ثم جاء الأمر بتكفينه ودفنه فغسل وحنط بحنوط كثيرة وحُمل بين المشاعل بالمشاعل ودُفن ثم اعيد رأسه فدفنت مع جثته

ببغداد فكاتب اليازوري يذكر رغبته في الانحياز الى الدولة ويستأذنه في الوصول الى الباب (١ ١٧) وكان معه ثلثماية غلام وكان طغرلبك (١) قد وصل من خراسان الى بغداد واتفق بعد وصوله اليها (٢) ان عاد معظم رجاله الى خراسان وخفّت عساكره فاقام اليازوري ابا الحرث البساسيري مناصبًا له وامدّه بالمؤيد في الدين ابي نصر هبة الله بن موسى واصحبهُ الأموال فبعث اليه طغرلبك الفين (٣) وخمسمائة فارس (٤) الى سنجار فكانت الوقعة المشهورة التي ظفر بها البساسيري ولم يفلت من هذه العدة الا مائتا فارسٍ (٥) او دونها وعمل الشعراء في ذلك فمن مليح ما قيل قول ابن حيوس (٦)

عجبت لمدّعي الآفاق ملكاً وغايتهُ ببغداد الركودُ
ومن مستخلفٍ بالهون يرضى يُذادُ عن الحياض ولا يَذُودُ (٧)
واعجب منهما سيفٌ بمصر تقام به بسنجار الحدودُ

وحدث لطغرلبك (٨) ما اوجب عودته الى خراسان وقوي البساسيري وكثف جمعه وطال ذيل عسكره وقصد العراق وملك الأعمال ووصل الى بغداد فواصل القتال وقسم عسكره فئتين فواحدة لقتال (٩) النهار من الفجر الى المغرب وأُخرى لقتال الليل من المغرب الى الفجر وادّى (١٠) ذلك الى ان دخل بغداد وملك محالها وشوارعها واستأمن اليه اهلها (ب ١٧) وحصر (١١) الخليفة في دارهِ

(١) في الأصل طغريلبك وفي بعض التواريخ طغريل بك وفي بعضها طغرل بك وهو الأصح لأنّ الكلمة تركية فطغرل اسم وبك لقب ومعناه الأمير الا ان اكثر المؤرخين استعملوا طغرلبك فجاريناهم على استعمالهم

(٢) في الأصل بها

(٣) في الأصل الفي

(٤) في الأصل فارسًا

(٥) في الأصل فارسًا

(٦) ابن حيوس هو ابو الفتيان محمد بن سلطان بن محمد بن حيوس الشاعر الفحل المتوفى سنة ٤٧٣ هـ ١٠٨٠ م بحلب وله ترجمة حافلة في وفيات الأعيان ج ٢ ص ١٢

(٧) في الأصل يزاد ويزود

(٨) طغرلبك هو ابن ميكائيل بن سلجوق بن دقاق وهو الذي نهض بالدولة السلجوقية واعزّ جانبها بعد غزوات وحروب مع امراء بخارى وتركستان وغزنة واول ما خُطب لها او بالحري لطغرلبك في نيسابور ثم استولى على خراسان فخُطب له على منابرها ويرجع اليه الفضل في تأسيس الدولة السلجوقية التي حكمت بلاد فارس وقد توفي في رمضان سنة ٤٥٣ هـ ١٠٦٣ م وترجمتهُ في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٥٧

(٩) في الأصل لتقال

(١٠) في الأصل واذا

(١١) في الأصل وحضر

وهو في قبضة الأسر والحمد لله رب العالمين « فلمّا وقف على ذلك سجد شكرًا لله تعالى واستشعر الظفر وعجب من موافقة الساعةِ واليومِ والشهرِ وللوقت سقط الطائر بانكسار بني قرة بكوم شريك(١) فركب الى القصر واخبر بذلك فوقع التعجّب من هذا الاتفاق وكان قد أُرجف بهِ وتُحدّث بصرفه فأُخرجت اليه رقعة بخط الإمام (ب ١٦) المستنصر بالله قُرئت بالقاهرة ومصر تشتمل على تفخيمهِ وتكريمهِ وتُهدّد المشنّعين عليه(٢) والتمثل لهم بقوله تعالى « لئن لم ينتهِ المنافقون والذين في قلوبهم مرضٌ والمرجفون في المدينة لنغرينّك بهم ثم لا يجاورونك فيها الّا قليلا . ملعونين اينما ثقفوا أُخذوا وقتلوا تقتيلا . سنة الله في الّذين خلوا من قبل ولن تجد لسنة الله تبديلا »

وتتضمن ابيات الحسن بن هاني

انّي لما تهواه(٣) ركّابُ	وللذي تخرج شرّابُ
لا عائفًا شيئًا(٤) ولو ديف لي	من كفّك العلقم والصاب
ما حطّك الواشون من رتبةٍ	عندي ولا ضرّك مغتاب
كأنّما اثنوا ولم يعلموا	عليك عندي بالذي عابوا

وذلك في رجب سنة ست واربعين واربعمائة

وفي ايّامه بلغ التليس(٥) القمح ثمانية دنانير ولما فسدت الحال بين ابي الحرث البساسيري وبين ابن مسلمة وزير الخليفة ببغداد وحمل الأتراك عليه وانحرف عنه الخليفة لم يمكنه المقام

ابي الفتوح الفضل بن صالح فتقاتلا وكانت الحرب بينهما سجالاً وانتهى الأمر بانكسار ابي ركوة ووقوعه في يد الفضل فجيءٌ به الى القاهرة وطيف به على جملٍ لابسًا طرطورًا وخلفه قرد يصفعه حتى مات وقُطع رأسه وصُلب وبالغ الحاكم في اكرام الفضل ورفع مرتبتهُ ثم قتله بعد ذلك وقد ظُفر بابي ركوة في شوال سنة ٣٩٧ هـ ١٠٠٦ م اما ظفر ابن حمدان ببني قرّة فقد كان في شوال سنة ٤٤٣ هـ ١٠٥٢ م

(١) كوم شريك اسم موقع ويقول ابن ميسر ص ٦ ان الحرب في البحيرة كانت في شهر ذي القعدة اي بعد شوال بشهر

(٢) في الأصل عنه

(٣) في الأصل تهواه

(٤) في الأصل شيبا

(٥) في الأصل التلس وقد ظنّه بعض المؤرخين الكيس والحقيقة التليس كما ذكرنا ويقول المقدسي المتوفى بعد سنة ٣٧٥ هـ ٩٨٥ م في احسن التقاسيم في معرفة الأقاليم ص ٢٨٤ طبع ليدن سنة ١٣٢٤ هـ ١٩٠٦ م « والمكاييل الويبة وهي خمسة عشر منًّا والأردب ستّ ويبات والتليس ثمان وهي بطالة »

جميلاً فكاتبهُ النائب لما رجع فتوصل اليازوري الى اخذ سكّينةٍ(١) من دواتهِ ودعى(٢) النائب فقال لهُ قد تلطّفنا في اخذ السكّين ولو شئنا لتلطّفنا(٣) في ذبحهِ بها ودفعها اليهِ فانفذها وكتب بذلك فأُطلق لسانهُ فيهِ فدسّ اليه من اخذ نعله فلمّا وصلت احضر النائب فأعلمهُ ما ينتهي اليه من جهلهِ وقال اكتب الى هذا البربري الأحمق وقل لهُ ان عقلت واحسنت ادبك والّا جعلنا تأديبك بهذهِ فكتب اليه تجرى على عادتهِ في هُجر القول فبعث الى زغبة ورياح(٤) خلعًا سنيّة وانعامًا كثيرًا وعقد بينهما صلحًا وحملهما على منابذتهِ واباحهما دارهُ فضيقوا خناقه الى ان اشرف على التلاف واعمل الحيلة حتى تخلّص من القيروان ووصل الى المهديّة(٥) واسلم حرمه وداره وغلمانه فقتل الرجال وسبى النسوان ونهب ما كان في داره ووصل كثير من المنهوب من الأسلحة والعدد والآلات والخيام الى المعزّيّة القاهرة وجرى من بني قرة والطلحيين(٦) ما اوجب تسيير العساكر اليهم فجهّزها نحوهم وقدم عليها ناصر الدولة حسن بن حمدان (١٦ ا) وقرّرَ معه لقاءهم في يوم الخميس الخامس من شوّال قريبًا من صلاة الظهر يطالع بخبره فلما كان في ذلك اليوم جلس في دارهِ وهو شديد القلق على ما يكون من العسكر واحتجب عن الناس منتظرًا سقوط الطائر(٧) بما يكون فلم يزل كذلك الى الساعةِ الخامسةِ من نهارهِ فقام ليجدّدَ طهارة فعبر بالبستان وقد أُطلق الماء فرأى ورقة تمرّ على وجهِ الماء فأخذها وتفأّل بها فوجدها اوّل كتاب كان وصل من القائد فضل الى الإمام الحاكم قد ذهبت طرته وعُنوانه وبقيَ صدر الكتاب «كتب عبد مولانا الإمام الحاكم بأمر الله امير المؤمنين من المخيم المنصور في الساعةِ الخامسةِ من نهار يوم الخميس الخامس من شوّال وقد اظفره الله عزّ وجلّ بعدوّ الله وعدوّ الحضرة المطهّرة ابي ركوة(٨) المخذول

(١) في الأصل سكنية

(٢) في الأصل ودعا

(٣) في الأصل لطلطفنا

(٤) هما قبيلتان من قبائل العرب

(٥) المهدية هي التي اختطّها المهدي مؤسس الدولة الفاطمية في المغرب وبينها وبين القيروان مرحلتان

(٦) هما قبيلتان من عرب البحيرة

(٧) الطائر هو الحمام الزاجل الذي كان يُستخدم في نقل الأخبار وقد ذكرهُ ابن فضل الله العمري في كتابه (التعريف بالمصطلح الشريف) ص ١٩٩ وقال ان الخلفاء الفاطميين كانوا يُعنون به

(٨) لابي ركوة ترجمة مقتضبة في نفح الطيب ج ٢ ص ٣٩ وكان يزعم انه الوليد بن هشام بن عبد الملك ابن عبد الرحمن الداخل في الأندلس وانه هرب من المنصور بن ابي عامر حين تتبعهم بالقتل وكان يدعو للقائم من ولد ابيه هشام وقد لقب بابي ركوة لانه كان يحملها لوضوئه على عادة الصوفية فاستمال اليه بني قرّة وقد بلغ الاستياء منهم مبلغه من تصرّفات الحاكم بأمر الله وامعانه فيهم بالقتل وانضوى تحت لوائه بعض القبائل فجهّز اليه الحاكم جيشًا بقيادة

بما يبطل ذلك فحدّث ابن جميد قال اجتمع بي ناصر الدولة حسن بن حمدان(١) فقال لي اعلم
ان القاضي يعنى اليازوري له الثنآء الجميل الكثير ونحن شاكرون لهُ ومفتقرون الى جاههِ واعتفاؤُهُ
من هذا الأمر لا يبريه(٢) من ذمّنا ان وقفت حوائجنا ويكون الشكر عليها لغيرهِ ان قُضيت
وهذا الرجل يعني صاعد بن مسعود يحمل الرجال عليه ويشعرهم انه مجتهد في قضاء حوائجهم
وانه يعترضه بما يبطلها عليهم وفي هذا الأمر ما تعلمُهُ فقل لهُ عني ياسيّدنا ان كنت تريد شكر
الرجال وسلامة صدورهم لك وخلوص نيّاتهم في طاعتك فادخل في هذا الأمر فان (ا ١٥) احسنت
عرفوا ذاك لك وشكروه منك وان اسأت كان لك خيره وشرّهُ وان كنت لا ترغب في هذا الأمر
فاعتزلهُ جانبًا ولا تلعب بروحك مع الرجال والّا اتلفك الرجال فمضيت اليه وقلت لهُ اريد ان
أعرض عليك رسالة من ابن حمدان فأخلى لي مجلسهُ فأعدتُ عليه ما قالهُ فقال امهلني الليلة ثم
بكّر اليّ فانصرفت وبكّرت اليه فقال اعد عليّ قول ناصر الدولة فأعدتهُ فقال أقرهِ عني السلام وقل
له لا والله لا ادخل فيه ويكون لي خيرهُ وشرّهُ فابلغت ناصر الدولة ذلك فقال لي هذا هو الصواب
وبعد يومين قُرئ سجلّه بالوزارة وذلك في سابع محرم سنة اثنتين واربعين واربعمائة وخُلع عليه
ولُقب الألقاب التي تقدم ذكرها ثم زيد في نُعوته الناصر للدين غياث المسلمين وجُعل ذلك اوّل
النعوت وعُوّض من خالصة امير المؤمنين خليل امير المؤمنين ونظر في الوزارة فنهض وكان يبدأ
باسمه في عنوانات الكتب ووفّاه ملوك الأطراف في المكاتبة حقه من الرياسة ما خلا معزّ ابن
باديس الصنهاجي(٣) فانه قصّر به في المكاتبة عمّا كان يكاتب به من تقدّمه من الوزرآء فكان
يكاتب كلًّا منهم بعبدهِ فجعل يكاتبه بصنيعتهِ (٤) (ب ١٥) فاستدعى(٥) نائبه وعتبهُ عندهُ عتبًا

(١) في ابن ميسر ص ٣ ذكرهُ باسم لحسن بن حمدان وفي ص ١٧ باسم لحسين وكذلك في ص ٢٢ وفي فهرس الاعلام باسم لحسين بن لحسن بن لحسين بن لحسن بن عبد الله بن ابي الهيجاء التغلبي وفي النجوم الزاهرة في ملوك مصر والقاهرة في تكملة الجزء الثاني ص ١٨٥ لحسن بن لحسين بن حمدان ابي محمد التغلبي الامير ذو المجدين وفي ابن الأثير ج ١٠ ص ٣٨ ابو علي لحسن بن حمدان وهو من اولاد ناصر الدولة بن حمدان بمصر وقد ولي القيادة وامارة دمشق وقُتل بعد ان لحق بالمستنصر بالله اذىً كبيرًا في سنة ٤٦٥ ﻫ ١٠٧٢ م

(٢) في الأصل لا يبريه

(٣) هو صاحب افريقية وقد توفي سنة ٤٥٣ ﻫ ١٠٦١ م وقد ذكرهُ ابن ميسر مرة في ص ٩ باسم النعمان بن باديس صاحب القيروان وقص القصة المتعلقة بتقصيره في مكاتبة الوزير وهو وهم وترجمتهُ في وفيات الأعيان ج ٢ ص ١٣٧

(٤) في ابن ميسر ص ٩ بصنيعهِ

(٥) في الأصل فاستدعا

الوزير الأجل الأوحد المكين سيد الوزرآء تاج الاصفيآء قاضي القضاة وداعي الدعاة(١) علم المجد خالصة امير المؤمنين ابو محمد الحسن ابن علي بن عبد الرحمن اليازوري

كان ابوه من اهل يازور قرية من عمل الرملة(٢) وكان من ذوي اليسار فانتقل الى الرملة وشهد فيها وولي ولده هذا الحكم بها بعد وفاة اخيه فانه كان يتولى ذلك وتعلّق بخدمة السيّدة والدة الإمام المستنصر بالله فلما صُرف وصل الى الباب فكان يواصل السؤال في العود الى وطنهِ وخدمتهِ فسعى لهُ(٣) الأستاذ عدة الدولة رفق(٤) في خدمتها بباب الريح بعد قتل ابي سعد(٥) التستري اليهودي الذي كان يخدمها فخلع عليه لذلك وتولّاه وكره الوزير ابو البركات تعلقه بخدمة السيّدة فدبّر في نقله (ب ١٤) الى الخدمة في القضاء عوضًا من ابن النعمان وطمع في استخدام ولدهِ بباب الريح عوضًا منه فحصلت الخدمتان(٦) له ولم يتمّ للوزير ما ارادهُ وكان(٧) ولدا اليازوري ينوبان عنه بباب الريح ولما صُرف(٨) الوزير خُوطب على تقلّد الوزارة فهابها وامتنع من تولّيها فقُدّم ابو الفضل صاعد ابن مسعود وخُلع عليه للوساطة لا للوزارة فجعل ينصب على اليازوري ويحمل الناس على مكروههِ ويوهمهم انهُ سأل لهم في زيادة او ولاية قد اعترض اليازوري

(١) في خطط المقريزي ج ٢ ص ٢٢٩ «واما داعي الدعاة فانه يلي قاضي القضاة في الرتبة ويتزيا بزيّهِ في اللباس وغيره ووصفهُ انه يكون عالمًا بجميع مذاهب اهل البيت يقرأ عليه ويأخذ العهد على من ينتقل من مذهبه الى مذهبهم وبين يديه من نقباء المعلمين اثنا عشر نقيبًا وله نواب كنواب الحكم في سائر البلاد ويحضر اليه فقهاء الدولة ولهم مكان يقال له دار العلم ولجماعةٍ منهم على التصدير بها ارزاق واسعة الى ان يقول في ص ٢٢٧ ووظيفة داعي الدعاة كانت من مفردات الدولة الفاطميّة»

(٢) في ابن ميسر ص ٨ ان اباه كان قاضيًا في يازور فلما مات خلفه ابنه ابو محمد ثم عُزل فقدم الى مصر وسعى في عودهِ لحكم يازور فرأى من قاضي مصر ما لا يحب فتعرف برفق المستنصري وكان خصيصًا بأم المستنصر فامر القاضي ان يسمع قوله بمصر يعني تقبل شهادته ففعل ذلك فلمّا قتل ابو سعد التستري احلّه رفق محلّه

(٣) في الاصل فسفر له

(٤) مات هذا الخادم وهو على رأس السرية التي ذهبت لإخضاع اهل حلب بعد ما جُرح وأسر وحُمل الى حلب على بغل وهو مكشوف الرأس فاختلط عقله وتوفي بالقلعة في ربيع الأوّل سنة ٤٤١ هـ ١٠٤٩ م

(٥) في الأصل سعيد

(٦) في الأصل الخدمتين

(٧) في الأصل وكانا

(٨) في الأصل أصرف

ثم بُطش بهِ من غير استئذان اغترارًا بعادة الدولة في ترك اعتراض الوزرآء وذلك يحفظ عليه ويحفظ(١) منه فلما زاد هذا الفعل قُبض عليه وصُرف في شوال سنة احدى واربعين واربعمائة وتنقّل في الوزارة ونُفي الى الشام(٢) ثم عاد وتصرّفت بهِ الأحوال الى ان صار الى دمشق فلما ملكها الغزّ(٣) عاد وتوفي بقيسارية(٤)

عميد الملك زين الكفاة ابو الفضل(٥) صاعد بن مسعود(٤٤٢)

من شيوخ الكتّاب واكابر اصحاب الدواوين وكان يتولّى ديوان الشام الى ان قبض على الوزير ابي البركات وعُرضت الوزارة على اليازوري فامتنع منها وهابها فجعل عميد الملك هذا واسطة لا وزيرًا وخُلع عليه وذلك في سنة احدى واربعين واربعمائة ثم صُرف في محرم سنة اثنتين(٦) واربعين واربعمائة .

(١) في هامش الأصل يحفظ اي يغيظ

(٢) في ابن ميسر ص ٥ ان المستنصر غضب على ابي البركات بسبب تسييره العساكر الى حلب بما عادت مضرته على الدولة فنفاه الى صور واعتُقل بها ثم اطلق ومضى الى دمشق وكثرت في اقامته المصادرات وكان شديد البطش سريع الإنتقام

(٣) الغزّ هم الأتراك وكان يقودهم آلب ارسلان وخلفاؤه من السلاجقة حاصروا دمشق سنة ٤٦٣ هـ ١٠٧٠ م وملكوها سنة ٤٦٨ هـ ١٠٧٥ م

(٤) كانت قيسارية من قواعد البلاد الكبرى حتى دار عليها الزمان دورته فخربت واصبحت بلقعًا قال ابن القرماني في تاريخه ص ٣٧٢ مرّ الشيخ محيي الدين بمدينة قيسارية سنة اربعين وستمائة فوجد على حائط منها هذه الأبيات

«هذه بلدة قضى الله يا صا ـم ـح عليها كما ترى بالخراب
فقف العيس وقفة وابك من كا ـم ـن بها من شيوخها والشباب
واعتبر ان دخلت يومًا اليها فهي كانت منازل الأحباب»

امّا اليوم فهي بليدة صغيرة يقطنها مهاجرة البوسنة وهي بين حيفا ويافا على ساحل بحر الروم

(٥) في الأصل المفضل

(٦) في الأصل اثنتي

لهُ الجرجرائي حرمة انفصاله عنه ومفارقته ايّاه واشار في مرضهِ بان يستوزر بعده فلما توفّي استقرّت الوزارة لهُ وحُكي انه املى بخطّه تقليده ليلة اليوم الذي خُلع عليهِ فيهِ وذلك من سنة ستٍّ وثلاثين واربعمائة وكان ابو سعد التستري يتولى ما يخصّ السيدة الوالدة وعظم شأنه الى ان صار(١) ناظرًا في جميع امور الدولة فلا يخرج شيءٌ عمّا يرسمهُ ولا يعمل الوزير الّا بما يحدّدهُ(٢) لهُ ويمثلهُ فكره الفلاحي ذلك وانف منه فدبّر عليه وحمل جماعة من الأتراك على قتلهِ ففتكوا به عند (ب ١٣) دخوله من باب القنطرة متوجهًا الى القصر(٣) وقطع لحمه وطيف بهِ وظن الفلاحي ان الدنيا قد صفت له وانه قد امن ما يكرههُ لما تهنأ(٤) بعمره ولا استمتع بنهيهِ وامره وقُبض عليه في سنة تسعٍ وثلاثين واربعمائة واعتقل وقُتل (٥)

سيّد الوزراء ظهير الأئمة سماء الخلفاء فخر الأمة
ابو البركات الحسين

هو ابن عماد الدولة محمد اخي الوزير ابي القاسم علي بن احمد الجرجرائي ولّي بعد قبض الفلاحي في سنة اربعين واربعمائة وكثر في ايّامه القبض والمصادرات واصطفاء الأموال والنفي وكان يبطش

(١) في الأصل الى صار

(٢) في الأصل يُجرهُ

(٣) في ابن ميسر ص ٢ انهُ ركب من داره يريد القصر في يوم الأحد لثلاث خلون من جمادى الأولى سنة ٤٣٩ ﻫ ١٠٤٧ م فاعترضه ثلاثة من الأتراك فضربوه ومات وقطع الأتراك لحم ابي سعد واخذوا ما وصلوا اليه من اعضائه واحرق ما بقي من جثته والقي عليهِ من التراب ما صار تلًا مرتدمًا وضمّ اهله ما بقي من الجثة في تابوت وغطوه بسترٍ وتركوه في بيتٍ مفردٍ ووُزّر بالستور واوقد بين يدي التابوت شموعٌ فتعلق لهب النار فأخذ الستور وسعت النار فيه فاحترق التابوت وفي ص ١ ان ام المستنصر كانت جارية ابي سعد هذا فأخذها منه الظاهر فولدت له المستنصر.

(٤) في الأصل تهنى

(٥) في ابن ميسر ايضًا ص ٢ «وحقدت ام المستنصر على الوزير ابي منصور صدقة بن يوسف بن علي الفلاحي وصرفته عن الوزارة لكونه السبب في قتل ابي سعد ولم تزل بهِ حتى قبضت عليه واعتقلته بخزانة البنود وكان صدقة ابوه من الكتّاب البلغاء وتولّى يوسف ديوان دمشق» . وفي ص ٤ انه قُتل في يوم الاثنين الخامس من المحرم سنة ٤٤٠ ﻫ ١٠٤٨ م في خزانة البنود ودفن بها على رفات الوزير ابي الحسن علي بن الأنباري الذي كان قد قتلهُ في سنة ٤٣٦ ﻫ ١٠٤٤ م

جراح(١) وصالح بن مرداس(٢) فقتل صالحًا وهرب حسّانُ ثم قَتَل شبل(٣) الدولة ولد صالح وعظم امرهُ بالشام واطرح الوزير الجرجرائي وقصّر به فدبّر عليه (١٣١) الى ان خرج من دمشق وجاء(٤) الى حلب وواليها(٥) يومئذٍ احد غلمانه فلقيه وخدمه واقام عنده نحوًا من شهرٍ ومات وذلك في سنة خمسٍ وثلاثين واربعمائة ولحق الوزير بهِ فتوفي سنة ستٍ وثلاثين واربعمائة(٦)

الوزير الأجل تاج الرياسة فخر الملك مصطفى امير المؤمنين
ابو منصور صدقة بن يوسف الفلاحي

كان يهوديًّا وهداه الله الى الإسلام وكان موصوفًا بالبراعة في صروف الكتابةِ وكان ناظرًا على الشام ولما خاف امير الجيوش الدزبري(٧) هرب فاجتهد في طلبهِ فلم يظفر بهِ ووصل الى الباب فرئي

النجوم الزاهرة في ملوك مصر والقاهرة ج ٢ ص ١٣٥ و١٥١ الدزبري ولكن الطابع ذكر في الحواشي عدة وجوه للكلمة كالدربري والدربزي والزربري والزربزي والدرتري والدبيري وامثالها مما يُحتمل ان تكون كما ذكر ابو سكين وابو شكين في اسمهِ

فيظهر ممّا تقدم ان تعويل المؤرخين في نسبته الى دزبر هو عَلَى ابن خلّكان وهو لم يُعلمنا سبب هذه النسبة . وقد مرّ معنا ان هنالك طائفة تُنعت بالوزيرية نسبة الى الوزير يعقوب بن كِلّس وان القائد الفضل بن صالح نُعت بالوزيري افلا نُعذر اذا ظننا ان انوشتكين نسب اليها ايضًا؟ وقد توفي انوشتكين بحلب سنة ٤٣٣ هـ ١٠٤١ م

(١) هو حسان بن المفرج بن دغفل بن الجراح الطائي وفي ابن الأثير ج ٩ ص ١٣٨ ان هذه السريّة ارسلت في سنة ٤١٩ او ٤٢٠ هـ مع ان جلّ المؤرخين كأبي الفدا والذهبي وابن خلدون وغيرهم اجمعوا على انها أُرسلت سنة ٤٢٠ هـ ١٠٢٩ م

(٢) لصالح بن مرداس الكلابي ترجمة في وفيات الأعيان ج ١ ص ٢٧٦ وفي كتاب «تاريخ يحيى بن سعيد الأنطاكي الذي صنفه تتبعًا لتاريخ سعيد ابن بطريق» ج ٢ ص ٢٣٩ قال عنهُ صالح بن مرداش وكرّر قوله . وفي كتاب «الدرّ المنتخب في تاريخ مملكة حلب لمحمد بن الشحنة الحلبي الحنفي» ص ٣٢ قال عنه صالح بن دمرداش وكرّرها وفي تاريخ ابي الفدا ج ٢ ص ١٤١ من طبعة ١٣٢٥ هـ ١٩٠٧ م بمصر صالح بن مرداس الكلابي وانه قُتل في الموقعة التي وقعت على الأردن بجوار طبرية بين انوشتكين وبين صالح وحسان بن الجراح وقتل مع صالح ابنه الأصغر وانفذ رأساهما الى مصر ونجا ولده ابو كامل نصر الملقب بشبل الدولة وسار الى حلب فملكها وظلّ فيها الى ان جاءه الدزبري لقتاله سنة ٤٢٩ هـ ١٠٣٧ م فقتله عند حماة وملك الشام جميعه وعظم شأنه وكثر ماله

(٣) في الأصل سبل

(٤) في الأصل واجا

(٥) في الأصل ووليها

(٦) في وفيات الأعيان ج ١ ص ٣٩٣ انه توفي في اليوم السابع من رمضان سنة ٤٣٦ هـ ١٠٤٥ م

(٧) في الأصل الوزيري وعلى الواو فتحة مما يقوي حجتنا في الادعاء بنسبته هذه

الدولة ابو عبد الله محمّد بن العدّاس في آخر سنة اثنتي عشرة واربعمائة واول سنة ثلاث عشرة (١) وكان جلوسهما في ديوان الخراج واقاما في الوساطة سبعة اشهر ثم وزر في سنة ثماني عشرة واربعمائة وكان يملي ما يكتب عنه على ابي الفرج البابلي وابي علي بن الرئيس وكان القاضي ابو عبد الله القضاعي يُعلم عنه « الحمد لله شكرًا لِنعمتِهِ » فاستمرّ نظره الى ان انتقل الإمام الظاهر قدّس الله روحه ليلة النصف من شعبان سنة سبعٍ وعشرين واربعمائة (٢)

خلافة الإمام المستنصر بالله صلى الله عليه الوزير الأجل ابو القاسم علي بن احمد

تولّى اخذ البيعة المستنصريّة في شعبان سنة سبعٍ وعشرين واربعمائة وتمادى على رسمهِ في النظر والتدبير وكان سيّر امير الجيوش الدزبري (٣) الى الشام لقتال حسان بن

(١) في قبة الصخرة ببيت المقدس كتابة تاريخية نقشت على الأعمدة الخشبية القائمة بين سقف المسجد وسقف القبة وهذه عبارتها « انما يعمر مساجد الله من آمن بالله . امر بعمارة هذه القبة مولانا الإمام ابو الحسن علي الظاهر لإعزاز دين الله ابن الحاكم بأمر الله امير المؤمنين صلوات الله عليه وعلى ابائه الطاهرين الأكرمين على يد...... علي بن احمد اثابه الله في سنة ثلاث عشرة واربعمائة...... والله يديم العزّ والتمكين لمولانا امير المؤمنين ويملكه مشارق الأرض ومغاربها وبحمدهِ مبادي الأمور وعواقبها »

وبجانب القبة الغربي « تمّت عمارة هذه الجهة في سنة ثماني عشرة واربعمائة » وقد نقشت هذه الجملة في وسط نقوش الفسيفساء البديعة حتى لا تكاد تتميز عنها

(٢) الظاهر لإعزاز دين الله ابو الحسن علي بن الحاكم بامر الله ابو علي المنصور توفي سنة ٤٢٧ هـ ١٠٣٦ م وقد كناه ابن خلكان في ترجمته في وفيات الأعيان ج ١ ص ٣٩٣ بابي هاشم وهو مخالف لاجماع المؤرخين والواقع .

(٣) في الأصل الوزيري وفي كتب التاريخ التي تذكرها على ترتيب السنين : في الذيل على كتاب التاريخ المجموع على التحقيق تأليف افتيشيوس المكنى بابن البطريق لنسيبهِ يحيى بن سعيد بن يحيى الانطاكي ص ٢٣٩ منتجب الدولة انوشتكين البربري وفي تابع ذيل احمد بن عبد الرحمن بن برد على كتاب القضاة للكندي ص ٥٠٠ منتخب الدولة امير الجيوش الدِزْبَرى وفي معجم الأُدباء لياقوت ج ١ ص ١٨٩ نشتكين الدزبري وفي ابن الأثير ج ٩ ص ٧٨ انوشتكين البربري واعادها اكثر من مرّة ثم عاد فقال الدزبري واعادها وفي ابن خلكان ج ١ ص ٢٨٩ امير الجيوش انوشتكين الدِزْبري بكسر الدال والباء هذه النسبة الى دزبر بن رويتم الديلمي وفي ابي الفدا ج ٢ ص ١٤١ مقدّم المصريين انوشتكين الدزبري وقال انه نقل ذلك من ابن خلّكان . وفي ابن خلدون ج ٣ ص ٩٢ انوشتكين الوزيري وفي اتعاظ الحنفا في اخبار الخلفا للمقريزي ص ١٤٤ امير الجيوش المظفر مصطفى الملك عدة الإمام وسيفه منتخب الدولة انوشتكين الدِزْبَري وقال عنه انه تزوّج من سُوّاقة ابنة صمصام الدولة وفي كتاب

دمشق لكتابة منجوتكين (١) ونظر الشام عوضًا من منشى (٢) بن ابراهيم في سنة احدى وثمانين وثلثمائة ثم ولّيَ ديوان الجيش وتنقّل في التصرّفات الى ان وزر (٣) واقام في النظر مدّة وشُنِّعَ عليه بالصرف في سنة ثماني عشرة واربعمائة وكتب له سجلٌ بتجديد نظره وتهديد من شنّعَ عليه وارجف بهِ تولّاه ابن خيران (٤) ثم صُرف في هذه السنة بالجرجرائي .

الوزير الأجل الأوحد صفي امير المؤمنين وخالصته ابو القاسم علي بن احمد الجرجرائي (٥)

من اهل جرجرايا قرية سواد العراق ووصل الى مصر هو واخوه ابو عبد الله محمد فتنقّلت به التصرّفات وخدم بالريف ثم خدم بالصعيد وكثرت الرفايع عليه والتظلم فيه في الخلافة الحاكمية وقبض عليه واعتُقل في شهر ربيع الآخر من سنة ثلاث واربعمائة واقام معتقلاً مدة يسيرة واطلق ثم كتب لقائد القوّاد استاذ الأستاذين غبن (٦) ففي شهر ربيع الآخر سنة اربع واربعمائة أمرَ بقطع (٧) يديه فقطعتا (٨) على باب قصر البحر (٩) وحمل (ب١٢) الى دارهِ وولي ديوان النفقات في سنة ست واربعمائة (١٠) ولقب في سنة سبعٍ واربعمائة بنجيب الدولة ودبّر امور الدولة وجُعل واسطة هو وجليل

(١) في الأصل منجوتكين وفي تاريخ يحيى بن سعيد الانطاكي الذي ذيل فيه كتاب التاريخ المجموع على التحقيق لابن البطريق ج ٢ ص ١٧٩ بنجوتكين ولعلّ ذلك هو الصواب الا اننا جارينا جمهور المؤرّخين في قولهم «منجوتكين»

(٢) في الأصل منسى

(٣) في الأصل الى وزر

(٤) ابن خيران هو احمد بن علي الذي تقلّد ديوان الإنشا للظاهر والمستنصر توفي في رمضان ٤٣١ ﻫ ١٠٤٠ م وله ترجمة حافلة في معجم الأدباء لياقوت الحموي ج ١ ص ٢٤٢

(٥) له ترجمة مقتضبة في وفيات الأعيان ج ١ ص ٤٩٣ في عرض ترجمة الظاهر لاعزاز دين الله جاء فيها انه بسبب قطع يديه الى المرافق كان يكتب عنه العلامة القاضي ابو عبد الله محمد بن سلامة بن جعفر القضاعي صاحب كتاب الشهاب وغيره المتوفى في ذي القعدة سنة ٤٥٤ ﻫ ١٠٦٢ م

(٦) في كتاب الانتصار بواسطة عقد الأمصار ج ٤ ص ١١٥ ان الحاكم قطع يدي غبن ولسانه في سنة ٤٠٤ ﻫ ١٠١٣ م ثم بعث له بمن يداويه وامر ارباب الدولة ان يعودوه ثم قتله في سنة ٤٠٥ ﻫ ١٠١٤ م

(٧) في الأصل يقطع

(٨) في الأصل يديه قطعتا

(٩) في الخطط للمقريزي ج ٢ ص ٤١٤ ان قصر البحر هو احدى القاعات الزاهرة التى يتألف من مجموعها القصر

(١٠) في وفيات الأعيان ج ١ ص ٤٩٤ انه ولي ديوان النفقات سنة ٤٠٩ ﻫ = ١٠١٨ م ولعل الأصح ٤٠٦

فكان بين الدعاء في الخطبة للإمام الحاكم وبين اخذ البيعة للإمام الظاهر ثلاث ساعات ولم يتفق مثل ذلك وفي شهر ربيع الأول من سنة اثنتي عشرة واربعمائة خُلع عليهِ للوساطة وكُتب لهُ سجلٌ بذلك وزال امرهُ في ذي القعدة من السنة المذكورة وكانت مدّة نظره سبعة اشهر وايّام قُتل في النج (ب ١١)

يد الدولة ابو الفتوح موسى بن الحسن

كان يتولّى الشرطة السفلى وخُلع عليه لولاية الصعيد في جمادى الآخرة من سنة اثنتي عشرة واربعمائة ثمّ ولّيَ ديوان الانشاء عوضًا من ابن خيران وخلع عليه للوساطة في محرم سنة ثلاث عشرة واربعمائة ثم قبض عليه في العشرين من شوال منها في القصر واُعتُقل وزال امره فكانت مدة وساطته تسعة اشهر قُبض عليه في القصر واخرج مسحوبًا في اليوم المذكور واعتُقل ذلك اليوم واُخرج في غدهِ فقتل في النج .

الأمير شمس الملك المكين الأمين ابو الفتح المسعود بن طاهر الوزّان

كان نظر واسطة في خلافة الإمام الحاكم بامر الله ثم رُدّ اليه النظر في الرجال والأموال في المحرّم من سنة اربع عشرة واربعمائة وجرى لهُ مع نجيب الدولة ابي القاسم علي بن احمد الجرجرائي(١) كلام فخرج الأمر بأن يكون نجيب الدولة على رسمهِ فيما يتولّاه من ديوان تنّيس ودمياط والجيش الحاكمي ودواوين السيّدة سيّدة الملك ولا يكون لشمس الملك في ذلك نظر .

عميد الدولة وناصحها ابو محمد الحسن بن صالح الروذباري (١ ١٢)

كان في ايام العزيز بالله عليه السلام على الرملة واعمالها في خراجها وابواب مالها ثم انفذ الى

(١) في الأصل (الجرجراي) ويظهر ان قاعدة ذلك العصر كانت تقضي باستعمال هذه الطريقة فقد اطلعنا على عدّة مخطوطات اتت فيها ياء النسبة على الشكل المذكور حتى في الكلمات التي لا تنتهي بالهمزة كالحياني والآشانداني وامثالهما .

الأمين الظهير شرف الملك تاج المعالي ذو الجدين
صاعد بن عيسى بن نسطورس

اصطنعه الإمام الحاكم بأمر الله وانان به على رتبة اخيه الشافي فخلع عليه في رجب سنة تسعٍ واربعمائة وقُلّد سيفًا مرصّع الحمائل وتضمّن سجلّه انه جُعل قسيم الخلافة وزال امره في ذي الحجّة منها قُتل في الشهر المذكور

الأمير شمس الملك المكين الأمين ابو الفتح المسعود بن طاهر الوزّان

خُلع عليه في ذي الحجّة من سنة تسعٍ واربعمائة وجُعل واسطة فنقل جميع الدواوين الى داره وجَعَل يومًا يركب فيه الى القصر للمطالعة لما يحتاج اليه واستمرّ على ذلك الى ان صُرِف

الأمير الخطير رئيس الرؤساء ابو الحسين عمّار بن محمد

كان يتولّى ديوان الانشاء واليه ايضًا زُمر المشارقة والأتراك (١ ١١) وهو الواسطة بين الحضرة وبين هذه الطوائف وفي جمادى الآخرة من سنة احدى عشرة واربعمائة وقّع عن حضرة امير المؤمنين «الحمد لله رب العالمين» ولم يزل على ذلك الى تولّي بيعة الإمام الظاهر لاعزاز دين الله امير المؤمنين عليه السلام .

خلافة الإمام الظاهر لإعزاز دين الله صلى الله عليه
الأمير رئيس الرؤساء خطير الملك ابو الحسين عمّار بن محمد

تولّى امر البيعة الظاهريّة في يوم عيد النحر من سنة احدى عشرة واربعمائة واتفق في هذا اليوم ان دُعي للإمام الحاكم في خطبة العيد ثم بُويع للإمام الظاهر بعد عودة القاضي من المصلّى

حينئذٍ عليه انه كان السبب في قتله» واسم الحاكم ابو علي المنصور بن العزيز بالله ابي المنصور نزار وقد توفي الحاكم في سنة ٤١١ هـ ١٠٢٠ م وله ترجمة في وفيات الأعيان ج ٢ ص ١٩٨

لقيهُ فارسان (ب ١٠) متنكّران فرماه احدهما برمحٍ جرحه وولّى هارباً ولم يُدرك فعاد الى دارهِ مجروحاً ومات من جراحتهِ غد يومه فركب ولي العهد وصلّى عليه وواراه وحضر معه قاضي القضاة (١)

(١) هذه العبارة تخالف اجماع المؤرخين من ان مقتل الحاكم لم يُعرف كيف كان وقوعه . فقد قالوا عنه انه كان يحبّ الانفراد والركوب على حمارٍ ويخرج وحدهُ فاتفق انه خرج ليلة الاثنين السابع والعشرين من شوال سنة ٤١١ هـ ٠٢٠٠ ١ م٠ الى ظاهر مصر وطاف ليلته كلّها واصبح عند قبر الفقاعي ثم توجّه الى شرقي حلوان ومعه ركابيان فاعاد احدهما مع تسعةٍ من العرب السويديين ثم اعاد الركابي الآخر وذكر هذا الركابيّ انّه خلّفه عند العين والمقصبة وبقي الناس على رسمهم يخرجون يلتمسون رجوعه ومعهم دواب الموكب الى يوم الخميس سلخ الشهر المذكور ثم خرج يوم الأحد ثاني ذي القعدة طائفة من بطانته ورجال حكومته فبلغوا دير القصير ثم امعنوا في الدخول في الجبل فبينما هم كذلك اذ ابصروا حماره الأشهب الذي كان يركب عليه المدعو بالقمر وهو على قرنة الجبل وقد ضربت يداه بسيفٍ فأثر فيهما وعليه سرجه ولجامه فتتبعوا الأثر حتى انتهوا الى باب البركة التي في شرقي حلوان فوجدت ثيابهُ فيها وهي سبع جبّات ووجدت مزرّرة لم تحل أزرارها وفيها آثار السكاكين فأخذت وحُملت الى القصر بالقاهرة ولم يشك في قتلهِ ويُقال انّ اخته دسّت عليه من قتلَهُ لأسبابٍ . هذا مُجمل ما اجمع عليه مؤرخو الإسلام الذين الّفوا كتبهم بعد الحادثة بقرونٍ طويلة . ولم يكشف الغطاء عن مقتلهِ بما يقرب من العقل سوى يحيى بن سعيد الأنطاكي الذي تتبّع في تاريخه تاريخ ابن البطريق فقد قال في صفحة ٢٣٣ منهُ وهو من معاصري تلك الحوادث :

«واذا اراد الدخول الى الجبل والطلوع الى دير القصير او غيره من الديارات تتأخر الركابيّة عنه في الموضع المعروف بالقرافة والى الساقية ويمضي وحده وفي بعض الأيام جرى في ذلك على سالف عادته وتبعه صبي ركابي كان اصطنعه يُعرف بالقرافي وابعدا جميعاً في الجبل فلقيه سبع نفر من البادية والتمسوا منه صلة بجفاءٍ في القول وغلظ في اللفظ وغربة وشتيمة فقال لهم ما معي في هذا الموضع ما ادفعه لكم لكنني انفذكم الى متولي بيت المال العميد المحسن ابن بدوس ليدفع لكم خمسة آلاف درهم فقالوا ما نمضي لأنّه لا يدفع لنا شيئاً وتردّد الخطاب بينهم وبينه فالتمسوا منه ان ينفذ معهم القرافي لينجز لهم المطلق وسار مع القرافي اربعة نفر منهم وتخلّف الثلاثة الباقون في الطريق وقبض اولئك الأربعة الجملة التي رسم دفعها لهم وعاد القرافي يلتمس الحاكم فابطأ عليه عودته فلمّا طال انتظارهُ له في الموضع الذي جرت عادته بموافاته اليه ساء ظنه ودار الجبل يطلبه فلقيَ مشاحاً وسأله عنه وذكر له صفته وصفة الحمار الذي هو راكبه فأعلمه انه شاهد في طريقه حماراً معرقباً وساقه الى الموضع حتى شاهد الحمار الذي كان معرقباً كما ذُكر له

وتقدمت السيدة اخت الحاكم الى جميع الأمراء والقواد وغيرهم من الناس بالركوب الى الصحراء واستكشاف خبره وطلعوا الى دير القصير وفتشوه لئلا يكون مستتراً فيه وفتّشوا ايضاً سائر المواضع التي كان يلمّ بها فلم يقفوا له على خبر ووجدوا بعد ذلك ثيابه وفيها آثار السكاكين والدم من جراحاته ولم يجدوا جثته فاستدلوا ان اولئك الثلاثة البوادي المتأخرين عن اللحاق برفاقهم عادوا اليه وقتلوه ودفنوه واخفوا اثر قبره» . ويقول في ص ٢٣٨

«كثرت الأقاويل على حسين بن دواس الكتامي متولي السيارة بمصر انه هو الذي عمل على قتل الحاكم لخوفه منه فتحيلت السيدة اخت الحاكم عليه الى ان حصل في القصر فقتلته ووجد في بعض صناديقه السكّين التي كانت للحاكم في كمّهِ وحلق الجماعة

وسأل عن كريمٍ يمدحه فقيل له عليك باحد الجعفرَين جعفر بن فلاح او جعفر بن حمدون المعروف بابن الأندلسيّة فمدح جعفر (١٠١) بن فلاح فاعطاه مايتي دينار (١) ثم انتقل عنهُ الى جعفر بن الأندلسيّة (٢) وهو يومئذٍ والي الزاب ولم يزل عنده الى ان استدعاه الإمام المعز لدين الله عليه السلام فبعث به اليه في جملة تحف وطرائف وكان اوجه الأمرآء في الدولة الحاكميّة وقاد الجيوش السائرة الى الشام ومرض في سنة ستٍّ واربعمائة فركب الإمام الحاكم الى دارهِ لعيادته وحمل اليه مرتبة ديباج وخمسة آلاف دينار وكانت هذه عادتهُ اذا عاد احداً وفي رجب سنة ثمانٍ واربعمائة بعث بما تقدم ذكره . وكتب له سجلّ بذلك فكان الناظر في جميع رجال الدولة وجُعل له في سجلّه ولاية الاسكندريّة وتنيس ودمياط والشرطتين العليا والسفلى والحسبة والسيّارتين (٣) والعرض والإثبات والنظر في الواجبات ولمّا هرب ابن الدابقيّة قال الإمام الحاكم لمن كان بين يديه من خواصه متى تهربون فقال له وزير الوزرآء هذا يا امير المؤمنين يهرب اليك لا عنك وفي شوال سنة تسعٍ واربعمائة ركب على رسمهِ من دارهِ الى القاهرة فلما صار بقرب البرك التي تلي الخليج

التأنس ص ٧٤ وترجمهُ ابن خلّكان في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٥ ترجمة تجعله في الدرجة العليا من شعراء المغاربة وتوصله الى مرتبة المتنبي عند المشارقة وتفيد انه قُتل خنقاً في رجب سنة ٣٦٢ ه ٩٧٣ م واوردهُ ابن الخطيب في الاحاطة في اخبار غرناطة ج ٢ ص ٢١٢ والمقري في نفح الطيب ج ٢ ص ٣٩٤

(١) في وفيات الأعيان ج ١ ص ١٣١ في ترجمة ابي علي جعفر بن فلاح الكتامي والد الوزير المترجم به انه كان رئيساً جليل القدر ممدوحاً وفيه يقول ابو القاسم محمد بن هانئ الاندلسي

كانت مسائلة الركبان تخبرني ... عن جعفر بن فلاح اطيب الخبر
حتى التقينا فلا والله ما سمعت ... اذني باحسن مما قد رأى بصري

وقد قتلهُ القرامطة في دمشق في شهر ذي القعدة سنة ٣٦٠ ه ٩٧١ م.

(٢) في وفيات الأعيان ج ١ ص ١٣٠ ترجمة لابي علي جعفر بن علي بن احمد بن حمدان الاندلسي صاحب المسيلة وامير الزاب من اعمال افريقية تدلّ على كثرة عطائه وايثاره لأهل العلم وقد نقل ابن خلكان من شعر ابن هانئ في مدح ابن الأندلسية قوله

المدنفان من البريّة كلها ... جسمي وطرف بابلي احور
والمشرقات النيّرات ثلاثة ... الشمس والقمر المنير وجعفر

ويقول انه توفي سنة ٣٦٤ ه ٩٧٤ م. — (٣) في الأصل السارتين

واستحضر الإمام الحاكم بأمر الله جماعة الكتاب الّذين هم رؤساء الدولة وسأل كلًّا منهم عمّا يتولاه وامرهم بلزوم دواوينهم وتوفّرهم (١) على الخدمة .

الحسن وعبد الرحمن إبنا (٢) ابي السيد

خُلع عليهما وجُعلا واسطتين وحُملا وجلسا من يومهما وهو الثالث عشر من شعبان سنة خمسٍ واربعمائة ثم أُستدعيا الى الحضرة وذكر عنهما انهما ضمنا (٣) اموال الدولة واجرائها على رسومها وتوفير ثلثماية الف دينار بعد ذلك تُحمل الى بيت المال في كل سنة (ب ٩) واستمرّا على الخدمة الى ان بطل امرهما في الخامس عشر من شوال من السنة المذكورة فكانت مدّة نظرهما اثنين وستين يومًا قتلا في التاريخ المذكور .

ابو العبّاس الفضل
ابن الوزير ابي الفضل جعفر بن الفضل بن الفرات

امرهُ الإمام الحاكم بأمر الله يوم السبت ثاني ذي القعدة من سنة خمسٍ واربعمائة بالجلوس للوساطة من غير خلع ولا حملان فجلس الى آخر يوم الأربعاء السادس من الشهر المذكور ثم بطل امرهُ فكانت مدة جلوسه خمسة ايّام قُتل في التاريخ المذكور .

وزير الوزراء ذو الرياستين الآمر المظفّر قطب الدولة
ابو الحسن علي بن جعفر بن فلاح

من اوفى (٤) الكتاميين بيتًا واجلّهم قدرًا وكان ابوه من الاجواد وهو احد (٥) الجعفرين اللذين أُرشدَ ابن هانئٍ (٦) الشاعر الاندلسي اليهما فانه لما امتدح جوهرًا اعطاه مايتي درهم فاستقلّها

(١) في الأصل وتوفيرهم
(٢) في الأصل ابناء
(٣) في الأصل يضمنا
(٤) في الأصل اوفا
(٥) في الأصل هو احد
(٦) ذكره الفتح بن خاقان في مطمح الانفس ومسرح

امين الامناء ابو عبد (ب ٨) الله الحسين بن طاهر الوزّان

خلع عليه للوساطة والتوقيع عن الحضرة في شهر ربيع الأول من سنة ثلاثٍ واربعمائة وكان قبل ذلك يتولّى بيت المال فاستخدم فيه اخاه ابا الفتح مسعودًا وكان تلقيبهُ في جمادى الأولى من السنة المذكورة وكان قد ظهر بمالٍ يكون عشرات الوف وصياغات وامتعة وطرائف وفرش وغير ذلك في عدة آدر بمصر وجميعه ممّا خلّفه قائد القواد حسين بن جوهر فباع المتاع واضاف ثمنه الى العين فحصل منه مال كثير وطالبه(١) الإمام الحاكم بأمر الله فأُمر به اجمع لورثةِ قائد القوّاد ولم يتعرّض لشيء منهُ وكثرت صلات الإمام الحاكم بأُمر الله وعطاؤه وتوقيعاته بما يطلق في ذلك واتصل به عن امين(٢) الأمناء بعض التوقف فخرجت اليه رقعة بخطهِ عليه السلام في الثامن والعشرين من شهر رمضان من سنة ثلاث واربعمائة نسختها «بسم الله الرحمن الرحيم . الحمد لله كما هو اهله ومستحقه (١ ٩)

اصبحت لا ارجو ولا اتقي	الا الٰهي وله الفضل
جدّي نبيّي وامامي ابي	وديني الإخلاص والعدل(٣)

ما عندكم ينفد وما عند الله باق والمال مال الله والخلق عيال الله ونحن امناؤه في الأرض اطلق ارزاق الناس ولا تقطعها والسلام»

ولم يزل على ذلك الى ان بطل(٤) امره في جمادى الآخرة من سنة خمسٍ واربعمائة(٥) ركب مع الإمام الحاكم على عادته فلما حصل بحارة كتامة(٦) خارج القاهرة ضرب رقبتهُ هناك ودفنه مكانه

(١) في الأصل وطال بهِ

(٢) في الأصل على هامشهِ امين الدولة

(٣) في ابن خلدون ج ٤ ص ٧١ نُسبا الى الآمر بأحكام الله ويُظن ان في ذلك بعض الالتباس بين الحاكم بأمر الله والآمر باحكام الله وفيهِ آخر كلمة من الشطر الأوّل لا التي واول كلمة من الرابع ومذهبي وثاني كلمة التوحيد وفي النجوم الزاهرة في ملوك مصر والقاهرة لابن تغري بردي ج ٢ ص ٧٣٤ نُسبا الى المستنصر بالله وانه كتبها جوابًا على رقعة وزيره ابن كدينة والشطر الأخير من البيت الثاني «وقولي التوحيد والعدل»

(٤) في الأصل الى يطل

(٥) في الأصل واربع مائة

(٦) في كتاب الانتصار لواسطة عقد الأمصار لابن دقماق ج ٥ ص ٣٧ «خطة كتامة وهي قبيلة من قبائل البربر قدموا صحبة المعزّ الى الديار المصريّة فاختطوا الى جانب الباطليّة من الشرق فعرفت هذه الخطة بهم وقيل ان كتامة اختطّوا مكانين احدها داخل القاهرة والمكان الآخر ظاهر القاهرة خارج باب المحرق»

ووُجد فيها خلّفه الف سراويل دبيقيّا بألف تكة حرير ومن الملابس والصياغات والآلات والطيب والفرش والكتب ما لا يحصى كثرة ومن العين ثلاثون الف دينار ومن الخيل والبغال خمسمائة رأس(١) (١ ٨)

قائد القوّاد الحسين بن القائد جوهر(٢) والرئيس ابو العلا فهد بن ابراهيم

بعد زوال امر برجوان ردّ الأمر اليهما وخُلع عليهما وحُمل للرئيس هدية وهي عشرة(٣) آلاف دينار وسفطٌ فيه حُلّة لا حمل لها ودرجٌ فيه جوهر وخواتم وطيب واسفاط وخمسون رأسا من الخيل والبغال وكانا(٤) يدبّران وينفّذان في القصر واستمرا على ذلك الى ان زال امر الرئيس في جمادى الآخرة من سنة ثلاث وتسعين وثلثماية قتل وأُحرق واقام قائد القوّاد على امره ثم خاف فهرب هو وابن النعمان وكتب لهما امانان فعادا وبطل امر قائد القواد في النظر قُتل(٥)

الشافي زرعة بن نسطورس(٦)

ردّ النظر اليه والسفارة في محرم سنة احدى واربعمائة ولُقّب الشافي في شهر ربيع الآخر منها ولم يزل على ذلك الى ان توفي بمصر في صفر سنة ثلاث واربعمائة وكانت علّتهُ شقفة ظهرت في ظهرهِ وكان اشتغاله بتثمير المال وتدبير الأعمال

(١) في الأصل رأسا

(٢) في الأصل فايد القواد وفي ابن ميسر ص ٥٦ «ولثلاثٍ خلون من جمادى خُلع على القائد الحسين بن جوهر ثوب ديباج احمر ومنديل ازرق مذهّب وقُلّد بسيفٍ حليتهُ ذهب وحمل على فرسٍ بسرجٍ ولجام ذهب وقيد بين يديه ثلاثة افراس بمراكبها وحمل بين يديه خمسون ثوبا صحاحا من كل نوع وردّ اليه تدبير المملكة»

(٣) في الأصل عشرون

(٤) في الأصل وكان

(٥) في وفيات الأعيان ج ١ ص ١٥٠ ان قائد القواد خاف من الحاكم فهرب هو وولده وصهرهُ القاضي عبد العزيز بن نعمان وكان زوج اخته فأرسل الحاكم مَن ردّهم وطيب قلوبهم وآنسهم مدة مديدة ثم حضروا الى القصر بالقاهرة للخدمة فتقدم الحاكم الى راشد الحنفي وكان سيف النقمة فاستصحب عشرة من الغلمان الأتراك وقتلوا الحسين وصهرهُ القاضي واحضروا رأسيهما الى بين يدي الحاكم وكان قتله في سنة احدى واربعمائة هـ «١٠١١ م»

(٦) في تاريخ يحيى بن سعيد الأنطاكي ص ١٩٨ قال عنه زرعة بن عيسى بن نسطورس وهو الصواب

وهو جارٍ على المطلق لهُ على عادتهِ ثم أُمر بعد ذلك بالركوب من غير تعويل عليهِ في النظر وقُتل في شوال سنة تسعين وثلثماية في اصطبل الطارمة (١) وكتب الى ابن عمه ثقة الدولة الحاكمية يوسف (ب ٧) ابن ابي الحسين والي صقلية (٢) الكتاب الذي اوّله :

« الحمد لله قاطع الأنساب بقاطع الأسباب اذ يقول وقوله هدًى لأولي الألباب يانوح انهُ ليس من اهلك » وعدّدت في هذا الكتاب ذنوبه وذكرت اساآته (٣) وعيوبه واثنى على ثقة الدولة يوسف وعلى اسلافه والكتاب معروف

الأستاذ برجوان (٤)

نظر الأستاذ برجوان فيما كان ابن عمار ينظر فيه من امور المملكة في شهر رمضان من سنة سبعٍ وثمانين وثلثماية وكان كاتبه ابو العلا فهد بن ابراهم النصراني يُوقّع بين يديه وينظر في امور الناس ولقّب فهد هذا بالرئيس في جمادى الأولى (٥) من سنة ثمان وثمانين وثلثماية ولم يزل على ذلك الى ان زال امره في شهر ربيع الآخر من سنة تسعين (٦) وثلثماية قُتل في القصر

(١) في خطط المقريزي ج ٢ ص ٣١١ طبع مصر سنة ١٣٢٤ هـ ١٩٠٦ م الطارمة بيت من خشبٍ وهو دخيل وكان بجوار القصر الكبير تجاه باب الديلم من شرقي الجامع الأزهر اصطبل قال ابن الطوير وكان لهم اصطبلان احدهما يعرف بالطارمة يقابل قصر الشوك والآخر بحارة زويلة يُعرف بالجميزة وفي الخطط ايضًا انه قُتل في يوم الاثنين رابع عشر شوال سنة ٣٩٠ هـ ١٠٠٠ م

(٢) في معجم البلدان لياقوت طبع لايبسك ج ٣ ص ٤٠٦ وطبع مصر ج ٥ ص ٣٧٣ صِقِلِّيَّة بثلاث كسرات وتشديد اللام والياء ايضًا مشدّدة وبعض يقول بالسين واكثر اهل صقلية يفتحون الصاد واللام من جزائر بحر المغرب مقابلة افريقية ومدينتها المشهورة بَلَرْم وكانت في عهد المسلمين آهلة بالسكان مستبحرة في العمران حتى انه كان يُرى في بعض شوارعها على مقدار رمية سهم عشرة مساجد وفي ج ١ ص ٧١٩ وج ٢ ص ٢٦٨ ان في بلرم وحدها نيِّف وثلاث مائة مسجدًا . قلنا وقد دالت دولة الإسلام عن صقلية منذ سنة ٤٨٤ هـ ١٠٩١ م ودخلت في حوزة الفرنج وهي الآن من البلاد الإيطاليّة

(٣) في الأصل اساته

(٤) في وفيات الأعيان ج ١ ص ١١٠ لهُ ترجمة طويلة جآء فيها انه كان يُعرف بابي الفتوح وانه اسود وانه قُتل عشية يوم الخميس السادس والعشرين من شهر ربيع الآخر وقيل بل قُتل يوم الخميس منتصف جمادى الأولى ضربه بأمر الحاكم ابو الفضل ريدان الصقلبي صاحب المظلة في جوفه بسكين فمات من ذلك

وفي ابن الأثير ج ٩ ص ٣٢ وقد سماه « ارجوان » وابن خلدون ج ٤ ص ٥٧ انه كان ابيض ولم يختلفوا في انه كان خصيًّا لان لقب استاذ يدل على ذلك

(٥) في الأصل الأول

(٦) في اخبار مصر لابن ميسر ص ٥٥ انه قُتل في ليلة السابع والعشرين من ربيع الآخر سنة ٣٧٠ هـ ٩٨٠ م والصحيح ما ذكر هنا

بمشارفة القاضي محمد بن النعمان (١) وذلك في سنة ثلاثٍ وثمانين وثلثماية ثم تقدّم العزيز بالله عليه السلام (٢) في شهر ربيع الأول من السنة الى الكُتّاب والعُمَّال ان يمتثلوا ما يرسمهُ ابو الفضل جعفر بن الفضل بن الفرات فجلس للناس وامر ونهى ثم ضمن الكتّاب المقدّم ذكرهم في شعبان منها القيام بوجوه الأموال فأُلزم ابن الفرات ما اتّضح من المال فيما حلّه وعقدهُ زال اسمه (٣)

خلافة الإمام الحاكم بأمر الله صلّى الله عليه

وكان يباشر الأمور بنفسهِ ويتولى النظر والتدبير وكلّ الوزراء والسفراء الذين اصطفاهم لم تطل ايام نظارهم فيظهر فيها غريبٌ من افعالهم ولا نادرٌ من اثارهم وانما اوردوا حفظًا لذكر من نال هذه المرتبة وبلغ (١ ٧) هذه المنزلة

امين الدولة ابو محمد الحسن بن عمّار بن ابي الحسين (٤)

لمّا افضت الخلافة الى الإمام الحاكم بأمر الله في سنة ستٍ وثمانين وثلثماية ردّ الأمور اليه والتدبير وقال له انت اميني على دولتي ولقبه وكناه وكان الناس على اختلاف طبقاتهم (٥) يترجّلون لهُ واستُؤذن الإمام الحاكم بأمر الله في الجرايات التي كان العزيز بالله امر باقامتها في كل شهرٍ لأمين الدولة هذا وهي خمس ماية دينارٍ للّحم والحيوان والتوابل والفاكهة مع ما كان يقام له خاصًّا من الفاكهة وهو سلة في كل يوم بدينار وعشرة ارطال شمعًا كلّ يوم وحمل ثلج بين يومين فأمر باجراء ذلك على الرسم فأُطلق له مدّة حياته ولم يقطع عنه شيء منه ولم يزل ناظرًا في امور الدولة الى ان جرت فتنة بين المغاربة في سنة سبعٍ وثمانين وثلثماية فاعتزل النظر ولزم داره (٦)

(١) هو ابو عبد الله محمد بن النعمان بن حيّون وقد ولي القضاء سنة ٣٧٤ ﻫ ٩٨٤ م وتوفي سنة ٣٨٩ ﻫ ٩٩٨ م وترجمتهُ في ذيل كتاب قضاة مصر للكندي ص ٤٩٥ و٥٩٣

(٢) هو العزيز بالله ابو منصور نزار بن المعز لدين الله معدّ توفي في رمضان ٣٨٦ ﻫ ٩٩٦ م وترجمتهُ في وفيات الأعيان ج ٢ ص ١٩٩

(٣) في معجم الأدباء لياقوت ج ٢ ص ٤٠٥ انهُ توفي سنة ٣٩١ ﻫ ١٠٠١ م ويُقال انه توفي في صفر سنة ٣٩٢ ﻫ ١٠٠٢ م

(٤) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٢٠١ انه كان كبير كتامة وشيخها وسيّدها

(٥) في الأصل طباقتهم

(٦) في الأصل فاعتزل عن النظر فلزم داره

وبعد ذلك ردّ تدبير الأموال الى ابي الفضل جعفر بن الفضل بن الفرات (١) في سنة ائنتين وثمانين وثلثماية فتولى (ب ٢) ذلك الى شعبان من هذه السنة ثم قبضت يده وتولّى تدبير الأموال والقيام بها جماعة منهم موسى بن شهلول ، عيسى بن نسطورس بن سورس (٢) ، يحيى بن نمان ، اسحٰق بن المنشى (٣) وغيرهم ثم ردّت المحاسبة في وجوه الأموال الى القائد فضل بن صالح الوزيري (٤)

(١) لهُ ترجمة حافلة في معجم الأدباء لياقوت ج ٢ ص ٤٠٥ وفي وفيات الأعيان ج ١ ص ١٣٧ وفي تذكرة الحفّاظ للذهبي ج ٣ ص ٢١٢ وفي فوات الوفيات لابن شاكر الكتبي ج ١ ص ١٠٤ يُستدلّ منها انه كان وزيراً لبني الأخشيد ثم لكافور بعد استقلاله بملك مصر ثم لأحمد بن علي بن الأخشيد بالديار المصرية والشامية وفيها قَبَض على جماعةٍ من ارباب الدولة وصادرهم وبينهم يعقوب بن كِلِّس الذي تقدّم ذكره والذي اخذه منه هو ابو جعفر مسلم بن عبيد الله الشريف الحسيني واستتر عنده حتى هرب مستتراً الى بلاد المغرب ولما لم يقدر ابن الفرات على رضا الكافورية والاخشيدية والأتراك والعساكر ولم تُحمل اليه اموال الضمانات وطلبوا منه ما لا يقدر عليه واضطرب عليه الأمر استتر مرّتين ونُهبت دوره ودور بعض اصحابِهِ ثم قدم الى مصر ابو محمد الحسين بن عبيد الله بن طغج صاحب الرملة فقبض على الوزير المذكور وصادره وعذّبه واستوزر عوضه كاتبه الحسن ابن جابر الرياحي ثم أُطلق الوزير جعفر بوساطة الشريف ابي جعفر الحسيني وسلّم اليه الحسين امر مصر وسار عنها الى الشام مستهلّ ربيع الآخر سنة ثمان وخمسين وثلثماية هـ = ٩٦٩ م =

وكان كثير الاحسان الى اهل الحرمين محبّاً للعلماء عالماً شاعراً ولهُ تواليف في اسماء الرجال والأنساب وغير ذلك واشترى بالمدينة داراً بالقرب من المسجد ليس بينها وبين الضريح النبويّ على ساكنه افضل الصلاة والسلام سوى جدار واحد واوصى ان يُدفن فيها وقرّر مع الأشراف ذلك ثم مات يوم الأحد ثالث عشر صفر وقيل ربيع الأوّل سنة ٣٩١ هـ ١٠٠١ م وكان مولدهُ لثلاثٍ خلون من ذي الحجة سنة ٣٠٨ هـ ٩٢٠ م واُختلف في محل دفنه الموقّت فقيل في تربة خاصةٍ في القرافة وقيل في مجلس داره الكبرى وبعدها حُمل تابوته من مصر الى الحرمين وخرجت الأشراف للقائه وفآءً بما احسن اليهم فحجّوا بهِ وطافوا ووقفوا بعرفة ثم ردّوه الى المدينة ودفنوه بالدار المذكورة

(٢) في اخبار مصر لابن ميسّر ص ٥٤ انّ الحاكم بأمر الله ضرب عنقه في المحرم من سنة ٣٨٧ هـ ٩٩٧ م وفي تاريخ مصر لابن اياس ج ١ ص ٤٨ ان العزيز بالله لما تمّ له الأمر بمصر استقر بشخصٍ من النصارى عاملاً بمصر على سائر جهاتها وكان يقال له نسطوروس واستقر بشخصٍ من اليهود عاملاً على سائر جهات دمشق وكان يقال له منشا فحصل منهما لأهل البلادين غاية الظلم والأذى فاتفق ان العزيز ركب يوماً وشق من القاهرة فزُينت له فعمد بعض الناس الى مخبرة من حديدٍ والبسها ثياب النساء وزيّنها بازار وشعرية وجعل في يدها قصة على جريدة وكتب فيها « بالذي اعزّ النصارى بنسطوروس واعزّ اليهود بمنشا واذلّ المسلمين بك الّا ما رحمتهم وازحت عنهم هذه المظالم » فلما اطلع العزيز عليها اشتدّ به الغضب وامر بشنق ذلك النصراني فشنق على باب القصر وارسل بشنق منشا فشنق على احد ابواب دمشق وصادر اموالهما وقد روى هذا الخبر قبل ابن اياس ابن الأثير ج ٩ ص ٤٠ ونسب الحادثة ايضاً الى العزيز بالله والد الحاكم بأمر الله

(٣) في الأصل المنسى

(٤) في كتاب تاريخ يحيى بن سعيد الأنطاكي ص ١٩٩ ان الحاكم بأمر الله قتلهُ قبل مقتل الحسين بن جوهر القائد بتسعة اشهر ويقول ان مقتل الحسين كان في جمادى الآخرة من سنة ٤٠١ هـ ١٠١١ م

الأمر اليه مدّة اعتقالهِ ثم أُطلق الوزير وعادَ الى ما كان عليه وكان الى خبر الشرطتين(١) العليا والسفلى وتنّيس(٢) ودمياط والفرما والجفار(٣) واستخلف على ذلك ولده وكاتبه وكان يسكن الدار المعروفة قديمًا بهِ وشرّفها الله تعالى بملك السيّد الأجل المأمون لها وسكنه بها(١ ٢) وهي من الآدر(٤) السعيدة المشهورة بالبركة

ابو الحسن عليّ بن عمر العداس(٥)

لما توفي الوزير ابو الفرج في ذي الحجة من سنة ثمانين وثلثماية ضمن ابو الحسن هذا مال الدولة والنفقات وجلس في القصر في حجرةٍ مفردةٍ بمرتبة ديباجٍ ثم انقضت السنة وحوسب على دخلها وخرجها فوجد قد فسح ضياعًا معقودة وحلّها وولى عليها فاتّضع المال فأمر العزيز عليهِ السلام بمطالبتهِ فضمن الخسارة فخلع عليه وحُمل واقام ستة ايّام ثم امر عليه السلام باعتقالهِ في دار حسين الرايض(٦) وغُرّم بعض الخسارة وقبضت دوره بالمدينة والقاهرة وشهد لهُ من حاسبهُ انه ما ارتفق ولا اختزن ولكن خانه الضمان والأسعار ولم يزل معتقلاً الى ان رضي عنهُ وردّ زمام الدواوين ومحاسبة العمال بمصر والشام اليه فجلس ونظر وكانت مدّة اعتقالهِ سبعة وخمسين يومًا

(١) في الأصل الشرطتان

(٢) في الأصل وتنيس

(٣) في كتاب الانتصار بواسطة عقد الأمصار ج ٥ ص ٤٢ ان الحدّ الشمالي لديار مصر هو بحر الروم من رفح الى العريش ممتدًا على الجفار الى الفرما الى الطينة الى دمياط الى ساحل رشيد الى الاسكندرية الى برقة وفي ص ٤٣ ان تنّيس ودمياط كورة من كور الوجه البحري . اما الجفار فيقول عنه في ص ٥٢ انه المعروف برمل مصر وبه منازل للسفارة وعن الفرما في ص ٥٣ انّها بلدة بالرمل بالقرب من قطيا . اما دمياط فيقول عنها في ص ٨٠ أنّها فتحت في سنة ٢١ او ٢٢ هـ ٦٤١ او ٦٤٢ م واستمرت بأيدي المسلمين الى ان ملكها الفرنج في سنة ٢٣٨ هـ ٨٥٢ م ثم ارتدّوا عنها سنة ٢٣٩ هـ ٨٥٣ م حيث بُني عليها حصنها وظلّت كذلك بأيدي المسلمين الى ان استولى عليها الصليبيون سنة ٦١٦ هـ ١٢١٩ م فاستردّها المسلمون في سنة ٦١٨ هـ ١٢٢١ م ثم اعاد الفرنج عليها الكرّة فأخذوها سنة ٦٤٧ هـ ١٢٤٩ م حتى استرجعها المسلمون في سنة ٦٤٨ هـ ١٢٥٠ م ولا تزال من المدن العامرة الآهلة في الديار المصريّة

(٤) الآدر جمع دار وهي مقلوب أدْوُر وأدْوُر جمع القلة والكثير ديار

(٥) في اخبار مصر لابن ميسر ص ٥١ انه وزَرَ للعزيز بعد ابن كِلّس مدة سنة واحدة

(٦) هو حسين بن عبد الرحمن الرايض من بطانة الحاكم بامر الله وكان يمشي في ركابهِ الأيمن على ما ذكرهُ ابن ميسّر ص ٥٣

فلمّا قرأها قال لاحول ولا قوة الّا بالله واجتهد ان يعرف كاتبها فلم يقدر ولمّا اعتل علة الوفاة آخر السنة المذكورة ركب العزيز عليه السلام اليه عائدًا فقال له وددتُ لو انك تُبتاع(١) فابتاعك بملكي او تفدى فافديك بولدي فهل من حاجةٍ توصي بها يا يعقوب فبكى وقبل يده وقال امّا فيما يخصّني(٢) فانت ارعى لحقي(٣) من ان استرعيك اياه وارْأَف على من اخلفه من ان اوصيك بهِ لكنني(٤) انصح لك فيما يتعلق بدولتك سالم الروم ما سالموك واقنع من الحمدانيّة بالدعوة(٥) والسكّة ولا تُبق على مفرج بن دغفل(٦) متى اعترضت(٧) لك فيه فرصة ومات فأمر العزيز عليه السلام بأن يُدفن في داره(٨) في قبّةٍ كان بناها وصلّى عليه ولحدهُ بيدهِ في قبرهِ وانصرف حزينًا لفقدهِ وأَمَرَ ان تغلق الدواوين ايّامًا بعده وكان في اقطاعهِ من العزيز بالله عليه السلام مائة الف دينار ووُجد له من العبيد المماليك اربعة آلاف غلام والطائفة المنعوتة الى الآن بالوزيرية منسوبة اليه ووجد لهُ جوهر باربعمائة الف دينار (ب ٥) وبزّ من كل صنف بخمسمائة الف دينار وكان عليه للتجار ستة عشر الف دينار فقضاها العزيز عليه السلام عنه من بيت المال وفرّقت على قبرهِ(٩)

جَبر بن القاسم(١٠)

كان من كبراء الدولة واماثل اهل الحضرة وممن وصل من المغرب مع الإمام المعزّ لدين الله عليه السلام . ولمّا سار الإمام العزيز بالله صلّى الله عليه الى الشام كان خليفته على مصر وكانت الكتب التي ترد وتُقرَأُ على المنابر باسمهِ ولم يكن له لقب وَجُعل على الخراج احد اربعة هُوَ والحسن بن تأييد(١١) الله وعبد الله بن خلف المرصدي وعلي بن عمر العداس ولما اعتُقل الوزير ابو الفرج رُدّ

(١) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ وابن الأثير ج ٩ ص ٣٧ تُباع

(٢) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ فيما مضى

(٣) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ بحقي

(٤) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ ولكنّي

(٥) في الأصل الدوعة

(٦) في وفيات الاعيان ج ٢ ص ٤٤٢ بن دغفل بن جراح

(٧) في وفيات الاعيان ج ٢ ص ٤٤٢ ان عرضت

(٨) في وفيات الاعيان ج ٢ ص ٤٤٣ في دارهِ وهي المعروفة بدار الوزارة بالقاهرة داخل باب النصر

(٩) في طبقات الأطباء ج ١ ص ٢٣٧ وفي حسن المحاضرة ج ٢ ص ١٢٩ انه يعقوب بن يوسف بن كِلِّس

(١٠) في كتاب اتعاظ الحنفاء باخبار الخلفاء للمقريزي طبع لايبسك ص ١٠٠ :

ان المعزّ كان ولّاه الشرطة العليا في شعبان سنة ٣٧٤ هـ ٩٨٥ م

(١١) في الأصل تئيد

فمن اراد ان يبيعه باعه ومن اراد ان يعتقه عتقه وكان الوزير ابو الفرج في سنة سبعين وثلثمايـة احضر جماعة الفقها واهل الفتيا واخرج لهم كتاب فقه عمله وقال هذا عن مولانا الإمام العزيز بالله عليه السلام عن ابائه الكرام وقرأ عليهم رسالته وبعض كتاب الطهارة وهذا الكتاب يُعرف بالرسالة الوزيرية وحدّثني ابو الحسن (ب ۴) بن عُرْسٍ ان هذه الرسالة جمع على عملها اربعين فقيهـا . حكى ابو حيان التوحيدي (١) انه سألَ التميمي (٢) الشاعر المصري عن الصاحب بن عبّاد وعن ابي الفرج بن كِلِّس فقال في ابن كِلِّس ذاك رجلٌ لهُ دار ضيافة وله زوّارٌ كالقطر يُعطي على القصد والتأميل والطمع والطلب وليس عنده امتحان فالراحل شاكر ووزارته نيابة عن خلافة ووزارة ابن عبّاد نيابة (٣) عن عمالة وما ترتفع صلات ابنُ عباد عن ماية درهم الى الف درهم وانبل من ورد عليه البديهي (۴) وهو شيخه في العروض وعنه اخذ القوافي وبغتته وهدايته قال الشعر لم يزده في طول مقامه الى رحيله على خمسة آلاف درهم تفاريق وان اقل ضيف (٥) بمصر يصير اليه مثل هذا في اول يوم . ووُجدت رقعة في دار ابي الفرج في سنة ثمانين وثلثماية وهي السنة التي توفي فيها نسختها :

احـذروا مـن حـوادث الأزمان ‏ ‏ وتـوقّـوا طـوارق الحـدثان

قـد أمِـنـتم مـن الـزمان ونمتم ‏ ‏ ربّ خوف مكمّن (٦) في امان (٥١)

(١) هو علي بن محمد المتوفى بعد سنة ٤٠٠ هـ ١٠٠٩ م وترجمته في معجم الادباء لياقوت ج ٥ ص ٣٨٠

(٢) الراجح انه التميمي المعروف بسطل وكان من مصر وقد ذكر ابو حيان في كتاب الوزيرين انه كان معه في دار الصاحب ابن عباد (راجع معجم الادباء لياقوت ج ٢ ص ٣٩٣)

(٣) في الأصل خلافة نيابة

(۴) في يتيمة الدهر في شعراء اهل العصر للثعالبي ج ٣ ص ١٩٣ ترجمة لأبي الحسن علي بن محمد البديهي وقد ذكرهُ بين الشعراء الطارئين على الصاحب بن عباد ويُستدلّ منها ان الصاحب ما كان لينصفه بل كان ينتقده بقولهِ

تقول البيت في خمسين عاما ‏ ‏ فلِمْ سميت نفسك بالبديهي

ونقل ابن القفطي في كتابه اخبار الحكماء طبع لايبسك ص ٢٨٣ وطبع مصر ص ١٨٦ في ترجمة محمد بن طاهر المعروف بأبي سليمان السجستاني المنطقي شعرا للبديهيّ يهجوه فيه ويعرض بعيوبه وهو

ابـو سـليمـان عـالم فطن ‏ ‏ ما هو في علمه بمُنْتَقَصِ

لكن تطيرت عند رؤيته ‏ ‏ من عَوَرٍ موحشٍ ومن بَرَصِ

وبابنهِ مثل ما بوالدهِ ‏ ‏ وهذه قصة من القصصِ

(٥) في الأصل ضيفا — (٦) في الأصل ممكن

وكان ابن كِلِّس متكلمًا على مذهبه فشرح الله صدره للإسلام فنزل الجامع وصلى الغداة جماعة يوم الاثنين لثماني عشرة ليلة خلت من شعبان سنة خمسين وثلثمائة واظهر اسلامهُ وبلغ خبره الى كافور فسرّه ذلك وعاد من الجامع الى دار كافور فخلع عليه غلالةً ومُبطنَة ودراعةً وعمامةً وزادت مرتبته عنده وسار الى الغرب(١) وخدم الإمام المعز لدين الله(٢) امير المؤمنين صلّى الله عليه وخصّ بخدمته(٣) وتولّى(٤) اموره(٥) وفي شهر رمضان سنة ثمان وستين وثلثمائة لقّبه بالوزير الأجلّ(٤ا) وامر ان لا يخاطبه احد ولا يكاتبه الّا به وخلع عليه وحُمل ورسم له في محرّم سنة ثلاثٍ وسبعين وثلثمائة ان يبدأ في مكاتباته باسمهِ على عُنوانات الكتب النافذة منه وخرج توقيع العزيز عليه السلام بذلك وفي هذه السنة اعتقله في القصر ورد الأمر الى جَبْر بن القاسم فاقام معتقلاً شهورًا ثم اطلقه في سنة اربع وسبعين وثلثمائة وحمله على الخيل بالسروج واللجم الثقال وقُرئَ له سجل بردّهُ(٦) الى ما كان له من تدبير الدولة ثم قُرئَ له سجلٌ يهبهُ خمس مائة من الناشئيّة والف غلام من المغاربة لا رجعة فيهم ولا مثنويّة وانا ملّكناه اعناقهم وحكّمناه فيهم

ووضعها على عينهِ وقال امّا فيما يخصّني فانك ارعى لحقي من ان اوصيك بمخلفي ولكن فيما يتعلق بدولتك سالم الحمدانية ما سالموك واقنع منهم بالدعة (كذا) وان ظفرت بالمفرج فلا تبق عليه فلما مات حزن العزيز عليه وحضر جنازته وصلّى عليه ولحده بيده في قصرهِ واغلق الدواوين عدة ايّام واستوزر بعده ابا عبد الله الموصلي ثم صرفه وقلّد عيسى بن نسطورس النصراني فمال الى النصارى وولاهم واستناب بالشام يهوديًا يعرف بمنشا ففعل مع اليهود مثل ما فعل عيسى مع النصارى وجرى على المسلمين تحامل عظيم الخ

وقال الذهبي عنه في تاريخ دول الأسلام المختصر ج ١ ص ١٨٠ طبع الهند بما لا يخرج عمّا نقله ابن خلكان عن ابن عساكر

(١) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ المغرب

(٢) المعز لدين الله ابو تميم معد بن المنصور بالله ابي الطاهر اسمعيل بن القائم بأمر الله ابي القاسم محمد ويدعى نزار بن المهدي بالله ابي محمد عبيد الله واضع اساس الدولة العبيدية بالمغرب وقد توفي المعزّ في شهر ربيع الآخر سنة ٣٦٥ هـ ٩٧٥ م وترجمته في وفيات الاعيان ج ٢ ص١٣٣

(٣) في اخبار مصر لابن ميسر ص ٤٥ ان المعزّ قلّد ابن كِلِّس الخراج ووجوه الأموال والحسبة والسواحل والأعشار والجوالي والاحباس والمواريث والشرطتين وجميع ما ينضاف الى ذلك ومعه عسلوج بن الحسن في سنة ٣٦٣ هـ ٩٧٣ م

(٤) في الأصل وتولاّ

(٥) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ وتولى امور العزيز في مستهل رمضان سنة ثمان وستين وثلثمائة ولقبه بالوزارة وامر ان لا يخاطبه احد الّا بها ولا يكاتب الّا بذلك ثم اعتقله في سنة ثلاثٍ وسبعين وثلثماية في القصر فاقام معتقلاً شهورًا ثم اطلقه في سنة اربع وسبعين وردّه الى ما كان عليه اه ٠ والغريب ان ابن خلكان ينقل هذه العبارات عن ابن الصيرفي من كتابهِ هذا والأرجح انه كان يلخّصها تلخيصًا بعد ما قدّم له ترجمة ممتعة ٠

(٦) في الأصل بردّهِ

احمال كتان فاخذها وفتحها فوجد فيها عشرين الف دينار فباع (١) الكتان وحمل الجميع وسار الى الرملة لحفر الدار واخرج المال وهو عشرون الف دينار ووجد ثلاثين الف دينار فازداد محله في قلبهِ وتصوره بالثقة ونظر في تركة ابن هُرون (٢) (ب ٣) واستقصى وحمل منها مالاً كثيرًا ثم وافى (٣) وقد زاد حاله عنده فأرسل اليه صلة كبيرة فأخذ منها الف درهم وردّ الباقي) (٤) وقال هذه كفايتي فزاد امره عنده حتى انه كان يشاورهُ في اكثر امورهِ (وكلّما رُفع اليهِ حسابٌ امر بدفعه اليه يتأمله) (٥).

وقال عبد الله اخو مسلم العلوي (٦) رأيت يعقوب يسار كافورًا قائمًا فلما مضى قال لي كافور اي وزير بين جنبيه

(١) في الأصل فأباع

(٢) في الأصل هرواز

(٣) في الأصل وافا

(٤) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ العبارة التي بين هلالين جاءت كما يأتي : ان في دار ابن البلدي بالرملة عشرين الف دينار مدفونة في موضع وقد توفي فكتب يعقوب الى كافور رقعة يقول ان في دار ابن البلدي بالرملة عشرين الف دينار مدفونة في موضع اعرفه وانا اخرج احملها فأجابه الى ذلك وانفذ معه البغال لحملها وورد الخبر بموت بُكير بن هُرون التاجر فجعل اليه النظر في تركتهِ واتفق موت يهودي بالفرما ومعه احمال كتان فاخذها وفتحها فوجد فيها عشرين الف دينار فكتب الى كافور بذلك فتبرّك به وكتب اليه يحملها فباع الكتان وحمل الجميع وسار الى الرملة لحفر الدار التي لابن البلدي واخرج المال وهو ثلاثون الف دينار فكتب الى كافور عرّفت الأستاذ انها عشرون الف دينار فوجدتها ثلاثين الف دينار فازداد محله من قلبهِ وتصورهُ بالثقة ونظر في تركة ابن هُرون واستقصى وحمل منها مالاً كثيرًا فأرسل اليه كافور صلة كبيرة فأخذ منها الف درهم وردّ الباقي

(٥) العبارة التي تبتدئُ بكلّما لم تُذكر في وفيات الأعيان

(٦) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ رأيت يعقوب قائمًا يسار كافورًا وقد نقل ابن خلكان ترجمة الوزير في ص ٤٤٣ عن ابن عساكر صاحب تاريخ دمشق بما ملخصه :

انه كان من اهل بغداد خبيثًا ذا مكر وله حيل ودهاء وفيه فطنة وذكاء وكان في قديم امره خرج الى الشام فنزل الرملة وصار بها وكيلاً فكسر اموال التجار وهرب الى مصر فتاجر كافورًا الاخشيدي فرأى منه فطنة وسياسة ومعرفة بأمر الضياع فقال لو كان مسلمًا لصلح ان يكون وزيرًا فطمع في الوزارة فأسلم وبلغ ما بلغ وان مولده كان ببغداد في سنة ٣١٨ ﻫ ٩٣٠ م ووفاته ليلة الأحد على صباح الاثنين لخمس خلون من ذي الحجة سنة ٣٨٠ ﻫ ٩٩١ م وكُفّن في خمسين ثوبًا ويقال انه كُفّن وحنط بما مبلغه عشرة آلاف دينار ورثاه مائة شاعر وركب الخليفة في جنازته بغير مظلة وشمع وهو يقول «وا اسفي عليك يا وزير»

وقال ابن الأثير ج ٩ ص ٢٧ طبع مصر سنة ١٣٠٣ ﻫ ١٨٨٥ م في حوادث سنة ٣٨٠ ﻫ ٩٩١ م «وفيها توفي ابو الفرج يعقوب بن يوسف وزير العزيز صاحب مصر وكان كامل الأوصاف متمكنا من صاحبه فلما مرض عاده العزيز صاحب مصر وقال وددت انك تُباع فابتاعك بملكي فهل من حاجة توصي بها فبكى وقبل يده

الصاحب بن عبّاد (١) في كتاب الوزرآء والكتاب للدولة العباسيّة الذي اورد فيهِ جُملاً من اخبارهم ونبذًا من آثارهم اذ كان الاستقصاء لا يليق بكلّ تصنيفٍ لا سيّما اذا خدم به سلطان ينفق اوقاته في تدبير دولة واقامة سنّة واستضافة مملكة واذا بقيت من زمانهِ فضلة استعجل بها جُزاً (٢) من الراحة يستعين بهِ على ما يستأنفه من مهمّاته ويتخذ متخذًا على ما يتضيهِ من عزماته وقد جعل المملوك هذه الخدمة لاستقبال الدولة الطاهرة بالمعزيّة القاهرة وبدأ بمن اصطفاه الإمام العزيز بالله امير المؤمنين صلّى الله عليه للوزارة واهّله لشرف السفارة لأن الإمام المعزّ لدين الله عليه السلام كان يباشر التدبير بنفسهِ ولا يعوّل فيه على غيره والله تعالى يعين على ما يحظي ويرشد الى ما يوافق ويرضي بفضله وطوله وقوّتهِ (١ ٣) وحوله .

خلافة الإمام العزيز بالله صلّى الله عليه

الوزير ابو الفرج يعقوب بن كِلّس

كان يهوديًّا كاتبًا (٣) صائنًا لنفسهِ محافظًا على دينهِ جميل المعاملة مع التجار فيما يتولّاه واتّصل بخدمة كافور الأخشيدي (٤) فحمد خدمته وردّ اليه زمام ديوانه بالشام ومصر (٥) فضبطه (٦) على حسب ارادتهِ وكان سبب حظوته عنده ان يهوديًّا قال له (ان في دار ابن البلدي عشرين الف دينار وقد توفي فكتب يعقوب الى كافور رقعة يقول فيها ان بالرملة عشرين الف دينار مدفونة في موضعٍ اعرفه وانا اخرج احملها فاجابه الى ذلك وانفذ معه البغال لحملها وورد الخبر بموت بُكير ابن هُرون (٧) التاجر فجعل اليه النظر في تركته واتفق موت يهوديّ بالفرما ومعه

(١) الصاحب هو ابو القاسم اسمٰعيل بن عباد الطالقاني المتوفى سنة ٣٨٥ هـ ٩٩٠ م وقد تُرجم في يتيمة الدهر للثعالبي ج ٣ ص ٣١ وفي نزهة الالباء في طبقات الادباء للأنباري طبع حجر ص ٣٩٧ وفي معجم الأدباء لياقوت ج ٢ ص ٢٧٣ وفي وفيات الأعيان ج ٢ ص ٩٣

(٢) في الأصل جزآء

(٣) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ كاتبًا يهوديًّا

(٤) في الأصل الاخشيذي ولكافور ترجمة مسهبة في وفيات الأعيان ج ١ ص ٥٤٥ وقد توفي سنة ٣٥٦ هـ ٩٦٧ م ويقال سنة ٣٥٥ هـ ٩٦٦ م وعلى رواية سنة ٣٥٧ هـ ٩٦٨ م

(٥) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ بمصر والشام

(٦) في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢ فضبطه له

(٧) في الأصل هروار

كل كربة وغمّة والسالكين فيمن استخلفهم الله عليهم مسالك العدل والرحمة . من الفروض الواجبة (ب١) والحقوق اللازبة التي اتفقت الأمم على وجوبها واجمعت وفُطرت النفوس على القيام بها وطُبعت بذل المجهود في شكر المنعِم المحسِن والمبالغة في ذلك بغاية المستطاع المُمكِن والشكر كالإيمان في انّهُ اعتقادٌ بالقلب وقولٌ باللسان ولمّا كان السيّد الأجلّ المأمون تاج الخلافة عزّ الإسلام فخر الأنام نظام الدين خالصة امير المؤمنين اعانه الله على مصالح المسلمين ووفّقهُ في خدمة امير المؤمنين وادام لهُ العلوّ والبسطة والتمكين وثبت قدرته واعلى(١) كلمته وكبتَ(٢) بالذلّ من كفر فضله وجحد نعمته الذي خصّهُ(٣) الله تعالى بالشيم(٤) المرضيّة والفضائل الذاتيّة والعرضيّة والمفاخر التي حاز من شرفها ما لم يحز غيره من ملوك الأمم والمناقب التي(٥) جمع من غررها ما قصرت عن تأميله طامحات الهمم والاسباب الدالة على عناية اللهِ تعالى بهِ في كل وقتٍ وحين والأحوال الموجبة ان يُمثل له بقولهِ تعالى (أ ٢) «ولقد اصطفيناه في الدنيا وانه في الآخرةِ لمن الصالحين» قد عمّ الخلائق بكرمهِ ووسمهم بنعمهِ ووسعهم بفضلهِ وجوده وغمرهم بالعطاء الجزل على عزّةٍ وجوده واولاهم من المنن ما وقفهم على حمده وشكره ووالى(٦) عندهم من المنح ما لا يفترون عن وصفهِ ولا يسأمون من(٧) ذكرهِ وكان المملوك قد اخذ من ذلك باوفى(٨) الجزء واوفر السهم وادرك منهُ ما استفاد بهِ من الزمان الغليظ الجهم وبلغ من الأغراض ما لم يكن به طامعا ونال من الآمال ما جعل الحظّ له سامعًا طائعا وحاز من الإحسان ما اعتمد معهُ قصد الدعاء وتوخّيه ووصل الى اقصى ما رجاهُ في نفسهِ وولدهِ واخيه اوجب عليه الدين ان يستوعب في شكر هذا السيّد الأجل جهده وقادهُ الحرص الى ان يسطّر من مناقبه ما يستدعي الدعاء لهُ من المملوك وممّن يجيءُ بعده فضمّن هذا الجزء ذكره مع من تقدّم من سفرآء الدولة ووزرائها وسلاطينها وملوكها لتظهر آية فضله ويحصل اليقين(٩) انّ (ب ٢) الزمان لم يأت بمثله ويعلم انّهم وان شاركوه(١٠) في سيادة الأمّة فقد فارقوه فيما وفرهُ الله له من كرم الشيمة وشرف الهمّة وقصد فيهِ ما قصدهُ

(١) في الأصل اعلا
(٢) في الأصل وكتب
(٣) في الأصل حضّهُ
(٤) في الأصل به من الشم
(٥) في الأصل الذي
(٦) في الأصل ما وقفهم عن حمده وشكره ووالا
(٧) في الأصل يسمُون عن
(٨) في الأصل باوفا
(٩) في الأصل على ان
(١٠) في الأصل شركوه

كتاب

الإشارة الى من نال الوزارة

لابن منجب الصيرفي

رضي الله عنه

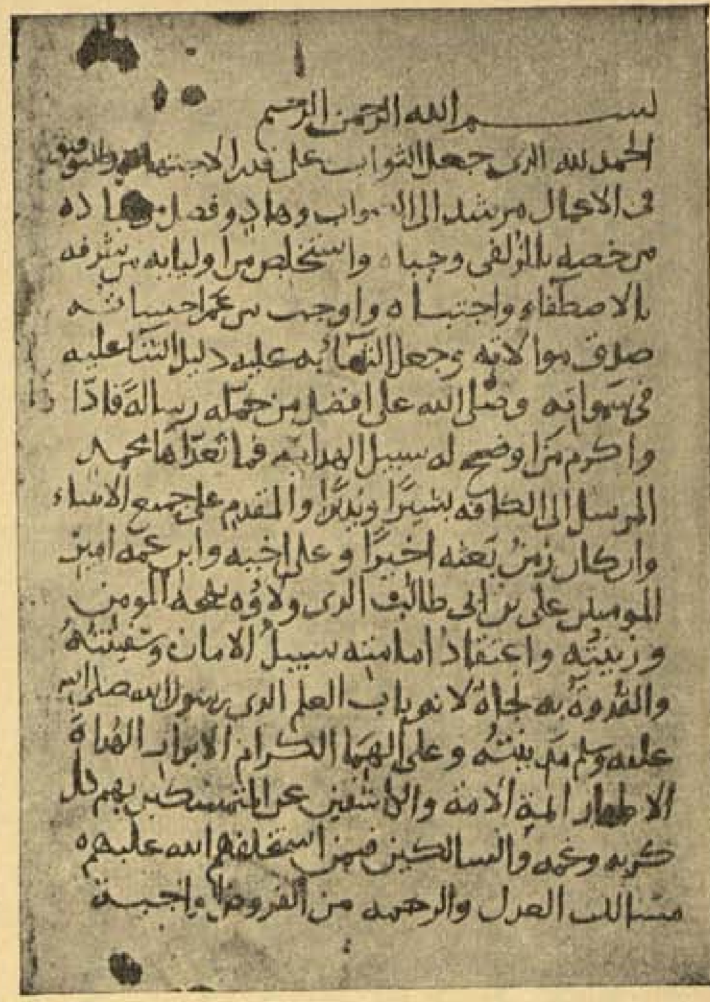
(١ أ)

بسم الله الرّحمن الرحيم

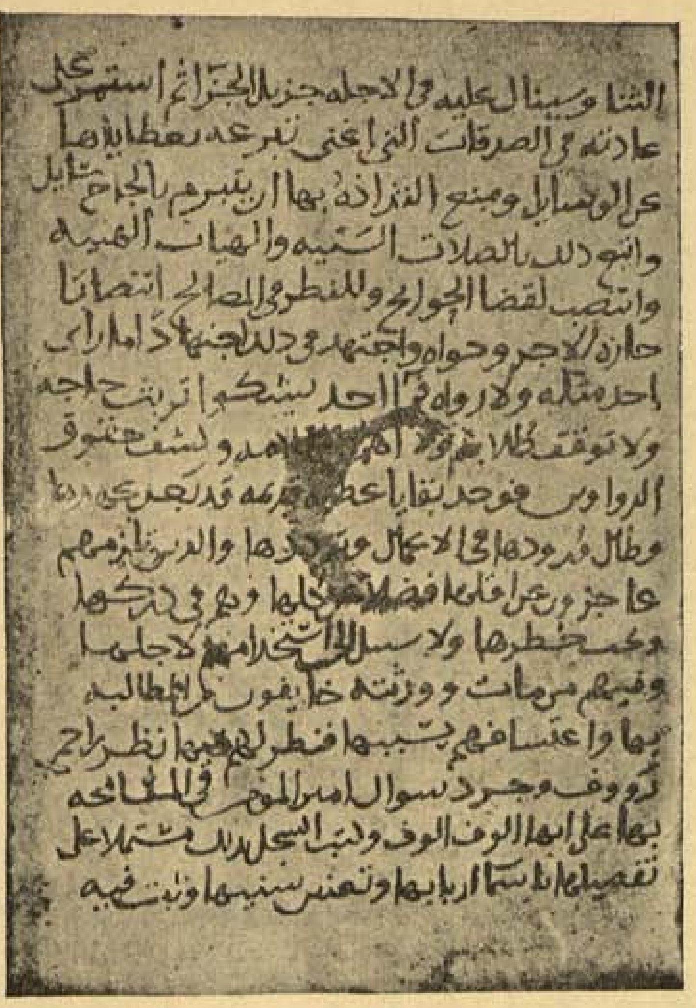
الحمد لله الذي جعل الثواب على قدر الإجتهاد والتوفيق في الأعمال مرشداً(١) الى الصواب وهادياً(٢) وفضّل من عباده من خصّهُ بالزلفى وحباه واستخلص من اوليائهِ من شرّفه بالاصطفاء واجتباه واوجب (على) من عمّه احسانه(٣) صدق موالاته وجعل الثناءُ بهِ عليهِ دليل الثناءَ عليه في سمواته وصلّى الله على افضل من حمّله رسالة فادّاها واكرم من اوضح له سبيل الهداية فما تعدّاها محمد المرسل الى الكافة بشيراً ونذيرا والمقدّم على جميع الانبياء وان كان زمن بعثه اخيرا وعلى اخيهِ وابن عمّه امير المؤمنين علي بن ابي طالب الذي ولاؤه بهجة المؤمن وزينته واعتقاد امامته سبيل الأمان وسفينته والقدوة به نجاة لأنّهُ باب العلم الذي رسول الله صلى الله عليه وسلّم مدينته وعلى آلهما الكرام الأبرار الهُداة الأطهار ائمة الأمّة والكاشفين عن المتمسّكين بهم

(١) في الأصل مرشدُ المجع

(٢) في الأصل وهادٍ ولعلّها سقطت جملة من الكلام (٣) في الأصل واوجب من عم احسانه



راموز الصفحة الثانية من ورقة الكتاب الأولى
(ب ١)



راموز الصفحة الثانية من ورقة الكتاب الأخيرة
(ب ٣٠)

من التبجيل والتكريم وان الإمام المستنصر بالله كان عند ما عهد اليه ونص بالخلافة عليه اوصاه ان يتخذ هذا السيد الأجل خليفة وخليلا ويجعله للإمامة زعيمًا وكفيلاً ويعذق به امر النظر والتقرير ويفوض اليه تدبير ما وراء السرير وانه عمل بهذه الوصية وحذا على تلك الامثلة النبويّة واسند اليه احوال العساكر والرعيّة وناط امر الكافة بعزمته الماضية وهمّته العليّة فكان قلمه بالسداد يرجف ولا يجفّ وسيفه من دماء ذوي العناد يَكِفُ(١) ولا يكفّ ورأيه في جسم مواد الفساد يرح ولا يخفّ فاوصاني ان اجعله لي كما كان له صَفِيًّا وظهيرًا وان لا استر عنه في الأمور صغيرًا ولا كبيرًا وان اقتدي به في ردّ الأحوال الى تكلفه واسناد الأسباب الى تدبيره الناهط(٢) مايط(٣) للخطب ومنتقله الى غير ذلك مما استودعني اياه والقاه الي من النص الذي يتضوّع نشره وريّاه نعمة من الله قضت لي بالسعد العمم ومنّة شهدت بالفضل المتين والحظّ الجسيم والله يؤتي ملكه من يشاء والله واسع عليم

«فتعزّوا معاشر الأولياء والأمراء والقواد والأجناد والرعايا والخدام حاضركم وغائبكم ودانيكم وقاصيكم عن الإمام المنقول الى جنات الخلود واستبشروا بإمامكم هذا الإمام الحاضر الموجود وابتهجوا بكريم نظره المطالع لكم كواكب السعود ولكم من امير المؤمنين ان لا يغمض جفنًا عن مصالحكم (٤) وان يتوخ ما عاد بميامنكم ومناجحكم وان يحسن السيرة فيكم ويرفع اذى من يعاديكم ويتفقد مصلحة حاضركم وباديكم ولأمير المؤمنين عليكم ان تعتقدوا موالاته بخالص الطويّة وتجمعوا له في الطاعة بين العمل والنيّة وتدخلوا في البيعةِ بصدورٍ منشرحة وآمالٍ منفسحة وضمائر يقينيّة وبصائر في الولاء قويّة وان تقوموا بشروط بيعته وتنهضوا بفروض نعمته وتبذلوا الطارف والتالد في حقوق خدمته وتتقربوا الى الله سبحانه بالمناصحة لدولته وامير المؤمنين يسأل الله ان تكون خلافته كافلة بالإقبال ضامنة ببلوغ الأماني والآمال وان يجعل ديمها دائمة بالخيرات وقسمتها نامية على الأوقات ان شاء الله تعالى»

(١) في القاموس وَكَفَ البيت يَكِفُ وَكْفًا ووَكِيفًا وتوكافًا قَطَرَ

(٢) في الأصل والناهط وفي القاموس نَهَطَهُ بالرمح كمنعهُ طعنهُ

(٣) في الأصل ماهط وليست في كتب اللغة والمايط الجائر

(٤) في الأصل مصابكم

للجاحدون وجاء الحق وظهر امر الله وهم كارهون فحينئذٍ انزل الله عليه اتمامًا لحكمته التي لا يعترضها المعترضون ثم انكم بعد ذلك لميّتون ثم انكم يوم القيامة تبعثون صلى الله عليه وعلى اخيه وابن عمه ابينا امير المؤمنين علي بن ابي طالب الذي اكرمه الله بالمنزلة العليّة وانتخبه للإمامة رأفة بالبريّة وخصّه بغوامض علم التنزيل وجعل له مبرّة التعظم ومزيّة التفضيل وقطع بسيفه دابر من زلّ عن القصد وضلّ سواء السبيل وعلى الائمة من ذريتهما العترة الهادية من سلالتهما آبائنا الابرار المصطفين الأخيار ما تصرفت الأقدار وتوالى الليل والنهار وان الإمام المستعلي بالله امير المؤمنين قدس الله روحه كان ممن اكرمه الله بالإصطفا وخصّه بشرف الإجتبا ومكّن له في بلاده فامتدت افياء عدله واستخلفه في ارضه كما استخلف اباه من قبله وايده بما استرعاه اياه بهدايته وارشاده وامدّهُ بما استحفظه عليه بمواد توفيقه واسعاده ذلك هدى الله يهدي من يشاء من عباده فلم يزل لأعلام الدين رافعا ولشبه المضلين دافعا ولراية العدل ناشرًا وبالندى غامرًا وللعدوّ قاهرا الى ان استوفى المدة المحسوبة وبلغ الغاية الموهوبة فلو كانت الفضائل تزيد في الأعمار او تحمي من ضروب الأقدار او تؤخر ما سبق تقديمه في علم الواحد القهّار لحمى نفسه النفيسة كريم مجدها وشريف سمتها وكفاها خطير منصبها وعظم هيبتها ووقتها افعالها التي تستقي من منبع الرسالة وصانتها خلالها التي ترتقي الى مطلع الجلالة لكن الأعمار محررة مقسومة والآجال مقدرة معلومة والله تعالى يقول وبقوله يهتدي المهتدون ولكل امة اجل فاذا جاء اجلهم لا يستأخرون ساعة ولا يستقدمون . فامير المؤمنين يحتسب عند الله هذه الرزية التي عظم امرها وفدح وجرح خطبها وقدح وغدت لها القلوب واجفة والآمال كاسفة ومضاجع السكون منقضّة ومدامع العيون مرفضّة فانا لله وانا اليه راجعون . صبرًا على بلائه وتسليمًا لأمره وقضائه واقتداء بمن اثنى عليه في الكتاب انا وجدناه صابرًا نعم العبد انه اوّاب وقد كان الإمام المستعلي بالله قدس الله روحه عند نقلته جعل لي عقد الخلافة من بعدهِ واودعني ما حازه من ابيه عن جدّه وعهد الي ان اخلفه في العالم واجرى الكافة في العدل والاحسان على منهجه المتعالم واطلعني من العلوم على السرّ المكنون وافضى اليَّ من الحكمة بالغامض المصون واوصاني بالعطف على البرية والعمل فيهم بسيرتهم المرضية على علمي بما جبلني الله عليه من الفضل وخصّني به من ايثار العدل وانني فيما استرعيته سالك منهاجه عامل بموجب الشرف الذي عصب الله فيّ تاجه وكان مما القاه اليّ واوجبه عليّ ان اعلي محل السيد الأجل الأفضل من قلبه الكريم وما يجب له

نسخة السجل الذي كتبه ابن الصيرفي

لما توفي المستعلي بالله وتولى الخلافة ابنه الآمر باحكام الله

نقلاً عن كتاب حسن المحاضرة في اخبار مصر والقاهرة

للإمام السيوطي(١)

«من عبد الله ووليه ابي علي الآمر باحكام الله امير المؤمنين ابن الإمام المستعلي بالله الى كافة اولياء الدولة وامرائها وقوادها واجنادها ورعاياها شريفهم ومشروفهم وآمرهم ومأمورهم مغربيهم ومشرقيهم احمرهم واسودهم كبيرهم وصغيرهم بارك الله فيهم سلام عليكم فإن امير المؤمنين يحمد اليكم الله الذي لا اله الا هو ويسأله ان يصلي على جده محمد خاتم النبيين صلى الله عليه وعلى آله الطيبين الطاهرين الائمة المهديين وسلم تسليماً .

اما بعد فالحمد لله المنفرد بالثبات والدوام الباقي على تصرّم الليالي والأيام القاضي على اعمار خلقه بالتقضي والانصرام الجاعل نقض الأمور معقوداً بكلام الاتمام جاعل الموت حكماً يستوي فيه جميع الأنام ومنهلا لا يعتصم من ورده كرامة نبي ولا امام والقائل معزيّا لنبيه ولكافة امته كل من عليها فان ويبقى وجه ربكَ ذو الجلال والإكرام . الذي استرعى الائمة لهذه الأمّة ولم تخل الارض من انوارهم لطفا بعباده ونعمة وجعلهم مصابيح الشبه اذا غدت داجية مدلهمّة لتضيءَ للمؤمنين سبل الهداية ولا يكون امرهم عليهم غمة يحمده امير المؤمنين حمد شاكر على ما نقله فيه من درج الإنافة ونقله اليه من ميراث الخلافة صابر على الرزيّة التي اطار نجومها الألباب والفجيعة التي أثار(٢) طروقها الأسف والاكتئاب ويسأله ان يصلي على جدّه محمد خاتم انبيائه وسيّد رسله وامنائه ومجلي غياهب الكفر ومكشف غمائه الذي قام بما استودعه الله من امانته وحمّلهُ من اعباء رسالته ولم يزل هاديا الى الإيمان داعيا الى الرحمن حتى اذعن المعاندون واقر

(١) حسن المحاضرة ج ٢ ص ١٢ — (٢) في الأصل اطار وقد تكررت فاستبدلناها بما يدانيها

له انه سيّر نجيب الدولة ابا الحسن(١) الى اليمن وامرهُ ان يضرب السكة ويكتب عليها «الإمام المختار محمد بن نزار» وقيل بل سمَّ مِبضعًا ودفعه لِفصّاد الآمر فاعلمهُ بالقصّة فقبض عليه .

وكان مولد المأمون في سنة ٤٧٨ ﻫ ١٠٨٥ م او سنة ٤٧٩ ﻫ ١٠٨٦ م وكان من ذوي الرأي والمعرفة بتدبير الدول كريماً واسع الصدر سفّاكاً للدماء كثير التحرّز والتطلع الى احوال الناس من العامة والجند فكثر الوشاة في ايامه

هذا ما ذكره عنهُ ابن ميسّر(٢) وقد قال عنه ابن خلّكان(٣) في عرض كلامه على ترجمة الآمر بأحكام الله انه استولى على الآمر وقبح سمعته واساء سيرته فلمّا كثر ذلك منه قبض عليه الآمر واستصفى جميع امواله ثم قتله في رجب سنة ٥٢١ ﻫ ١١٢٧ م وصُلب بظاهر القاهرة وقتل معه خمسة من اخوته احدهم يُقال له المؤتمن وكان متكبّرًا متجبرًا خارجًا عن طوره وله اخبار مشهورة وكان الآمر سيئ الرأي جائر السيرة مستهترًا متظاهرًا باللهو واللعب الخ»

هذا ما علمناهُ من امر الوزير المأمون امّا الكتاب الذي نمثله الآن للطبع فيظهر من شكل خطّهِ الذي وضعنا منه راموزين بالتصوير الشمسي انه كُتب في القرن السادس من الهجرة النبويّة «القرن الثاني عشر للميلاد» اي القرن الذي عاش فيه المؤلف .

فعسى ان يحلّه اهل الأدب والتاريخ محلّهُ من القبول والله ولي التوفيق

عبد الله مخلص

بيت المقدس في ١٢ شوال سنة ١٣٤١ و ٢٨ مايو سنة ١٩٢٣

(١) في اخبار مصر لابن ميسر ص ٧٠ في حوادث سنة ٥٢١ ﻫ ١١٢٧ م : «فيها أُحضر نجيب الدولة داعي اليمن وكان المأمون قد سيره الى اليمن فبعث به صاحب اليمن فدخل على جملٍ وخلفه قرد يصفعه في يوم عاشورا وصلب

(٢) اخبار مصر ص ٦٩

(٣) وفيات الأعيان ج ٢ ص ١٩٨

عباراتهِ ولا سيّما عبارة «صلّى الله عليه» التي الحقها المؤلف باسم كل خليفة اتى على ذكرهِ وجاء بعد الناسخ من اهمل فيها المسخ والمحو وقد نقلناها طبق الأصل احتفاظًا بأمانة النقل كما اننا ارجعنا بعض الكلمات المغلوطة الى اصولها وقواعدها واشرنا الى اصلها وعلّقنا الحواشي على الأعلام والحوادث ومواضع الاشكال وتاريخ الوفيات بقدر ما وصل اليه جهدنا ووسعهُ اطّلاعنا

ومما يؤسف له ان الصفحات الأخيرة من الكتاب مخرومة . وترجمة الوزير الآمري(١) ابي عبد الله محمد بن ابي شجاع فاتك المعروف بابن البطائحي الّذي أُلّف هذا الكتاب برسمهِ حافلة بالعظائم فقد ذكر ابن ميسر في تاريخهِ «اخبار مصر» انه اوّل من عمل على احصاء سكان البلاد وتدوينها في قوائم خاصّة سمّاها ابن ميسر «اوراق التسقيع» ووضع اوراق السفر للداخل الى البلاد والخارج منها والتجسّس حتى بواسطة النساء اللاتي كنّ يجسنَ خلال الديار ويتسقّطن اخبار الناس الى مثل ذلك من التدابير التي اقتضتها مصلحة الحكومة وحفظ كيان الدولة في تلك الأوقات العصيبة . عمل كلّ ذلك وهو لم يَعِشْ اكثر من اربعٍ واربعين سنة قضى اربعًا منها في الاعتقال .

ويظهر ان دولة العلم والأدب قد قامت لها سوق نافقة في زمن وزارتهِ فتقدّم اليه العلماء بتآليفهم نذكر من ذلك كتاب سراج الملوك لمحمد بن الوليد بن محمد بن خلف القرشي الفهري الأندلسي المتوفى سنة ٥٢٠ هـ ١١٢٦ م وهو من الكتب الممتعة في السياسة والادارة وصنّف له الطبيب ابو جعفر يوسف بن احمد بن حسداي الشرح المأموني لكتاب الايمان من كتب ابقراط وهي اجلّ كتب هذه الصناعة .

وظلّ الوزير المأمون في الوزارة الى ليلة السبت لأربعٍ خلون من رمضان سنة ٥١٩ هـ ١١٢٥ م فقبض الآمر باحكام الله عليه وعلى اخوتهِ الخمسة مع ثلاثين رجلاً من خواصهِ واهلهِ واعتقلهُ وصلبهُ مع اخوتهِ في سنة ٥٢٢ هـ ١١٢٨ م

واختُلف في سبب القبض عليه فقيل انه بعث الى الأمير جعفر اخي الآمر يغريهِ بقتل اخيه ليقيمه مكانه في الخلافة فلمّا تقرّر الأمر على ذلك بلغ الشيخ الأجل ابا الحسن علي بن ابي اسامة ذلك وكان خصيصًا بالخليفة الآمر قريبًا منهُ واصابه اذىً كثيرٌ من المأمون فاعلم الآمر بالحال وذكر

(١) في سراج الملوك ص ٣ ذكرهُ باسم الوزير الأموي والأصح الآمري نسبة الى الآمر باحكام الله الذي انشأهُ

السنيّ البغدادي المتوفى سنة ٦٧٤ ﻫ ١٢٧٥ م صاحب الذيل على كتاب الوزراء لابن محسن المذكور وتاج الدين ابو الحسن علي بن انجب بن ساعي البغدادي المتوفى سنة ٦٧٤ ﻫ ١٢٧٥ م ايضًا مؤلف تاريخ الوزراء وخواند امير غياث الدين من لم نعرف تاريخ وفاته وله تاريخ الوزراء وهذه الكتب لا يزال امرها مجهولا .

وآخر ما اتّصل بنا من الكتب التي جاءت على تراجم الوزراء كتاب الفخري في الآداب السلطانيّة لمحمد بن علي بن طباطبا المعروف بابن الطقطقي الذي اتمّ كتابة سنة ٧٠١ ﻫ ١٣٠١ م فقد ترجم فيه وزراء الدولة العباسيّة وطُبع هذا الكتاب للمرة الأولى في غوطا سنة ١٢٧٧ ﻫ ١٨٦٠ م ثم في باريس سنة ١٣١٣ ﻫ ١٨٩٥ م وفي مصر سنة ١٣١٧ ﻫ ١٨٩٩ م وفيها ايضًا سنة ١٣٤٠ ﻫ ١٩٢١ م وقد ابتدأ المؤلّف كلامه في الوزارة بوصفٍ رشيقٍ موجز احببنا ايراده قال(١) :

« الوزير وسيط بين الملك ورعيّته فيجب ان يكون في طبعهِ شطرٌ يناسب طباع الملوك وشطرٌ يناسب طباع العوام ليعامل كلاًّ من الفريقين بما يوجب لهُ القبول والمحبّة والأمانة . والصدق رأس ماله . قيل اذا خان السفير بطل التدبير وقيل ليس لمكذوب رأيٌ والكفاية والشهامة من مهمّاتهِ والفطنة والتيقّظ والدهاء والحزم من ضروريّاته ولا يستغني ان يكون مفضالاً مطعامًا ليستميل بذلك الأعناق وليكون مشكورًا بكل لسان . والرفق والاناة والتثبت في الأمور والحلم والوقار ونفاذ القول مما لا بدّ له منه الى ان يقول :

« والوزارة لم تتمهّد قواعدها وتتقرر قوانينها الّا في دولة بني العبّاس فأمّا قبل ذلك فلم تكن مقنّنة القواعد ولا مقرّرة القوانين بل كان لكلّ واحدٍ من الملوك اتباع وحاشية فاذا حدث امرٌ استشار ذوي الحجى والآراء الصائبة فكلّ منهم يجري مجرى وزير فلما ملك بنو العباس تقرّرت قوانين الوزارة وسُمّيَ الوزير وزيرًا وكان قبل ذلك يسمى كاتبًا او مشيرًا .

« قال اهل اللغة الوَزَر الملجأ والمعتصم والوِزْر الثقل فالوزير اما مأخوذ من الوِزْر فيكون معناه انه يحمل الثقل او يكون مأخوذًا من الوَزَر فيكون المعنى انه يرجع ويلجأ الى رأيهِ وتدبيره وكيف تقلّبت لفظة وزر كانت دالة على الملجأ والثقل. اﻫ »

وقبل ان انهي كلامي ارى من الواجب الإشارة الى ما اعتور الكتاب من التشويه في بعض

(١) الفخري طبع مصر سنة ١٣١٧ ﻫ ١٨٩٩ م ص ١٣٥

ثم جاء بعدهم ابرٰهيم بن موسى الواسطي فعارض كتاب ابن داود ثم ابو عبد الله محمد بن احمد الفارسي وابو الحسين علي بن محمد بن المشاطة (١) وابو عبد الله محمد بن عبدوس الجهشياري (٢) الذين لم نتحقق سنيّ وفاتهم وعقبهم ابو بكر محمد بن يحيى بن عبد الله بن العباس الصولي المتوفى بين سنتي ٣٣٥-٣٣٦ ﻫ ٩٤٦-٩٤٧ م فصنفوا كتبًا في اخبار الوزراء

وصَنَع الصاحب ابو القاسم اسمٰعيل بن عبّاد بن عباس الطالقاني المتوفى سنة ٣٨٥ ﻫ ٩٩٠ م كتاباً أسماهُ «اخبار الوزراء» وألف علي بن محمد بن عباس المشهور بابي حيان التوحيدي المتوفى بعد سنة ٤٠٠ ﻫ ١٠٠٩ م كتاب الوزيرين وهما ابو الفضل العميد والصاحب بن عبّاد وجميع هذه الكتب لم تصل الينا

وجاء بعد هولآء ابو الحسن هلال بن المحسن بن ابرٰهيم بن هلال بن حسين الكاتب المعروف بابن الصابئ المتوفى سنة ٤٤٨ ﻫ ١٠٥٦ م فوضع كتابه المسمى «تاريخ الوزراء والأمراء» وقد مَثَّل ما وُجد منه للطبع المستشرق ﻫ. ف. آمدروز سنة ١٣٢٢ ﻫ ١٩٠٤ م في مطبعة الآباء اليسوعيين في بيروت

وعمل ابو الحسن محمد بن عبد الملك الهمذاني المتوفى سنة ٥٢١ ﻫ ١١٢٧ م كتابه اخبار الوزراء ولم نعلم عنه غير اسمه .

وممّن كتب في اخبار الوزراء نجم الدين ابو محمد عمارة بن ابي الحسن اليمني الفقيه المتوفى سنة ٥٦٩ ﻫ ١١٧٣ م فقد اتى في كتابهِ (النكت العصريّة في اخبار الوزراء المصريّة) على ذكر طائفةٍ صالحةٍ من الوزراء الذين عاصرهم وعاشرهم وقد طُبع هذا الكتاب في شالون من مدن فرنسا سنة ١٣١٥ ﻫ ١٨٩٧ م بعناية المستشرق هرتويغ درنبرغ الذي نقله الى اللّغة الافرنسية وطُبع ترجمتهُ في سنة ١٣٢٧ ﻫ ١٩٠٩ م

ومنهم خليل بن المحسن الذي لم نطلع على تاريخ وفاته والشيخ تاج الدين علي بن الحسين

(١) هكذا في كشف الظنون طبع القسطنطينية ج ١ ص ٩٣ اما في وفيات الأعيان ج ٢ ص ٨٦ فقد ذُكر الأول باسم «ابي عبد الله احمد بن القادسي» مؤلف اخبار الوزراء . وفي الفهرست لابن النديم ص ١٣٥ وفي معجم الأدباء لياقوت ج ٥ ص ١١٣ ذُكر الثاني باسم «ابي الحسن علي بن الحسن الملقّب بابن الماشطة» وانه عاش لما بعد سنة ٣١٠ ﻫ ٩٢٢ م ولكنهما لم يذكرا له مصنّفاً يتعلق باخبار الوزراء

(٢) الجهشياري كان في زمن وزارة ابي الحسن علي بن عيسى الثانية التي ابتدأت من سنة ٣١٦ ﻫ ٩٢٨ م

"وفي يوم الأحد لعشرٍ بقين من صفر توفي الشيخ الفاضل ابو القاسم علي بن منجب بن سليمان الكاتب المعروف بابن الصيرفي المنعوت بتاج الرياسة صاحب الرسائل اخذ صناعة الترسل عن ثقة الملك ابي العُلا صاعد بن مفرج صاحب ديوان الجيش ثم انتقل منه الى ديوان الانشاء وبه الشريف سناء الملك ابو محمد الحسين الزيدي ثم تفرّد بالديوان فصار فيه بمفردهِ وكان ابوه صيرفيّاً وجدّه كاتباً ومولده بمصر يوم السبت لثمانٍ بقين من شعبان سنة ثلاث وستين واربعمائة "١١٧٠ م" وله تصانيف عدة في الأدب والتاريخ والترسل وله شعر اه .

وقد ذكر شمس الدين محمد بن الزيّات المتوفى سنة ٨٠٤ هـ ١٤٠١ م في كتابهِ الكواكب السيارة في ترتيب الزيارة ان لأولاد الصيرفي تربة في القرافة الكبرى بالقاهرة(١) وقال ان احدهم ولم يسمِّهِ كان معدوداً من قضاة مصر وان لهم نسبة طويلة منقوشة على الشباك(٢) بيد ان القاضي الذي عناه ابن الزيّات هو على ما نظن محمد بن بدر الصيرفي المتوفى سنة ٣٣٠ هـ ٩٤١ م وقد ذكره احمد بن عبد الرحمن بن برد في ذيله على اخبار قضاة مصر للكندي(٣) واحمد بن حجر العسقلاني في كتابه رفع الإصر عن قضاة مصر(٤) فاستبعدنا ان تكون النسبة المنقوشة على الشباك راجعة الى القاضي المذكور الذي نُسب الى مولى ابيه يحيى بن حكم الكناني الصيرفي ورجّحنا انها لابن منجب الصيرفي بالنظر لقرب عهدها منه وبعدها عن القاضي الذي كانت وفاته قبل اربعة قرون من عهد ابن الزيّات

وبعدُ فإنّ اوّل من دوّن اخبار الوزراء على ما اتصل بنا هو ابو عبد الله محمد بن داود بن الجراح المتوفى سنة ٢٩٦ هـ ٩٠٨ م بتأليفه كتاب الوزراء ثم تابعه على ذلك احمد بن عبد الله الثقفي المعروف بحمار العزير المتوفى سنة ٣١٠ هـ ٩٢٢ م فألّف كتاب الزيادة في اخبار الوزراء ثم نحجَ على منوالهما ابو الحسن علي بن الفتح الكاتب المعروف بالمطوّق وانتهى فيه الى ايام الوزير ابي القاسم عبيد الله بن محمد الكَلْوَذاني الذي وَزَر للعباسيين سنة ٣١٩ هـ ٩٣١ م وعاش لما بعد سنة ٣٣٦ هـ ٩٤٧ م .

وجاء على اثرهم ابرهيم بن محمد بن نفطويه المتوفى سنة ٣٢٣ هـ ٩٣٤ م فصنّف كتاب الوزراء .

(١) الكواكب السيارة ص ١٨٩
(٢) الكواكب السيارة ص ١٩٩
(٣) الولاة والقضاة ص ٥٤٠
(٤) الولاة والقضاة ص ٥٥٧

ولا غيرهم ممن ادّعى الخلافة خروجاً(١) فلم يهتمّ بالرجوع الى حسن المحاضرة الذي ذكر فيه دولة العبيديين وسواهم ممَّن حكمَ مصر من الدول

ولم يفرد احدٌ من المترجمين ترجمة خاصة بابن الصيرفي الّا ياقوت الحموي المتوفي سنة ٦٢٦ ﻫ ١٢٢٨ م فقد ترجمهُ في معجم الأدباء(٢) ترجمة حسنة ومع ان ياقوت يقول بوفاته بعد سنة ٥٥٠ ﻫ ١١٥٥ م فإن محمد بن علي بن يوسف بن جلب المعروف بابن ميسّر المتوفى سنة ٦٧٧ ﻫ ١٢٧٨ م(٣) قد اتى في اخبار مصر على تاريخ مولده ووفاتهِ وشيءٍ من ترجمته بما يخالف رواية ياقوت فقال في حوادث سنة ٥٤٢ ﻫ ١١٤٧ م :

(١) قانون ديوان الرسائل ص ١٠

(٢) في معجم الادباء ج ٥ ص ٤٢٢ :

«علي بن منجب بن سليمان الصيرفي ابو القاسم

«احد فضلاء المصريين وبلغائهم . مسمّ ذلك لهُ غير منازع فيه . وكان ابوه صيرفياً واشتهى هو الكتابة فهر فيها . مات في ايام الصالح بن رزيك بعد سنة ٥٥٠ وقد اشتهر ذكره وعلا شانه في البلاغة والشعر والخطّ فانه كتب خطّاً مليحاً وسلك فيه طريقة غريبة واشتغل بكتابة الجيش والخراج مدة ثم استخدمهُ الأفضل ابن امير الجيوش وزير المصريين في ديوان المكاتبات ورفع من قدرهِ وشهره ثم اراد ان يعزل الشيخ ابن اسامة عن ديوان الإنشاء ويفرد ابن الصيرفي بهِ واستشار في ذلك بعض خواصهِ ومن يأنس بهِ فقال لهُ ان قدرت ان تفدي ابن ابي اسامة من الموت يوماً واحداً بنصف مملكتك فافعل ذلك ولا تخل الدولة منه فانه جمالها فأضربَ عن ابن الصيرفي ومات الأفضل وخدم الحافظ المسمى بالخلافة بمصر ولابن الصيرفي من التصانيف «كتاب الإشارة فيمن نال الوزارة . كتاب عمدة المحادثة . كتاب عقائل الفضائل . كتاب استنزال الرحمة . كتاب منائح القرائح . كتاب ردّ المظالم . كتاب لمح الملح . كتاب في السكر ولهُ غير ذلك من التصانيف وله اختيارات كثيرة لدواوين الشعراء كديوان ابن السراج وابي العلاء المعرّي وغيرها ومن شعرهِ قوله :

لمّا غدوت مليك الأرض افضل من جلّت مفاخره عن كلّ اطراء
تغايرت ادوات النطق فيك على ما يصنع الناس من نظم وانشاء

ولهُ :

لا يبلغ الغاية القصوى بهمته الا اخو الحرب والجرد السلاهيب
يطوي حشاه اذا ما الليل عانقه على وشيج من الخطّي مخضوب

ولهُ :

هذي مناقب قد اغناه ايسرها عن الذي شرعت آباؤه الاول
قد جاوزت مطلع الجوزاء وارتفعت بحيث ينحطّ عنها الحوت والحمل

ولابن الصيرفيّ رسائل انشأها عن ملوك مصر تزيد على اربع مجلدات . اهـ»

(٣) اخبار مصر لابن ميسر طبع المعهد العلمي الفرنسي بمصر ج ٢ ص ٨٧ ولم يُطبع غير هذا الجزء من الكتاب

النفائس الرائعة والكتب القيمة التي فرّقها الفتح الصلاحي ايدي سبا حتى لا اكاد اذكر ذلك الّا واعدّهُ نقطة سوداء في صحائف ذلك الرجل العظيم البيضاء .

ومع احترامي لبهجت بك واعترافي له بفضل التقدم استميح منه العذرَ فأقول ان سجلّ ركوب غرّة السنة الذي عزاه لابن الصيرفي (١) لم يقم دليلٌ على انه له بواضح ما قالهُ القلقشندي (٢) :

"الأول البشارة بالسلامة في الركوب في غرّة السنة وقد تقدم الكلام على صورة ذلك الموكب في الكلام على ترتيب المملكة في الدولة الفاطميّة بالديار المصريّة في المقالة الثانية وهذه نسخة كتاب في معنى ذلك اورده ابو الفضل الصوري في تذكرته وهي الخ"

والظاهر ان بهجت بك لمّا رأى صاحب الصبح ينقل بعض فصول قانون ديوان الرسائل برمّتها من تذكرة ابن الصوري (٣) والفاهُ يعزو اليه ذلك السجلّ رجّح انه لابن الصيرفي مع ان تذكرة ابن الصوري قد تكون كنّاشاً جمع ما اختارهُ له صاحبه ودوّنه فيه فجاءت فيه بعض فصول ابن الصيرفي وقد يكون السجل لغيرهِ لأنه لم يذكر تاريخ تسطيره

وكذلك القول في سجل البشارة بركوب الخليفة في عيد الفطر فقد نسبهُ اليه مع ان القلقشندي (٤) لم يصرّح على انه لابن الصيرفي وقد علمت مما مرّ بك ان ابن الصيرفي لم يكن منفرداً في رياسة ديوان الرسائل في عهد الحافظ لدين الله فقد يتفق ان يكون لزميلهِ او لكاتب آخر من كتاب الديوان

وممّا يجدرُ ذكره في هذا الباب ان اوّل سجل كتبه ابن الصيرفي كان سنة ٤٩٥ هـ "١١٠١ م" لمّا توفي المستعلي وبُويع لابنه الآمر باحكام الله كما سبق بيانه لا كما ظنّ بهجت بك انّ اول سجل كتبه كان سنة ٤٩٧ هـ ١١٠٣ م (٥) وقد ذكر السيوطي السجلّ الأوّل في حسن المحاضرة في اخبار مصر والقاهرة (٦) وسننقله بالحرف في آخر هذا التصدير اتماماً لما نشرهُ على بك بهجت من سجلات ابن الصيرفي .

ولعلَّ بهجت بك خُدع بما قالهُ السيوطي في تاريخ الخلفاء انه لم يذكر احداً من العبيديين

(١) قانون ديوان الرسائل ص ٢٥
(٢) صبح الأعشى ج ٨ ص ٣١٤
(٣) قانون ديوان الرسائل ص ١٤
(٤) صبح الأعشى ج ٨ ص ٣٢١
(٥) قانون ديوان الرسائل ص ١٥
(٦) حسن المحاضرة ج ٢ ص ١٩

الى ان توفي ومعه امين الدين تاج الرياسة ابو القاسم علي (بن منجب بن)(١) سليمان المعروف بابن الصيرفي الخ "

وقرأت عنه نتفاً في خطط المقريزي المتوفى سنة ٨٤٥ ﻫ ١٤٤١ م وصبح الأعشى ومختصره ضوء الصبح المسفر للقلقشندي المتوفى سنة ٨٢١ ﻫ ١٤١٨ م لم أرَ حاجة لنقلها لأن العلامة الأثري علي بك بهجت المصري الذي نشر سنة ١٣٢٣ ﻫ ١٩٠٥ م كتاب " قانون ديوان الرسائل " للمؤلف المذكور كفاني مؤونة البحث عن ذلك بالمقدمة الممتعة التي بسطها للكتيّب المذكور الذي لم يُكتب لي الاطلاع عليه الّا في هذه الأيام وقد هداني اليه كتاب تاريخ آداب اللغة العربية(٢) تأليف جرجي زيدان المتوفى سنة ١٣٣٢ ﻫ ١٩١٤ م

اقول الكتيّب لأنه مثل هذه الرسالة صغير الحجم كبير الفائدة ويماثلها في انه منقول عن نسخةٍ وحيدةٍ محفوظة في خزانة كتب جامعة كمبرتش في انكلترا كما ان رسالتنا هذه منقولة عن النسخة الفريدة التي ظفرنا بها في الخزانة الخالديّة .

وقد المّ بهجت بك في مقدمته بجميع ما استطاع الوقوف عليه من سيرة حياة المؤلف والسجلات التي كتبها بدواعٍ مختلفة من ديوان الرسائل بما ملخّصهُ :

ان ابن منجب كان من الاعيان المعروفين منذ سنة ٤٧٨ ﻫ " ١٠٨٥ م " وانه تولّى ديوان الانشاء على عهد الآمر باحكام الله سنة ٤٩٥ ﻫ " ١١٠١ م " وانه استمرّ على عمله حتى سنة ٥٣٦ ﻫ " ١١٤١ م " وان اوّل سجلّ كتبه كان سنة ٤٩٧ ﻫ " ١١٠٣ م " بسبب تحويل السنة الخراجيّة القبطيّة الى السنة الهلاليّة العربيّة وانه عاش من العمر ما يناهز التسعين :

ولم يقتصر بهجت بك على ذكر السجلات التي انشأها المترجَم بهِ بل جَاء على كثيرٍ من اوضاع الدولة العربيّة المسماة بالفاطميّة او العبيديّة التي تأسست بمصر سنة ٣٥٨ ﻫ ٩٦٨ م وانقرضت على يدي صلاح الدين الأيوبي سنة ٥٦٧ ﻫ ١١٧١ م بعد ان تركت في العالم الأسلامي اثراً مذكوراً من بهاء الملك وتبسّط السلطان واستبحار العمران وخدمة العلم يكفيك ان تذكر لهم انشاءهم الجامع الأزهر في سنة ٣٦١ ﻫ ٩٧١ م ولا يزال الى يوم الناس هذا مبعث النور وموئل العلم في الشرق العربي وجمعهم في خزائن اسلحتهم ومتاحفهم ودور كتبهم الخاصة والعامة مئات الألوف من تلك

(١) الكلمات التي بين هلالين زدناها على الأصل . — (٢) تاريخ آداب اللغة العربية ج ٣ ص ٥٨

معرفة فواضله ومكارمه فهذا قول مثله ممن طهّر الله نيته وحفظ دينه ونزّه عن الشكوك ضميره ويقينه ووفّقه بلطفه لاعتقاد الخير واستشعاره وصانه عمّا يودّي الى عاب الإثم وعاره

لا يـؤيـسّـنـك مـن تـفـرّج كـربـة   خـطـب رمـاك بـه الـزمـان الأنـكـد
صـبـرًا فـإن الـيـوم يـتـبـعـهُ غـدٌ   ويـد الخـلافـة لا تـطـاولـهـا يـد

«وامّا ما اشار اليه من انّ الذى مُني به تمحيص اوزار سبقت وتنقيص ذنوب اتفقت فقد حاشاه الله من الدّنايا وبراّه من الآثام والخطايا بل ذاك اختبارٌ لتوكّله وثقته وابتلاءٌ لصبره وسريرته كما يُبتلى المؤمنون الاتقياء ويُمتحن الصالحون والأولياء والله تعالى يدبّره بحسن تدبيره ويقضي له بما الحظّ في تسهيله وتيسيره بكرمه . وقد اجتمعت بفلان فأعلمني انه تحت وعد ادّاه الاجتهاد الى تحصيله واحرازه ووثق من المكارم الغائضة بالوفاء به وانجازه وانه ينتظر فرصة في التذكار ينتهزها ويغتنمها ويرتقب فرجة للخطاب يتولجها ويقتحمها والله تعالى يعينه على ما يضمر من ذلك وينويه ويوفّقه فيما يحاوله ويبغيه . وامّا القصيدتان اللتان اتحفني بهما فما عرفت احسن منهما مطلعا ولا اجود منصرفًا ومقطعا ولا أملك للقلوب والأسماع ولا اجمع للإغراب والإبداع ولا اكمل في فصاحة الألفاظ وتمكن القوافي ولا اكثر تناسبًا على كثرة ما في الأشعار من التباين والتنافي ووجدتهما تزدادان حسنًا على التكرير والترديد وتفاءلتُ بهما بترتيب قصيدة الاطلاق بعد قصيدة التقييد والله عز وجل يحقق رجائي في ذلك واملي ويقرب ما اتوقعه فعظم السعادة فيه لي ان شاء الله»

وقد اتى السيوطي المتوفى سنة ٩١٠ هـ ١٥٠٤ م على ذكر ابن الصيرفي في كلامه عن امراء مصر من بني عبيد فقال (١) :

«ولما توفي المستعلي احضر الأفضل ابا علي وبايعهُ بالخلافة ونصبهُ مكان ابيه ولقبه بالآمر بأحكام الله وكان له من العمر خمس سنين وشهر وايام فكتب ابن الصيرفي الكاتب السجلّ بانتقال المستعلي وولاية الآمر وقُرئ على رؤوس كافة الاجناد والأمراء الخ»

وذكره ايضًا في عداد كتاب السرّ بقوله (٢) :

«وكتب للآمر والحافظ ابو الحسن علي بن ابي اسامة الحلبي الى ان توفي فكتب ولده ابو المكارم

(١) حسن المحاضرة طبع مصر سنة ١٣٢٠ هـ ١٩٠٢ م ج ١ ص ١٩

(٢) حسن المحاضرة ج ٢ ص ١٣٩ وقد قال عنه علي سليمان

وقد ذكرهُ ابن ابي اصيبعة المتوفى سنة ٦٦٨ ﻫ ١٢٦٩ م في طبقات الأطباء بقوله(١) :

« ونقلتُ من رسائل الشيخ ابي القاسم علي بن سليمان المعروف بابن الصيرفي ما هذا مثالهُ : قال وردتني رقعة من الشيخ ابي الصلت وكان معتقلاً وفي آخرها نسخة قصيدتين خدم بهما المجلس الأفضلي اوّل الأولى منهما :

الشمس دونك في المحلّْ والطيب ذكرك بل اجلّْ

« واوّل الثانية :

نَسَخَتْ غرائب مدحك التشبيبا وكفى بها غزلاً لنا ونسيبا

فكتبتُ اليه :

لئن سترتك الجدر عنّا فربّما رأينا جلابيب السحاب على الشمسِ

« وردتني رقعة مولاي فأخذت في تقبيلها وارتشافها قبل التأمّل بمحاسنها واستشفافها حتى كأنّي ظفرت بيد مصدّرها وتمكنت من انامل كاتبها ومسطّرها ووقفت على ما تضمنته من الفضل الباهر وما أُودعتهُ من الجواهر التي قذف بها فيض الخاطر فرأيت ما قيّد فكري وطرفي وجلّ عن مقابلة تقريظي ووصفي وجعلت أُجدّد تلاوتها مستفيدا واردّدها مبتدئًا فيها معيدا

نكرّر طورا من قراة فصوله فإن نحن اتممنا قراءته عدنا
اذا ما نشرناه فكالمسكِ نشره ونطويه لا طيّ السآمة بل ضنّا

« فامّا ما اشتملت عليه من الرّضا بحكم الدهر ضرورة ، وكون ما اتفق له عارض بتحقيق ذهابه ومروره ثقةً بعواطفِ السلطان خلّد الله ايّامه ومراحمه وسكونًا الى ما جُبلت النفوس عليهِ من

(١) عيون الانباء في طبقات الأطباء ج ٢ ص ٥٢ وفيه ان الشيخ امية ابن ابي الصلت توفي في المحرم سنة ٥٢٩ ﻫ ١١٣٤ م وقد تُرجم ايضًا في اخبار الحكماء للقفطي طبع ليبسك ص ٨٠ وطبع مصر ص ٥٧ وكذلك في معجم الأدباء لياقوت ج ٢ ص ٣٦١ وكتاب التكملة لكتاب الصلة لابن الابار ص ٢٤٣ وخزانة الأدب للبغدادي ج ١ ص ١١٩ ونفح الطيب في غصن الاندلس الرطيب للمقّري ج ١ ص ٣٧٢

الرسالة ومؤلّفها في بعض المظان وعُدتُ فاعدتُ النظر في ذلك فاذا بابن خلّكان المتوفى سنة ٦٨١ ﻫ ١٢٨١ م قد ذكرها في وفيات الأعيان في عرضِ كلامه على ترجمتي الأستاذ برجوان والوزير يعقوب بن كِلّس فقال في ترجمة الأول(١) :

« وذكر ابن الصيرفي الكاتب المصري في اخبار وزراء مصر ان برجوان نظر في امور المملكة في شهر رمضان من سنة سبعٍ وثمانين وثلثمائة ولما قُتل خلّف ألف سراويل دبيقي بألف تكة حرير ومن الملابس والفرش والآلات والكتب والطرائف ما لا يحصى كثرة والله اعلم »

وقال في ترجمة الثاني(٢) :

« وذكره ابو القاسم علي بن منجب بن سليمان الكاتب المعروف بابن الصيرفي المصري في جزء سمّاه « الإشارة الى من نال الوزارة » وذكر فيه وزراء المصريين الى عصرهِ وابتدأ فيه بذكر يعقوب المذكور الخ »

وقد جاء على ذكرهِ ايضاً في ترجمتي الوزيرين ابي الفضل جعفر بن الفضل بن الفرات وابي القاسم الحسين بن علي المغربي فقال في ترجمة ابي الفضل(٣) :

« ثم اني رأيت بخطّ ابي القاسم بن الصيرفي انه دفن في مجلسِ داره الكبرى ثم نقل الى المدينة »

وقال في ترجمة ابي القاسم(٤) :

« ونقلت نَسَبَهُ المذكور في الأوّل من خطّ ابي القاسم علي بن منجب بن سليمان المعروف بابن الصيرفي المصري صاحب الرسائل وذكر انّهُ منقول من خطّ الوزير المذكور والله اعلم »

وذكره ايضًا في ترجمة الحصري القيرواني والجملة راجعة الى ابي العرب الزبيري بقوله(٥) :

« قال ابن الصيرفي وبلغني انّه في سنة سبعٍ وخمسمائة حيٌّ بالاندلس والله اعلم »

وذكره في ترجمة يعقوب حفيد عبد المؤمن صاحب المغرب عند ذكر البياسي فقال(٦) :

« وذكر البياسي بعد هذا ما يدل على انه نقلها من خط ابن الصيرفي المصري الخ »

(١) وفيات الأعيان طبع بولاق سنة ١٢٩٩ ﻫ ١٨٨١ م جزء ١ ص ١١٠

(٢) وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٤٢

(٣) وفيات الأعيان ج ١ ص ١٣٩ وفيهِ ابن الصوفي بدلاً من الصيرفي

(٤) وفيات الأعيان ج ١ ص ١٩٩

(٥) وفيات الأعيان ج ١ ص ٤٢٣

(٦) وفيات الأعيان ج ٢ ص ٤٣٠

الإشارة

الى من نال الوزارة

تأليف

امين الدين تاج الرياسة ابي القاسم علي بن منجب

بن سليمان الشهير بابن الصيرفي المصري

عني بتحقيقه والتعليق عليه

عبد الله مخلص

عن النسخة الوحيدة المحفوظة في خزانة الكتب الخالدية ببيت المقدس

تصدير لمحققه

وقعتُ في خزانة الكتب الخالديّة ببيت المقدس على رسالةٍ صغيرةٍ موسومة بِ «الإشارة الى من نال الوزارة لابن منجب الصيرفي» تتضمّن تراجم وزراء الدولة الفاطميّة من عهد العزيز بالله الى ايّام الآمر بأحكام الله فذكّرني الاطلاع عليها انني كنت قد قرأت في آنٍ سابق شيئاً عن هذه





1



7



23



10



9



11



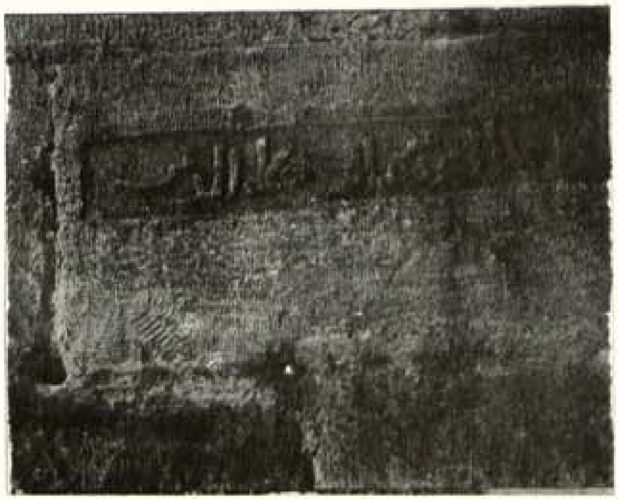
19



22



25



30



27



32



20



Stèle d'Imen-m-hat.

كتاب تاريخ مصر

المشهور ببدائع الزهور في وقائع الدهور

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, VOLUME II,
PAR AHMED IBN IYÂS EL HANAFY EL MAÇRY
(BOULAQ, 1311 A. H.)

TRADUIT DE L'ARABE

PAR MME R. L. DEVONSHIRE.

INTRODUCTION.

A partir de l'époque où Maqrîzy, le plus utilisé des historiens arabes, vient à nous manquer, c'est surtout dans la *Chronique*, ou plutôt les *Annales*, d'Ibn Iyâs qu'il nous faut chercher des dates et des détails sur l'histoire des Sultans Mamelouks Circassiens. Cette chronique a effectivement été imprimée (Boulaq, 1893-1895, 3 vol. in-8°) et par conséquent mise à la portée de bien des orientalistes qui, par suite de circonstances diverses, n'ont pas sous la main les manuscrits d'autres auteurs, recueillis dans les bibliothèques publiques et les collections privées. Elle renferme, entre autres choses, une foule de biographies et d'énumérations d'émirs, documents infiniment précieux lorsqu'il s'agit de déterminer la date, soit d'un monument, soit d'un objet d'art ayant appartenu à l'un de ces riches et fastueux personnages et portant son nom.

C'est surtout aux connaisseurs et collectionneurs qui n'ont pas fait une étude spéciale de la langue arabe que j'ai pensé rendre service en entreprenant de traduire quelques extraits de la *Chronique* d'Ibn Iyâs, et c'était pour ne pas faire double emploi avec les traductions de Maqrîzy en cours de publication (et d'ailleurs plus intéressantes), que j'ai cru bien faire en commençant mon travail à l'avènement du sultan Barsbây, sous le règne duquel Maqrîzy mourut.

Je me suis trouvée arrêtée en chemin par l'intérêt même du sujet, qui m'a décidée à profiter tout de suite de l'hospitalité que M. G. Foucart veut bien accorder à ma traduction, remettant à l'année prochaine les règnes qui suivirent, et ajoutant à l'histoire de celui-ci quelques documents à peu près contemporains. Barsbây fut un des plus remarquables des sultans circassiens; son règne marque à peu près l'apogée de la puissance de l'Égypte à la fin du moyen âge et s'illustre par la conquête de Chypre. Ibn Iyâs, comme on le verra par la traduction ci-après, passe presque sous silence ces importants événements, dont, par contre, les détails furent connus en Europe par la *Chronique* d'Enguerrand de Monstrelet, gentilhomme du Cambrésis et chroniqueur attitré de la maison de Bourgogne (1390-1453).

Sa *Chronique*, «*Histoire de bel exemple et de grand fruit aux Français, commençant l'an 1400, où finit celle de Jean Froissart et finissant en l'an 1467, peu outre le commencement de celle de Messire Philippe de Commines*», fut publiée, après avoir été «*revue, corrigée et enrichie sur les exemplaires de la Librairie du Roi, pour l'introduction d'icelle et les annotations en marge*», en février 1596, à Paris, chez Marc Orry, rue Saint-Jacques au Lion rampant. Des trois volumes de cet ouvrage, l'authenticité du dernier a été contestée; les extraits qui suivent ont été pris dans le second, et la seule question qui s'élève dans l'esprit du lecteur est de savoir où le prévôt de Cambrai a bien pu se procurer des renseignements aussi détaillés sur la campagne de Chypre. Mas-Latrie suppose qu'il a dû les recueillir de la bouche d'un des gentilshommes français qui accoururent à l'aide du roi Janus et furent faits prisonniers avec lui. Il m'a paru intéressant d'ajouter à mon modeste travail quelques appendices supplémentaires, dont des extraits de Monstrelet forment la partie principale.

N'ayant pas pu trouver au Caire d'édition moderne de cet auteur (Paris, 1826-1827 et 1857-1863), je me suis servie d'un exemplaire de l'édition de 1596-1603, qui se trouve dans ma bibliothèque.

La lettre envoyée par Barsbây aux souverains chrétiens, que Monstrelet reproduit sans commentaire, — épître d'une outrecuidance ridicule et puérilement orgueilleuse avec son énumération de titres fantaisistes et ses phrases ampoulées, quelques-unes rimées à l'orientale, — est curieuse à comparer avec une autre lettre attribuée au même souverain par Johann Schiltberger, laquelle, pour cette raison, trouve ici une place parmi les appendices.

L'Allemand Schiltberger, voyageur malgré lui, puisque c'est en qualité de prisonnier réduit en esclavage qu'il visita les différents pays dont il nous fait la description, nous a transmis des impressions qui ne manquent pas d'intérêt mais qui ne sauraient être prises trop à la lettre. Ignorant, naïf et crédule, l'esclave teuton estropie les noms au point qu'il est presque impossible de les reconnaître, même en tenant compte du fait que le traducteur anglais leur a souvent laissé leur transcription allemande, et raconte des faits et des détails trop inexplicables pour être admissibles. L'excellente édition anglaise que j'ai eue entre les mains, publiée par la Société Hakluyt, est enrichie de notes dont les plus précieuses — pour le sujet qui nous intéresse — sont celles signées du professeur Brüun d'Odessa. Ce savant orientaliste constate que l'*Arabie* mentionnée par Schiltberger n'est autre que l'Égypte, la capitale, une ville de douze mille rues, portant le nom de *Missir* et étant appelée *Cair* par les chrétiens; et que le roi *Balmander*, nommé aussi *Malleckchafscharff*, était le sultan Barsbây. Schiltberger déclare avoir été présent au mariage de la fille de Barsbây et cite la lettre d'invitation ci-après[1], énumérant des titres si extravagants que l'on comprend que le professeur Neumann ait cru devoir qualifier le tout de pure invention, peut-être racontée au naïf Allemand par des Arméniens d'Égypte. Cependant cet étonnant produit épistolaire est visiblement de la même main que la lettre citée par Monstrelet[2] et qu'une autre encore, adressée à Chah-Rokh et citée par Brüun dont les savantes annotations éclaircissent bien des points obscurs. Il semblerait qu'un scribe musulman de la cour de Barsbây ait assez connu la *lingua franca* pour transcrire les exagérations fantastiques et vaniteuses du despote oriental. Du reste, Ibn Iyâs nous affirme que Barsbây était un monarque aimant la pompe et les cortèges,

[1] Voir appendice II, p. 139. — [2] Voir appendice I, p. 138.

et la folie qui atteignit ses dernières années a bien pu s'annoncer beaucoup plus tôt par des signes de mégalomanie.

Le titre *Roi-Sultan* que Schiltberger emploie en parlant de Barsbây est la simple traduction des mots *El Malik es Soulṭân*, titre que prenaient, en montant sur le trône, tous les sultans d'Égypte depuis les derniers Ayoubites.

Les quelques détails d'étiquette à la cour mamelouke que cite l'auteur allemand ne sont pas tous invraisemblables, et il est à remarquer que la description minutieuse et naïve qu'il fait de la poste par relais et par des pigeons voyageurs, en usage depuis Beibars Ier, concorde absolument avec ce qu'en disent d'autres voyageurs, notamment Arnold von Harff, qui visita l'Égypte une cinquantaine d'années plus tard.

Le troisième appendice consiste en un extrait puisé dans l'*Histoire de l'île de Chypre sous les Lusignan* par L. de Mas-Latrie, ouvrage où se trouvent tant de documents précieux pour l'histoire du moyen âge en Europe et en Orient. L'historien cité, Khalîl Dhâhiry [1], supplée abondamment au silence d'Ibn Iyâs sur la campagne de Chypre, et les détails qu'il donne à ce sujet sont pittoresques et empreints d'un accent de vérité; on remarquera que son récit n'offre rien qui contredise celui de Monstrelet, et une troisième chronique, celle de Strambaldi, reproduite également par Mas-Latrie, ne se rapproche pas moins de l'un que de l'autre.

Il est à espérer que ces divers documents, et d'autres encore que je n'ai pas eu l'occasion d'étudier — comme par exemple la chronique de l'historien Aboul Mahâssin, contemporain de Barsbây (1409-1470) et peut-être trop courtisan pour être impartial — seront un jour utilisés pour écrire une Histoire du sultan Barsbây qui pourra constituer un chapitre très intéressant de l'Histoire de l'Égypte au moyen âge. Au point de vue de l'histoire de l'art, cette époque est féconde en chefs-d'œuvre, et il est probable qu'un chercheur attentif pourrait résoudre bien des énigmes. Pour n'en citer qu'une, j'avoue mon regret de n'avoir rien pu découvrir sur la *Mère d'el Achraf* qui, d'après

[1] Mas-Latrie n'avait eu à sa disposition que la traduction que Venture de Paradis avait faite d'un extrait du manuscrit de Khalîl ibn Chahîne edh Dhâhiry. Cet ouvrage, *Zoubdat el Mamâlik*, a depuis été imprimé, enrichi de notes par M. Paul Ravaisse (Paris 1894, édition Ernest Leroux).

Cependant il ne m'a pas semblé nécessaire de refaire ou de rien changer à la traduction de Venture de Paradis, plus élégante et moins littérale que ne l'eût été la mienne.

la tradition, est enterrée dans un petit mausolée du cimetière de Qâït-bây (appelé à tort «Tombeaux des Khalifes»), l'un des plus curieux du Caire et dont la date, présumée d'après son style très particulier[1], permettrait de supposer qu'il fut effectivement construit pour la mère de Barsbây. Le peuple l'appelle Khadidja; peut-être était-elle Bédouine et était-ce d'elle que le Mamelouk circassien tenait la physionomie arabe que mentionne spécialement notre chroniqueur.

Sur Ibn Iyâs lui-même, nous en sommes également réduits à des conjectures, qui quoique moins hasardées, ne sont appuyées sur aucune biographie connue. Le savant professeur anglais Dr Margoliouth, d'Oxford, a recueilli sur lui quelques données que l'on trouvera dans l'intéressante préface qu'il a écrite pour la traduction anglaise par le colonel Salmon des chapitres d'Ibn Iyâs qui concernent la conquête ottomane de l'Égypte en 922 H. (1516)[2].

Cette préface contient des explications aussi utiles qu'érudites sur certaines expressions employées par Ibn Iyâs, expressions populaires ou techniques usitées à cette époque, mais dont le sens échappe à ceux qui ne savent que l'arabe moderne. Du reste, le style de notre auteur est simple, assez clair, et plutôt dédaigné par les cheikhs philologues, qui le regardent comme totalement dépourvu de valeur littéraire. Je ne sais s'ils éprouvent le même dédain pour les vers épars dans ce volume, qui sont peut-être littéraires, mais qui, en tout cas, sont assez difficiles à comprendre pour que je n'ose me flatter d'y avoir toujours réussi; c'est pourquoi je les ai recopiés dans l'original, afin que les arabisants plus savants que moi ne soient pas induits en erreur par les à peu près que j'en ai faits et qui se trouvent en note au bas des pages.

Les belles photographies (planches I et II), représentant les monuments de Barsbây, proviennent de l'incomparable collection de M. Creswell, qui a bien voulu m'autoriser à en faire usage.

Henriette Devonshire.

[1] Voir Creswell, *A Brief Chronology of the Muhammadan Monuments of Egypt*, dans le *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVI, p. 126.

[2] *An account of the Conquest of Egypt in the Year A. H. 922 (A. D. 1516)*, translated from the third volume of the Arabic chronicle of Muhammed Ibn Ahmed Ibn Iyâs, an eye-witness of the scenes he describes, by Lieut.-Colonel W. H. Salmon, published by the Royal Asiatic Society, London, 1921.

RÈGNE DU SULTAN EL MALIK EL ACHRAF

ABOU EN NAÇR BARSBÂY EL DOUQMAQY EDH DHÂHIRY.

(825 a. h.) (P. 15.) Ce sultan fut le trente-deuxième des rois turcs ou d'origine turque qui régnèrent sur l'Égypte et, des princes circassiens, le huitième. Il fut élevé au sultanat lors de la déposition de Mohammed ibn edh Dhâhir Ṭaṭar, le mercredi 8 rabîʿ II de l'année 825. Il franchit la Porte de la Chaîne à cheval et revêtu des insignes de la royauté, tandis que le parasol royal [1] était porté au-dessus de sa tête.

Il sortit par la Porte Secrète (Bâb Sirr) du Grand Palais et s'assit sur le trône, et tous les émirs, des plus grands aux moindres, baisèrent la terre à ses pieds. Il prit le titre d'el Achraf; on battit les tambours de bonne nouvelle, et l'on proclama son nom dans la ville du Caire. Tous, grands et petits, s'empressèrent de venir lui offrir leurs félicitations.

On raconte que, lorsque el Malik eç Çâlih Mohammed ibn Ṭaṭar fut déposé, une grande réunion des émirs eut lieu à laquelle assistèrent le khalife el Moʿtaḍid b'Illah Daoud, les quatre juges et l'atabek Biboghâ el Moudhaffary ainsi que la plupart des émirs, afin de délibérer et de décider à qui conférer le sultanat. L'atabek Biboghâ dit : «Que l'émir Barsbây soit sultan; il le mérite plus que moi»; et il lui offrit lui-même le sultanat. El Malik el Achraf Barsbây était alors grand daouadâr et non pas atabek des armées. Il était d'origine circassienne; amené en Syrie par quelque marchand, il avait été acheté par l'émir Douqmâq el Mohammady, gouverneur (p. 16) de Malaṭîya, en même temps que d'autres mamelouks. Cet émir l'offrit au sultan edh Dhâhir Barqouq, qui le prit et le mit au nombre des mamelouks royaux. Il fit partie des Zimamîya dont l'agha était alors l'émir Charkass el Qassemy el Mouçâreʿ (مصارع «lutteur, pugiliste»). El Malik edh Dhâhir Barqouq l'ayant affranchi et lui ayant octroyé des chevaux et des étoffes, il resta à la cour et, sous le règne

[1] القبة والطير «le *dôme et l'oiseau*», sorte de dais de soie jaune en forme de dôme surmonté d'un oiseau d'or, qui était un des insignes de la royauté et qu'un grand personnage portait au-dessus de la tête du khalife et du sultan dans les occasions solennelles. Voir Quatremère, *Histoire des Sultans Mamelouks*, Paris, 1837, t. I, p. 134, note.

d'el Malik en Nâçir Farag, il obtint la charge d'échanson (*sâqy*). Il prit parti pour Cheikh et pour Nourouz lorsque ces deux émirs conspirèrent en Syrie et, el Mou'ayyad Cheikh étant devenu sultan lorsque en Nâçir Farag fut tué, Barsbây fut promu émir de dix. Il fut ensuite nommé émir Tabalkhâna [1], puis émir de mille, et enfin gouverneur de Tarabolous (Tripoli en Syrie). Il fut alors arrêté par el Mou'ayyad, qui le fit emprisonner dans la citadelle de Marqab et l'y garda longtemps. Plus tard il le relâcha et lui conféra un commandement de mille à Damas.

Lorsque le gouverneur de Syrie, Gaqmaq el Arghoun Châhouy, se mit à conspirer, il arrêta Barsbây et l'emprisonna dans la citadelle de Syrie. Mais lorsque Ṭaṭar se rendit en Syrie, il fit arrêter et emprisonner le gouverneur de Syrie dans la citadelle de Damas, relâcha Barsbây et emmena ce dernier avec lui au Caire. Ṭaṭar ayant été nommé sultan à Damas, il conféra à Barsbây une robe d'honneur et le grade de grand daouadâr à la place de l'émir 'Alibay el Mou'ayyady. L'émir Barsbây resta en faveur pendant le règne de Ṭaṭar et celui de son fils eç Çâlih Mohammed.

Des différends s'étant élevés entre lui et l'atabek Gânibek eç Çoûfy, Barsbây le fit arrêter et enfermer dans la forteresse du port d'Alexandrie.

El Malik eç Çâlih Mohammed ayant alors été détrôné, Barsbây fut couronné à sa place, comme il a été dit plus haut. Et, à l'occasion de l'avènement de Barsbây, une grande procession eut lieu et des robes d'honneur furent conférées aux émirs déjà nommés, c'est-à-dire : Son Excellence (المقر [2]) l'atabek Biboghâ el Moudhaffary, dont la charge d'atabek (généralissime) des armées fut confirmée selon l'usage. Ce Biboghâ, quoique ayant le parler facile, savait mal l'arabe; il était dur et hargneux et les soldats ne voulaient pas qu'il fût sultan. Il se contenta donc du grade de généralissime et il en fut comme dit le proverbe [3] :

اذا منعتك أشجار المعالى   جناها الغض فاقنع بالشمم

[1] Ce n'était qu'à partir d'un certain rang que les officiers mamelouks avaient droit à un corps de tambours (طبل); ils prenaient alors le titre d'*émir tabalkhâna*.

[2] *El maqarr :* voir au sujet de ce titre, van Berchem, *Corpus inscriptionum arabicarum*, 1re partie, p. 183 et seq.

[3] On peut couper la cime d'un arbre.
On n'empêchera cependant pas la sève de le parfumer.

Le nouveau sultan nomma l'émir Gaqmaq el Issaouy émir silâh (armurier); l'émir Aqboghâ et Timrâzy, émir maglis (audiencier), et l'émir Soudoun ibn Abd er Rahman, grand daouadâr. L'émir Khosrou ibn Othmân fut nommé émir akhor (grand écuyer); l'émir Ezbek el Mohammady, ***ras naubat en nauwab*** [1] et l'émir Gaqmaq el ʿAlay, grand chambellan (***hâgib el huggâb***). Son Excellence Seif ed Dîn Gânibek el Bagassy fut fait gouverneur de Syrie. Quelques émirs reçurent le grade d'émir de mille, plusieurs l'émirat de la Tabalkhâna et d'autres le commandement de dix. Les soldats furent payés et des fiefs distribués parmi eux. La paix et la prospérité régnèrent dans le pays.

Le sultan, désirant s'attirer les partisans d'el Mou'ayyad Cheikh, honora S. E. Zein ed Dîn ʿAbd el Bâssit [2] ibn el Qourashy et le nomma généralissime. ʿAbd el Bâssit prospéra sous ce règne et atteignit au faîte du pouvoir, au point que le sultan ne faisait pas une dépense sans le consulter. Connu comme l'homme le plus important du royaume, il conserva cette position pendant toute la durée du règne d'el Achraf Barsbây.

(P. 17.) Le sultan fit aussi des avances à l'émir Naçr ed Dîn et Tâg et le nomma gouverneur du Caire. Cet émir venait de Chaubak [3] et son grand-père était chrétien. D'un caractère gai, il plaisantait el Malik el Achraf, qui ne songeait pas à s'en fâcher. Et Tâg n'usait de son influence que pour le bien et ne faisait jamais de mal. Le cheikh Taqy ed Dîn ibn Hogga fit sur lui les vers suivants [4] :

سبع وجوه لتاج مصر   تقول ما في الوجود شبهي
وعندنا ذو الوجوه يمشي   وانت تاج بفرد وجه

[1] Voir VAN BERCHEM, *C. I. A.*, 1re partie, p. 537.

[2] ʿAbd el Bâssit. C'est le personnage, déjà très en faveur sous le règne d'el Mou'ayyad Cheikh, qui fonda en 822-823 la madrassa dans la rue Khoronfiche qui porte encore son nom. Il s'était fait bâtir un mausolée au désert, mais dont il ne reste pas trace; nous savons seulement qu'il était situé près de l'endroit ou Gamâl ed Dîn Youssef fit construire le mausolée du sultan Inâl. Voir IBN IYÂS, II, p. 64.

Barsbây lui confia la direction de la construction de la madrassa qu'il fit bâtir au coin de la rue Ghouriya. Maqrizy (II, p. 331) cite une longue liste de mosquées, madrassas, zaouias, etc., remises à neuf par ʿAbd el Bâssit.

[3] Chaubak (Mont Réal). La plupart des habitants de cette forteresse syrienne étaient chrétiens.

[4] Le diadème (Tâg) d'Égypte a sept faces,
Dont chacune se proclame incomparable.
Tandis que, chez nous, celui qui a sept faces se tourne en tous sens,
Toi, tu es le diadème à face unique.

Le sultan conféra aussi au Qâdy Badr ed Dîn ibn Mouzhir le titre de secrétaire privé à la cour. Il s'attira encore beaucoup d'autres partisans d'el Mou'ayyad Cheikh. Ainsi finit l'année.

(826 a. h.) En cette année, le Nil béni monta dès le 18 *abib* des mois coptes[1], ce qui n'avait jamais eu lieu les années précédentes; on fit là-dessus quelques vers[2] :

لما وفى النيل المبارك عاجلا عم البلاد والروابى طفغا

نشروا القلوع وبشروا بوفائه فالراية البيضا عليه بالوفا

Cette même année, le sultan commanda à l'émir Garbache el Karîmy, connu sous le nom de Qâchiq, de se rendre au port d'Alexandrie pour y déblayer le canal qui était obstrué par les sables, le courant de l'eau en étant affecté. L'émir Garbache y alla, accompagné de huit cent soixante-dix hommes; ils commencèrent à creuser le 11 goumâda I de cette année et le travail fut terminé au bout de quatre mois, l'eau se remit à couler et les gens se réjouirent.

(827 a. h.) En cette année la prospérité de l'émir Gânibek, mamelouk d'el Malik el Achraf, s'accrut; il devint émir Tabalkhâna, puis second daouadâr et très influent à la cour de son maître. (C'est lui qui fonda la madrassa[3] qui est proche de la Mangakîya). On raconte qu'il alla jusqu'à exiler l'atabek Biboghâ el Moudhaffary au port d'Alexandrie à l'insu du sultan, et que, lorsque le sultan l'apprit, il ne lui demanda pas pourquoi il avait fait cela. Son pouvoir augmenta jusqu'à ce qu'il se fût gagné l'armée; les émirs commandants se réunissaient dans sa maison près du marché aux filles. Enfin le sultan se douta que Gânibek allait l'attaquer et lui fit offrir des sucreries

[1] Ce mois commence le 7 juillet.

[2] Le Nil béni étant monté avec rapidité,
Le désert et la campagne furent entièrement inondés.
Le courant se couvrit de voiles blanches,
Tels des étendards annonçant la crue.

[3] Peut-être Ibn Iyâs fait-il erreur sur la localité de cette madrassa, dont aucune trace ne se retrouve près de la mosquée de Mangaq el Youssefy ni près des ruines de son palais. D'autre part, la belle madrassa de la rue Ganbakîya porte une inscription qui paraît certainement se rapporter à cet émir, et van Berchem cite une biographie, puisée dans Sakhâwy par 'Aly pacha Moubârak, qui concorde avec notre texte.

empoisonnées. L'émir tomba malade, fut forcé de s'aliter, puis mourut sous le règne de son maître; s'il avait vécu, il aurait attaqué son maître pour s'emparer du sultanat.

On raconta dans ce temps-là qu'un homme du peuple s'était étranglé de désespoir parce qu'une femme qu'il aimait, et qu'il avait cependant divorcée, en avait épousé un autre.

(828 a. h.) En cette année, la princesse Gulbân, femme d'el Achraf Barsbây et mère de son fils Gamâly Youssef, fit le pèlerinage. C'est le Qâdy ʿAbd el Bâssit qui l'accompagna.

(829 a. h.) En cette année, le sultan envoya une armée à Chypre (p. 18). Dieu lui donna la victoire [1] : la ville de Chypre fut conquise et le roi fait prisonnier et amené captif au Caire. Le jour de son entrée fut un jour mémorable; la ville fut pavoisée pendant sept jours. Les soldats francs étaient enchaînés et leur roi, à cheval, portait les emblèmes de la guerre. Cette victoire était inattendue.

La construction de la madrassa fut achevée cette année-là (c'est la madrassa Achrafiya, au marché des papetiers) [2]; et lorsque eut lieu cette victoire et la capture du roi franc, le sultan ordonna que le heaume du roi franc soit suspendu à la porte de la madrassa, en souvenir; ce heaume s'y trouve encore aujourd'hui [3].

(830 a. h.) En cette année, arriva de la forteresse d'Alexandrie la nouvelle que l'atabek Gânibek eç Çoûfy avait brisé ses chaînes et s'était évadé. On disait qu'une jeune esclave avait pénétré dans sa prison et lui avait apporté secrètement [4] une lime très fine avec laquelle il avait limé sa chaîne; il avait ensuite escaladé le grand mur du château, en était descendu à l'aide d'une corde mince, et s'était enfui. El Malik el Achraf fut très affecté par cette nouvelle et fit fouiller les maisons et les quartiers. Les proches parents et même

[1] Voir appendices, p. 132.

[2] Maqrizy, dont la précieuse *Topographie* fut écrite entre 819 H. et 828, ne fait que mentionner la fondation de cette mosquée, qui eut lieu, d'après lui, en 827, quoique Ibn Iyâs la place en 829 H.

[3] El Isḥâqy, cité par van Berchem, *C. I. A.*, p. 379, note 2, raconte que Barsbây rapporta d'Âmid le casque de Qarâ Malik. Il confond probablement avec celui de Janus de Lusignan, roi de Chypre. S'il faut en croire notre texte, Qarâ Malik ne fut pas vaincu par Barsbây, qui assiégea Âmid sans résultat en 836 H.

[4] *Inter crura secretum.*

les enfants et les mamelouks de Gânibek eç Çoûfy furent arrêtés et mis à la torture, et beaucoup de mal en advint aux gens. Quiconque avait un ennemi était accusé par lui de cacher Gânibek; on venait alors fouiller sa maison, saisir son bien et le soumettre lui-même à de cruelles tortures. En cette incertitude, la vie paraissait insupportable à el Malik el Achraf, et il en fut ainsi jusqu'à ce qu'on apprît que Gânibek était en pays turcoman, dans la tribu de Qarâ Youssef. L'agitation au Caire cessa alors.

En cette année, le sultan fit arrêter le seigneur Badr ed Dîn Nâçr Allah et son fils Çalâh ed Dîn et les força à payer une grosse somme d'argent. Le très savant Hâfiz Chehâb ed Dîn ibn Hagar[1] el Kinâny, d'Asqalân, fut nommé qâdy des qâdys. C'était sa première dignité. Il descendit de la citadelle à sa maison en grand cortège.

(831 a. h.) En cette année, le sultan el Malik el Achraf commença la construction de sa madrassa dans le monastère de Siryaqous[2] et la fit orner de marbres et de dorures. Il y fit prêcher, et le premier prédicateur y fut le cheikh 'Abd er Rahim de Hama; le sultan le nomma prédicateur attitré de cette madrassa; il prêchait auparavant à l'Achrafîya, qui se trouve au marché des papetiers.

(832 a. h.) En cette année, le sultan conféra une robe d'honneur à l'émir Gaqmaq el 'Ala'y et le nomma grand écuyer à la place de l'émir Khosrou ibn Othmân. Le sultan quitta la ville pour descendre à er Rimâyya; on pavoisa ce jour-là et une foule nombreuse s'assembla.

(833 a. h.) Cette année-là, une grande peste s'abattit sur le pays d'Égypte; c'était une épidémie différente des autres en ce qu'elle arrivait au milieu de l'hiver, tandis que la peste arrive ordinairement au printemps.

Elle sévit sans interruption pendant quatre mois et avec une violence extraordinaire; les femmes, les enfants, les esclaves blancs ou noirs, hommes et femmes, en furent victimes; il mourut plus de gens que l'on n'en put compter, au point que l'on prétend qu'il y eut vingt mille funérailles en un seul

[1] Auteur de *Tuhfat el ahbâb* et autres ouvrages.

[2] Il reste des ruines importantes de ce monument au village de Khanqa (خانقة «monastère») au nord du Caire, au delà de Marg. Voir van Berchem, *C. I. A.*, p. 375, *Comptes Rendus du Comité de Conservation des Monuments de l'Art arabe*, année 1895, p. 22 et seq. (9 pl.), et Creswell, *Brief Chronology*, dans le *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVI, p. 125.

(p. 19) jour. Les gens étaient épouvantés et allaient se félicitant mutuellement (d'être encore en vie). Et l'on fit ces vers [1] :

قد نقص الطاعون ثلث الورى   واهلك الوالد والوالدة

كم منزل كالشمع سكانه   اطفاهم في نفخة واحدة

Au commencement de cha'bân, personne ne mourut que des enfants au sein; la peste s'arrêta subitement, en une seule nuit, et l'on bénit Dieu de n'être point mort. Cependant, avant de cesser, la peste avait décimé bien des localités. Parmi les morts les plus connus, on comptait el Malik eç Çâlih ibn Ṭaṭar et le prince Mohammed, fils d'el Achraf Barsbây. On eut aussi d'Alexandrie la nouvelle de la mort du khalife qui avait régné, el 'Abbâs [2], ainsi que celle d'Ahmed, fils d'el Mou'ayyad Cheikh.

Hâfiz ibn Hagar dit que lorsque l'épidémie augmenta en Égypte, les principaux ulémas se réunirent à la mosquée d'el Azhar pour prier Dieu qu'elle cessât, mais que la peste continua à s'accroître et ne cessa point [3].

(834 a. h.) En cette année, une éclipse de soleil eut lieu à l'heure de la prière de l'après-midi; on vit même des étoiles en plein jour. L'éclipse dura près d'une heure, presque jusqu'au coucher du soleil.

(835 a. h.) Quelques Turcomans arrivèrent aux portes royales, apportant la tête de Gânibek eç Çoûfy; ceux chez qui il s'était réfugié l'avaient décapité, et, pour plaire au sultan, lui envoyaient sa tête. Lorsque la tête arriva, le sultan ordonna qu'on la promenât dans les rues du Caire, ce qui fut fait; puis, qu'on la suspendît à la porte de Zoueila pendant trois jours, après quoi,

[1] La peste détruisit le tiers des gens,
Tuant le père avec la mère.
Combien de maisonnées, telle une chandelle,
Furent éteintes d'un seul souffle!

[2] El 'Abbâs, probablement faute d'impression pour Abbasside. Il s'agit ici du khalife Musta'in b'Illah qui avait été nommé sultan en 815 H.; au bout de quelques mois, il fut déposé et emprisonné à Alexandrie par el Mou'ayyad Cheikh.

[3] Dozy (*Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes*, Amsterdam, 1845) a eu accès à un manuscrit d'Ibn Iyâs où se trouvent des détails supplémentaires sur cette terrible épidémie. La mortalité augmenta jusqu'à ce qu'on en vînt à ne plus trouver de brancards (نعوش) et à porter les morts sur des vantaux de portes ou autres objets semblables; on ne pouvait pas non plus se procurer des étoffes de Baalbek (en cotonnade blanche pour les envelopper) ni de peaux de mouton (بطانية) et la valeur en monta à un prix très élevé.

sur l'ordre du sultan, elle fut jetée dans la *mîda* (bassin) de la mosquée d'el Hâkim. Ainsi finit Gânibek eç Çoûfy.

(836 a. h.) En cette année, arriva une ambassade de Qarâ Malik apportant des présents au sultan. Les ambassadeurs montèrent à la citadelle et offrirent leurs présents, parmi lesquels se trouvaient un miroir orné d'orfèvrerie, un mouton à deux queues, et une robe pour le sultan, en étoffe brochée rouge rehaussée d'or. Il y avait aussi plusieurs vêtements brodés et un faucon (صقرة) pour la chasse. Le sultan regarda ces présents avec mépris et exprima du dédain pour ce genre de vêtements; il résolut alors de (jeter) les ambassadeurs dans la piscine (*bouheira*). On apporta la robe; il en fit revêtir un bouffon et celui-ci, l'ayant revêtue, fit des gestes comiques devant le sultan, qui en rit. Puis on apporta du feu, on brûla les vêtements devant les ambassadeurs de Qarâ Malik, et on dépeça le mouton.

Le sultan dit alors aux ambassadeurs : «Que ferait votre maître, s'il désirait insulter quelqu'un?». Ils répondirent : «Il le jetterait à l'eau». Il ordonna alors qu'on les jetât dans la piscine; on les y jeta et ils y restèrent une heure. Puis le sultan commanda que l'on coupât les queues de leurs chevaux et leur dit : «Sortez et repartez immédiatement, et dites à votre maître qu'il m'attende sur l'Euphrate». Et en même temps, le sultan fit arborer le *gâlîch*[1] et appeler les soldats aux armes.

La raison de cet appel aux armes était l'interprétation que voici : le mouton, dit-il, signifie «vous ressemblez à des brebis»; le miroir, «vous ressemblez à des femmes qui regardent leurs visages dans ce miroir»; la robe, «tu n'es qu'un gouverneur sous mes ordres».

(P. 20.) Le sultan fit payer les soldats et les principaux émirs; quatre de ces derniers, officiers supérieurs, devaient rester au Caire ainsi que les chambellans, mais la plupart des émirs devaient le suivre en Syrie. Puis le sultan, ayant fini ses préparatifs, se disposa à partir, laissant quelques mamelouks royaux et la plupart des chambellans auprès de l'émir Aqboghâ, connu sous le nom de Timrâzy, émir audiencier, qu'il nomma régent en son absence. On dressa les tentes dans la direction de Ridanîya.

[1] جاليش, drapeau que l'on arborait pendant plusieurs jours avant de partir en guerre et qui, une fois en marche, servait d'étendard à l'avant-garde de l'armée mamelouke. Voir Quatremère, *Sultans Mamelouks*, t. I, p. 225 note.

Le sultan décida que le départ aurait lieu au mîdân (hippodrome) qui se trouve au-dessous de la citadelle. Sa troupe comprenait 200 chevaux revêtus de caparaçons (برگستوانات) des plus solides, en acier et en soie de plusieurs couleurs, ainsi que كجاوتان[1] chamarrés d'or, et 50 chevaux à housses et à selles dorées. Ce fut un jour mémorable et un cortège immense. Le sultan était accompagné du Commandeur des Croyants, Mo'tadid b'Illah Daoud, et des quatre juges, qui étaient : Ibn Hagar[2], Badr ed Dîn el 'Ainy[3], Chams ed Dîn el Boussâty et Moheb ed Dîn de Bagdad le Hanbalite, plus une foule d'émirs, des plus grands aux moindres. Il s'arrêta à Ridanîya deux jours. Ensuite il se mit en selle et se dirigea vers les villes de Syrie; il eut un immense cortège à Damas et de même à Alep.

Sortant d'Alep, il se rendit devant Âmid de Diyarbekir et assiégea la citadelle avec la plus grande rigueur; il posa plusieurs béliers (مناجيق) alentour, mais ne put en venir à bout. Il y resta longtemps. Puis l'armée vint à manquer de vivres et il commença à perdre patience. Les gens (de la ville?) chantaient et disaient : «En Âmid nous avons vu la malédiction; chaque tente contient un moulin à farine; le jeune homme moud toute la journée et le soldat apporte le grain». Les mamelouks, entendant cela, s'irritèrent contre le sultan et se préparèrent à se révolter. El Malik el Achraf craignit que des troubles ne vinssent à s'élever au camp. Pendant ce temps, aucun combat n'avait eu lieu entre lui et Qarâ Malik, et quelques émirs s'offrirent pour

[1] Je n'ai pu découvrir la signification de ce mot, qui veut peut-être dire «deux étendards».

[2] Voir p. 123, note 1.

[3] El 'Ainy (Abou Mohammed Mahmoud ibn Ahmed ibn Moussa Badr ed Dîn), historien et faqîh, né à 'Aintab (77 kilomètres N. d'Alep) en 762 (1360); vint au Caire vers 1390 et y fut initié aux mystères des Çoufys. Plus tard, il passa quelque temps dans le monastère çoufy qui venait d'être construit au mausolée de Barqouq au désert. Très en faveur auprès des sultans el Mou'ayyad, Ṭaṭar et Barsbây, on raconte qu'il lisait à ce dernier une chronique qu'il avait écrite en arabe et qu'il traduisait en turc pour son royal auditeur, dont la connaissance de l'arabe laissait beaucoup à désirer. El 'Ainy avait sans doute parlé le turc dans son enfance comme le font encore aujourd'hui les habitants de 'Aintab.

Il eut de fréquents démêlés avec ses savants contemporains le célèbre Maqrîzy et Ibn Hagar d'Ascalon (mentionné ci-dessus et p. 123). Il mourut en 855 (1451) sous le règne de Gaqmaq et fut enterré dans le mausolée qu'il s'était fait construire, un petit monument fort curieux, situé près de la mosquée d'el Azhar. D'après Sakhawy (*Tibr el Masboûk fî dîl el Soulouk*, p. 128), sa fille Zeinab y fut enterrée auprès de lui, mais l'inscription n'en fait pas mention.

négocier la paix. Le sultan envoya donc auprès de Qarâ Malik le Qâdy Moheb ed Dîn el Achkar, suppléant du secrétaire privé. Qarâ Malik jura qu'il ne nourrissait aucun dessein contre les terres du sultan et qu'aucun mal n'arriverait à ce dernier de sa part. Le sultan partit donc et s'en retourna en Égypte; on dit que cette expédition coûta au Trésor la somme de 5000 dinars. D'ailleurs il n'en résulta rien, car, lorsque le sultan fut reparti, Qarâ Malik redevint rebelle comme auparavant.

(837 a. h.) Cette année avait commencé lorsqu'el Malik el Achraf revint en Égypte. Il fit son entrée au Caire suivi d'un immense cortège; le parasol royal [1] fut porté au-dessus de sa tête et un tapis de soie étendu sous les pieds de son cheval jusqu'à ce qu'il atteignît la citadelle. Il fut le dernier roi (*malik*) à conduire en personne une expédition en Syrie. Son fils, le prince Gamâl ed Dîn Youssef, était venu à sa rencontre jusqu'à el Akrache.

(838 a. h.) En cette année, le sultan conféra une robe d'honneur à Son Excellence Seif ed Dîn Gaqmaq el ʿAla'y et le promut émir armurier.

Le cheikh Taqy ed Dîn el Hosny mourut; il était auteur du commentaire du livre d'Abou Chougaʿa touchant la doctrine de l'Imam Châfey.

Le sultan conféra une robe d'honneur au Qâdy Amin ed Dîn ibn el Haïçam et l'éleva au vizirat à la place de Karîm ed Dîn, fils de l'intendant des écuries (*manakhât*).

(839 a. h.) (P. 21.) En cette année, Son Excellence Seif ed Dîn Gaqmaq el ʿAla'y fut nommé par le sultan généralissime (*atabek*) des armées d'Égypte. La puissance d'el Malik el Achraf s'était accrue au point que le nombre de ses mamelouks achetés atteignait cinq mille. C'est en cette année qu'il fit construire son mausolée au désert, près de celui d'edh Dhâhir Barqouq et y aménagea une madrassa [2].

Le sultan descendit à er Rimayya et traversa le Caire suivi d'un grand cortège; on pavoisa la ville.

Le cheikh Çalâh ed Dîn el Aqfahsy mourut; c'était un des principaux ulémas.

(840 a. h.) En cette année, le sultan indisposa vivement contre lui les

[1] Voir plus haut, p. 118, note 1.

[2] Voir au sujet de cette madrassa, VAN BERCHEM, *C. I. A.*, p. 365, et CRESWELL, *A Brief Chronology of the Muḥammadan Monuments of Egypt*, dans le *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVI, p. 126.

soldats indigènes qui faisaient partie des troupes de la Halqa[1] en voulant exiger d'eux qu'ils payent des impôts sur leurs fiefs, calculés d'après l'ancien tarif (عبرة), ce qui leur causait grand dommage. C'était Son Excellence Seif ed Dìn Orkomâs edh Dhâhiry, émir daouadar, qui avait conseillé ce procédé vexatoire et dont ils souffrirent beaucoup. La raison en était qu'il était arrivé aux oreilles du sultan que Chah-Rokh, fils de Timour-Lenk, avait envahi les provinces et qu'el Achraf Barsbây avait conçu le projet de mener une seconde expédition contre lui; c'est pourquoi il voulait imposer les troupes de la Halqa.

En cette année mourut le cheikh Badr ed Dìn ibn el Damamîny el Mâliky el Makhzoûmy; c'était un homme savant et cultivé, et de beaux vers furent faits sur lui, entre autres ceux que composa le grand juge Nâçir ed Dìn de Tunis, Malikite, lorsque Badr ed Dìn, quoique encore très jeune, fut chargé de la rédaction des contrats (ام العقود)[2] :

يا قاضيا ليس يلقى نظيره في الوجود
قد زدت الفضل حتى قلدتني بالعقود

Le cheikh Zein ed Dìn el Kharrât mourut également cette année-là; lui aussi était un homme poli et distingué, et l'on fit beaucoup de vers sur lui.

(841 a. h.) La peste éclata en Égypte pour la seconde fois pendant les dernières années de ce règne, mais cette seconde épidémie était légère comparée avec la précédente.

Cependant il y eut beaucoup de morts en cette saison : une quantité innombrable de mamelouks, d'enfants, de nègres, d'esclaves blanches ou noires et d'autres. On fit quelques vers pendant cette épidémie[3] :

تغير في مصر الهواء باهلها بدا وعليه صفرة ونحول
وصح بها موت النسم وكيف لا وقد جاءه الطاعون وهو عليل

[1] *Halqa* (حلقة) «ceinture», nom donné à la garde du corps que le sultan ayoubite eç Çâlih Negm ed Dìn Ayoub, en 1244, avait formée de mamelouks choisis. Depuis lors, certains fils de mamelouks (اولاد الناس) y avaient été admis et, à l'époque de Barsbây, elle n'était donc pas entièrement composée d'esclaves achetés. Ces soldats, nés en Égypte, avaient jusqu'alors joui de certaines exemptions d'impôts.

[2] O juge! personne au monde ne t'égale,
Puisque tu pousses la bonne grâce jusqu'à
me conférer les contrats!

[3] Un vent mauvais souffle sur Miçr et sur ses habitants,

Sur ces entrefaites, el Malik el Achraf tomba malade; sa maladie se prolongea, son intelligence faiblit et il perdit la compréhension. Il était pris de fureurs subites et passagères et donnait des ordres bizarres. Ainsi, il ordonna que tous les chiens fussent relégués dans la province de Gîza; quiconque s'emparait d'un chien pouvait réclamer une demi-pièce d'argent au percepteur qui siégeait à la Porte de la Chaîne. On en saisit ainsi plus de mille, qui furent envoyés dans la province de Gîza. Il défendit aux femmes de sortir de leurs maisons, de sorte qu'une ensevelisseuse, pour se rendre auprès d'un mort, devait se munir d'un permis de l'inspecteur des marchés (*mohtassib*) et placer ce papier sur sa tête pour traverser les bazars. Puis il défendit absolument qu'aucun fellah du Caire, qu'il fût grand ou petit, se vêtit de زمطا [1], et l'on observa cette défense.

Enfin il ordonna que ses médecins fussent sciés par le milieu du corps et on exécuta de la sorte les maîtres Khidr et Chams ed Dîn ibn el 'Afif. Ces excentricités continuèrent (p. 22) ainsi jusqu'à ce qu'il mourût. Son décès eut lieu le samedi après-midi; on laissa son corps à la citadelle jusqu'au lendemain, et c'est le dimanche 13 dhul higga 841 qu'on l'en sortit pour l'enterrer dans le tombeau qu'il s'était fait bâtir au désert près de la Barqouqîya. Les prières furent dites sur lui par le très savant Ibn Hagar [2].

El Malik el Achraf Barsbây avait près de 75 ans lorsqu'il mourut, ayant régné sur l'Égypte et la Syrie pendant seize ans, huit mois et cinq jours. Il fut pleuré et regretté par le peuple, car son règne avait été calme et exempt des querelles et des guerres qui avaient eu lieu sous ses prédécesseurs. Comme le dit le poète [3] :

والمرء كالظل ولا بد ان   يزول ذاك الظل بعد امتداد

On raconte qu'el Malik el Achraf Barsbây, sentant sa maladie s'aggraver, fit venir au palais le khalife et les quatre juges ainsi que des officiers et des

Apportant la pâleur et la maigreur.
En vérité, le Zéphyr en mourut; comment ne serait-il pas mort?
La peste était venue et il en avait été atteint.

[1] Ce mot signifie, je crois, une sorte d'armure ou de bouclier, peut-être une cotte de mailles cachée sous les vêtements.

[2] Voir p. 123.

[3] L'homme ressemble à l'ombre
Qui s'allonge et puis disparaît.

émirs et fit prêter serment aux mamelouks. Il leur octroya à chacun la somme de 40 achrafys et déclara son fils Gamâl ed Dîn Youssef, héritier du sultanat. Il nomma l'atabek, Gaqmaq el 'Alay, régent du royaume. Puis il ordonna que l'on rendît aux soldats natifs d'Égypte de la Halqa ce qui leur avait été confisqué sur leurs fiefs, comme il a été dit plus haut, et commanda à l'émir Orkomâs edh Dhâhiry de rendre à chacun ce qu'il lui avait été pris, complètement et intégralement, accompagné d'un certificat écrit à cet effet. On rendit donc aux troupes de la Halqa ce qui leur avait été ôté.

El Malik el Achraf Barsbây fut un roi glorieux, aimant la pompe et les cortèges. Il observait la loi religieuse, aimait les lettrés et recherchait leur société. Il se servait pour les transactions commerciales de monnaie d'or ou d'argent le plus pur; l'achrafiya barsbâiya était d'or pur et l'on est encore aujourd'hui heureux de s'en servir.

Au physique, el Malik el Achraf Barsbây avait la physionomie arabe, la taille haute, la peau blanche et les joues barbues. Ses cheveux blanchissaient, mais il était bien fait, haut en couleur, avec un air calme et digne qui inspirait le respect sans manquer de douceur. Ses manières étaient distinguées, il était au courant de tout ce qui concerne le protocole royal et l'étiquette et se montrait généreux, pieux et affable. Il s'y connaissait en architecture. Malheureusement, il avait un fort penchant pour les exactions et s'appropriait volontiers le bien des autres.

Parmi ce qu'il fonda[1] durant son règne, se trouvent : la madrassa située

[1] Monuments de Barsbây. Aly pacha Moubârak, dont les courtes notes biographiques sont empruntées à el Isḥâqy, consacre des pages entières aux dépenses de la madrassa du marché des papetiers ainsi qu'à la Khanqa de Siryaqous, énumérant les salaires des serviteurs, etc. L'un des neuf mouezzins de la mosquée, qui touchait, d'après cette liste, 200 dirhems par mois et 3 rotls de pain par jour, était, dit-il, adonné à la boisson et s'oublia un jour jusqu'à chanter l'appel à la prière en état d'ébriété. Il en fut puni en songe par le sévère fondateur du monument; ce fondateur lui apparut la nuit suivante et lui infligea une correction telle que lorsqu'il fut réveillé les traces en étaient visibles et qu'il resta boiteux jusqu'à sa mort, bien que s'étant repenti et amendé.

Au sujet de la Khanqa de Siryaqous, Aly pacha Moubârak, toujours d'après el Isḥâqy, raconte que Barsbây, en route pour son expédition sur Âmid, passant près des ruines des constructions de Mohammed en Nâçir en cet endroit, fit vœu, s'il revenait vainqueur, d'y bâtir un sébil et une madrassa et, qu'ayant défait ses ennemis et tué le roi d'Âmid, il exécuta ce vœu. Ibn Iyâs donne une version bien différente du résultat de cette expédition. Peut-être le sultan construisit-il la khanqa afin de donner le

au marché des papetiers, celle qui est au désert où il est enterré, et celle de la Khanqa de Siryaqous. Il fonda aussi l'okâla qui se trouve dans la Salîba, avec les deux maisons (*rab'*) qui en font partie, et beaucoup de constructions en Égypte et ailleurs. C'est l'émir Hazouq qui en dirigea les travaux.

Il eut deux fils, Youssef et Ahmed, et plusieurs épouses : la princesse Gulbân, mère de son fils Youssef, la princesse Fâtma, fille d'edh Dhâhir Ṭaṭar et la princesse fille de l'atabek Youchbak el Arg; il fit venir une princesse ottomane, fille du roi de Roum, mais son mariage avec elle ne fut point consommé.

Ce fut le meilleur des rois circassiens, comme le dit le poète [1] :

قالوا فهل جاد الزمان بمثله   قلت الزمان بمثله لشحيح

Parmi les notables qui moururent sous ce règne, il y eut (p. 23) le grand juge el Hazaouy, le grand juge 'Ala ed Dîn ibn Moughny, hanbalite; le cheikh Nâçir ed Dîn ed Dairy, hanafite; Ibn en Naqqâch, un des principaux ulémas châféites; le cheikh Chehâb ed Dîn el Maqrîzy, l'historien, et d'autres personnages illustres.

Ainsi se termine notre brève relation du règne d'el Malik el Achraf Barsbây ed Douqmaqy edh Dhâhiry.

change à ses sujets et de leur faire croire qu'il avait effectivement été victorieux.

La madrassa en ville et le couvent proche du mausolée au désert offrent tous deux cette importante caractéristique que leurs murs portent une inscription qui constitue un document légal. En effet, l'acte de waqf de la madrassa est gravé sur le mur du monument lui-même en un long bandeau décoratif comme le sont toujours les inscriptions arabes. Le regretté van Berchem a déchiffré et publié ce texte en entier et a pris la peine de vérifier les noms propres des localités à l'aide de documents divers. Le couvent, lui aussi, porte son acte de waqf, inscription publiée par Mehren et revue par van Berchem. D'après ce dernier savant, ces deux remarquables inscriptions sont à peu près les seules qui se trouvent au Caire, bien qu'il y en ait plusieurs du même genre en Syrie. Voir van Berchem, *C. I. A.*, p. 275, 377.

[1] Le siècle peut-il nous en offrir un semblable?
Non, dis-je, le siècle est avare d'hommes comme lui.

APPENDICES.

I

Extrait des *Chroniques* d'Enguerrand de Monstrelet (Paris, 1603 a. d.), vol. II, p. 12.

1423

Item. En cet an rompirent les trêves qui avaient duré l'espace de treize ans entre le Souldan de Babilone [1] et le Roi de Chippre par le rapport d'aucuns faux Chrétiens qui rapportèrent au Souldan que les Chippriens occiaient ses gens quand ils les pouvaient atteindre. Sur lequel rapport, sans aucune autre défiance faire au Roi de Chippre, ledit Souldan envoya six gallées pleines de Sarrazins descendre en Chippre et faire guerre par feu et par épée. Et premièrement ardirent (brûlèrent) la ville de Lymeçon (Limassol) avec grand foison d'autres pays. Et lors le Roi de Chippre de ce averti, afin de résister, envoya un sien Chevalier, Messire Philippe Prevost, à (avec) tout grand gens, lequel venu aux dessus-dits Sarrazins, en escarmouchant à eux, fut féru d'une flèche au visage, duquel coup il chut. Et tantôt lesdits Sarrazins lui tranchèrent incontinent le chef, et prirent ses éperons dorés avec la dite tête et se retirèrent en leurs gallées et puis retournèrent en Surie [2].

1425, P. 26.

Item. Après que les Sarrazins (dont dessus est fait mention) furent retournés du royaume de Chippre en Surie [2], ils allèrent devers le Souldan et, en signe de victoire, portèrent la tête et les éperons du chevalier qu'ils avaient occis sur une lance, et criaient en haut par toute la ville que c'était la tête du frère (du) Roi de Chippre nommé Henri Prince de Galilée, dont ils mentaient. Néanmoins pour cette victoire tous les complices du Souldan et lui montèrent un tel orgueil qu'ils se délibérèrent du tout de faire si grande armée qu'ils détruiraient tout le Royaume de Chippre. Or est vérité qu'en la ville de Damas était un Sarrazin grand riche et puissant, lequel par toute la Surie était tenu et ré-

[1] Babilonne, Babiloine, Bâb el-Loûn, nom de la capitale d'Égypte à l'époque de la conquête arabe, et encore usité au xv° siècle par les chroniqueurs francs.

[2] *Surie*. Les Sarrasins de Barsbây venaient pour la plupart d'Égypte et non pas de Syrie; mais, comme les sultans mamelouks d'Égypte régnaient également sur la Syrie, il est naturel que les Francs aient fait confusion et considéré le Caire comme étant en Syrie.

puté d'être saint homme et l'avait le Souldan en révérence, et d'autre part était bon et cordial ami du Roi de Chippre. Et quand il vint à sa connaissance de la destruction qu'avaient faite en Chippre les six gallées dessus-dites, il alla au Kaire devant le Souldan et le reprit et le blâma de ce qu'il avait commencé la guerre, et tant fit que le Souldan fut moult repentant de ce qu'il avait fait et accorda qu'un bon accord fut traité. Pour lequel faire et attraire se chargea ce saint homme Sarrazin d'envoyer son fils devers le Roi de Chippre, pour traiter de la dite paix et de fait lui envoya; mais quand il fut venu au pays, le Roi de Chippre n'eut point conseil de parler à lui de sa personne; ainsi, pour ouïr de ce qu'il demandait, y envoya ses Ambassadeurs, auxquels en conclusion l'Ambassadeur dessusdit ne voulait dire nulle chose de son Ambassade et fit réponse absolue que, s'il pouvait parler au Roi, la paix se ferait à l'honneur de lui et de son royaume. Les commis du Roi de Chippre lui remontrèrent comment le Souldan avait fait une folle entreprise de commencer la guerre : pour ce qu'il aurait à faire à toute Chrétienté, et adonc répondit icelui Ambassadeur que le Souldan était bien informé du gouvernement des Chrétiens et que le Roi de France, qui pour le temps passé avait toujours été le plus mortel ennemi, dormait pour le présent et que pour néant les doutait le Souldan. Après lesquelles paroles s'en retourna le dit Ambassadeur à Damas devers son père et lui récita la manière comment le Roi de Chippre ne l'avait voulu ouïr. Pourquoi le dit saint homme fut très mal content et depuis ce jour continuellement conforta le Souldan en lui exhortant de faire cruelle et forte guerre au Roi de Chippre disant en outre qu'il n'eût nulle doute et qu'il demeurerait victorieux contre tous ses ennemis.

P. 27.

En cet an requit le Souldan de Babilonne aide au Roi de Thunes (Tunis) en Barbarie pour mener guerre au Roi de Chippre, lequel lui fut accordé et lors manda par toutes les Seigneuries tous les navires et vaisseaux d'armes qui y étaient, lesquels il assembla en très grand nombre et les fit très bien garnir de vivres et de gens; et après, sous la conduite de ses Amiraux et autres Capitaines, les fit descendre au royaume de Chippre par devers Famagoce (Famagouste) et lors commencèrent à entrer au pays et tenir les champs à grande puissance en faisant maux irréparables. Et pour ce temps le Roi de Chippre était très durement aggravé de maladie : pour quoi il ordonna son frère, qui était Prince de Galilée, chef et Capitaine général de son armée; lequel Prince assembla toute la puissance d'icelui Royaume de Chippre, et se retira par devers le lieu où étaient iceux Sarrazins pour les combattre et rebuter; lesquels, sachant sa venue, se retirèrent dans leurs navires; mais il les poursuivit. Et quand il fut d'eux approché pour les combattre, trouva que les deux parts de ses navires l'avaient laissé. Et par ainsi fut contraint de retourner à Nicosie et les dits Sarrazins rentrèrent au dit pays en persévérant de mal en pis et trestout le désolèrent. Et après qu'ils furent pleins et rassasiés de tout biens à tout grand rapines et grand foison de prisonniers chrétiens, s'en retournèrent en Surie et emmenèrent avec

eux, en leur pays de Sarrazins, un moult notable et grand gentilhomme et de grand renom, nommé Ragonnet de Pieul, lequel avait été pris en la grosse tour de Lymaçon et le présentèrent au Souldan pour ce qu'il était vaillant homme et s'était moult vigoureusement défendu. Lequel Souldan l'admonesta grandement de renier la loi de Jésus-Christ et lui promit de le faire grand Seigneur, mais oncques il n'y voulut rien entendre, ainçois à la présence d'icelui Souldan blâmait moult fort la loi des Sarrazins, pourquoi le Souldan, de ce moult indigné, le fit scier par le milieu du corps et mettre à mort cruelle. Et depuis fut certifié par plusieurs personnes dignes de foi que sur le lieu où il avait été enterré, avait-on vu une couronne de feu descendre du ciel en terre et reposer sur le lieu dessusdit.

1426, P. 30-32.

En ce temps arrivèrent devers le Roi de Chippre plusieurs Chevaliers et Écuyers de divers pays, lesquels par avant avait mandé pour résister à l'armée des Sarrazins que chaque jour il attendait. Et avec ce il assembla de son royaume ce qu'il put avoir de gens auquel il pourvut de vivres, logis et argent au mieux qu'il put chacun selon son état et sa faculté. Et entre temps qu'il attendait, comme dit est, la venue des Sarrazins, ses gens qui étaient de diverses nations s'émurent par la manière que le Roi avait assez affaire de mettre paix entre eux et ne savait comment il put ordonner Capitaine qui à eux fut agréable.

Durant lesquelles dissensions ou divisions, les Sarrazins arrivèrent au dit royaume de Chippre en très grande multitude et prirent port à Lymaçon et assiégèrent la tour qui était très bien réparée et garnie de gens d'armes; mais nonobstant elle fut prise par force et le Capitaine, nommé Etienne de Buysense, mort avec tous ses gens. Et adonc le Roi de Chippre sachant les nouvelles de ses ennemis, assembla ceux de son conseil et leur demanda qu'il en avait à faire. Et la plus grande partie de ceux de son pays lui firent réponse qu'il se tint en la ville de Nicosie disant que mieux valait pays gâté que perdu. Mais tous les étrangers furent de contraire opinion et lui conseillèrent qu'il se mît aux champs et qu'il combattît très bien et hardiment ses ennemis, lesquels détruisaient ainsi son pays et mettaient à mort cruelle son pauvre peuple.

Le Roi, ce voyant, délibéra soi mettre aux champs le second jour ensuivant et, quand le jour vint et qu'il monta à cheval, le premier pas que son destrier fit, il s'agenouilla jusques à terre. Et le Prince de Galilée son frère, en montant à cheval, laissa choir son épée hors de son fourreau à terre, dont plusieurs eurent petite espérance qu'ils dussent avoir victoire. Et alla celui jour le Roi loger à trois lieues près de la cité en une place moult délectable nommée Beaulieu. Et le samedi ensuivant, dont c'était le jeudi, chevaucha en belle ordonnance jusqu'à une ville nommée Citotye; et le dimanche ensuivant, sixième jour de juillet, après que le Roi eut ouï ses messes, il se assit à table. Et à cette heure que lui et tous ceux de son ost (armée) dînaient, fut vu en plusieurs lieux grand fumée des feux que les Sarrazins boutaient et lors furent apportées au Roi certaines nou-

velles qu'ils venaient contre lui. Et adonc le grand Commandeur de Chippre avec plusieurs frères de Rhodes de sa religion et aussi le seigneur de Varemboulais Almant et aucuns autres gentilshommes de la nation de France demandèrent congé d'aller découvrir et voir leurs ennemis, lequel leur accorda moult ennuis. Si allèrent si avant qu'ils trouvèrent les Sarrazins, auxquels ils escarmouchèrent et en occirent aucuns, mais enfin, pour la très grande abondance d'iceux, ils ne purent porter la charge et en y eut de morts trente ou environ et les autres se retirèrent devers le Roi au mieux que faire le purent, lequel Roi chevauchait grand erre pour trouver ses ennemis. Et aussi, sans faire grand ordonnance, chevaucha grand espace et tant qu'il trouva les Sarrazins assez près d'une ville qui s'appelle Domy. Et étaient au plus près de lui son frère Prince de Galilée, le Connétable de Hiérusalem, deux Comtes d'Allemaigne et toute la fleur de la chevalerie. Et adonc le dessusdit Roi de Chippre assaillit moult chevaleresquement et soudainement les Sarrazins et tant que de pleine venue leur fit grand dommage. Mais ainsi que fortune le voulut adverser, le coursier du Roi chut des quatre pieds à terre et se déclavèrent les sangles de la selle, et après qu'il fut remonté et qu'il voulut faire faits d'armes, la selle se retourna et le Roi chut par terre et le cheval s'en fuit, et fut de nécessité qu'il montât sur un petit cheval d'un sien écuyer nommé Anthoine Kaire; car tous les petits s'étaient fuis de frayeur à (avec) les grands coursiers. Pour laquelle aventure grand partie des Chippriens cuidèrent certainement que leur Roi fût mort, et demeurèrent tout ébahis. Et pour ce les Sarrazins, qui jà tournaient en Surie, reprirent courage. Si vint leur grosse bataille qui chargea sur la gent chrétienne si puissamment qu'il fut de nécessité au Roi qu'il se retirât en la Chireotie dont il était parti. Et quand il vint assez près dudit lieu, icelui lieu était jà environné de Sarrazins, tellement qu'il n'y put entrer. Et adonc se mirent les chrétiens en désarroi et commencèrent à fuir chacun où ils purent pour le mieux. Le Roi se retira sur une montagne assez avantageuse et toujours était au plus près de lui son frère Prince de Galilée lequel lui dit ainsi : Monseigneur, vous voyez clairement que toutes vos gens vous abandonnent et que vous ne pouvez résister contre vos ennemis, veuillez sauver votre personne et ayez compassion de votre royaume. Si vous êtes pris, nous sommes tous perdus; prenez aucuns de vos plus féables serviteurs si vous retirez en aucune sûre place et je demeurerai ici avec les bannières jusqu'à ce que je sentirai que vous serez en lieu sûr, et puis ferai pour le salut de ma personne ce que à Dieu plaira moi administrer. Le Roi, oyant cela le regarda moult doucement et lui répondit : «Beau frère, jà Dieu ne plaise que je ne parte; allez réconforter et r'assembler mes gens en eux admonestant qu'à ce besoin se veulent acquitter au service de leur souverain et naturel seigneur». Le prince de Galilée y alla à telle heure qu'il fut très durement rencontré de la gent Sarrazine, que après qu'il eût fait tant de faits d'armes que vaillant Prince pouvait faire, il fut occis et là demeura sur la place. D'autre part, le Roi fut si très fort empressé de ses ennemis qu'il se partit tout abandonné de ses gens et descendit de la montagne où il était en une petite vallée; et là fut tellement assailli qu'il fut enferré en quatre lieux et qu'il fut abattu de son cheval à terre; et la gent Sarrazine, non connaissant que ce fût le

Roi de toutes parts commençaient à férir sur lui pour le mettre à mort, quand un chevalier de Castrelongne (Catalogne) du parti d'icelui Roi, nomme Messire Gasserant Savary (Suarez) se coucha sur le Roi en criant à haute voix en langage de Surien : « C'est le Roi, c'est le Roi ». Adonc un Capitaine Sarrazin fait un signe de sa main auquel tous les autres laissèrent choir leurs épées à terre et le dit capitaine rebouta la sienne au fourreau et prestement s'en alla devers le Roi; si le prit par la main en lui disant en langage grec qu'il avait plu à Dieu le délivrer en la main et puissance du Souldan et lui dit : « Vous viendrez par devers lui, réconfortez-vous car pour certain j'ai bonne espérance qu'il vous fera bonne compagnie ». Le dessusdit chevalier Chastelan (Catalan) fut pris avec le Roi et lui répitèrent la vie pour ce qu'il s'était si vaillamment maintenu. Ainsi, et par cette manière, fut le Roi de Chippre pris de la gent Sarrazine qui lui mirent une chaîne au cou. Et tantôt après arrivèrent les gens de pied, qui à toutes fins voulaient occire le Roi; mais Dieu par sa douce miséricorde l'en délivra car il était homme charitable et de bonne vie envers Dieu. Et brief ensuivant tous ceux de la partie du Roi de Chippre furent mis à déconfiture et se sauvèrent ceux qui sauver se purent; et la plus grande partie s'en fuirent par les montagnes, où ils purent le mieux et n'en demeura de morts sur la place qu'environ seize à dix-sept cents. Et, assez brief ensuivant, la gent Sarrazine menèrent le Roi de Chippre à Salines où était leur navire, et là le mirent en bonne garde.......................

Item. Après qu'il fut venu à la connaissance par le pays de Chippre et à Nicosie de la déconfiture de leurs gens et de la prise de leur Roi, Messire de Lusignan, frère du Roi, Archevêque de Nicosie, avec Messire Jacques de Caffran, Maréchal de Chippre, demeurés pour la garde de ses enfants, furent moult troublés et déconfortés pour ces piteuses nouvelles. Et pourtant icelui dimanche, à heure de minuit, se départirent de la cité et emmenèrent avec eux la sœur du Roi et ses enfants; si les conduirent en la forteresse de Chermes (Cérines), qui est située sur la mer, à cinq lieues de Nicosie. Et le lendemain qui fut le lundi, la communauté de la ville courut au palais, pour savoir aucunes nouvelles du Roi et, quand ils ne trouvèrent personne à qui parler, ils s'en retournèrent en leurs maisons; et prirent leurs femmes et leurs enfants et aucuns de leurs biens et se départirent de la ville, laissant icelle du tout abandonnée, sinon de pauvres gens impotents et aveugles. Et s'en fuirent les aucuns devers Famagoce et les autres à Chermes et en autres villes et par les montagnes, tant que c'était très-piteuse chose à les voir. Et le second jour ensuivant, le Capitaine des Sarrazins alla à toute sa gent devers la cité de Nicosie, laquelle, comme dit est, il trouva du tout abandonnée. Si se logea au Palais Royal et puis fit crier prestement par la cité que tout homme retournât en son propre lieu; c'est à savoir ceux de la ville, et on les tiendrait paisibles : pour lequel en retournèrent dedans la dite cité environ de dix à douze mille personnes. Or est vérité que le Roi de Chippre et le Grand Maître de Rhodes avaient vu une très grosse armée sur la mer, dedans laquelle était le Bâtard de Bourgongne, frère du duc Philippe, le Seigneur de Rombaix et moult d'autres notables seigneurs de diverses marches; lesquels étaient moult désirants de combattre les Sarrazins, mais oncques ne purent avoir vent propice pour eux montrer contre les dits Sarrazins. Et

était le dit Bâtard de Bourgongne aussi à Vasse espérant d'être à la dite journée, et entre temps le Roi fut pris comme dit est; et pourtant icelui Bâtard et les siens retournaient sur la mer pour aller derechef contre iceux Sarrazins. Et adonc le vent leva que les Chrétiens désiraient et tant qu'en peu d'espace arrivèrent vers l'armée des Sarrazins et tellement que les parties se virent l'un l'autre. Et adonc le Capitaine des Sarrazins qui aussi étaient en mer, voyant les Chrétiens en grand nombre, envoya hâtivement ses messagers à l'autre Capitaine Sarrazin qui était à Nicosie, si lui manda détroitement, sur peine d'être réputé traître, qu'il retournât à tout son ost et ses gens en son navire. Et après qu'il eût robbé toute la cité de Nicosie, et réduit le peuple en chétiveté, il fit bouter le feu au Palais Royal et en plusieurs autres lieux et s'alla à tous les siens à Salines où était leur navire. Et durant le chemin prirent plusieurs enfants allaitant leurs mères et les jetèrent sur les épines et sur les haies en les lapidant très horriblement.

Et d'autre part le capitaine Sarrazin qui tenait le Roi de Chippre prisonnier lui fit écrire unes lettres à son Capitaine général qui était sur la mer, contenant ou en substance qu'il ne portât nul dommage aux Sarrazins si cher qu'il avait la vie du Roi. Et les porta sur une petite galliotte Messire Galleran Savary; auxquelles lettres le capitaine des Chrétiens obéit, ce que faire ne devait selon l'opinion de plusieurs, mais paravant avaient les deux parties fort approché l'un de l'autre et y avait eu grande besogne. A laquelle besogne qui fut par mer y eût très dure escarmouche, par espécial de trait, duquel furent tant d'un parti comme de l'autre plusieurs hommes morts et navrés. . . . .
. . . . sans conquérir navire l'un sur l'autre, sinon la nef des pèlerins dont ce après est faite mention. Durant lequel temps se avança une nef chargée de pèlerins, voulant acquérir honneur, espérant pour combien que l'armée des Chrétiens qui était sur mer dût combattre les Sarrazins, allaient si avant qu'ils ne purent retourner, et nonobstant secours furent pris et, en la présence du Roi de Chippre, coupés en pièces comme on coupe la chair au marché, sinon aucuns en très petit nombre qui furent retenus prisonniers. Et après aucuns jours, se mirent à voie et retournèrent à tout le Roi de Chippre en Surie.

Item. Quand les dits Sarrazins furent arrivés en Surie à tous leurs prisonniers, ils menèrent le dit Roi de Chippre au Kaire devers le Souldan de Babylonne et les autres Chrétiens étaient deux à deux liés comme bêtes et traînaient les Sarrazins après eux la bannière de Notre Dame le chef en terre, et puis après le Roi de Chippre chevauchait sur un petit mulet sans selle, lié et enchaîné de chaînes de fer. Et en icelui état fut mené en la présence du Souldan qui était assis pompeusement en une haute gallerie; le fit être une grosse heure en bas ou environ sa présence; et depuis le fit mener en une tour où il tint prison tant qu'il fut en la ville du Kaire, où il se fit servir très abondamment comme Roi de tous vivres fors de vin : mais les marchands chrétiens lui en faisaient délivrer secrètement à grand planté; et les autres prisonniers chrétiens furent menés en divers lieux.

Item. Entre temps que le Roi de Chippre était ainsi en prison au Kaire par devers le Souldan de Babylonne, l'Archevêque de Nicosie qui était frère au Roi manda Messire Pierre de Lusignan, connétable de Hiérusalem et lui bailla le gouvernement de Chippre;

lequel fit faire de grandes justices en punissant ceux qui s'étaient voulu rebeller depuis les tribulations dessusdites. Et peu de temps après retourna le dit élu en la cité de Nicosie, laquelle peu après se repeupla et, bref ensuivant, un marchand Genevois nommé Bénédic Pervessin, mû de pitié, requit au conseil du Roi qu'il (l')envoyât au Kaire, disant qu'il avait espérance d'être occasion de la rédemption du Roi. Lequel y fut envoyé et tant exploita que le Souldan mit le Roi de Chippre à finance de deux cent mille ducats par telle condition que perpétuellement il payerait par chacun un tribut de son royaume de la somme de cinq mille ducats. Et par ainsi fut la paix faite du Souldan avec le Roi de Chippre et fut mis hors des fers le jour de l'Assomption de Notre Dame. Et depuis ce le demandait souvent le Souldan pour deviser avec lui et lui faisait de merveilleuses questions en le tentant de abandonner la foi chrétienne. Auxquelles questions le Roi répondait à toutes fois si sagement que le dit Souldan, non sachant plus que dire, le faisait prendre avec plusieurs réfections de boire et de manger et le r'envoyait en prison. Et dedans briefs jours ensuivant qu'il fut mis en finance le fit le dit Souldan mettre hors de prison et loger en ville. Et le faisait souvent aller en état en ébattement sur beaux chevaux, noblement accompagné de la gent Sarrazine. Et depuis fut payé grand partie de la finance et baillé sûreté du surplus et, après le jour de Pâques fleuries, fut mis à pleines délivrance et fut mis en une gallée au port d'Alexandrie sur la mer verte................

1427 (P. 25).

En ce temps le Souldan de Babylonne envoya lettres à tous Rois et Princes chrétiens, desquelles la teneur s'ensuit :

Baldadoch fils d'Aire, Connétable de Ierico, Prévot du Paradis terrestre, neveu des dieux, Roi des Rois, Prince des Princes, Souldan de Babyloine, de Perse, de Jérusalem, de Chaldée, de Barbarie, Prince d'Affrique et animal d'Arcadie, Seigneur de Siche, des Ainces, des Payens et des Maritans, Maître Anchipotel, Avoué d'Amazone, Gardien des Iles, Doyen des Abbayes, Commandeur des Temples, froisseur des heaumes, fendeur des écus, perceur des haubers, rompeur de harnais et de places, lanceur de glaives, effondreur de destriers, transperceur de presses, détruiseur de châteaux, fleur de chevalerie, sanglier de hardiesse, aigle de largesse, cremeur des ennemis, espérance d'amis, recouvreur des déconfits, étendard de Machommet, Seigneur de tout le monde.

Aux Rois d'Allemagne, de France et d'Angleterre et à tous autres Rois, Ducs et Comtes et généralement à tous ceux lesquels notre débonnaireté est à advenir : Salut et dilection en notre grâce. Comme ainsi soit qu'il est bien loisible de relenquir (laisser) erreur par sagesse qui veut : vous mande que vous ne laissez nullement, ne tardez à venir par devers moi et relevez vos fiefs de ma seigneurie en reniant votre Dieu et la foi chrétienne, délaissant vos erreurs; esquelles vous et vos devanciers avez été enveloppés trop longuement; ou autrement mon indignation et la puissance de ma forte épée tournera sur vous assez brièvement dont j'aurai vos têtes en rançon sans rien épargner.

Ces lettres furent données la vigile des Ambassadiens l'an dixième de notre couronnement, la seconde année après notre noble victoire et la destruction du malheureux pays de Chippre.

II

Extrait des voyages de Johann Schiltberger, édition anglaise publiée par la Société Hakluyt, Londres, 1879 (1).

P. 58.

Il y avait un certain roi nommé Malleckchafscharff; ce roi invita à un mariage (ceux) de Rom, de toute la Chrétienté et aussi de tous pays. Or il faut noter ses titres et qualités : Nous, Balmander, le tout-puissant de Carthago (Qayrouan?), Sultan des nobles Sarrasins, Seigneur de Zuspillen (Séville? en persan Ishbilia), Seigneur du Très Haut Dieu à Jérusalem, en Capadocie (Caparnaum?), Seigneur du Jourdain, Seigneur de l'Orient d'où coule la mer bouillante; Seigneur de Bethlaen où votre Dame, Notre nièce, naquit, ainsi que son fils, notre neveu de Nazareth (2), Seigneur du Sinaï, de Talapharum et de la vallée de Josaphat; Seigneur de Germoni (Hermon), montagne autour de laquelle sont septante-deux tours toutes ornées de marbre; Seigneur de la grande forêt de quatre cent milles de longueur, habitée par septante-deux langues; Seigneur du Paradis et des rivières qui en coulent, situé en notre pays de Capadocie; Gardien des cavernes, puissant Empereur de Constantinople, Amorach de Kaylemer, puissant Empereur de Galgarien, Seigneur de là ou se lèvent le soleil et la lune, du commencement à la fin; Seigneur d'où sont enterrés Enoch et Helyas. Item, Protecteur du premier Prêtre-Jean, dans la Roumanie fermée, et Gardien de Wadach, Gardien d'Alexandre, Fondateur de la cité fortifiée de Babilonie, où furent inventées les septante-deux langues, Empereur Roi des rois, Seigneur des Chrétiens. Juifs et Infidèles, Destructeur des dieux.

III

Extrait de l'*Histoire de l'île de Chypre sous les Lusignan,* par L. de Mas-Latrie, Paris, 1852, tome II, p. 506 et seq.

Récits des invasions des Égyptiens en Chypre et de la captivité du roi Janus, par Khalil Dhâheri, visir du sultan Al Malec-al-Aschraf Barsebai.

Paris. Bibl. nat. Mss. arabes n° 695, trad. manuscrite de Venture, fol. 347-369 (3).

(1) *The bondage and Travels of Johann Schiltberger, a native of Bavaria, in Europe, Asia and Africa, 1396, 1427.* Translated from the Heidelberg MS., edited in 1859 by Professor Karl Friedrich Neumann, by Commander J. Buchan Telfer, R. N., F. S. A., F. R. G. S.

(2) Les commentateurs ne peuvent expliquer ce passage bizarre, qui est peut-être obscurci par quelque faute de transcription de l'arabe à l'allemand illettré de Schiltberger.

(3) (Cette note et les suivantes sont de M. de Mas-Latrie.) Ce récit, dont je dois la communication à

1424

Chypre est une des plus grandes et des plus riches îles de la Méditerranée. Sa ville capitale se nomme Ufkousié.

Celui qui y régnait dans le temps que Melik-el-Eschref occupait le trône d'Égypte se permit des pirateries et des atrocités contre les Musulmans. Le Sultan lui écrivit pour lui faire sentir les conséquences de ses injustices. Le présomptueux roi de Chypre ne répondit que par une lettre pleine de témérité et d'arrogance. Aussitôt Melik-el-Eschref donna ordre d'équiper quatre galères avec quelques troupes de débarquement, pour aller reconnaître l'île de Chypre et le lieu le plus propre à y faire une descente, si le roi dans l'intervalle ne s'empressait pas à réparer ses torts et continuait à braver le courroux des Musulmans.

Tandis qu'on travaillait à cet armement, le sultan expédia au fils d'Osman une galère chargée de présents. Le roi de Chypre en eut avis et il fit armer deux galères qui allèrent à sa rencontre et s'en emparèrent. Sur cette nouvelle on pressa le départ de la petite escadre, et lorsqu'elle mit à la voile, un poète lui adressa ces vers : Partez, braves soldats, etc. [1].

Les quatre galères mirent à la voile et vinrent aborder au cap El-Jac qui forme la pointe méridionale de l'île de Chypre [2]. Ils y trouvèrent dans une calanque un bâtiment chargé. Les gens de l'équipage gagnèrent la terre, et nos troupes après s'être emparé de tout ce qu'il y avait sur ce navire, y mirent le feu. De là notre petite escadre se rendit à Lemsoun où elle rencontra trois galères qui étaient destinées à faire la course. On les déchargea et on les livra aux flammes.

Le gouverneur de Lemsoun vint avec un corps de cavaliers pour s'opposer au débarquement. Nos troupes le défirent et il fut tué dans le combat. Après cette victoire, les soldats égyptiens s'avancèrent vers la ville, dont ils s'emparèrent d'assaut, et ils la réduisirent en cendres après l'avoir livrée au pillage. Le poète qui a chanté la conquête de Chypre, dit en rappelant cet heureux événement : «Nous nous sommes avancés sur les terres des infidèles, et les ennemis du Coran n'ont pu résister un instant à la grêle de flèches que nous leur avons lancée». Le commandant de notre escadre ayant reconnu que le château de Lemsoun était trop bien fortifié pour se flatter de le prendre en peu de temps, fit rembar-

l'obligeance de M. Reinaud, forme le 4e chapitre du XIe livre de l'ouvrage de Khalil Dhâheri. L'œuvre d'où il est extrait porte ce titre général dans la traduction française : Abrégé géographique et politique de l'empire des Mamlouks, composé par Khalil, fils de Schahin-el-Eschref Zhahiri (ou Dhaheri), vezir du sultan Melik-el-Eschref Ebi-el-Nasr Bersabai, et traduit par M. Venture de Paradis, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. L'ouvrage fut rédigé l'an 831 de l'hégire, répondant à l'année 1427-1428 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire deux ans à peine après la conquête de Chypre. Je reproduis textuellement la traduction de Venture, en y rétablissant l'orthographe actuelle.

[1] Je supprime ces vers emphatiques et sans intérêt. J'omets aussi fréquemment ceux que l'historien insère çà et là dans la suite de son récit. Khalil annonce que ces citations sont empruntées au chant de triomphe composé par un poète du Caire, à l'occasion de la soumission de l'île de Chypre.

[2] Le cap Gatta, près de la ville de Limassol que Khalil appelle Lemsoun.

quer les troupes et il revint en Égypte chargé de butin, rendre compte au sultan de sa mission.

Melik-el-Eschref donna aussitôt des ordres d'équiper toutes les galères et de les tenir prêtes à partir au premier signal; il fit en même temps fortifier toutes les places maritimes de l'empire, et fit doubler partout les garnisons.

C'est ici où commence l'époque de la seconde expédition contre l'île de Chypre.

Mais revenons à Janus[1], c'est ainsi que s'appelait le roi de Chypre. Dès qu'il eut appris ce qui s'était passé à Lemsoun, il expédia deux galères bien armées pour aller ravager les côtes de l'Égypte et de la Syrie. Leurs courses furent vaines; elles trouvèrent partout des troupes qui les repoussèrent. Ces deux galères, pour rafraîchir leur provision d'eau, allèrent mouiller à l'embouchure du fleuve du Chien[2], qui se jette dans la Méditerranée à une lieue de distance nord de Baruth. Avant de faire avancer leurs chaloupes dans le fleuve, ils tirèrent un coup de canon, pour s'assurer s'il ne paraîtrait personne. Les Musulmans, qui les avaient aperçus, se tinrent cachés et en embuscade jusqu'à ce que les Francs eussent mis pied à terre. Alors ils les enveloppèrent, ils en tuèrent quelques-uns, en blessèrent beaucoup d'autres et se saisirent de tous ceux qui ne purent regagner leurs galères. Après cette brillante expédition, elles mirent à la voile et le vice-roi de Seyde envoya au sultan les captifs qu'on avait faits.

Enfin, après quelques mois d'un travail continu, la flotte destinée à la conquête l'île de Chypre se trouva prête à mettre à la voile. Elle était composée de cinq gros vaisseaux, de dix-neuf galères, de six bâtiments de transport pour les chevaux et de treize galiotes. Les troupes désignées pour cette expédition s'embarquèrent à Tripoli de Syrie, qui fut le rendez-vous général. Les chefs qui furent nommés pour commander l'armée étaient l'émir Gerabasch Casehul, l'émir Jeschbek el Muschidd et l'émir Murad Khavadgea el Schabaani. Plusieurs officiers Khassekis et beaucoup de volontaires voulurent aussi être de cette expédition. La flotte partit dans le mois de Regeb, l'an de l'hégire 828 et elle aborda à Magoussa[3]. On fit débarquer la cavalerie, qui se mit aussitôt en ordre de bataille, ayant pour avant-garde un corps d'archers à pied. Dans le temps que nos troupes étaient en marche pour aller investir Magoussa, on vit arriver un exprès qui dit au général de la part du gouverneur de la place : « Je suis l'esclave du sultan, la ville que je commande lui appartient et tous ses habitants sont ses sujets et je demande la paix ». Cette proposition était accompagnée d'un présent de valeur. On accorda la paix à ce gouverneur qui fit arborer aussitôt sur la forteresse le pavillon du sultan.

Nos troupes continuèrent leur route sur le bord de la mer, et la flotte les suivait de près. A peine eurent-elles fait quelques milles qu'elles découvrirent un corps d'armée d'Européens commandés par le neveu du roi. Il était composé de mille cavaliers et de trois mille piétons; et ils s'étaient avantageusement postés sur une hauteur. Mais aussitôt qu'ils

[1] Les Arabes donnaient, comme l'on voit, au fils de Jacques Ier son véritable nom. En Occident, on l'a souvent confondu avec les princes du nom de Jean.

[2] Il s'appelle encore ainsi en arabe : *Nahr-el-Kelb*.

[3] Famagousta, alors occupée par les Génois.

eurent aperçus les Musulmans s'avançant en bon ordre, une terreur panique les saisit et ils prirent la fuite, sans vouloir tenter le sort des armes. L'armée égyptienne étant arrivée au cap de la Vieille, y surprit un officier qui avait été envoyé à la découverte avec un corps de cavalerie légère. On le fit prisonnier de guerre. A son arrivée aux Salines, près de Larneca, l'armée aperçut neuf galères et un gros vaisseau qui venaient vers elle à toutes voiles. Cette escadre portait plus de deux mille combattants Européens. Le neveu du roi, le même qui avait déjà pris la fuite aux environs de Magoussa, s'était porté près de Salines pour attendre cette escadre. Mais dès qu'il vit le combat engagé entre les vaisseaux égyptiens et les vaisseaux européens, il abandonna la partie et se retira en désordre. Une des galères européennes fut prise dans ce combat[1].

L'armée égyptienne, après avoir pris un peu de repos, partit des Salines et s'avança sur Lemsoun. Un des officiers les plus distingués du roi de Chypre, connu sous le nom d'Œil de gazelle[2], conduisait au secours de cette place une compagnie de cuirassiers[3]. Il fut enveloppé par un corps de giundis[4] qui battait la campagne, et, ne pouvant échapper, il fut obligé de se rendre à discrétion.

On forma le siège de Lemsoun et on le poussa avec tant d'ardeur que ce château fut bientôt enlevé à main armée. Lemsoun passe pour la place la plus forte de l'île de Chypre[5]. On y massacra un monde infini, et ce qui échappa au carnage fut fait prisonnier de guerre. Après la prise de Lemsoun, l'armée égyptienne s'occupa encore quelques jours à faire des incursions dans l'intérieur de l'île. Elle ravagea quelques villes et quelques villages, fit une quantité prodigieuse d'esclaves et, chargée d'un riche butin, elle se rembarqua et retourna au Caire.

Le jour de son entrée triomphante dans la capitale fut un jour de fêtes et de réjouissances publiques. Précédée des captifs et du butin qu'elle avait faits, elle traversa la ville aux acclamations de tout le peuple, et elle se rendit au château de la Montagne[6] pour rendre hommage au sultan et recevoir des preuves de sa satisfaction.

1426

Melik el Eschref se serait peut-être contenté de la vengeance qu'il avait déjà tirée du sultan de Chypre dans les deux expéditions dont nous avons fait le récit s'il n'avait appris que

[1] Khalîl Dhâheri insère ici une vigoureuse apostrophe de son poète sur la lâcheté de ce *neveu* du roi de Chypre. Ce prince, comme on le verra dans Strambaldi, était non le neveu mais le frère de Janus, Henri de Lusignan prince de Galilée, très-brave chevalier et si peu enclin à fuir que l'année suivante à la bataille de Chierotika, il fut tué en fondant sur l'ennemi.

[2] *Aïn gazal* en arabe. Je ne vois pas quel seigneur peut désigner ce nom.

[3] Chevaliers recouverts de leur armure.

[4] Troupes composées de Mamelouks affranchis.

[5] Depuis les Vénitiens, Limassol n'a plus qu'un petit château près de la mer; mais il est douteux qu'à l'époque même de Khalîl Dhâheri, ce fut encore la plus forte place de l'île. Cérines et Famagouste ont de tout temps été des positions mieux défendues et plus sûres.

[6] Citadelle du Caire.

Janus invitait toutes les puissances européennes à se joindre à lui pour s'emparer d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, de Baruth et de toutes les côtes de Syrie. Il était important d'empêcher l'exécution de ses projets, et, en conséquence, le sultan ordonna de préparer en diligence toutes les galères, les vaisseaux, les chebecs, les galiotes et les bâtiments de transport qui se trouvaient dans les arsenaux. En peu de temps on composa une flotte de 180 voiles en état de transporter en Chypre l'armée qui était nécessaire pour en assurer la conquête. Le sultan confia cette brillante expédition à deux généraux expérimentés. Il nomma l'émir Tangrivirdi el Mahmoudi pour commander les troupes de terre, et l'émir Inal el Gékéni pour commander les troupes qui devaient agir par mer. Les combattants destinés à agir sous les ordres de Tangrivirdi étaient l'élite des émirs et des giundis.

Notre poète en les passant en revue, dit : « Voyez ces jeunes Mamelouks qui, dans un corps encore faible et délicat, nourrissent un courage qui supplée à la force; ce sont des lionceaux. Voyez l'air fier et la démarche assurée de ces giundis, enfants du Turkistan! Combien de fois n'ont-ils pas fait mordre la poussière à des héros qui s'étaient fait un nom dans les combats! Voyez cette troupe de Circassiens qui défile en bon ordre! Leur contenance martiale et leur front serein semblent annoncer la protection divine qui veille sur eux et la victoire qui suit partout leurs pas. Deux qualités essentielles distinguent ce peuple de rois : l'amour de la gloire et le zèle de la religion. »

Cette brillante armée fit voile sous les plus heureux auspices et, après une courte navigation, elle mit pied à terre sur les terres de Chypre. Elle commença ses opérations par le siège de Lemsoun, que le roi de Chypre avait fait fortifier de nouveau et garnir de soldats; et lorsque le château eût été pris, le général expédia un héraut à Janus avec sommation de reconnaître la suzeraineté du sultan et de se rendre son vassal et son tributaire. Le roi de Chypre rejeta avec orgueil cette proposition et fit brûler le héraut qui avait été chargé de la lui faire. En même temps, il passa ses troupes en revue et sa cavalerie seule montait à 23.000 hommes.

En partant de Nicosie pour livrer bataille aux Musulmans, il donna ordre à sept vaisseaux et à sept galères qu'il avait fait armer dans un de ses ports, d'attaquer la flotte égyptienne, dans le même temps que lui-même serait aux prises avec l'armée de terre. Il était dans la ferme persuasion qu'il allait, par une double victoire, se débarrasser de tous ses ennemis. L'armée, qu'il commandait en personne, s'avança avec la même assurance et rencontra l'armée égyptienne dans une plaine située entre une forêt et des jardins. La bataille s'engagea et l'armée des chrétiens commença la charge en bon ordre et avec vigueur. Mais ce feu s'éteignit bientôt; ses rangs se rompirent, le désordre se mit parmi les combattants et sa déroute fut complète. Janus fut pris lui-même dans le combat et il n'y a que Dieu seul qui sache le nombre de chrétiens qui périrent dans cette journée. Notre poète célèbre ainsi cette victoire : « C'est nous qui chargeons l'ennemi avec ce courage auquel rien n'a résisté! Il est encore à naître, le jour où nous avons tourné le dos dans une bataille. Nous ne comptons jamais la quantité de nos ennemis et nous en diminuons bientôt le nombre avec cette lance meurtrière. Janus, l'imprudent roi de Chypre, a osé nous présenter le combat. La victoire

ne nous a pas coûté une goutte de sang. Janus, fait prisonnier, chargé de chaînes, gémit aujourd'hui sur sa témérité.»

Ce fameux combat se livra un dimanche, à midi, le premier jour de la lune de Ramadan, l'an de l'hégire 829 [1].

Le nombre des chrétiens qui restèrent sur le champ de bataille passait six mille, selon le calcul qu'on en fit. On envoya Janus à bord d'un des vaisseaux de la flotte où il fut gardé à vue.

Le général Tangrivirdi, après cette victoire, expédia un corps de troupes au mont de la Croix, distant de (quatre lieues) pour y détruire une église qui était en grande vénération chez les chrétiens et pour y piller les trésors qu'elle possédait. Elles revinrent avec un butin immense, parmi lequel était une croix d'or massif qui était un vrai chef-d'œuvre. Elle était faite avec tant d'art que, par le moyen de certains ressorts intérieurs, elle était toujours en jeu sans que personne la touchât. Elles enlevèrent aussi dans cette expédition un prince catalan [2] qui était venu au secours du roi Janus.

Dans ces entrefaites, l'émir Tangrivirdi el Mahmoudi s'avançait à petites journées vers Nicosie, la ville capitale de l'île de Chypre et la résidence du roi. Dès qu'il en fut près, tous les grands du pays, les évêques, le clergé et les religieux vinrent au devant de lui, l'Évangile à la main, faisant des vœux pour la prospérité des Musulmans et demandant quartier [3]. Le général le leur accorda. Aussitôt on lui ouvrit les portes de la ville. Il y fit une entrée triomphante à la tête de son armée, un vendredi cinquième jour de la lune de Ramadan. Il alla descendre au palais du roi. Ce palais était rempli de lits somptueux, d'une infinité de meubles d'un grand prix, de tableaux superbes et de croix d'or et d'argent; mais ce que le général admira le plus, c'était un orgue qui, lorsqu'on le touchait, rendait les sons les plus agréables et les plus mélodieux. La première chose que firent les Musulmans, dès qu'ils furent en possession de la ville, fut de rendre leurs actions de grâces au Très-Haut et d'établir les proclamations publiques de la prière aux heures canoniques. Ils restèrent quelques jours à Nicosie, d'où ils enlevèrent des richesses immenses, avec lesquelles ils retournèrent à la flotte et partirent pour l'Égypte.

Arrivés au Caire, ils y firent une entrée triomphante. Leur marche était précédée du butin qu'ils avaient fait et qui était apporté sur la tête de trois mille portefaix. Ce qui était trop pesant avait été chargé sur les chameaux. A la suite venaient trois mille six cents esclaves [4], suivis de leur roi, monté sur une mule. Il avait au devant de lui les seigneurs de sa

[1] Le dimanche, premier de Ramadan 829, correspond exactement au 7 juillet 1426 que la plupart des chroniques franques donnent comme date de la funeste bataille de Chierotika.

[2] Calceran Suarez.

[3] D'après les chroniques chypriotes, les Égyptiens hésitèrent quelque temps à entrer dans une ville aussi vaste qu'était alors Nicosie et qu'ils croyaient prête à se défendre. Une partie de la population s'était pourtant retirée au château de Cérines.

[4] Il y a peut-être erreur au M.S. arabe sur ce chiffre que le vizir aurait plutôt augmenté. D'après Piloti, alors en Orient et probablement encore en Égypte, le nombre des prisonniers chypriotes emmenés au Caire ne fut pas moindre de «six mille dames, demoiselles et seigneurs de toutes réputations». *Mém. sur un projet de croisade*, p. 337 à 386.

cour et ses ministres; ses drapeaux étaient renversés et traînaient à terre. L'armée victorieuse terminait la marche. Tous les peuples de l'Égypte s'étaient rassemblés pour jouir de ce spectacle. On conduisit Janus au sultan et le poète met dans sa bouche les vers suivants : «Roi puissant, qui as conquis l'univers avec ton sabre, jette un regard de compassion sur moi», etc. A cette harangue le sultan répondit en ces termes : «Lorsque j'ai pris le dessein d'asservir un des rois de la terre, quelques nombreuses que soient les troupes qui l'entourent, je lui propose d'abord de payer un tribut et, à son refus, je le fais traîner à mes pieds chargé de fers. Alors il implore en vain ma clémence; je méprise ses supplications et le tiens enchaîné dans une étroite prison.» En effet Melik el Eschref donna ordre de transporter le roi de Chypre dans une des tours du château; il fit des compliments très flatteurs à l'émir Tangrivirdi sur le brillant succès de son expédition et il le combla de grâces. L'éloge de ce général n'est point oublié dans le poème que j'ai déjà cité tant de fois, et j'en ai détaché le morceau suivant qui m'a paru bien frappé : «Récompense ô mon Dieu! les belles actions de Tangrivirdi..... Il s'est assis sur le trône qu'occupait l'incirconcis qui gémit dans les fers. Gloire et hommage à l'Éternel! Ô Mahomed! ta religion est triomphante et toi, ô Alexandrie, tu es assez vengée[1]!»

Cependant Janus, du fond de sa prison, négocia un accommodement avec le sultan; il lui offrit un tribut annuel, et, pour prix de sa rançon, une somme d'argent considérable, pour laquelle il donnerait des sûretés. Malik el Eschref se laissa fléchir et Janus fut élargi aux conditions qu'il avait proposées. Le roi de Chypre emprunta des négociants francs qui étaient établis dans les terres de l'empire la somme qu'il avait offerte, et, dès qu'il l'eût comptée, le sultan le revêtit d'une veste d'honneur, le nomma son lieutenant dans l'île de Chypre et le renvoya dans sa patrie.

Ce sont là de ces coups du sort qui étonnent et instruisent l'univers.

[1] Allusion à la prise de la ville par les Chypriotes en 1365.

UN

JEUNE PRINCE RAMESSIDE

TROUVÉ

À DEIR EL MÉDINEH[1]





PAR

M. BERNARD BRUYÈRE.

Le 31 janvier 1924, au cours des fouilles de l'Institut français à Deir el Médineh, un déblayement, opéré à mi-pente de la nécropole, amena la découverte d'un petit cercueil anthropomorphe contenant la dépouille d'un jeune enfant. Il fut trouvé sous des déblais anciens qui recouvraient des ruines de chapelles tombales datant de la XXe dynastie et non loin du tombeau n° 250 connu depuis longtemps.

Ce n'est point ici la place d'envisager toutes les conclusions qu'on peut tirer de l'état du site au moment du dépôt du cercueil (voir pour cela le rapport des fouilles de Deir el Médineh en 1924). On peut seulement avancer qu'aucune modification notable ne fut apportée depuis, dans un périmètre restreint, autour du lieu de la trouvaille. Posé sur son fond, le couvercle fermant la cuve, la tête tournée vers le sud-ouest, il semblait avoir été abandonné là depuis des siècles et recouvert à la longue d'une couche de terre de plusieurs mètres d'épaisseur. Aux alentours surgissent des restes de pyramides, des voûtes effondrées de brique crue, et, sauf un *oushebti* anépigraphe de faïence

[1] Les deux figures ci-dessus sont celles de deux princes de la liste de Médinet Habou. — A gauche, un des trois premiers de la liste, ayant probablement régné; à droite, un des derniers de la liste. Il y a 17 princes du côté nord, 13 du côté sud; 10 seulement ont des noms.

mate vert pâle, il n'y avait pas un seul objet dans son voisinage immédiat.

Le cercueil est en bois de cèdre et mesure 1 m. 05 de longueur, 0 m. 33 de largeur maximum, 0 m. 23 de largeur aux pieds, 0 m. 38 de hauteur au visage, 0 m. 31 à la poitrine, 0 m. 37 aux pieds, 0 m. 235 hauteur de la cuve seule.

Au point de vue de la construction, le couvercle est fait de six pièces, assemblées à queue d'aronde et mastiquées, dans les joints, par un stuc peint en brun-rouge de la couleur du bois. Les deux moitiés longitudinales, taillées dans un bois épais, partent du sommet de la tête et vont jusqu'en dessous de la dernière bande transversale. Le pied est creusé dans un seul bloc. Deux joues latérales suivent dans toute la longueur les bords externes du couvercle et sont perforées de chaque côté de deux trous pour l'encastrement des tenons de fermeture. Un masque, traité à part, complète l'ensemble.

Au point de vue de la décoration il est du type osirien, c'est-à-dire momiforme avec mains apparentes hors du linceul, bras croisés sur la poitrine et chevelure à découvert; type qui succède chronologiquement aux cercueils royaux qu'on pourrait appeler Horiens, coiffés du *nemes* d'Horus et mains cachées sous le linceul.

Intérieurement il est peint au bitume. Extérieurement, il est à fond noir avec visage et bandelettes dorés et avec incrustations d'émail pour les yeux, les cheveux, le collier *ousekh* et les bracelets. Le bitume est posé sur un stuc directement appliqué sur le bois. L'or a pour soutien une fine toile stuquée. Le sertissage de l'émail est la première opération du décorateur, ensuite vient la dorure et enfin le bitumage, qui recouvre les dépassements de l'or. Chaque pièce d'émail, taillée de la forme voulue, s'adapte dans un cloisonnement préparé en creux dans le bois et rempli de stuc. Le masque, ciselé et poli, fut drapé de toile comme le reste et enduit d'une très mince couche de plâtre fin avant d'être doré. Les bandelettes longitudinales et transversales destinées à porter un texte en relief ont ce substratum de toile encollée sur lequel le stuquage est assez épais pour que les caractères hiéroglyphiques puissent s'enlever sur le champ, par estampage ou travail de burin. En l'état actuel, le cercueil, ayant subi l'injure du pillage, est dépouillé de toute sa parure d'émail et d'or. A l'herminette, on a arraché la dorure et les incrustations. Les traces d'un outil tranchant, large de 0 m. 052, se voient en maint endroit.

Les mains, brutalement arrachées par les voleurs, étaient sculptées dans la masse. De ce que les poings sont fermés on peut, d'après Daressy (*Cercueils des cachettes royales, Catalogue général du Musée du Caire*), prétendre que le défunt était de sexe masculin [1]. S'ils tenaient les amulettes traditionnelles, le *dad* 𓊽 et la boucle 𓎬, ces objets étaient traités en pièces détachées, mortaisées entre le pouce et le métacarpe; mais on n'en voit pas de traces, et il est probable que le cercueil était dépourvu de ces attributs funéraires.

Les bracelets et le collier *ousekh* à huit rangs conservent encore deux ou trois morceaux d'émail, cornaline, lapis et turquoise, découpés en petits triangles ou en perles plates piriformes, selon le creux de leur logement. La chevelure elle-même, divisée par des méplats dorés, en longues mèches tombantes, est faite d'imbrications chevronnées de colorations alternées.

Sous les bras s'étalent les ailes d'or de la déesse Nout agenouillée, dont on voit encore le signe 𓋞.

Le visage, finement modelé, manifeste une intention de portrait qui est très visible. Si on le compare au cercueil du prince Sipaari, dont il sera parlé plus loin, on constate dans le faire des deux effigies la même technique, le même rendu plastique de l'enfance. Fût-il séparé du reste de la bière, il est impossible, même à première vue, de n'y point reconnaître la figure d'un enfant, et plus encore de profil que de face. L'artiste a heureusement exprimé l'indécision des traits du jeune âge : le front bombé, se raccordant en ligne douce avec le nez légèrement enfoncé dans les joues pleines; les lèvres retroussées, aux commissures très marquées; la fossette du menton nettement accusée; les yeux très grands et relevés vers les tempes. L'ensemble produit l'impression de la prime jeunesse et, malgré l'absence des yeux, désorbités par les pillards, traduit, sans le vouloir peut-être, ce vague sourire, arrêté en chemin et légèrement mélancolique de tant de masques égyptiens. Dans la cavité de l'œil gauche est demeuré un fragment de verre coloré en bleu lapis-lazuli. C'était le cerne bleu de la paupière fardée de kohol qui ourlait le blanc du globe oculaire.

Le stuc et l'or du visage ont totalement disparu; mais il est facile de voir

[1] En réalité, il n'y a pas de règle aussi générale. Quand une main est posée sur la poitrine, elle est la plupart du temps fermée, et cela depuis l'époque des statues de *serdab*. Les exceptions sont, il est vrai, presque toujours féminines, mais on trouve des cercueils de femmes (reine Makéré) ayant les bras croisés, les poings fermés, serrant les amulettes conventionnelles.

que la dorure s'étendait, sans solution de continuité, depuis le collier jusqu'au sommet du crâne.

La chevelure est le point capital de ce cercueil, car tout texte ayant été enlevé, elle constitue l'indice principal caractéristique qui sert de base aux essais d'identification que l'on peut proposer. Elle présente cette particularité exceptionnelle qu'elle se compose d'une seule tresse de cheveux, prenant naissance sur le côté droit de la tête par un départ semi-circulaire et retombant en s'aplatissant sur la poitrine. L'objection qui, au premier abord, vient à l'esprit, c'est que, avant ses mutilations, le cercueil possédait peut-être les deux lourdes mèches de perruque qui encadrent habituellement la face des cercueils anthropoïdes de type osirien. Un examen attentif prouve que la mèche gauche n'a jamais existé, et l'on en peut donner les raisons suivantes (voir pl. II) :

1° Le collier *ousekh* couvre l'épaule gauche, et il est peu vraisemblable qu'on eut fait tout ce travail d'incrustations pour qu'il fût masqué ensuite par la superposition d'une perruque rapportée.

2° Il est impossible que la mèche gauche ait été rapportée, alors que la droite est taillée à plein bois.

3° La mèche droite est ouvragée pour recevoir les émaux, et ce travail en creux est fait dans la masse. Son départ en demi-cercle sur le pariétal droit est significatif par lui-même et ne peut être confondu avec quelque artifice de sculpture ou d'ébénisterie destiné à dissimuler un raccord.

4° Le front et le haut du crâne sont exempts de tout travail d'incrustation dont ils eussent porté les traces dans le cas d'une perruque à deux pendants.

5° Les oreilles sont sculptées dans le bois du couvercle et non pas traitées en pièces détachées. La disparition de la tresse gauche eût entraîné celle de l'oreille du même côté. Autour d'elle, aucun vestige de cloisonnement pour émaux n'est visible, tandis qu'autour de l'oreille droite subsiste tout le dispositif de ce cloisonnement.

6° Sa présence et son arrachement brutal auraient laissé une empreinte visible sur le cou et le collier.

7° Enfin la tresse droite n'est pas ce demi-cylindre des mèches osiriennes; elle est plate et s'étale en formant une pointe qui s'avance presque jusqu'au milieu de la poitrine.

Pour tous ces motifs il faut conclure que la chevelure se composait d'une tresse unique, originaire du pariétal droit, divisée en deux dans sa longueur par une bande d'or et terminée à sa base par une bande plus large peinte en bleu lapis. Sans doute cette anomalie de coiffure n'offre aucune répercussion sur la cuve dont la tête est travaillée, en sculpture et en décoration, comme celle de tous les cercueils de forme humaine avec ses rayures noir et or qui expriment conventionnellement la perruque; mais on conçoit qu'il eut été impossible, par raison d'emploi, ou peu conforme à l'esthétique admise, de continuer, jusque-là, l'imitation d'un crâne rasé. Ce qui se présente pour la partie gauche du couvercle, à l'endroit de la chevelure absente, montre bien que l'artiste s'est trouvé devant une difficulté dont il n'est pas sorti entièrement vainqueur. Une telle asymétrie était une innovation hardie qui demandait quelques concessions à cause de la destination de l'objet.

Les collections de nos musées renferment peu de cercueils d'enfants. On sait qu'il n'était pas d'usage de faire de grands frais pour la sépulture et le trousseau funèbre des enfants de particuliers. La plupart du temps, une simple boîte rectangulaire, sans ornementation, emportait en terre leur dépouille rarement momifiée. Dans la nécropole de Deir el Médineh même, furent trouvés deux petits squelettes, non embaumés, sommairement empaquetés dans des chiffons et cloués entre quatre planches de rebut mal jointes. Cet exemple montre, après tant d'autres, qu'un enfant du commun, mort en bas âge, ne semblait pas avoir besoin, pour le bonheur de l'outre-tombe, d'un appareil aussi compliqué que celui des adultes.

Rien que cela autorise déjà à penser que le cercueil en question ne fut pas celui d'un simple enfant du peuple, ni même de la haute bourgeoisie thébaine.

La trouvaille des momies royales de Deir el Bahari a donné au Musée du Caire les corps de trois enfants royaux momifiés et couchés dans des cercueils anthropoïdes. Ces bières sont de type osirien à double mèche demi-cylindrique; mais l'un d'eux, celui du prince Sipaari  fils d'Ahmès et de Nefertari, fondateurs de la XVIIIe dynastie (Maspero, *Les momies royales*, t. I, p. 624; Daressy, *Les cercueils des momies royales*, p. 9; Elliot Smith, *The royal Mummies*, p. 22, dans le *Catalogue général du Musée du Caire*), est surtout intéressant dans le cas présent par son analogie de style et de facture autant que par les outrages qu'il eut à subir de la part des voleurs.

A part le détail de la chevelure, il est en tout point semblable à celui de Deir el Médineh : même fond de bitume, mêmes bandelettes d'or arrachées par des procédés identiques, mêmes incrustations du collier et des bracelets. Sa perruque osirienne n'était point décorée de pièces d'émail et, bien que plus grand (1 m. 22) que le nôtre, il comportait une bande transversale d'or en moins et par conséquent, sur la cuve, un tableau de moins de chaque côté. Celui de Sipaari a une cuve faite de cinq pièces de bois de sycomore qui porte sur le flanc gauche, en allant de la tête aux pieds, un tableau vide, un génie fils d'Horus, un chacal sur son naos, un autre fils d'Horus. Sur le flanc droit, les deux yeux au-dessus d'une porte, un fils d'Horus, un chacal couché sur son naos, un autre fils d'Horus. Sous les pieds, une Isis à genoux sur le 𓋞 tenant le 𓍶, tournée vers le flanc droit. Sur le sommet de la tête, une large bande noire sépare les deux parties filetées noir et or de la perruque, et sur elle s'enlève, en or, une Nephthys à genoux sur 𓋞. Le couvercle se compose de trois planches, deux pour toute la longueur du corps, une sous les pieds, et d'un masque rapporté et chevillé. Les huit tenons de jonction sont mortaisés de part et d'autre dans le couvercle et la cuve, sans chevilles.

La cuve du cercueil trouvé à Deir el Médineh est faite de cinq pièces de bois et porte sur chaque flanc cinq tableaux qui sont, en allant de la tête aux pieds : à gauche, Thot ibiocéphale (←), tenant à deux mains le signe 𓇯 sur une hampe; un fils d'Horus (chacal), un chacal sur un naos, un fils d'Horus (babouin), Thot ibiocéphale (←) portant le ciel au bout d'une hampe. A droite, les deux yeux au-dessus de la porte, un fils d'Horus (homme), un chacal sur son naos, un fils d'Horus (faucon), Thot (←) portant le ciel.

Sous les pieds, une Isis (←) à genoux sur le *noub* et tenant le *shen*.

Les rayures noir et or de la perruque sont interrompues au centre par une bande de bitume sur laquelle se voit la trace d'une Nephthys dorée à genoux sur le 𓋞.

Le couvercle est formé par six planches : deux pour la longueur du corps, une sous les pieds et deux ajouts latéraux portant les quatre tenons de jonction (deux de chaque côté seulement).

Le masque est également une pièce rapportée, chevillée en trois points.

Des différences de construction et d'assemblage il serait hasardeux d'inférer une différence d'époque, étant donné la variété d'exécution que présen-

tent, pour un même moment de l'histoire, les cercueils nombreux qu'on peut étudier. Le style lui-même a, d'un siècle à l'autre, des survivances qui interdisent tout jugement catégorique pour un pays aussi traditionaliste que l'Égypte. Force est donc de se rabattre sur le détail déjà mentionné de la perruque, à cause de sa rareté et de sa qualité d'initiative caractéristique d'une période bien déterminée.

Depuis les temps les plus reculés, la sculpture et la peinture égyptiennes, renonçant, peut-être de parti pris, à donner, de l'enfant, une plastique conforme à la réalité, ont borné leurs moyens d'expression du jeune âge à quatre caractères signalétiques : la petitesse de taille, la nudité, l'index droit sur les lèvres et la tresse des cheveux tombant sur l'oreille droite. Cet attribut capillaire n'est pas une prérogative exclusivement royale, c'est la coiffure de tous les impubères; mais toutefois, doublé le cap de la nubilité, il demeure, dans la famille du roi, un insigne spécial réservé à celui des fils qui reçoit le titre et assume les fonctions de grand prêtre de Phtah.

Ce serait même plutôt en cette qualité de *sam* que le prince héritier, ou l'un de ses frères, continue de porter la tresse droite par-dessus sa perruque. On connaît de multiples représentations de prêtres du dieu memphite munies de ce signe particulier dans les collections de statues d'Ancien Empire.

Dans les cérémonies des funérailles, l'*anmautef* et le *sam* revêtent, dans les familles de particuliers, la peau de panthère et se coiffent de la tresse. Ces rôles sont toujours tenus par l'héritier du nom, et jusqu'aux plus basses époques cette tresse est toujours restée la même natte recourbée en volute à son extrémité terminale. En même temps les fils royaux persévèrent dans l'usage de porter, jusqu'à leur accession au trône, une mèche semblablement nattée tombant sur l'épaule droite. Mais à partir de Ramsès III [1], une mode nouvelle, vite passée du harem royal dans celui des gens du peuple, impose une autre façon de porter la tresse chez les enfants. La torsade fait place à une large

[1] Avant Ramsès III les fillettes et les princesses la portent parfois (Th. Davis, *Tomb of Iouya and Touyou*, p. 38 et 43). La natte du *sam* et de l'enfant, la touffe ramesside partent de trois brins qui s'entrelacent. C'est le signe , qui procède de la même idée que le fouet du pharaon en tant que dieu et des dieux doués de puissance créatrice. Tantôt il a le sens de générateur, tantôt celui d'engendré. Il ne serait pas impossible que la mèche postiche, sommée d'un disque, des fils de Ramsès III, fût une adaptation symbolique du nom dynastique .

floche de cheveux libres, seulement entravée, au cours de sa longueur, par un ruban barette doré. Les statuettes de bois des petits enfants nus, les peintures tombales de la XXe dynastie, montrent alors la vogue de cet artifice de coiffure, qui peut, avec tant d'autres signes, servir à dater un monument. Alors que la natte reste l'attribut des prêtres de Phtah, la large mèche plate devient celui de tous les enfants, mais avant tout des enfants royaux. Le défilé des princes fils de Ramsès III dans le temple de Médinet Habou permet de constater ce fait. Quel que soit leur âge, qu'ils aient la tête rase de l'enfance ou la perruque de l'adulte, ils ont tous cette floche vraie ou postiche sur le côté du crâne. C'est tellement un signe distinctif de leur sang qu'ils en sont pourvus, indépendamment du profil qu'ils présentent.

Puisque le cercueil de Deir el Médineh a bien des chances de n'être pas celui d'un enfant du vulgaire et qu'il porte, sur la droite, ce signe particulier à la famille royale et spécialement à la famille de Ramsès III, on peut légitimement penser qu'il abrite la dépouille d'un des fils de ce monarque.

On peut également insister sur le genre de décoration de ce cercueil tout orné d'or et d'émail. Il faudra sans doute revenir sur cette légende que l'or abondait en Égypte. A ne voir que la quantité de ce métal qui rentre dans la composition des bijoux les plus précieux des âges réputés les plus riches; à considérer aussi que l'or semble à toute époque avoir été une propriété exclusive du temple et du trône, ce qui explique d'ailleurs la convoitise qu'il suscitait dans la plèbe, on comprend vite que la royauté pouvait seule se payer le luxe de dorer un cercueil d'enfant.

La haute bourgeoisie égyptienne, si fortunée fût-elle, si loin qu'elle ait pu pousser l'imitation des usages royaux, en fut toujours réduite au simili, à l'emploi, pour ses cercueils, de vernis jaunes très brillants qui voulaient donner l'apparence de l'or lorsqu'il était de mode d'en mettre sur toute chose.

Comparant ensuite le contenu des cercueils de Sipaari et de Deir el Médineh, on voit dans les deux cas que le petit cadavre est couché dans la même position. Le corps posé en décubitus dorsal, les bras allongés sur les côtés, les mains ouvertes, la tête penchée sur l'épaule gauche, le bassin en légère torsion sur le thorax vers la droite.

Le prince Sipaari, momifié au natron seulement, sans bitume, conserve encore la coloration brun-rouge de son épiderme. Les cheveux sont coupés

court sur tout le crâne et l'on n'a pas trouvé trace de la mèche droite, ce qui laisserait croire qu'elle était postiche. Elliot Smith déclare que les viscères ont été enlevés, probablement par injection rectale de térébenthine, car le ventre ne porte aucune incision. La momie était enroulée dans des bandelettes et des linceuls très fins; mais l'emmaillotement montrait qu'il avait été refait hâtivement par d'autres mains que celles des embaumeurs et très probablement sous la XXIe dynastie, après la violation par les pillards. Tel quel, le cadavre se présentait comme un paquet de linges attaché par trois liens.

Le squelette trouvé à Deir el Médineh ne peut malheureusement donner aucune précision sur son identité. C'est celui d'un enfant de sexe masculin âgé de 5 ans et demi environ, possédant encore toute sa dentition de lait et qui, d'après la longueur des os du membre inférieur, devait mesurer o m. 96[1]. Il est enveloppé dans des restes de linceul et de bandelettes de fine toile, durcis comme un cartonnage rongé par les vers, et épousant encore la forme d'un corps non décharné. Trois liens l'attachent autour du cou, de la ceinture et des genoux. Si le corps de Sipaari, à l'abri de l'air et des variations de température, est néanmoins réduit à l'état de squelette dans ses membres inférieurs, on peut admettre que celui-ci avait subi une préparation conservatrice analogue, mais que son long séjour en terre, dans une bière mal close, lui en a fait perdre tout le bénéfice et toute l'apparence. Les momies préparées au bitume offrent plus de résistance à la désagrégation. Sans doute ce petit corps anonyme fut-il, comme l'autre, embaumé simplement au natron. Tout semble indiquer l'existence de la momification ou, pour parler plus exactement, du bain de natron. (Le sphénoïde n'a pas été brisé et la matière cérébrale forme encore un dépôt assez épais dans le fond du crâne. Ce dépôt montre que le corps ou au moins la tête était posée légèrement sur le côté gauche.)

Il paraîtrait d'ailleurs étrange et peu en rapport avec la richesse du cercueil que le cadavre eut été enseveli sans l'embaumement qui octroyait les délais indispensables à la confection de la bière. De plus, les outrages des voleurs ne lui auraient pas permis, sans cela, de parvenir aussi intégralement jusqu'à notre

[1] L'âge a été déterminé par le degré d'ossification du crâne et la dentition, qui comprend dix dents sorties et quatre en poussée au maxillaire supérieur; dix dents sorties et deux en poussée au maxillaire inférieur.

Le sexe a été déterminé par la forme du crâne.

Le crâne est bien égyptien et légèrement prognathe.

époque. Tous les ossements sont encore à leur place, seulement un peu déjetés vers la paroi droite de la cuve, contre laquelle s'est collée intimement l'enveloppe de linges agglutinés qui se gonfle comme une écorce vide autour du petit squelette (voir pl. I).

La disparition de tout ce qui n'était pas élément osseux s'explique par le contact presque direct avec la terre, résultant de l'enlèvement d'une bande de bois latérale du couvercle sur le côté gauche.

La fermeture n'étant plus hermétique, l'air, l'humidité et une petite quantité de terre ont filtré à l'intérieur et détruit lentement la besogne des colchytes d'antan, parce que les momies au natron, étant plus hygrophyles que les autres, sont probablement plus accessibles aux germes putrides.

On ne saurait mettre en doute qu'il y a eu violation de sépulture et que l'attentat ne s'est pas borné à ravager le cercueil. La momie a également souffert de la rapacité des pillards, qui savaient qu'un enfant de ce rang social n'est pas inhumé sans quelque bijou ou amulette négociable. Un Arabe de nos jours eût fait disparaître le cercueil avec le reste, car celui-ci conserve actuellement une valeur marchande incontestable. Il faut donc placer le rapt à une époque reculée, assez voisine de celle de l'enterrement; mais le fait que le corps a été enveloppé de nouveau et triplement attaché dans ses bandages anciens, témoigne d'un soin pieux ou, à tout prendre, superstitieux, difficilement compatible avec la hâte cupide d'un voleur. On se trouve amené à penser qu'une autre main avait tenté de réparer, dans une certaine mesure, les dommages des violateurs, en reconstituant, autant que faire se pouvait, la toilette funèbre de l'enfant. La question pourrait alors se poser de savoir si le corps et le cercueil étaient bien ceux qui étaient ensemble : mais l'hypothèse contraire, quoique vraisemblable, se heurte à la difficulté d'un remplacement aussi parfait, d'un des deux éléments manquants, par un autre exactement proportionné. Il faut admettre que le corps est celui que renfermait le cercueil à l'origine. Il fut dépouillé à l'époque ramesside et très probablement sauvé de l'anéantissement par une des tournées de contrôle des nécropoles instituées à ce moment par les derniers successeurs de Ramsès III.

La trouvaille de ce cercueil à Deir el Médineh pose deux problèmes. Où allait-il? D'où venait-il? A la première question il n'est pas téméraire de répondre qu'il allait sans doute vers une cachette plus sûre que sa tombe et

faisait peut-être partie d'un lot de cercueils transportés dans des hypogées secrets comme ceux où l'on retrouva toutes les momies royales du Musée du Caire.

Deir el Médineh est sur la route de Deir el Bahari lorsqu'on part de la Vallée des Reines; et comme c'est de là qu'il provenait presque sûrement, il n'y a rien d'impossible à ce qu'il ait été abandonné en chemin pour une raison incertaine.

C'est en effet à la Vallée des Reines que reposèrent quatre des fils de Ramsès III, morts en pleine jeunesse. L'avenir nous rendra peut-être d'autres tombes; jusqu'ici on connaît celles des princes Amenherkepeshef, Khamuast, Setherkepeshef et Paraherounamef. Il est à remarquer que ces deux dernières ont été brûlées et, comme on sait d'après le papyrus Amherst que les voleurs mettaient souvent le feu à tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, il est à craindre qu'on ne retrouve jamais trace des cercueils et des momies de ces deux princes.

L'emplacement de ces tombeaux calcinés est à l'abri des vues de Médinet Habou et de tout le voisinage. Nul endroit ne pouvait être mieux choisi comme rendez-vous de pillage des tombes avoisinantes, car l'incendie qui clôtura cet acte sacrilège était entièrement dérobé aux regards des environs par la muraille d'un éperon rocheux. Est-ce cette violation flagrante qui décida le transfert des momies épargnées par le feu vers quelque asile invulnérable et mieux surveillé? C'est possible.

Examinons une à une les quatre tombes princières de la Vallée des Reines, sans toutefois attacher aux effigies des défunts une valeur rigoureuse de portraits (voir pl. III).

La nécropole royale de la Vallée des Reines a été fouillée avec succès par le professeur Schiaparelli, de la Mission italienne, qui vient de faire paraître les résultats de ses travaux : *Relazione sui lavori della Missione archeologica italiana in Egitto (anni 1903-1920)*, vol. primo : *Esplorazione della Valle delle Regine nella Necropoli di Tebe* (Torino 1924).

Cette Mission a remis au jour les tombes des quatre fils de Ramsès III et a constaté qu'elles furent toutes violées dès l'antiquité égyptienne.

La tombe n° 42 du prince Paraherounamef se compose d'un long couloir aboutissant à une salle carrée très vaste et soutenue par quatre piliers. Une toute petite chambre sans décoration s'ouvre à droite dans cette salle.

Le couloir et la salle sont ornés de bas-reliefs sur stuc, comme tous les tombeaux de la Vallée des Reines, et en particulier ceux des trois autres princes.

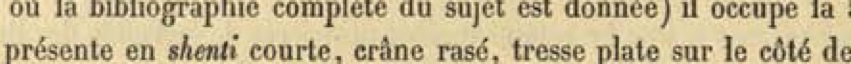
Ce genre de décoration se justifie par la nature de la roche et la hâte de l'exécution commandée par la mort prématurée de la plupart des gens enterrés en cette nécropole. Dans des galeries creusées et stuquées d'avance il était facile de dessiner au carton quelques poncifs, repris ensuite en creux au ciseau et enfin bariolés de teintes plates. (Champollion compte à la Vallée des Reines sept tombes inachevées, dont quatre pour des reines ou des princesses dont le nom ne fut pas écrit.) Les murs sont divisés par des bandes verticales de texte en un certain nombre de tableaux occupant toute la hauteur et comprenant presque toujours trois personnages : le roi Ramsès III suivi de son fils défunt et une divinité de l'Amentit.

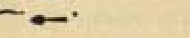
Les délais de l'embaumement étaient plus que suffisants pour ce travail. Dans toutes les scènes de son tombeau, le prince Paraherounamef est représenté avec la floche de cheveux par-dessus sa perruque et il est désigné par les protocoles suivants :

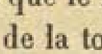
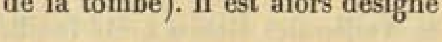
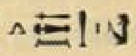
A 

B  etc.......... 

Sur la liste de Médinet Habou (cf. H. Gauthier, *Le livre des rois*, t. III, p. 176, où la bibliographie complète du sujet est donnée) il occupe la 5e place et se présente en *shenti* courte, crâne rasé, tresse plate sur le côté de la tête (ce détail montre que le bas-relief du temple est antérieur de quelques années à la construction de la tombe). Il est alors désigné ainsi :



Sethe fait de lui le fils aîné du roi à cause du titre  ou , et Petrie admet cette hypothèse. Il y a lieu de remarquer que l'on trouve pour les princes suivants les formules :

Montouherkepeshef  (Médinet Habou);
Khamuast  (tombe n° 44);
Setherkepeshef  (tombe n° 44);
Amenherkepeshef  (tombe n° 55).

L'interprétation donnée devient alors assez précaire et quelque peu contradictoire avec la qualité de portée par les deux premiers Ramsès de la liste de Médinet Habou et par Amenherkepeshef (tombe). Ce dernier ajoute même à sa titulature : (voir variantes plus loin). A moins que tous ces princes n'aient été les premiers-nés de lits différents, il ne faut peut-être pas vouloir donner un sens trop précis à des formules parfois purement laudatives ou affectueuses.

Petrie propose l'an 20 de Ramsès III et l'âge de 24 ans pour la date de la mort de Paraherounamef. Deux faits autorisent à penser que ce prince n'est pas celui du cercueil de Deir el Médineh et qu'il dépassa l'âge nubile. Il portait déjà perruque, et ses fonctions de grand écuyer du roi (Daressy, *Notice de Médinet Habou*) n'étaient probablement pas un simple titre honorifique acquis à sa naissance. S'il faut en croire Champollion (*Notices*, t. I, p. 395), il pouvait même être déjà marié, car un sarcophage de princesse fut trouvé dans son caveau. Ce sarcophage est à Turin, mais indiqué comme ayant appartenu au prince lui-même.

La tombe n° 43 du prince Setherkepeshef n'est qu'un long couloir avec quatre ressauts de séparation et deux toutes petites chambres latérales dans l'avant-dernier tronçon du couloir.

Partout, le prince est coiffé de cheveux longs et de la tresse royale. Ses titres sont les suivants :

A. 

B. 

C. 

D. 

Sur la liste de Médinet Habou il occupe la quatrième place. Il est en robe longue, l'uræus au front, le crâne rasé et la tresse. Son protocole est :



Il est le premier de la liste à être qualifié de , qualité que tous les autres à sa suite possèdent. On lui a ajouté à une époque plus tardive les cartouches :

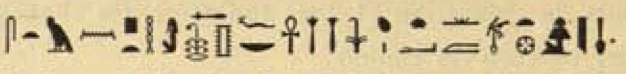
(côté nord)  (côté sud) 

qui sont ceux de Ramsès VIII (Gauthier, *Le livre des rois*, t. III, p. 176).

Ce roi, d'existence incertaine, n'a laissé ni tombe ni momie à la Vallée des Rois. Sa tombe à la Vallée des Reines semblerait prouver qu'il n'a jamais régné. De toute façon, ce n'est encore pas le tout jeune prince de Deir el Médineh, puisqu'il était déjà adulte et grand chef de la charrerie royale.

La tombe n° 44 du prince Khamuast comprend un grand couloir coupé en deux par un ressaut et aboutissant à la salle du sarcophage. A droite et à gauche, dans la première partie du couloir, s'ouvrent deux chambres décorées comme le reste (voir Colin Campbell, *Two Theban Princes*).

Le prince est représenté dans tous les tableaux avec le crâne rasé des premiers âges et sa titulature donne :

A. 

B. 

A Médinet Habou, placé au huitième rang, il a aussi la *shenti* courte et le crâne rasé, et ses titres sont :

A (côté nord). 

B (côté sud)...................... (pas de 

On a voulu faire de ce prince le roi Ramsès X, dont le règne fut éphémère et dont une tombe inachevée (n° 6) a été trouvée à la Vallée des Rois. On ne possède pas la momie de Ramsès X; mais en aucun cas, ce souverain ne peut être confondu avec le Khamuast de la Vallée des Reines qui mourut très jeune. Ses effigies dans sa tombe en sont une preuve. Quant à son titre de *sam* du dieu Phtah, il était, on le sait, indépendant de l'âge du récipiendaire et constituait une prébende avant de devenir une fonction effective.

Schiaparelli incline à penser que le tombeau a subi deux pillages, dont le plus récent serait de l'époque chrétienne et le plus ancien vers la XXIIIe dynastie. Celui-ci présente, dit-il, des caractères d'une violence telle qu'il est difficile d'y voir un acte clandestin. Ce serait plutôt un attentat public perpétré avec la connivence des intendants de la nécropole. Tout fut brisé et dispersé dans la vallée. Pourtant la décoration de la tombe ne subit aucune injure et l'incendie qui ravagea les hypogées de Paraherounamef et Setherkepeshef fut épargné à celui de Khamuast. La Mission italienne recueillit chez ce prince et chez Setherkepeshef une quarantaine de cercueils de particuliers appartenant à des familles différentes. Le style et les noms sont des XXIIIe et XXIVe dynasties. Aucun d'eux ne rappelle, même de loin, celui qui vient d'être trouvé à Deir el Médineh. La tombe ne contenait plus, ni le cercueil ni la momie du premier occupant.

La Mission italienne a retrouvé dans la tombe une résille de perles avec le scarabée et les quatre génies. Ce manteau osirien de momie est de la XXe dynastie. Ce serait celui de Khamuast et le pillage se serait accompli dans la tombe même. L'opinion de Schiaparelli relative à la date du pillage de la tombe et à la nature révolutionnaire de cet acte, semble infirmée par la trouvaille de Deir el Médineh.

Enfin une trouvaille d'un intérêt capital pour le sujet actuel fut celle d'un fragment de sarcophage en granit rose (au Musée de Turin, *Relazione...*, op. cit., p. 125 et pl. XXXII).

C'est la partie supérieure du couvercle sur lequel s'enlève en haut-relief l'effigie du défunt. Bien que la longueur du fragment ne soit pas indiquée, il est visible que le sarcophage était celui d'un enfant. D'abord les traits du visage trahissent la prime jeunesse; ensuite, et c'est là que réside l'intérêt primordial de cette pièce, le sculpteur a fait une retouche à la chevelure, qui était primitivement à double mèche osirienne. Il a essayé de supprimer la mèche gauche pour ne laisser que la droite posée sur la perruque capsulaire des fils de Ramsès III. Ainsi se retrouve sur le sarcophage ce détail de chevelure, jusqu'ici unique, constaté sur le cercueil. Cette similitude, sans être une preuve catégorique, constitue, on le reconnaîtra, une probabilité importante qu'il était nécessaire de souligner.

La tombe n° 55 du prince Amenherkepeshef n'est qu'un large couloir à deux

ressauts, séparant la partie médiane d'une part d'une salle d'entrée et d'autre part d'une salle de fond qui est le caveau.

Sur deux des scènes de l'entrée le prince a le crâne rasé; partout ailleurs il est en perruque, détail qui prouve la préparation des tombes sans destination propre, et le sarcophage de granit, qui est encore en place au centre du caveau, montre sur son couvercle momiforme un visage encadré de deux touffes de cheveux. Dans l'intérieur du sarcophage furent découverts des restes d'un cercueil en bois, à vernis jaune de la XX[e] dynastie et les ossements d'un tout jeune homme (*Relazione...*, op. cit.).

Ses protocoles sont les suivants :

A. 

B. 

C. 

D. 

La liste de Médinet Habou lui assigne la neuvième place parmi les enfants en courte *shenti* et au crâne rasé, avec cette désignation :

A (côté nord). 

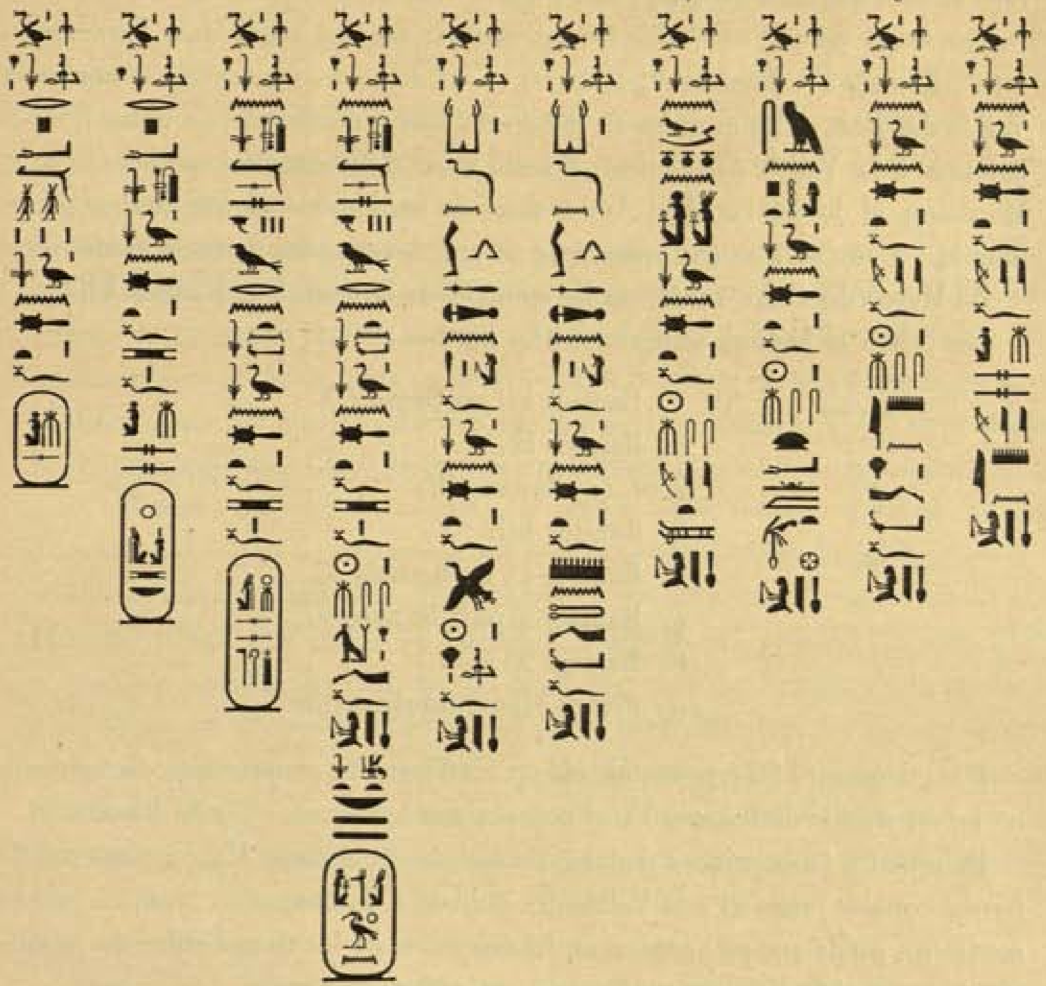
B (côté sud). Même texte, sauf .

Il n'est pas douteux que ce prince est mort sans avoir régné et qu'on ne doit pas voir en lui le futur Ramsès XI que propose Petrie; mais il est fort probable, d'après ses images dans la tombe n° 55 et ses fonctions militaires, qu'il était parvenu au moins à l'adolescence au moment de sa mort. Setherkepeshef et Amenkepeshef ont très bien pu perdre la vie dans les guerres du règne de Ramsès III.

La liste de Médinet Habou donne l'ordre suivant :

A (CÔTÉ NORD) :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



B (CÔTÉ SUD, VARIANTES) :

4 6 7 8 9 10



On remarque que les trois premiers princes portent perruque (correction qu'il faut apporter à la planche 214, L., *D.*, III); que les quatre premiers ont la robe longue et l'uræus au front; que tous les sept autres ont le crâne rasé et sont qualifiés de ; enfin que les six derniers sont en *shenti* courte.

Éliminant de cette liste les trois premiers, qui ont régné dans l'ordre suivant : Ramsès IV, Ramsès V, Ramsès VI, et dont on connaît les tombes à la Vallée des Rois et les momies au Musée du Caire; éliminant les quatre princes enterrés à la Vallée des Reines, il reste le n° 6 Montouherkepeshef, le n° 7 Meritoum et le n° 10 Meri Amen dont on ne possède ni les tombes ni les momies, à moins que ces princes ne soient devenus les derniers ramessides.

Le Musée du Caire renferme les momies de Ramsès V et Ramsès XII.

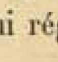
Les Biban el Molouk contiennent les tombes :

Nos 1. Ramsès VII ou Ramsès X.
2. Ramsès IV.
3 et 11. Ramsès III.
4. Ramsès XII.
6. Ramsès IX ou Ramsès X.
9. Ramsès V puis Ramsès VI.
18. Ramsès XI.
19. Prince Montouherkepeshef.

Il est démontré (Gauthier, *op. cit.*, p. 216) que le propriétaire du tombeau n° 19 est un fils de Ramsès IX et non pas son homonyme fils de Ramsès III.

Puisque les trois princes restants de la liste de Médinet Habou n'ont pas de tombe connue jusqu'ici à la Vallée des Reines, il faut admettre, jusqu'à preuve contraire, qu'ils ont pu accéder au trône; et, si ce fut dans l'ordre de primogéniture, et si la liste est conforme à cet ordre, on aura :

Montouherkepeshef = Ramsès VII.
Meritoum = Ramsès VIII.
Meri Amen = Ramsès IX.

Mais il y a lieu de se rappeler que ces trois princes n'ont pas de cartouche ajouté à leur nom sur la liste de Médinet Habou et sont qualifiés . D'ailleurs rien ne prouve qu'entre les différents fils de Ramsès III qui régnèrent

ne se sont pas intercalés des fils de ses divers successeurs. L'incertitude planera encore longtemps, peut-être, sur le nombre et l'identité exacte des rois de la XXe dynastie.

Il y a donc, jusqu'à présent, de grandes chances pour que le petit prince retrouvé par hasard à Deir el Médineh soit le plus jeune des quatre qui sont enterrés à la Vallée des Reines, c'est-à-dire le prince Khamuast, huitième fils de Ramsès III. L'intérêt artistique de cette trouvaille, unique à certains égards, se double d'un intérêt historique plus puissant, susceptible d'apporter un peu de lumière dans la série obscure des rois de la XXe dynastie.

Sur le flanc gauche du couvercle, à un endroit qui fut recouvert par la seconde bandelette transversale d'or, un court graffito hiératique a été tracé à l'encre noire sur le bois. Il est très effacé, mais sa faible longueur laisse supposer qu'il comprenait, tout au plus, un mot ou deux en une seule ligne horizontale. Il semble possible de déchiffrer les deux syllabes  et peut-être le déterminatif . Cette lecture, provisoirement donnée, correspondrait au mot : *Kamen,* qui signifie aveugle ou plutôt bigle, louche. Il existe un nom de personne dérivé de ce qualificatif mais précédé de l'article .

Habituellement lorsqu'un nom est inscrit sur un cercueil, c'est celui du destinataire plutôt que celui du fabricant. Dans le cas présent, le mot  n'étant pas précédé de l'article, on peut supposer qu'il s'agit d'une épithète, d'un sobriquet du destinataire relatif à une tare pathologique connue de tous ses contemporains d'où découlerait cette déduction que le jeune prince était atteint de strabisme ou de cécité. On sait la facilité des Égyptiens à donner des surnoms aux gens peut-être pour obvier aux inconvénients des fréquentes homonymies. L'examen du crâne montre toutefois que le strabisme doit être éliminé, car rien d'anormal ne se présente pour le trajet du nerf optique.

Encore une fois, la lecture étant encore incertaine, cette acceptation ne doit être admise qu'avec la plus grande réserve.

B. Bruyère.

Nota. — Je dois à la science et à l'obligeance de MM. Golénischeff et Gun l'essai de lecture du graffito que je me permets de donner, après un examen sommaire fait par ces deux savants. S'il est possible de faire une autre tentative ultérieure de déchiffrement et qu'elle apporte quelque modification intéressante, on retrouvera dans un prochain *Bulletin* une note complémentaire à ce sujet.

L'OR

CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS

PAR

M. ÉMILE VERNIER.

Pendant longtemps l'Égypte fut considérée comme abondamment pourvue d'or. Des textes où la grandiloquence orientale se donne libre carrière, de nombreux objets trouvés au cours des fouilles, sont là pour encourager cette opinion, et lès récits des archéologues sont venus encore ajouter à cette assurance. Nous sommes là en présence d'un phénomène des plus humains et des plus respectables : le chercheur vit dans l'espoir anxieux et bien souvent déçu, il est donc compréhensible, quand le sort lui devient plus favorable, qu'il éprouve un peu d'exaltation et que ses descriptions s'en ressentent.

Appelé en 1896 à faire l'étude technique de la bijouterie égyptienne, j'arrivai au moment où l'émotion provoquée par les belles trouvailles de Dahchour n'était pas encore calmée; je compris et même je partageai cette émotion en vivant avec les heureux chercheurs.

Mon admiration pour les œuvres est restée la même, mais j'ai été amené très rapidement à une certaine méfiance au sujet de «l'abondance» du métal précieux. L'examen calme et réfléchi des objets nous indique que ce terme, qui a pu être relativement exact, ne correspond plus à la réalité vu au temps présent et que c'est même tout le contraire. La question doit être soumise à revision.

Il ne peut y avoir rien de pénible dans une mise au point de cette nature : la beauté des œuvres ne dépend pas de leur poids.

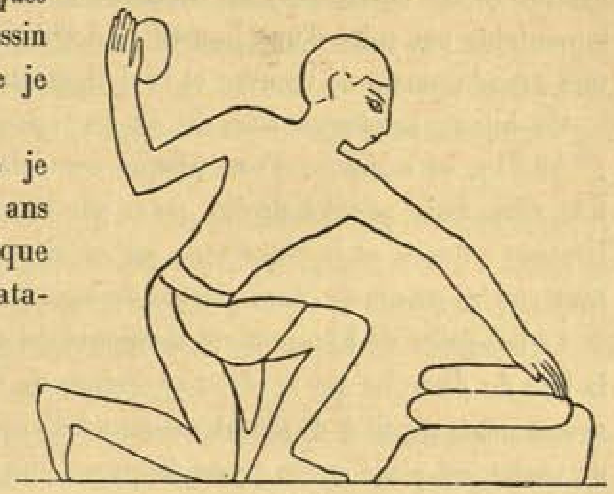
Quant au nombre des bijoux mis au jour, si l'on songe aux périodes de temps qu'ils représentent, on conviendra que l'on ne peut en tirer une conclusion en faveur de l'abondance du métal, et l'examen de ces travaux va nous le prouver.

Le Musée du Caire est particulièrement riche : au moment où j'écris, plus de douze cents objets me sont passés par les mains, ont été examinés, mesurés, pesés. Nous pouvons donc avoir une impression d'ensemble et nous voyons que dans quatre-vingt-quinze cas sur cent, l'artisan a dû faire des tours de force professionnels pour parer à l'insuffisance de la matière. La plus grande partie de ces bijoux est construite à l'aide de matériaux tellement minces que l'on ne sait de quoi s'étonner le plus, de la fragilité de ces œuvres ou de la perfection obtenue quand même. Que de fois, après la lecture du récit d'une fouille où les expressions : fondu, fondu massif, etc., étaient couramment employées, la loupe ou simplement mes yeux me montraient des plaques minces, quelquefois composées de petits morceaux assemblés bout à bout; le compas d'épaisseur m'indiquait de 2 à 3/10 de millimètre et la balance enregistrait les poids les plus modestes. Compas et balance ont leur éloquence : elle est brève, mais décisive.

Sans doute un certain nombre d'œuvres sont en dehors de ces remarques et ont été exécutées avec des matériaux d'épaisseur normale; par exemple, l'admirable tête de faucon trouvée par M. Quibell près d'Edfou en 1898 (toutefois l'épaisseur de l'or ne dépasse pas un demi-millimètre), les abeilles de la reine Aah-hotep, la grande chaîne et le scarabée de la même trouvaille, etc. Mais il faut être prudent, si l'on veut allonger la liste; nous allons voir les raisons pour lesquelles cette prudence s'impose.

Dès le début de mes recherches, en voyant la pénurie évidente du métal précieux, je me suis posé une question qui me paraissait à moi-même un peu ridicule et qui pourtant m'obsédait : les Égyptiens faisaient-ils du plaqué, une sorte de bimétal, or sur argent, permettant d'exécuter des œuvres importantes, d'une solidité suffisante et d'une beauté parfaite, tout en employant une quantité d'or médiocre? Cette hypothèse a surgi très tôt dans mon esprit; elle a pris naissance en examinant une peinture de la nécropole de Thèbes où l'on voit des orfèvres s'occupant des diverses phases de leur travail. L'un d'eux forge, non pas *un* mais *deux* lingots superposés. L'inscription dit que ces ouvriers font des œuvres d'or sur argent. Les épigraphistes ne sont pas d'accord sur la lecture et discutent si l'on doit dire «et» au lieu de «sur». Il y a encore un autre sujet de doute : l'on voit des ciseleurs décorant ces œuvres; incrustent-ils de l'or *dans* l'argent? Autant de sujets d'hésitation, mais il y a le

forgeron avec ses deux lingots. Je publiai dans mon travail[1] la reproduction de la scène au chapitre intitulé *Plaqué*, p. 78, fig. 52. J'ajoutai dans un autre chapitre, *Forgeage des plaques et des barres*, p. 57, fig. 9, un dessin agrandi du forgeron seul, que je replace ici.



Au cours de l'enquête que je poursuis depuis bientôt trente ans et qui a pris une forme systématique depuis que j'ai commencé le catalogue des bijoux[2], j'ai toujours été attentif à ce sujet. Pendant longtemps je n'ai pas été heureux dans ma recherche : j'avais bien rencontré des métaux ouvrés à l'aide de feuilles de métal superposées, mais il ne s'agissait que de matériaux de même nature dont on avait augmenté ainsi la solidité; cependant cela m'indiquait que les artisans avaient songé à ce travail de superposition. Je signalai le fait dans une note sur les boucles d'oreilles que je publiai dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*[3].

La question était donc «en sommeil», quand des incidents tout à fait imprévus viennent de la réveiller, et même de la résoudre.

LE PECTORAL DE TELL MOQDAM (LÉONTOPOLIS)[4].

En 1915, M. Edgar, alors inspecteur du Service, aujourd'hui conservateur adjoint du Musée des Antiquités du Caire, en fouillant un tombeau situé à

[1] *Le bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, tome II des *Mémoires publiés par l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, 1907.

[2] *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire, Bijoux et orfèvreries.*

[3] *Note sur les boucles d'oreilles égyptiennes, Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. VIII, p. 38, «Du plaqué ou doublé».

[4] *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. XXI, p. 21 (note de M. H. Gauthier, conservateur adjoint du Musée).

Tell Moqdam, en Basse-Égypte, dans la moudirieh de Daqahlieh, trouva un certain nombre d'objets précieux, parmi lesquels un pectoral d'une grande beauté en or et lapis-lazuli. Malheureusement ce bijou était dans un état lamentable par suite d'une incrustation d'apparence stannifère qui recouvrait une grande partie de l'œuvre et la défigurait.

Ce bijou, catalogué sous le n° 52715 et ayant au registre d'entrée le n° 45337, se compose d'une plaque centrale, en lapis, représentant le dieu Khnoum, assis, profil à droite, porté par un groupe de lotus encadré de deux boutons : fleurs et boutons sont en or cloisonné, trois pétales et un bouton sont encore garnis de leurs pierres de lapis (voir pl. I, fig. 1).

Le bas-relief de Khnoum est surmonté du disque d'or, posé exactement sur la tête du dieu, ce qui le place en dehors de l'axe de la composition. Un petit uræus posé, profil à droite et surmonté d'un disque solaire, entre des cornes de vache, est placé sur le grand disque, de façon que le soleil qu'il a sur la tête forme le centre de celui qu'il décore.

De chaque côté sont les déesses : Hathor, à droite du bijou, et Maât à gauche. Elles sont debout, se regardant. Hathor tient son sceptre, fait d'un fil d'or dont la partie supérieure, courbée en demi-cercle, est en contact avec l'encadrement du dieu Khnoum et dont la partie inférieure, accompagnée du têtard, repose sur la plinthe qui sert de base à l'ensemble de la composition. Sa chevelure a disparu.

Au courant de la fouille un voleur a brisé le bijou et arraché le déesse Maât. En commettant ce vandalisme, il a tordu la plinthe. Le fragment fut retrouvé en 1918 chez un marchand d'antiquités et racheté.

La déesse fait un geste d'offrande; ses deux mains sont au même niveau. Elle devait tenir deux vases, ou un élément décoratif destiné à corriger l'asymétrie de cette partie de l'œuvre. L'encadrement de Khnoum présente la trace d'un contact avec un des objets tenus par Maât, dont la chevelure a également disparu. Les deux déesses portent sur la tête le disque solaire : celui d'Hathor est encadré dans les cornes de vache et celui de Maât est orné d'une plume faite d'un fil d'or soudée sur le disque.

Les chevelures des déesses étaient (sur la face du bijou) indépendantes des têtes : les emplacements, nettement marqués, en font foi. Étaient-elles en argent ou en lapis? Nous allons voir que, dans les deux cas, leur sort était

fatal : en argent, c'était la décomposition assurée; en lapis, la même décomposition à l'intérieur du bijou les aurait chassées.

La plinthe est décorée d'une série de sept rectangles séparés par de petites cloisons groupées trois par trois. Toutes les cloisons sont vides de leurs pierres. Cependant la couleur des matières restant dans les petites cloisons ferait croire qu'il y avait dans les groupes trois cloisons, deux de cornaline séparées par une de lapis.

Le revers, sauf le groupe de lotus qui est d'or cloisonné et où quatre pétales subsistent, est entièrement d'or et répète la composition de la face. Le dieu Khnoum est exécuté en ciselure avec une grande perfection; les chevelures sont de même nature que le reste, c'est-à-dire en or. Le groupe des fleurs était donc la seule intervention polychrome.

Deux anneaux, faits chacun de trois fils ronds assemblés, sont soudés à l'endroit où les têtes des déesses sont en contact avec les disques qui les surmontent. Ils sont horizontaux.

Le travail de ce pectoral, ensemble et détails, bijouterie, ciselure et lapidairerie, est d'une très grande perfection et fait songer aux œuvres des plus belles époques — bien que le bijou date de la XXII[e] dynastie.

Les dimensions sont 0 m. 117 de hauteur et 0 m. 098 de largeur mesurée à la plinthe. Le poids, lors de la trouvaille, était 137 grammes; il est aujourd'hui de 121 grammes.

Au moment où j'inventoriai ce pectoral, pour la première fois (1921), je déplorais son état fâcheux, dont les planches I et II, n° 1, donnent une idée plutôt atténuée. Croyant voir de l'étain, je craignais de grandes difficultés pour la restauration; je ne parvenais pas à comprendre l'emploi de cette matière. Entre mes deux voyages je pensais souvent à cette admirable pièce et à la joie qu'il y aurait à la remettre en bon état, mais à aucun moment il ne m'est venu à l'idée qu'elle m'apportait la preuve de mon hypothèse.

Enfin les circonstances devinrent favorables. Cette année je fus mis en rapport avec M. Lucas, ancien directeur du Service chimique du Gouvernement égyptien, admirablement préparé pour ces questions, et qui disposait du temps nécessaire pour étudier le problème. Tout de suite il diagnostiqua du chlorure d'argent, il retrouvait son vieil ennemi, le sel, dont regorge le sol de l'Égypte et qui altère tant de choses. Il reconnaissait la substance qui déshonorait le

pectoral et il entreprit les opérations d'analyse et de restauration dont on trouvera le détail dans une note qui est à la suite de celle-ci, et qu'il a bien voulu m'autoriser à joindre à ces lignes. Je ne retiens ici que la conclusion que les figures des déesses sont construites en or très mince sur argent. Quant à moi, mon rôle se réduisait à redresser la partie de la plinthe tordue par le voleur et à replacer, du mieux possible, la pauvre déesse Maât.

La comparaison entre les deux états peut être faite en regardant les planches I et II jointes à cette note, lesquelles montrent les deux faces et les deux revers, avant et après nos interventions.

J'avais donc pour la première fois, d'une façon certaine, un exemple décisif de l'emploi de métaux différents superposés. L'importance du bijou ne permet pas de croire à un sentiment d'économie : la minceur invraisemblable de la feuille d'or superficielle — qui rendait le travail d'une complication et d'une difficulté énormes — n'a pu être que le résultat d'une pénurie réelle, évidente. La date de la fabrication ne peut pas être invoquée, car le cas n'est pas isolé. En même temps que M. Lucas accomplissait la résurrection du pectoral, je continuai et je terminai l'inventaire des trouvailles de Dahchour. Dans ces trouvailles, qui comptent beaucoup de bijoux faits d'une façon parfaitement normale, je reconnaissais qu'une des grandes coquilles d'or, le n° 53143 du *Catalogue général*, un des rares bijoux à propos desquels j'aurais peut-être employé le terme de «massif», montrait à la loupe une quantité considérable de petits trous par lesquels l'argent s'échappait; puis ce fut le tour d'une des petites coquilles de la même trouvaille, n° 53147[17], enfin de la lame de poignard isolée, n° 53151. Ces objets furent à leur tour soumis à l'examen de M. Lucas, et je lui laisse le dernier mot.

Il n'y a donc plus de doute possible : les anciens Égyptiens savaient, au besoin, suppléer au manque d'or en utilisant le peu qu'ils possédaient d'une façon ingénieuse; peut-être aussi, dans certains cas, et pour des objets spéciaux, évitaient-ils, de cette façon, l'exagération de la pesanteur, car il ne faut pas oublier que la différence du poids entre l'or et l'argent est presque du simple au double.

Il ne faudrait pas que le lecteur prenne les expressions de «doublé», «plaqué» dans un sens péjoratif. Il ne s'agit pas là de tromperie : ces expressions servent à notre époque pour désigner des travaux où la recherche de l'écono-

mie est le but principal, travaux qui sont de valeur médiocre. L'emploi de ces mots est donc fâcheux, sans doute, quand il s'agit d'œuvres de haute noblesse, comme celles qui nous occupent. Mais ces termes sont connus et employés couramment, leur signification est nette et il y aurait quelque puérilité à essayer d'en inventer de nouveaux pour dire, moins bien, la même chose.

Il serait curieux, maintenant, de savoir ce qui se passait aux époques où la rareté de l'argent en faisait le métal le plus précieux. Malheureusement, le chercheur a contre lui la nature même. L'argent, surtout en Égypte, est la proie de produits naturels abondants, qui l'attaquent et le décomposent de la façon que l'on voit dans des cas trop nombreux. Le Musée du Caire possède des orfèvreries, des miroirs, etc., qui ne sont plus que des magmas sans forme ni consistance. Si cette chose s'est produite, laquelle serait curieuse entre toutes! de l'emploi de l'argent comme plus précieux que l'or, et, comme conséquence, inouïe mais logique en ce cas, de voir l'or servir de substratum à l'argent, il y a peu de chances que des objets de cette sorte nous parviennent.

Cependant, il ne faut jamais désespérer. Nous avons tout de même en notre possession des pièces d'orfèvrerie d'argent intactes, tels les vases de Mendès (Tell Tmaï), et ce serait une trouvaille impressionnante que celle où nous verrions l'argent occuper cette place imméritée.

É. Vernier.

NOTE

SUR

LE NETTOYAGE DE CERTAINS OBJETS

DU MUSÉE DU CAIRE

PAR

A. LUCAS, O. B. E., F. I. C.

ANCIEN DIRECTEUR DU SERVICE CHIMIQUE DU GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN.

M. Émile Vernier a bien voulu attirer mon attention sur diverses pièces d'orfèvrerie du Musée du Caire, que défiguraient des incrustations manifestement étrangères aux pièces elles-mêmes. A la demande de M. Vernier, j'ai analysé puis fait disparaître ces incrustations. Voici quelle en était la nature :

Trois coquilles en or (*Catalogue général*, n° 53074)[1]. — Il y avait sur ces coquilles un dépôt, solide et blanc, que je reconnus être, à l'analyse, du carbonate de chaux mêlé, en petite proportion, à du sulfate de chaux. Je fis disparaître ce dépôt en immergeant, pendant peu de temps, les coquilles dans une solution diluée d'acide chlorhydrique, après quoi je les lavai dans de l'eau et les fis sécher.

Pectoral (*Catalogue général*, n° 52715). — Ce pectoral était défiguré par une couche très épaisse d'une incrustation d'aspect métallique, consistant, comme le montra l'analyse, en chlorure d'argent, sous la forme appelée «argent corné». Je réussis à faire disparaître cette incrustation, en plongeant le pectoral, pendant plusieurs jours, dans une forte solution d'ammoniaque;

[1] Ce sont des Cyprées.

après quoi, il fut lavé à fond, puis séché. Les parties recouvertes d'incrustation avaient tout d'abord paru être de l'or massif; mais quand l'incrustation eut disparu, on put voir qu'elles étaient, à l'origine, en argent recouvert d'un très mince revêtement d'or : aujourd'hui, cet argent est en grande partie, sinon complètement, transformé en chlorure d'argent. Deux fragments rapportés [1], et qui n'existent plus aujourd'hui, devaient être eux aussi en argent : c'est en partie de ces fragments, et en partie de l'argent se trouvant à l'intérieur du bijou, qu'est dérivé le chlorure d'argent qu'on voit à la surface. Au cours de la transformation de l'argent en chlorure, il a dû se produire un accroissement considérable du volume de l'objet, équivalant à environ 33 pour cent, et cette extension a amené la rupture, en bon nombre d'endroits, du revêtement d'or.

Il ne peut pas y avoir de doute que la transformation chimique de l'argent en chlorure d'argent n'ait eu pour cause l'action du sel commun (chlorure de sodium) : il faut admettre que le pectoral a été, à quelque époque, enterré dans un sol humide ou mouillé contenant du sel.

La matière cimentant et retenant en place plusieurs fragments de lapis-lazuli sertis dans le pectoral a été analysée : elle consiste en un mélange de carbonate de chaux (blanc d'Espagne) et de colle, et la composition en est analogue à celle du *gesso* [2].

Grande coquille en or (*Catalogue général*, n° 53143), petite coquille en or (*ibid.*, n° 53147, 17). — Sur la face concave de chacune de ces coquilles, il y avait un grand nombre de petites taches, adhérant fermement à l'objet, d'aspect métallique, ayant la couleur et l'apparence de l'argent. La nature de ces taches n'a pas encore été déterminée : du moins sont-elles restées insolubles dans l'acide chlorhydrique, l'acide nitrique, l'ammoniaque, dans les conditions où les expériences ont été faites. Le temps dont je disposais ne m'a pas permis de poursuivre mes recherches, qui seront reprises, j'espère, à une date prochaine.

Il semble probable que ces coquilles ne sont pas en or massif, mais en un métal (vraisemblablement de l'argent) revêtu d'une mince feuille d'or.

[1] Il s'agit des chevelures des deux divinités. — [2] Plâtre.

Lame de poignard. — Cette lame, comme le pectoral, était, à l'origine, en argent revêtu d'une mince feuille d'or; et, comme le pectoral, elle a été soumise à l'action du sel, d'où il est résulté qu'une portion tout au moins de l'argent s'est transformée en chlorure d'argent, dont quelques petites plaques défiguraient la surface de la lame. Elles disparurent grâce à un traitement consistant en un bain dans une forte solution d'ammoniaque, suivi d'un lavage sérieux dans l'eau et du séchage.

A. Lucas.

INSCRIPTIONS GRECQUES[1]

(SUITE)

PAR

M. HENRI HENNE.

II. — UN NOUVEAU ΠΟΛΙΤΕΥΜΑ (FIG. 1).

Inscription achetée à Médinet-el-Fayoum, en 1923, et déposée à l'Institut de Papyrologie de l'Université de Paris. Le bloc de calcaire tendre, sur lequel elle est gravée, devait faire partie de la façade du pylône dont il est ici question. Ce bloc a actuellement de 0 m. 05 à 0 m. 06 d'épaisseur; il est brisé en deux morceaux; le morceau de gauche est incomplet à gauche, celui de droite à droite; heureusement l'inscription est à peu près intacte. Elle était bordée en haut et en bas d'un trait gravé[2]; il y a 0 m. 16 du trait supérieur au trait inférieur, et 0 m. 58 de la première à la dernière lettre de la première ligne, actuellement la plus grande[3]. Gravure assez soignée; mais le calcaire est fortement usé par endroits, ou bien il s'est formé des concrétions. Traces de rouge.

Dans l'ensemble, les caractères de l'écriture ne conviendraient pas mal au IIe siècle; mais la seconde moitié du IIIe n'est pas exclue[4].

[1] Voir le paragraphe I au tome XXII, p. 191-202, du présent *Bulletin*.

[2] La figure 1, obligeamment dessinée par Mlle Baud d'après ma copie, ne reproduit que l'inscription.

[3] Mais voir l. 3. — Hauteur moyenne des lettres : 0 m. 0175. Espace moyen entre deux lignes : 0 m. 007.

[4] Les formes de l'α, du σ, du ϑ, plus fréquentes au IIe siècle, se rencontrent plus ou moins souvent au IIIe. Cf. pour l'α, l'inscription des chasseurs d'Éléphantine (fac-similé dans Mahaffy, *History of Egypt*, IV, p. 138); pour le σ, l'exemplaire trouvé à Kôm el-Hisn du décret de Canope (cf. Milne, *Greek Inscriptions*, *Catal. gén. des Antiq. égypt. du Musée du Caire*, n° 22186, p. 2) et la *grande* inscription des τεχνῖται de Dionysos (Milne, *loc. cit.*, n° 9284, p. 18); pour le ϑ, *l'original* de cette inscription.

Le π des lignes 2 et 4 serait plus fréquent au IIe siècle; celui des lignes 3 et 5 au IIIe. En fait, la première des deux formes se rencontre dans la *petite* inscription des τεχνῖται de Dionysos (Milne, *loc. cit.*, n° 9270, p. 17), tandis qu'on trouve la seconde dans la pierre de Rosette (d'après le moulage du Musée du Caire).

Le μ à branches divergentes se rencontre à la fois dans la petite inscription des τεχνῖται (ci-dessus) et dans l'inscription Jouguet, de 80-69 avant J.-C. (Milne, *loc. cit.*, p. 26).

Je n'ai pu obtenir aucune indication sur l'origine de cette pierre, mais il est assez probable qu'elle provient du Fayoum même, sinon d'Arsinoé.

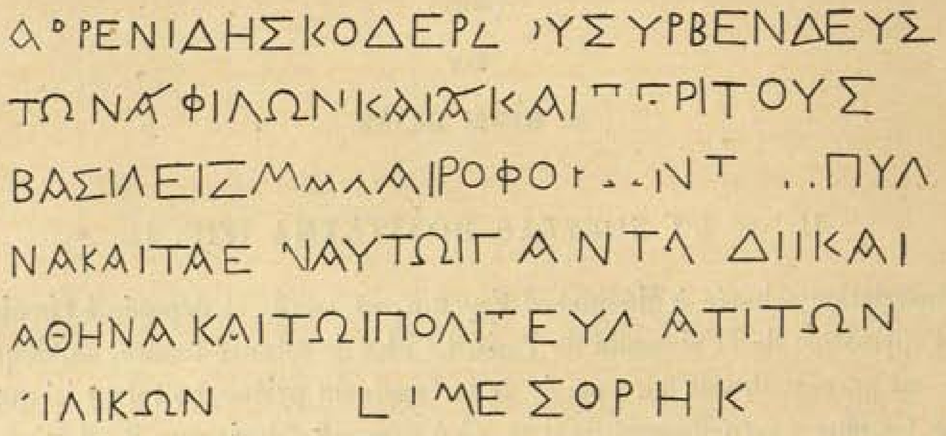


Fig. 1.

TEXTE (mais cf. *Addendum*).

1 Ἀρρενίδης Κοδέρδου Συρβενδεύς

2 { τῶν ἀφάλων [?] καὶ (χιλιοδράχμων) [?] καὶ περὶ τοὺς
ou
τῶν (πρώτων) φίλων καὶ (χιλίαρχος) [?] ⟪καὶ⟫ ⟨τῶν⟩ [?] περὶ τοὺς }

3 βασιλεῖς μαχαιροφόρων τὸν πυλ[ῶ

4 να καὶ τὰ ἐν αὐτῶι πάντα Διΐ καὶ

5 Ἀθηνᾶ καὶ τῶι πολιτεύματι τῶν

6 Κιλίκων (ἔτους) ι′ μεσορῆ κ′

Ligne 2. Voyez le commentaire et l'*Addendum*.
Ligne 5. Lisez Ἀθηνᾶι.

COMMENTAIRE.

Ligne 1. Ἀρρενίδης Κοδέρδου Συρβενδεύς.

Le patronymique serait-il une forme dialectale de Κοδρίδου?

Je ne connais pas non plus Συρβενδεύς [1]. Mais Syrbenda, d'après la terminaison, paraît

[1] Ce nom ne figure point parmi les démotiques connus, et serait d'ailleurs inattendu. Cf. DITTENBERGER, *apud* BRECCIA, *B. S. A. A.*, n° 10, p. 173-174.

bien être une localité d'Asie Mineure, sinon de Cilicie [1], tout au moins d'une région voisine [2].

Lignes 2-3. Voir la figure 1 (mais cf. *Addendum*).

En fait, il y a deux sigles à résoudre; ils ne peuvent l'être que par le contexte, donc, d'après *περὶ τοὺς βασιλεῖς μαχαιροφόρων*.

Le sigle après *καὶ* se retrouve analogue, mais non, semble-t-il, identique, et suivi des mêmes mots, dans *B. G. U.*, IV, n° 1190, l. 3-4, où Schubart lit (*χιλιοδράχμων*), simple conjecture, mais très séduisante [3].

Est-ce le même signe qui est gravé devant ΦΙΛΩΝ [4]? Mais *χιλιοδράχμων φίλων*, pas plus que *χιλίων φίλων*, ne répondrait à rien. Faut-il supposer que le trait à droite de l'A marque l'ordinal, et lire *πρώτων φίλων*? Mais un simple machairophore, même *τῶν περὶ τοὺς βασιλεῖς* [5], ne pouvait être revêtu de cette dignité [6].

En revanche, il se trouve que le texte de Berlin (cf. Preisigke, *Berichtigungsliste*) porte *τῶν ἀφάλων* [7] *καὶ* (*χιλιοδράχμων*) *καὶ περὶ τοὺς βασιλεῖς μαχαιροφόρων*. Ne serait-ce pas ce qu'on doit lire ici? Il faudrait, il est vrai, supposer une erreur du lapicide : or le signe

[1] Je n'ai malheureusement pas pu consulter l'ouvrage de Fick sur les noms de lieux.

[2] Cf. par exemple, à côté de noms connus comme Alabanda, Aspendos, Labranda, Laranda : Trebenda (Petersen, *Reisen in Lykien*, p. 49), Isinda (Le Bas, 1290), Isionda (Besnier, p. 400), etc.

[3] Je suppose que le sens serait : «recevant une solde de 1000 drachmes». Toutefois, s'agit-il d'une solde mensuelle, qui serait forte, pour un simple corps de police (cf. note 5), ou d'une solde annuelle, peut-être faible, car ce corps de police est pourtant un corps d'élite?

En fait, nous ne possédons guère de renseignements numériques sur la solde des troupes ptolémaïques. Lesquier (*Institutions militaires*, p. 101) nous apprend seulement que les *ἐπίγονοι* touchaient 450 drachmes par mois.

[4] Le crochet que, sur l'original, on croirait voir à gauche de l'A ne me paraît être qu'une éraflure de la pierre. — Le trait de droite, au contraire, est fort net.

[5] Sur les *μαχαιροφόροι*, cf. Lesquier, *op. cit.*, p. 260 et seq. — Nos *περὶ τοὺς β. μ.* pourraient être un corps d'élite, à rapprocher des *βασιλικοὶ μαχαιροφόροι* de Jouguet, *B. C. H.*, XX, 1896, p. 179.

Comme les machairophores sont d'ordinaire attachés aux fonctionnaires (par exemple *περὶ τὸν σΊρατηγόν* dans *Tebtunis Pap.*, I, n° 105, l. 1 et 11), on comprendrait, par analogie, des machairophores «royaux» à Alexandrie, au service du roi ou des fonctionnaires de la cour. En province (Arsinoé; Héracléopolis [Schubart]; Hermopolis [Jouguet]), ce ne pouvait être qu'un titre honorifique.

Ces machairophores sont encore attestés dans Seymour de Ricci, *B. S. A. A.*, 1909, n° 11, p. 335 : la lecture est de Schubart, *loc. cit.* — D'après la *première* lecture de De Ricci, *B. S. A. A.*, loc. cit., peut-être faudrait-il lire aussi, avant *καὶ περὶ τοὺς*, le sigle de (*χιλιοδράχμων*) — confondu avec un A — et même rétablir à peu près ainsi la première ligne : *ἡ σύνοδος τῶν ἀφάλων κ]αὶ* (*χιλιοδράχμων*), etc. [sur *ἀφάλων*, voir la suite].

[6] Cf. Wilcken, *Grundzüge*, p. 7.

[7] Sur ce terme, qui pouvait indiquer une particularité de l'armement, cf. Homère, *Iliade*, X, 258.

devant ΦΙΛΩΝ est nettement séparé du Φ et, d'autre part, la confusion Ι-Α paraît bien difficile à admettre [1].

M. Jouguet, au lieu de (*χιλιοδράχμων*), proposerait (*χιλιάρχων*). Mais *τῶν χιλιάρχων* se rencontre-t-il? On attendrait *χιλίαρχος*. S'il en est ainsi [2], rien n'empêche plus de lire *πρώτων φίλων* [3], mais la grammaire paraît exiger qu'on rétablisse (*τῶν*) devant *περὶ τοὺς*, etc.; peut-être aussi faudrait-il supprimer ⟨⟨*καὶ*⟩⟩ après (*χιλίαρχος*) [4]. Toutefois cette double erreur du lapicide serait bien moins explicable encore que la précédente.

En réalité, comme nous ignorons l'aspect du texte remis au lapicide, la nationalité de ce dernier ou son degré d'instruction, avouons que ce passage nous paraît désespéré.

Lignes 3-4. *τὸν πυλῶνα*, etc.

La dédicace à Zeus et Athéna montre qu'il s'agit du pylône, non d'un gymnase [5], mais vraisemblablement d'un sanctuaire.

Aux *πολιτεύματα* déjà connus avec certitude en Égypte [6] vient s'ajouter, avec cette inscription, celui des Ciliciens. Ce n'est d'ailleurs qu'un nom de plus à mettre sur une liste. Ce texte ne nous apporte aucun renseignement qui puisse nous avancer dans la solution des problèmes relatifs à cette institution.

[1] Le titre complet des machairophores royaux pouvait, il est vrai, être inconnu du lapicide, qui peut-être même voyait ce mot pour la première fois. Il aurait donc pu interpréter ΑΦΑΛΩΝ en (*πρώτων*) *φίλων*.

[2] Cf. *B. C. H.*, XXIV, 1900, p. 238. *Φιλώτας*, etc. *τῶν πρώτων φίλων, καὶ χιλίαρχος, καὶ φρούραρχος*.

Il est plus naturel qu'Arrhénidès soit officier que simple soldat; car il lui fallait les moyens de supporter les frais de sa dédicace. Or les policiers (cf. Lesquier, *loc. cit.*, p. 263 et seq. et 310 et seq.) sont normalement, avec les soldats des corps indigènes, les plus pauvres des clérouques. — Mais les machairophores étaient-ils organisés en chiliarchies?

[3] Dans les inscriptions où figure *πρώτων φίλων*, jamais, il est vrai (à ma connaissance), *πρώτων* n'est abrégé de quelque façon que ce soit; mais le lapicide a pu copier un texte écrit en cursive, et négliger de résoudre le sigle.

[4] Dans le premier cas, la ligne 2 (voir la figure 1) est remplie, mais la construction est moins habituelle. Comparez en effet Lesquier, *op. cit.*, p. 344.

[5] Qui serait dédié à Hermès et Héraclès. Cf., par exemple, G. Lefebvre, *Annales du Serv. des Antiq.*, XIX, p. 63.

[6] Iduméens, Crétois, très probablement Mysiens (Lesquier, *loc. cit.*, p. 143 et seq.) — Béotiens (Breccia, *B. S. A. A.*, 1923, n° 19, p. 119 et seq.), d'après les textes. — Et il est très vraisemblable, malgré l'absence d'un texte positif, que les Perses (Lesquier, *loc. cit.*, p. 151 et seq.) et les Thraces, sinon les Arcadiens (Perdrizet, *Graffites... d'Abydos*, p. XI et seq.), ont également connu cette institution. — Voir encore *Pap. London*, I, p. 49 (Helléno-Memphites), et Preisigke, *Fachwörter*, s. v. — Et la liste n'est sans doute pas close (cf. Lesquier, *loc. cit.*, p. 155, et Schubart, *Einführung*, p. 246 et seq.).

Nous ignorons la composition ethnique du πολίτευμα : ne comprend-il que des Ciliciens, ou y trouve-t-on encore des naturalisés, Asiatiques d'origine [1], ou même Égyptiens [2]? Arrhénidès est machairophore : mais le πολίτευμα ne comprend-il que des policiers [3], ou bien s'ouvre-t-il à des militaires de toute catégorie, réguliers ou mercenaires [4], ou bien enfin compte-t-il des civils parmi ses membres [5]?

S'il est purement militaire [6], y a-t-il un rapport entre cette institution et le κοινόν des Ciliciens en garnison à Chypre [7]? Quel est enfin le statut légal du groupe et des individus qui le composent [8]? Quelle en est la vie intérieure? On y pratique le culte de Zeus et d'Athéna : mais quelles divinités se cachent peut-être sous ces noms grecs [9]?

Autant de questions pour l'instant sans réponse.

[1] Grecs d'Asie ou Asiatiques de race. — Arrhénidès, est-il besoin de le dire, n'est pas nécessairement de race grecque : il a pu prendre son nom après son entrée dans l'armée, c'est un fait bien connu. On ne peut rien conclure du patronymique trop incertain. Enfin on imagine très bien un barbare de Soles se disant Σολεύς, et non Κίλιξ.

[2] Nombreux dans la police (cf. Lesquier, *loc. cit.*, p. 263). — Sur l'admission des indigènes dans les πολιτεύματα, cf. *ibid.*, p. 126-128.

[3] Comme c'était peut-être le cas des Iduméens (cf. Dittenberger, n° 738); mais la rédaction embarrassée du texte ne permet pas de se prononcer.

[4] Cf. Lesquier, *loc. cit.*, p. 154.

[5] Tous les πολιτεύματα ne sont pas nécessairement ou exclusivement militaires. Cf. Schubart, *Einführung*, p. 246 et seq.

Qu'ils aient servi, à partir d'une certaine époque (cf. Lesquier, p. 154), à procurer des naturalisations qui qualifiaient pour le service de l'armée régulière, n'implique pas qu'ils ne fussent composés que de soldats : le rôle joué par les chefs du πολίτευμα crétois dans *Tebtunis Pap.*, I, n° 32, n'oblige pas à croire qu'eux-mêmes fussent militaires. — Dans le πολίτευμα béotien de Xoïs, Breccia (*loc. cit.*, p. 121) voit une association militaire. Mais rien ne décèle dans l'expression ἐπισυνηγμένοι ἐν Ξοεὶ Βοιωτοί une association de ce genre. Et les titres portés par les fils de Caphisodôros n'impliquent pas nécessairement des fonctions militaires. — Enfin, dans la colonie perse de Pathyris, on trouve des Perses civils (cf. Lesquier, *loc. cit.*, p. 152); est-il admissible, si les Perses formaient un πολίτευμα, que ces derniers n'en fissent point partie?

[6] En fait, les Ciliciens ne sont guère connus que comme mercenaires (même raisonnement dans Perdrizet, *loc. cit.*, à propos de la colonie thrace de Cusæ). — Mais les fils de Ciliciens et de Thraces mercenaires établis en Égypte n'étaient vraisemblablement pas tous soldats. Étaient-ils exclus du πολίτευμα?

[7] Cf. Lesquier, *loc. cit.*, p. 124 (liste des κοινά). Remarquer de même le κοινόν des Crétois à côté du πολίτευμα crétois; il y a aussi un κοινόν de Thraces.

[8] Comparer Lesquier, p. 145, fin du premier paragraphe, et p. 151, note 1. — Cf. encore Schubart, *Einführung*, loc. cit.

[9] Cf. Wilcken, *Grundzüge*, p. 97, et p. 112, note 5.

III. — ΦΙΛΟΣΤΕΦΑΝΟΙ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ.

A Louxor, chez Mohasseb, j'ai lu, sur une petite stèle demi-cintrée, en grès [1], la courte inscription suivante, que mon ami Ch. Kuentz a pu copier ensuite (fig. 2).



Fig. 2.

D'après la forme du σ, elle ne peut être très antérieure à la seconde moitié du Ier siècle avant J.-C.

Φιλοσ7έφανος «qui aime les couronnes. . . ». Au pluriel, le mot pourrait désigner une association, dont la stèle marquerait le *τόπος*. Toutefois les couronnes jouent un rôle si fréquent dans la vie antique [2], qu'on se demande à quelle association nous aurions affaire. La mention *Π7ολεμαίου* nous aide-t-elle à choisir entre les hypothèses? Si l'inscription est de l'époque des Lagides, il est vraisemblable que *Π7ολεμαίου* désigne le roi; il s'agit de déterminer les relations possibles entre l'association supposée et le souverain.

Les couronnes peuvent être honorifiques : en particulier, l'on couronne les vainqueurs aux jeux. Les *φιλοσ7έφανοι* désigneraient-ils une association athlétique ou scénique [3]? L'on sait que les associations de ce genre se plaçaient sous le patronage du souverain; mais leur titre habituel paraît avoir été tout différent [4]. C'étaient, il est vrai, des associations

[1] 0 m. 52 × 0 m. 29 environ. — Le dessin ci-dessus est dû à l'obligeance de Mlle Baud (d'après les mesures et la copie de Ch. Kuentz).

[2] Cf. Saglio, art. *Corona*.

[3] Cf. le texte de Polybe, 7, 10, 2, cité dans Liddel-Scott, *s. v.* : *τῶν περὶ τοὺς γυμνικοὺς ἀγῶνας φιλοσ7εφανούντων* — et comparer *I. G. R.*, III, 209 : *ψήφισμα τῶν. . . . περὶ τὸν Διόνυσον. . . . . τεχνειτῶν ἱερο[νε]ικῶν σ7εφανειτῶν*.

[4] Cf. le titre de l'association scénique de Ptolémaïs : *τεχνῖται οἱ περὶ τὸν Διόνυσον καὶ θεοὺς Ἀδελφούς* (Dittenberger, nos 50, 51). L'association ne comprenait d'ailleurs pas que des acteurs (cf. *loc. cit.* et San-Nicolo, *Vereinswesen*, p. 46), et poursuivait en même temps des buts religieux : culte de Dionysos, culte du roi (San-Nicolo, *loc. cit.*, et p. 52).

Quant aux associations d'athlètes, les textes ne les mentionnent sûrement qu'à l'époque romaine. Mais l'association des athlètes impériaux portait un titre analogue, Dionysos y étant remplacé par Héraclès (cf. *Pap. London*, III, p. 214 et seq., l. 37 et seq.).

composées surtout[1] de professionnels; la nôtre pourrait être une association d'amateurs. On attendrait du moins qu'elle se plaçât également, et tout d'abord, sous le patronage d'une divinité[2].

Les couronnes se portent encore en signe de réjouissance : on se couronne, par exemple, dans les banquets. Nous connaissons des associations de «soupeurs» et de «bons vivants», σύνδειπνοι et γελοιασταί[3]. Mais dans un seul cas nous les voyons placés sous le patronage du roi, et c'est à Alexandrie même[4].

En signe de réjouissance aussi, on se couronne lors de l'avènement des souverains, ou à l'occasion de leurs victoires[5], de tout événement heureux de leur règne. D'ailleurs ces στεφανηφορίαι sont en même temps des cérémonies religieuses, et l'on sait assez que les couronnes se portent dans toute cérémonie religieuse. Ne faut-il pas voir dans les φιλοστέφανοι une association patriotique et religieuse, attachée au culte du roi[6]? Ce n'est ni impossible ni démontré.

Si l'inscription est d'époque romaine, Πτολεμαῖος désigne un particulier. Serait-ce un directeur de troupe? L'hypothèse, sans plus insister, ne soulèverait pas moins d'objections que tout à l'heure.

IV. — INSCRIPTION D'ÉPOQUE ROMAINE

EN L'HONNEUR D'UN STRATÈGE DU PÉRITHÈBES (FIG. 3).

Inscription gravée sur la moitié supérieure d'une des faces d'un parallélépipède rectangle en grès. J'ai aperçu cette pierre à Louxor, dans l'enceinte du temple, à quelques mètres au sud du lieu dit «le Forum»[7]. Je l'ai signalée à M. Lacau, qui a bien voulu me permettre de la publier. Elle est maintenant au Musée d'Alexandrie, sous le n° 21534.

[1] Il y avait aussi des membres d'honneur, πρόξενοι, et peut-être φιλοτεχνῖται (Dittenberger, n° 51, l. 67 et 73).

[2] Il est vrai qu'à l'époque romaine, une association d'Alexandrie porte simplement le titre : ἡ φιλοσέβαστος καὶ φιλορώμαιος Ἀλεξανδρέων περιπολιστικὴ εὐσεβὴς σύνοδος (*I. G.*, XIV, n° 747).

[3] Cf. San-Nicolo, *op. cit.*, p. 208.

[4] Athénée, VI, p. 246°.

[5] Cf. *Oxyrh. Pap.*, VII, n° 1021; *B. G. U.*, n° 646, et *Pap. Giessen*, n° 27.

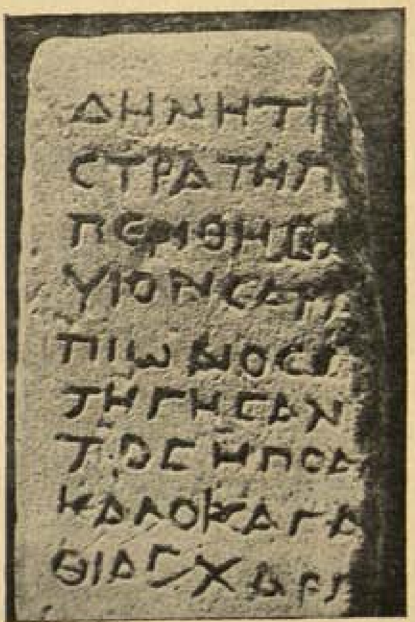
[6] Il a existé de semblables associations sous les Ptolémées (cf. San-Nicolo, *loc. cit.*, p. 26 et seq.), surtout dans l'armée.

[7] Appelé ainsi, à tort, par Legrain (cf. Daressy, *Annales du Serv. des Antiq.*, XIX, p. 159 et note 1, p. 166 et seq., 168 et seq.).

Hauteur, o m. 69. Les faces droite et gauche ont o m. 31 de large; largeur actuelle [1] des faces antérieure et postérieure, o m. 21 environ.

La face supérieure est évidée sur une profondeur d'environ o m. 02 et une superficie actuelle de o m. 245 × o m. 15, de manière à ménager, en avant et à gauche [2], deux bords, larges respectivement de o m. 065 et de o m. 035 environ. Seuls, ces bords et la face qui porte l'inscription sont parés.

Gravure irrégulière. La forme d'une même lettre peut varier d'une ligne à l'autre [3]. Les lignes n'avaient pas toute la même longueur [4]. Traces de rouge.



Δημήτρ[ιον
στρατηγ[όν
ϖερὶ Θήβ[ας
υἱὸν Σαρ[α
5 πίωνος σ̣[τρα
τηγήσαν
τος ἡ ϖόλ[ις
καλοκἀγα̣
θίας χάρι[ν

Fig. 3.

[1] Cf. note 2.

[2] A droite, il devait en être de même, mais de ce côté la pierre n'a plus ses dimensions originelles (voir la figure 3).

[3] Comparer le σ lunaire des lignes 2, 4, au σ plutôt «carré» des lignes 6, 7, et au σ presque triangulaire de la ligne 9. — De même, le premier τ de la ligne 2 aux autres τ, ou encore le ϖ de la ligne 3 aux ϖ des lignes 5, 7; le ν des lignes 4 et 5 au ν de la ligne 6; les ι des lignes 3, 4, 5 à ceux de la ligne 9.

La forme de certaines lettres ne se rencontre guère que dans les papyrus. Cf. μ (l. 1), β (l. 3), ν (l. 6), τ (l. 6, 7), σ (l. 9), et même ε (l. 3).

[4] Même en réservant la partie manquante, à droite.

La hauteur des lettres est à peu près constante : o m. 02 à peine en moyenne (un peu plus les deux ou trois premières lignes; plutôt moins aux lignes inférieures).

Ligne 7. ἡ πόλ[ις. En fait, on dirait que le lapicide a voulu graver un δ, ou plutôt un α; mais ce ne peut être, croyons-nous, qu'une erreur.

Lignes 8-9. καλοκἀγαθίας. Le premier κ est gravé comme ι+ε; dans le second κ, il y a aussi comme un mélange d'autre lettre; mais la lecture est certaine.

L'inscription est apparemment d'époque romaine, mais l'irrégularité de l'écriture ne permet pas de lui assigner une date certaine [1].

Je ne connais pas d'autres textes mentionnant un Démétrios, fils de Sarapion, ancien stratège, et stratège lui-même du Périthèbes. Quant à Sarapion, son identité nous échappe à plus forte raison, l'époque romaine ayant vu passer beaucoup de stratèges de ce nom.

Le titre de Démétrios est d'ailleurs curieux : στρατηγὸς περὶ Θήβας; on attendrait τοῦ π. Θ. νομοῦ. Cette mention est intéressante, car ce texte est le seul peut-être, avec *B. G. U.*, IV, n° 1095, l. 25 (verso), qui en atteste l'existence à l'époque romaine. Encore, dans le papyrus de Berlin, peut-on supposer la mention abrégée [2] et croire qu'en 57 après J.-C., comme au début de l'époque romaine (*C. I. G.*, III, n° 5077), le Périthèbes était réuni à d'autres nomes méridionaux sous l'administration d'un seul stratège. Il serait plus difficile de l'admettre pour une inscription honorifique qui comporte normalement l'énoncé du titre complet.

Si dans le Papyrus de Berlin, le Διοπολίτης mentionné est le Διοπολίτης μικρός [2], ici, étant donné le lieu de la trouvaille, ἡ πόλις [3] veut dire Διὸς πόλις ἡ μεγάλη. Or le nome Thébain, dès la fin du Ier siècle, s'appelle officiellement Διοπολίτης (μέγας) [4]. L'inscription serait donc antérieure au moment où cette dénomination devient d'usage courant [5].

[1] Dans les inscriptions reproduites par Milne, *op. cit.*, le σ «carré» ne se rencontre plus après le milieu du IIe siècle (cf. p. 42 = 151 après J.-C.).

[2] Cf. Wilcken, *Archiv*, V, p. 276.

[3] Que Thèbes en revanche prenne le titre de πόλις, et non de μητρόπολις (cf. à ce sujet les réflexions de Wilcken, *Ostraka*, p. 712, à propos de Strabon, XVII, p. 810), n'est pas pour nous étonner (comparer Wilcken, *Grundzüge*, p. 9, et Jouguet, *Vie municipale*, p. 48, note 2). — Cf. d'ailleurs le nom égyptien de Thèbes (Bædeker, p. 249 de l'édition française).

[4] D'après les ouvrages que j'ai pu consulter, je ne connais pas de mention du Διοπολίτης dans les inscriptions. Pour les monnaies, voyez Dutilh, *Revue belge de Numismatique*, 1904, p. 47 (Trajan), et surtout Feuardent (Hadrien [cf. St. Poole] et Antonin); pour les papyrus, *Oxyrh. Pap.*, IV, n° 708 (188 après J.-C.); *Pap. Rylands*, II, fragm. 1 et 2 du n° 427 (Sévère et Caracalla); P. M. Meyer, *Gr. Texte*, 20, l. 13; peut-être *Oxyrh. Pap.*, X, n° 1255 (292 après J.-C.). — Cf. aussi *Addendum*.

[5] Un fragment d'édit de Petronius Mamer-

V. — PROSCYNÈME (?).

J'ai lu cette inscription chez un marchand de Louxor : elle n'offre guère d'autre intérêt que d'être peu intelligible. Je la transcris (fig. 4).

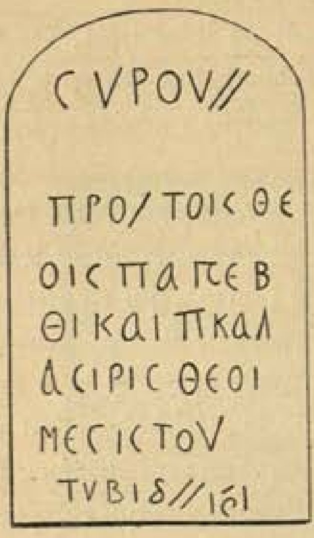


Fig. 4.

Σύρου
προ(σκύνημα) [?][1] τοῖς θε
οῖς· Πανέϐ
θι καὶ Πκαλ
5 ασῖρις θεοὶ
μεγίσ7ου·
τῦϐι δ̄.

Si c'est bien d'un proscynème qu'il s'agit[2], on penserait tout d'abord que le nommé Syros adresse son adoration à des dieux, dont Πανέϐθι et Πκαλασῖρις seraient les noms; mais nous devons voir évidemment dans ces deux mots, comme a bien voulu me l'écrire M. G. Lefebvre, des noms de personne[3], si bien qu'il faudrait peut-être proposer la traduction suivante :

tinus (*Pap. Rylands*, II, n° 74, l. 12 : 133/135 après J.-C.) mentionne peut-être le π]ερὶ Θή-[ϐας. — D'autre part, dans *Oxyrh. Pap.*, XIV, n° 1774, l. 24 (IIIe siècle), est mentionné un ἐπὶ Θη[ϐ]ῶν (?) νομός. — Cf. aussi p. 190.

[1] Voir toutefois p. 189, note 1, *in fine*.

[2] On trouve plus ordinairement l'abréviation προσ (cf. par exemple Perdrizet-Lefebvre, *Graffites... d'Abydos*, passim). Mais cf. *ibid.*, n° 505 (τὸ πρ.). — Après προσκύνημα, on attendrait plutôt παρὰ et le datif (cf. *ibid.*, passim); voir toutefois le n° 523.

[3] Pour Πκαλασῖρις, cf. *Pap. British M.*, I, p. 193, n° 125, l. 34 (IVe siècle) et (renseignement fourni par M. G. Lefebvre) *Catal. gén. des Antiq. égypt. du Musée du Caire*, n° 27765 (inscription sur lampe). — Sur Καλασῖρις, sans article, cf. Spiegelberg, *Æg. und Gr. Eigennamen*, p. 17.

Pour Πανέϐθι, voir ci-dessous.

Proscynème de Syros aux Dieux; (proscynème)[1] de Panebthi et Pkalasiris au dieu très grand[2].

Il est clair que cette inscription, de basse époque[3], a été rédigée par des gens qui ne savaient guère le grec.

A remarquer le nom d'aspect théophore Πανέϐθι : la divinité à laquelle notre homme serait consacré, me suggère M. G. Lefebvre, paraît bien être Nephthys. Ce nom serait inédit.

H. Henne.

[1] Il faut bien sous-entendre ce mot devant les noms qui suivent pour donner un sens à l'inscription. Il est vrai que Πανέϐθι n'est pas un génitif, mais ce n'est pas non plus un nominatif (on attendrait Πανέϐθις); quant à Πκαλασῖρις, il pourrait, à la rigueur, être considéré comme un génitif (en accentuant Πκαλασίρις : cf. Perdrizet-Lefebvre, *Graffites... d'Abydos*, p. 61, n° 314; voir toutefois Mayser, *Grammatik*, p. 148, en bas), mais le nominatif ne serait pas insolite (cf. *loc. cit.* et G. Lefebvre, *Inscriptions chrétiennes*, p. xl, IV, 2°).

Une autre solution serait de lire :

Σύρου (pour Σύρος; cf. G. Lefebvre, *loc. cit.*) προ(σεύχεται) τοῖς θεοῖς (cf. Perdrizet, *op. cit.*, p. 19, n° 114). Πανέϐθι καὶ Πκαλασῖρις (nominatifs) (προσεύχονται) θεοι μεγιστου.

[2] θεοι μεγιστου pour θεῶι μεγίστωι. Le changement de ω en ο, de ι en υ est très naturel à la basse époque (cf. ci-dessous) — ou bien, étant donné l'incorrection de l'inscription, faut-il lire θεοις μεγιστοις?

[3] Comme le prouvent l'écriture — et les incorrections de toute sorte; — ainsi que les deux traits des lignes 1 et 7. — Quant au signe de la fin, je ne le comprends pas; je ne sais s'il faut y voir un sigle de date.

ADDENDUM.

Correction aux pages 180-183. — D'après S. de Ricci (*apud* Breccia, *B. S. A. A.*, 1914, n° 15, p. 39 et seq.) il faut lire évidemment la ligne 2 : τῶν (πρώτων) φίλων καὶ (χιλιάρχων) καὶ περὶ τοὺς β. μ. — χιλιάρχων et non χιλίων (Lesquier, *ibid.*) : voyez la forme du sigle. — De même, dans Breccia, *loc. cit.*, περὶ ὑμᾶς μαχαιροφόρων doit s'interpréter περὶ τοὺς βασιλεῖς, et non περὶ τὴν αὐλήν. — Dans le Papyrus de Berlin, ne faut-il pas lire également τῶν α' φίλων, etc.? Une vérification s'imposerait.

βασιλικοί μ., dans l'inscription Jouguet, n'étant qu'une simple conjecture, il n'est nullement nécessaire de supposer l'existence de machairophores royaux ailleurs qu'à Alexandrie, et, par conséquent, quelque rapport que ce soit entre les *fonctions* d'Arrhénidès et le πολίτευμα des Ciliciens. — Je lis dans une inscription publiée par Lefebvre (*Annales*

du Serv. des Antiq., XIX, p. 47, l. 5) Ἀπολλοφάνης, etc., τῶν α' φίλων καὶ χιλιάρχων λογχοφόρων; et dans *Oxyrh. Pap.*, X, n° 1241, un certain Kydias ἐκ τῶν λογχοφ[ό]ρων paraît être un officier préposé à la direction de la Bibliothèque : voyez le commentaire des éditeurs. On serait tenté d'établir un rapport entre les porteurs de glaive royaux et ces lanciers, bien qu'ils ne soient point dits royaux.

Tous deux auraient pu faire partie des troupes de la garde (cf. Lesquier, *loc. cit.*); mais formaient-ils de véritables détachements, avec soldats et chefs; ou bien n'étaient-ils pas uniquement composés d'officiers isolés (τῶν χιλιάρχων = du cadre des chiliarques), détachés dans divers services officiels, au palais ou ailleurs? D'autres textes, seuls, pourraient nous répondre.

Addition aux notes 4 et 5, p. 187. — Sur la numismatique du nome, cf. en dernier lieu Daressy, *Annales du Serv. des Antiq.*, XXI, 1921, p. 7 et seq. — Un ostrakon inédit de Berlin (Preisigke, *Sammelbuch*, 2078 = Wilcken, *Ostraka*, I, p. 11, note 2) mentionne même un stratège Διοπολ(ίτου) dès l'an 5 avant J.-C. Comment concilier cela avec *C. I. G.*, loc. cit., et surtout *B. G. U.*, loc. cit.?

UN EX-VOTO À ASTARTÉ

PAR

M. NOËL AIMÉ-GIRON.

Les monuments relatifs au culte d'Astarté que nous possédons demeurent jusqu'à ce jour assez rares. De là l'obligation d'étudier en détail, ne fût-ce que pour en tirer un minime renseignement, ceux que le hasard des fouilles ou des trouvailles nous a livrés. C'est pour encourager cette étude que je crois utile de signaler à l'attention des spécialistes un curieux monument découvert en Égypte et dont la réelle importance pour l'histoire du culte d'Astarté paraît avoir été méconnue. Il s'agit, en l'espèce, d'un bas-relief mutilé représentant un sacrifice à une déesse et conservé actuellement au Musée du Caire.

Le premier éditeur, M. Daressy[1], avait cru y reconnaître un monument se rapportant au culte de l'Isis romaine et l'avait daté du IIe ou du IIIe siècle de notre ère. M. Edgar, dans une note récente[2], a corrigé ce premier diagnostic et attribue l'œuvre, avec beaucoup plus de vraisemblance, à la piété d'un adorateur d'Astarté-Hathor vivant à l'époque hellénistique.

* * *

Ce bas-relief, qui porte au Musée égyptien le numéro d'entrée 43081, a été découvert en 1911 au Caire même[3], lors de la restauration de la Zâwiya de Saʿd-el-Dîn ibn Ghorâb[4], زاوية سعد الدين بن غراب, sise à Darb-el-Gamâmîz. Il provient certainement des ruines de Memphis qui, comme on le sait, servirent,

[1] *Recueil de travaux*, t. XXXV, 1913, p. 46-48 et pl. I.

[2] *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, n° 19, 1923, p. 114, à propos d'une pétition des prêtres d'Astarté à Zénon.

[3] *Procès-Verbaux des séances du Comité de Conservation des Monuments de l'Art arabe*, fasc. 28, année 1911, p. 51.

[4] Et non Sa'd-el-Dine el-Arabi, etc., comme l'imprime M. Daressy; la qualification de *el-Arab* pour *el-Ghorab* est due à un euphémisme populaire qui a transformé «le corbeau», *ghorâb*, oiseau de mauvais augure, en «arabe», *arab*. Cf. *Procès-Verbaux*, ibid., p. 125, n. 1.

des siècles durant, de « carrières » aux architectes arabes chargés d'élever les monuments de Fostât et du Caire.

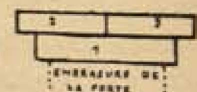
C'était primitivement une dalle de marbre blanc[1] compact de 1 m. 10 de hauteur portant des sculptures d'un relief fortement accusé qui s'élève parfois jusqu'à 0 m. 045 au-dessus du fond. Lors de son réemploi, le bloc a été débité, probablement en cinq morceaux[2], dont trois au moins ont servi — la partie sculptée engagée dans l'intérieur de la maçonnerie — de revêtement au linteau qui surmontait la porte du petit oratoire dont il s'agit[3]. Les deux autres morceaux n'ont pas été retrouvés et nous sommes ainsi privés du centre de la composition et de la moitié d'un personnage à gauche. Cette fâcheuse lacune ne nous permet pas non plus de connaître exactement la largeur primitive de la dalle. On peut cependant l'évaluer, nous verrons plus loin comment, à 1 m. 05; elle serait ainsi un peu inférieure à la hauteur et l'ensemble du monument aurait été presque carré.

De prime abord, et bien que le sujet soit traité par un ciseau grec, l'aspect général du monument inciterait à y reconnaître une production tardive dépendant de l'art égyptien, mais cette première impression ne résiste pas à un examen un peu approfondi. On constate bientôt qu'on a affaire en réalité à une œuvre — comme la Syrie seule en a produit — où les motifs égyptiens sont altérés et s'allient à des motifs venus d'ailleurs. Quant au costume des personnages, il présente toutes les caractéristiques du vêtement qu'on peut dénommer phénicien *récent*[4], mais qui fut commun à toute la Syrie comme nous le verrons. Outre ces indications fournies par le style du monument, la matière dans laquelle il est taillé invite également à lui chercher une origine non égyptienne. Cette qualité de marbre blanc, à grains serrés et cristallins, ne se

[1] Actuellement le temps a donné à la pierre une belle patine fauve, mais l'examen des cassures récentes ne laisse aucun doute sur la couleur primitive du marbre.

[2] M. Daressy (*loc. cit.*, p. 46) dit quatre, mais son erreur provient de la mauvaise restauration du monument.

[3] *Procès-Verbaux*, etc., *ibid.* Autres renseignements sur la Zâwiya de Sa'd-el-Dine, p. 59, et sur son fondateur, p. 125-131. Vues du monument pl. III et IV. D'après ces deux photographies et les explications du texte, je crois comprendre que les trois morceaux de notre bas-relief (1, 2, 3) servaient de parement au linteau de la porte, ainsi :



[4] Cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 430 et 431. (Cet ouvrage sera cité dans la suite comme : *Hist. de l'Art.*)

rencontre pas dans les carrières de la Vallée du Nil et n'a jamais été employée dans les monuments indigènes. En Syrie, on semble au contraire avoir fait, dans l'antiquité, un usage fréquent de ce marbre : soit parce qu'on le trouvait sur place, soit parce qu'il était importé en grandes quantités du dehors[1]. Toutes ces raisons nous amènent à attribuer une origine syrienne au bas-relief du Caire. Une description minutieuse des éléments qui le composent et une rapide comparaison de ces éléments avec ceux qu'on retrouve partout où l'influence de la Syrie s'est fait sentir par l'intermédiaire des Phéniciens, nous permettra, je l'espère, d'établir cette origine sans conteste et de faire ressortir l'intérêt qu'elle ajoute au monument.

Le bas-relief (pl. I) représente une cérémonie célébrée par deux personnages masculins qui officient, debout, en l'honneur d'une déesse assise. La scène se passe sous un portique de style égyptien.

Avant de pousser plus loin cette description, je dois signaler que la place respective des trois blocs que nous possédons n'est pas exactement celle qui leur a été assignée dans la restauration faite au Musée du Caire. Le bloc central, celui qui porte les restes de l'image de la déesse, se trouve placé beaucoup trop près du bloc de gauche; plusieurs constatations matérielles concordent à le prouver. Le détail des ailes qui flanquaient le disque solaire flottant au fronton de l'édifice, indique que le bloc central doit être avancé vers la droite : les petites plumes molles de *couverture* qui apparaissent sur ce bloc, serrées au-dessus des deux rangs de rémiges obliques de droite à gauche, devraient se trouver plus près du disque solaire, aujourd'hui disparu, pour laisser à gauche l'espace nécessaire à l'épanouissement des grands rémiges presque horizontaux qui faisaient pendant à ceux de droite. On distingue également sur les plumes de *couverture* l'extrémité de la queue d'une des deux uræus qui enserraient le disque de leurs replis. Dans la restauration actuelle, il n'y a pas la place suffisante, entre la déesse et la colonne de gauche, pour loger

[1] Sur 129 monuments syriens de pierre, cités par G. Mendel dans le *Catalogue des Sculptures grecques, romaines et byzantines* du Musée de Constantinople, 52 sont en marbre blanc. Sur ce nombre, un quart environ est donné comme marbre provenant du dehors. Il s'ensuit que le reste sort des carrières locales. Je crois me souvenir qu'à Ba'albak et à Rahlé on rencontrait d'importantes constructions ou bas-reliefs en marbre blanc. Pour Ba'albak, cf. Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 238, qui note que certains monuments y sont *aus einem marmorartigen Kalksteine aufgeführten*. On signale par ailleurs la présence de marbre en plusieurs lieux du Liban.

le corps de l'officiant qui se dresse derrière le trône et la représentation de la lune portée par le bloc central se trouve placée sensiblement plus près de la colonne de gauche que l'emblème solaire, de la colonne de droite. Comme il est permis de supposer que les deux astres se trouvaient placés symétriquement par rapport à l'ensemble de la composition, nous avons là une précieuse indication pour tenter de rétablir l'aspect original du bas-relief. C'est en me basant sur elle et en faisant état des observations précédentes que j'ai tenté la reconstitution reproduite ici au trait (pl. II). Le dessin en est sommaire[1], mais il suffira pour donner une idée de ce que pouvait être le monument avant sa mutilation.

*
* *

La cérémonie, peut-être un sacrifice, se déroule sous un portique dont l'entablement repose sur deux colonnes qui limitent la composition à droite et à gauche. Cet entablement, haut et compliqué, comprend quatre motifs différents superposés. En commençant par le sommet, c'est d'abord une corniche ornée d'une rangée de rosaces à douze pétales, espacées de 6 centimètres, et reposant sur une baguette plate. Ce motif, peut-être dérivé de la fleur de marguerite, semble avoir été créé en Égypte, où il accompagne fréquemment la guirlande de lotus. Il en est souvent de même en Assyrie, et je n'en veux citer qu'un exemple, celui du seuil du palais de Sargon à Khorsabad (fig. 1)[2]. On retrouve les rosaces à Chypre au ve siècle ornant le calathos de certaines divinités[3], et les stèles d'Hadrumète et de

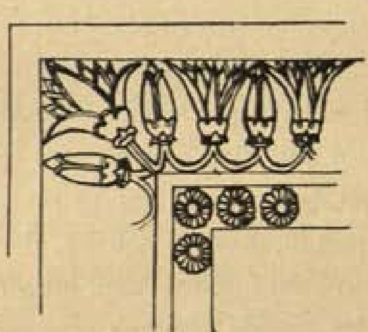


Fig. 1.

[1] Ce dessin, et les figures au trait qui accompagnent cet article n'ont aucune prétention artistique, ils visent seulement à permettre au lecteur de suivre plus facilement la discussion et ne dispensent pas de recourir aux reproductions originales.

[2] D'après *Hist. de l'Art*, t. II, fig. 135. Noter que les rosaces ont également douze pétales, comme d'ailleurs sur le revêtement de briques émaillées du palais reproduit dans le même volume, fig. 106.

[3] De Ridder, *Catal. de la Collection de Clercq*, t. V, p. 246 et n°s 377 à 393. Ces rosaces sont disposées en lignes ou en semis.

Carthage nous en ont conservé de nombreux spécimens, soit rangées en ligne (fig. 2 [1] et 3 [2]), soit représentées isolées sur les frontons, au-dessous des inscriptions ou encore accompagnant l'étoile à plusieurs rais [3].



Fig. 2.

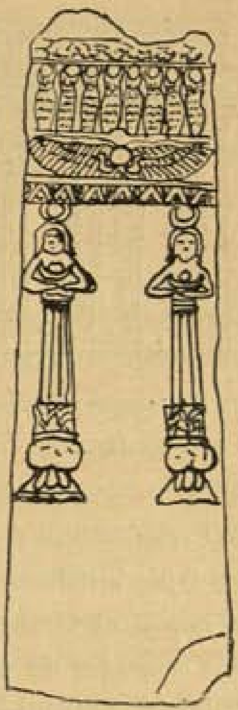


Fig. 3.

Au-dessous s'étend une frise composée d'une file d'uræus timbrées du disque solaire, le cou dilaté divisé en six segments, et qui se dressent pour l'attaque sur une baguette plate un peu plus large que celle qui portait les rosaces. Ici encore l'emprunt à l'Égypte est évident, d'autant plus que la Mésopotamie semble n'avoir jamais adopté ce mode de décoration. La Syrie [4] et les régions qui subirent l'influence de l'art syrien par l'intermédiaire des Phéniciens [5] en ont au contraire fait grand usage. Il me suffira de citer au hasard un naos trouvé à Sidon [6],

[1] *Corpus Inscriptionum Semiticarum, pars prima*, t. II, n° 1571 et pl. XXIX, et *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 16. La tête d'Hathor ne repose pas sur un croissant lunaire comme on l'a dit, mais émerge du collier *ousekh*.

[2] *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 337.

[3] *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, I. Je cite au hasard n°s 208, 219, 696, 697 et *passim*.

[4] *Hist. de l'Art*, t. III, p. 124. Cette frise se retrouve sur des cachets : un scarabée publié au *CIS, pars secunda*, n° 124 où les éditeurs ont cru reconnaître des tiges de papyrus et un autre de ma collection reproduit, *Journal asiatique*, 1922², p. 63.

[5] Je tiens à préciser ici que je crois à l'existence d'un art syrien unique — ou plutôt de *traditions artistiques* syriennes uniques — comprenant aussi bien les monuments de Zendjirli et de Teima, aux deux extrêmes, que ceux qui ont été recueillis sur la côte ou à l'intérieur du pays. Les productions des écoles de la côte nous sont mieux connues par ce que les Phéniciens ont été les propagateurs de l'art syrien dans tout le bassin de la Méditerranée, mais il est probable qu'ils n'en ont pas été les seuls inventeurs.

[6] G. Mendel, *Catalogue des Sculptures grecques, romaines et byzantines*, Constantinople 1914, t. I, n° 92 et fig. p. 243.

les tabernacles d'Amrith[1], quelques édicules provenant de Sulcis en Sardaigne (fig. 4)[2] et pour les pays carthaginois le monument déjà reproduit (fig. 3).



Fig. 4.

Plus bas encore, sur l'architrave taillée en forme de gorge égyptienne, plane le disque solaire aux ailes éployées. La Vallée du Nil a également fourni le prototype de cet ornement qui a été adopté de bonne heure en Syrie, où il devint peu à peu le symbole obligé surmontant l'entrée des temples[3]. De Syrie, le disque ailé est passé en Mésopotamie, où il a subi différentes modifications qui parfois ont réagi sur le type en usage dans l'art syrien, à moins qu'il ne faille attribuer ces innovations aux Hittites. Une stèle de Zendjirli et le monument de Kalamou[4] nous ont conservé des exemples de cet emblème modifié. Quant au disque ailé habituel, le fronton de la stèle du Nahr Abraq[5] en porte, je crois, le plus ancien spécimen connu jusqu'ici en Syrie. Il apparaît également, à peu près à la même époque, sur l'édicule de Sidon cité plus haut[6]. D'autres jalons dans le temps nous sont fournis par le disque ailé de la stèle de Byblos, et ceux qui figurent sur la stèle de Tyr (fig. 5 [7]), celle d'Oumm-el-Awamid[8], le linteau d'Oumm-



Fig. 5.

[1] *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 61. Nombreux exemples dans E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 365-366, fragments provenant également de Sidon, aujourd'hui au Louvre; p. 26 et pl. IV, n° 4, fragment d'une frise colossale d'uræus à Arad; p. 541, fragment de stèle provenant de Tyr avec frise d'uræus.

[2] *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 193; un autre monument reproduit, *ibid.*, fig. 233. Voir également A. della Marmora, *Sopra alcune antichità Sarde*, tav. B. e, f, g, et monument reproduit dans Clermont-Ganneau, *Études d'Archéologie orientale*, p. 24.

[3] Cf. Dussaud, *Notes de Mythologie syrienne*, p. 5.

[4] Lidzbarski, *Ephemeris*, III, p. 221.

[5] Clermont-Ganneau, *Rec. d'Archéol. orient.*, IV, p. 326.

[6] Voir note 6, p. 195.

[7] *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 305.

[8] Clermont-Ganneau, *Rec. d'Archéol. orient.*, V, pl. 2.

el-Awamid et enfin celui de Byblos (fig. 6 [1]) rapporté au Louvre par Renan et qui date de l'époque gréco-romaine. En Sardaigne, le disque ailé semble avoir été également assez répandu [2] et on le rencontre à Carthage où il orne très fréquemment le fronton des stèles votives [3].

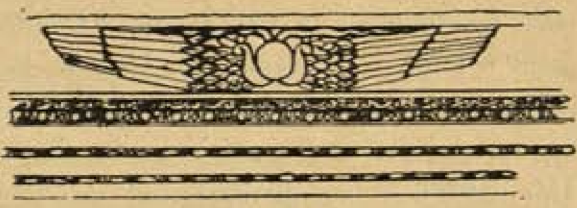


Fig. 6.

A chaque extrémité des ailes du disque, un bouquet (?) posé obliquement complète la décoration de l'architrave. Ces bouquets rappellent d'assez loin les gerbes de fleurs des monuments égyptiens [4] et occupent ici une position à laquelle je ne connais pas d'analogue.

Enfin, une moulure ronde sous laquelle court une guirlande rectiligne de fleurs de lotus, alternativement épanouies et en boutons, complète l'entablement. La guirlande vient butter à droite et à gauche contre le motif terminal du chapiteau des colonnes. Ce motif ornemental a connu une fortune singulière : conçu d'abord en Égypte, et très anciennement, semble-t-il, il a gagné la Mésopotamie par l'intermédiaire des pays syriens et paraît avoir été le prototype des oves de l'architecture classique. La frise qui orne la cuve du sarcophage de Ahiram (fig. 7) récemment découvert à Byblos [5], nous fournit une indication précieuse sur la date de cet emprunt et établit que, déjà à l'époque des Ramessides [6], les pays du Tigre et de l'Euphrate pouvaient avoir reçu la bande de lotus [7]. Le dessin livré par les artistes syriens n'était pas exactement celui qu'ils avaient emprunté à l'Égypte [8] — où boutons et fleurs sont

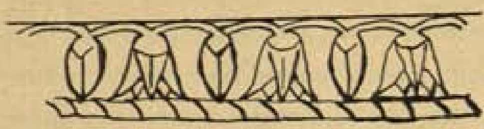


Fig. 7.

[1] Reproduit d'après l'*Hist. de l'Art*, t. III, fig. 48.

[2] Mêmes monuments que ceux qui sont cités ci-dessus, page 196, note 2.

[3] Voir *CIS*, I, n°s 444, 674, 1041, 1578, 2226, 2805 et *passim*.

[4] Cf. par exemple les bouquets reproduits par G. Jéquier dans le *Bulletin de l'Inst. franç. d'Archéol. orient.*, t. XIX, p. 63.

[5] Le dessin reproduit ici, comme celui de la fig. 14, a été exécuté d'après la photographie publiée dans *l'Illustration* du 3 mai 1924, p. 404.

[6] Si l'on adopte sans discussion la date proposée par M. Dussaud dans *Syria*, t. V, p. 141 et suiv.

[7] Cf. *Hist. de l'Art*, t. II, p. 318.

[8] *Ibid.*, fig. 134.

juxtaposés, non *liés* — mais une guirlande continue dans laquelle les motifs floraux, traités avec minutie, sont joints par un pédoncule sinueux du meilleur effet. Le jugement de MM. Perrot et Chipiez qui attribuaient ce perfectionnement à l'Assyrie[1] devra probablement être réformé dans le sens que nous indiquons, puisque les monuments de Khorsabad[2] et de Kouyoundjik[3] qui le reproduisent sont postérieurs de cinq siècles environ au sarcophage de Ahiram[4]. Les pays puniques ont conservé cet ornement tel qu'ils l'avaient reçu de leur métropole et deux stèles, reproduites plus haut (fig. 2 et 3), portent des guirlandes de lotus encore bien reconnaissables. La plupart du temps cependant les stèles votives trouvées en Tunisie, suivant en cela la mode grecque, transposent la bande de lotus en un rang d'oves[5].

Les deux colonnes qui soutiennent l'entablement à droite et à gauche, procèdent elles aussi d'une architecture compliquée. Elles supportent un chapiteau hathorique et reposent sur une base d'un type tout particulier qui affecte la forme d'une sphère légèrement aplatie comprimée entre deux plateaux placés au-dessus et au-dessous. Ce type de base a probablement été créé en pays hittite et dans la Syrie du Nord : les fouilles allemandes de Zendjirli ont en effet mis au jour des supports de colonnes constitués par un tore élevé et presque sphérique (fig. 8[6]) avec lequel notre base présente une grande analogie.

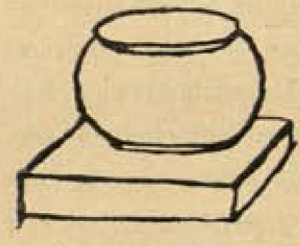


Fig. 8.

Le fût proprement dit revêt l'aspect d'un fuseau renflé à la partie inférieure engainé jusqu'au premier tiers, par une couronne de feuilles triangulaires semblable à celle qui orne souvent le bas des colonnes égyptiennes déri-

[1] *Hist. de l'Art*, p. 319-320.

[2] Voir ci-dessus, fig. 3.

[3] *Hist. de l'Art*, t. II, fig. 131 et 136. Noter qu'à l'inverse de ce qui se rencontre sur les monuments d'inspiration phénicienne, les lotus sont représentés l'ouverture de la corolle tournée vers le haut.

[4] Voir note 6, p. 197.

[5] Cette transformation apparaît en maints endroits (cf. par exemple *CIS*, I, les stèles n°s 569, 575, 582, 601, etc.), et invite peut-être à reconnaître dans la bande de lotus le prototype des oves. Le bouton serait devenu l'ove proprement dite et la fleur aurait donné naissance à la coquille et au dard.

[6] D'après les *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. II, fig. 48. La base du palais de Sennachérib reproduite dans l'*Hist. de l'Art*, t. II, fig. 82, semble copiée sur le modèle hittite. Cf. E. Pottier, *L'Art hittite*, dans *Syria*, t. II, p. 14-16.

vées de la tige de papyrus[1]; plus haut apparaissent des cannelures verticales (neuf dans la demi-colonne) séparées du motif précédent et du chapiteau par quatre bandes horizontales. La silhouette du fût se retrouve dans certaines colonnes peintes de Tell-el-Amarna (fig. 9[2]), tandis que les cannelures et les anneaux qui les limitent en haut et en bas paraissent être une réminiscence lointaine de la colonne égyptienne composée d'un faisceau de tiges liées, avec cette différence qu'en Égypte les anneaux apparaissent uniquement à l'extrémité supérieure[3].

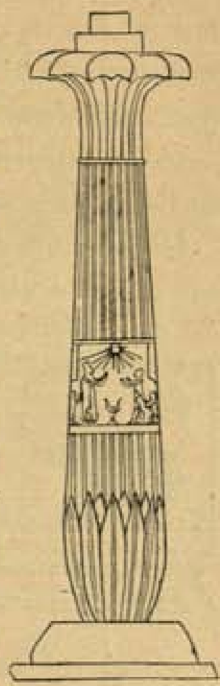


Fig. 9.

Un volumineux chapiteau représentant un buste d'Hathor couronne la colonne, dont l'ensemble devient ainsi un compromis entre la colonne sistre et la colonne papyriforme. La déesse, qui se présente de face, a conservé ses oreilles de vache, elle est coiffée du sistre [hiéroglyphes] *sšš-t* et porte au cou le collier [hiéroglyphes] *wśḫ*. Les cheveux, partagés au milieu du front, encadrent le visage et deux longues tresses, tombant de part et d'autre du cou, descendent sur le collier et se terminent chacune par une boucle recourbée en dehors. Le collier *ousekh* est complété, comme c'est souvent le cas, par deux pièces d'attache représentant des têtes de faucon. Il est composé de quatre rangs concentriques d'ornements qui visent probablement à reproduire un dessin exécuté en perles de métal ou de faïence[4] : 1° rinceaux, 2° chevrons, 3° entrelacs, 4° perles de la frange du collier. Le haut du sistre qui couronne le tout a l'aspect d'un petit naos ouvert, vu de face, flanqué de deux appendices enroulés en volute et dans lequel apparaît une uræus couronnée du disque[5]. Ce dernier motif s'insère aux deux extrémités de la guirlande de lotus qui court sous l'architrave. Le chapiteau hathorique ne paraît pas avoir rencontré beaucoup de faveur en Syrie, peut-être en raison de sa complication. Il a cependant dû y être parfois employé,

[1] Cf. G. Jéquier, *Manuel d'Archéol. égypt.*, p. 222.

[2] D'après la reconstitution publiée, *Egypt Exploration Fund*, t. XXVIII, Part I — *The City of Akhenaten*, pl. XL.

[3] Toujours au nombre de cinq.

[4] Voyez G. Jéquier, *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire*, p. 62-71.

[5] Cf. amulette reproduit dans G. Jéquier, *ibid.*, p. 83, fig. 218.

puisqu'il semble avoir pénétré, probablement par l'intermédiaire des Phéniciens, en pays carthaginois et que nous le retrouvons à peine modifié sur les deux stèles déjà citées plusieurs fois (fig. 2 et 3) et dont l'une (fig. 3) reproduit, et dans le même ordre, tous les motifs ornementaux[1] du portique que nous étudions ici. Ils sont, il est vrai, un peu modifiés par l'influence de l'art grec, mais demeurent très reconnaissables. Ils fournissent un point de comparaison qui permet de fixer comme extrême terme *ad quem* au monument du Caire, le IIe ou le IIIe siècle avant notre ère.

La scène figurée sous le portique comprend trois personnages supportés par une espèce d'estrade ornée de la gorge égyptienne et qui affecte sur d'autres monuments tantôt la silhouette d'un pylône (fig. 10), tantôt celle d'un tabouret. Je suppose qu'il faut y reconnaître une petite sellette pareille à celle qu'on rencontre parfois sur les bas-reliefs égyptiens et qui supporte, soit une barque sacrée, soit le naos d'une divinité. Il semble cependant ressortir de l'examen des monuments que, dans l'art syrien, cet accessoire[2] a été employé pour déterminer graphiquement la sainteté de l'objet qu'il supporte ou de l'aire qu'il détermine. On peut supposer qu'il symbolise alors le *haram*, l'objet ou le lieu sacré qu'on n'est admis à toucher ou à fouler que sous certaines conditions rituelles.



Fig. 10.

A droite, un officiant est représenté, en pied, face à gauche, vêtu d'une longue robe à manches qui, en larges plis, tombe jusqu'à terre. En réalité le vêtement, ici comme sur d'autres monuments, ne comportait pas de manches : sa

[1] La description de cette stèle donnée par l'*Hist. de l'Art*, t. III, p. 461-462, est à modifier d'après les rapprochements indiqués plus haut.

[2] Stèle de Tell Défenné, monument probablement syrien d'origine, publié dans W. M. Müller, *Egyptological Researches*, t. I, pl. 40 et p. 30; ce monument paraît être du VIe, peut-être du VIIe siècle avant J.-C. — Sur la coupe d'Amathonte, *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 547. Petit pylône trouvé à Sidon où l'estrade supporte une barque, publié par M. Virolleaud, *Syria*, t. V, pl. 50; fragment, chien (?) sur un pylône, Renan, *Mission de Phénicie*, fig. page 708 et pl. XXII; bas-relief d'Aradus (reproduit ici fig. 10), où l'objet sert de support à un sphinx ailé, *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 73, fin du Ve siècle. Une stèle de Sulcis, beaucoup plus récente, représente également une divinité debout sur une corniche égyptienne, *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 233.

coupe particulière et l'ampleur de l'étoffe y suppléaient [1]. Il faut reconnaître dans cette tunique le כתן [2] phénicien qui a pénétré en Égypte sous le Nouvel Empire [3]. Les Grecs de leur côté ont emprunté, par l'intermédiaire de l'Asie Mineure, le nom (*χιτών*) et la chose [4]. Le personnage est coiffé d'un *πῖλος* ovoïde assez haut, peut-être de feutre, enfoncé jusqu'aux sourcils et descendant en arrière sur la nuque. De dessous la coiffure, derrière l'oreille, s'échappe la chevelure qui tombe sur le cou. Ce vêtement et cette coiffure sont propres à la Syrie [5] et on pourrait ajouter qu'ils n'ont presque pas changé depuis l'antiquité [6]. Nous les connaissions déjà par la base de Fi^c^ (fig. 11), la stèle de Tyr (fig. 5) et plusieurs stèles d'Oumm-el-Awamid [7]. Hors de Syrie, la stèle de Lilybée (fig. 12 [8]) en Sicile et des stèles trouvées récemment



Fig. 11.

[1] Il était fait d'un long morceau d'étoffe de grande largeur, double de la hauteur du corps, qu'on pliait en deux dans le sens de la largeur. Un trou pratiqué au milieu de ce pli donnait passage à la tête. On cousait ensuite les deux lés d'étoffe bord à bord en ayant soin de laisser en haut un espace suffisant pour permettre le passage des bras; comme l'étoffe avait beaucoup d'ampleur, elle retombait sur les bras et donnait l'impression de manches.

[2] Inscription de Kalamou, l. 12 — comme son nom l'indique, il devait être, à l'origine, en étoffe de lin.

[3] Voir par exemple Erman-Ranke, *Ægypten*, fig. 83 à gauche. Cf. la statue de Berlin n° 2303 et les tuniques de lin du même Musée n°s 10966, 740 et 741 citées dans l'*Ausführliche Verzeichnis*, p. 214-215.

[4] Cf. L. Heuzey, *Hist. du costume antique*, p. 59. — Pour être complet, il faut ajouter que cette coupe jouit encore d'une grande vogue chez nos contemporaines qui portent des robes d'intérieur taillées sur ce patron.

[5] Dans l'espace on les retrouve à la fois sur le bas-relief de Killis, Cumont, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1907, p. 447, au nord de la Syrie et sur la stèle de Teïma à l'extrême sud, *C I S*, II, n° 113, pl. IX.

[6] Cf. *Hist. de l'Art*, t. III, p. 430-431 d'après laquelle constitution de cette mode daterait du VIIIe siècle environ et serait due à une influence des empires de la vallée de l'Euphrate.

[7] La plus belle d'entre elles dans Clermont-Ganneau, *Recueil*, V, pl. I et II, la coiffure est cylindrique, d'autres dans Heuzey, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1902, p. 200-201; cf. aussi les deux stèles votives de Sidon reproduites dans G. Mendel, *op. laud.*, n°s 100 et 101.

[8] Reproduite d'après *Hist. de l'Art*, t. III, p. 308, fig. 232, publiée également *C I S*, n° 138.

à Carthage[1] attestent de la diffusion de ce costume à l'extérieur[2]. La figure est celle d'un homme d'un certain âge, au profil sémite accusé et à la pommette saillante. Tout le bas de la face disparaît sous une épaisse moustache tombante et une barbe bien fournie qui descend jusque sur la poitrine. La main droite semble ouverte et tendue en avant à peu près à la hauteur du menton dans le geste de l'orant. Ce détail n'est pas certain, et il est possible, comme l'a cru M. Daressy, que le personnage jette de l'encens sur le foyer placé devant lui. La main gauche est détruite, mais au cas où l'on accepterait que la dextre implore la divinité, on pourrait supposer, d'après une des stèles d'Oumm-el-Awamid, que la main gauche tenait un encensoir.



Fig. 12.

L'autel embrasé devait être composé d'une base, ronde ou carrée, disparue dans une cassure, sur laquelle s'appuyait un pied conique surmonté de trois boules et de deux bassins superposés; du dernier monte une flamme. De semblables accessoires du culte dont la forme générale paraît avoir été inspirée par l'Égypte et le détail emprunté à certains meubles assyriens[3], se rencontrent assez fréquemment reproduits sur les monuments, tous, par un fait peut-être dû au hasard, d'une époque assez basse. La stèle de ʿAdloûn (fig. 13[4]) nous a conservé la partie supérieure d'un semblable autel, on peut en voir d'autres



Fig. 13.

[1] L. Poinsot et R. Lantier, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. 87, p. 47 et pl. IV, 2, la coiffure est cylindrique Cf. *loc. cit.*, p. 60.

[2] On pourrait aussi reconnaître avec Breasted, *Oriental Forerunners of Byzantine painting*, p. 16, une influence syrienne dans le costume des prêtres représentés sur les peintures (pl. II) découvertes à Salhiyé et datant du Ier siècle de notre ère.

[3] L'autel à feu égyptien se présente en effet ordinairement sous la forme Ɪ; pour les ornements empruntés à l'Assyrie, voir *Hist. de l'Art*, t. III, p. 133.

[4] *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 81.

sur la stèle de Lilybée (fig. 12) et les ex-voto de Carthage (fig. 14 [1]). Les peintures murales de Salhiyé sur l'Euphrate nous ont également livré un spécimen intéressant [2] de cet autel. La teinte gris bleu que l'artiste a donnée à l'objet sur ces fresques, précise qu'il était en bronze, ce que permettait déjà de supposer sa forme même. Je crois qu'on peut invoquer en outre, à l'appui de cette hypothèse, la base de bronze trouvée à Pauli Gerrei en Sardaigne [3] désignée, par l'inscription qu'elle porte, sous le nom de מזבח נחשת «autel de bronze» [4]. Ce fragment pourrait fort bien avoir supporté un autel comme celui de notre bas-relief. Les *fragmenta ex aere plurima cum foliorum et coronæ*, qui furent trouvés en même temps, selon le *Corpus* [5], représenteraient alors les débris des boules et des bassins qui ornaient l'objet. Il serait intéressant de pouvoir vérifier au Musée de Turin si cette hypothèse est fondée.

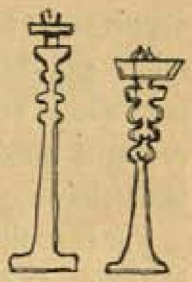


Fig. 14.

A gauche de l'autel, et occupant le centre de la composition, était représentée la déesse assise. Cette partie de la scène est malheureusement celle qui a le plus souffert et il ne subsiste plus que la tête de la déesse et l'arrière du siège sur lequel elle trônait [6]. La déesse, face à droite, portait la coiffure d'Isis-Hathor : un vautour (dont la queue seule est conservée) de ses ailes et de sa queue déployées embrassait la tête de la divinité; au-dessus, s'élevait le disque solaire encadré des cornes; un voile [7] qui prenait sous la dépouille du vautour descendait sur le cou divin. Cette coiffure se retrouve identique sur la tête de la Dame de Byblos adorée par Yehawmelek et sur la base de Fi (fig. 11).

[1] *Hist. de l'Art*, fig. 82 et 83.

[2] Breasted, *op. laud.*, pl. IX et XXI.

[3] *CIS*, n° 143. Dédicace à Echmoun datant du II° siècle avant J.-C.

[4] Le mot מזבח malgré le sens de la racine dont il est dérivé, s'applique parfaitement à un autel à parfum ainsi qu'on l'a reconnu depuis longtemps en se basant sur l'expression biblique מזבח קטרת.

[5] *CIS*, I, 1, p. 187.

[6] Je crois cependant ce qui est conservé suffisant pour, après comparaison avec d'autres monuments du même ordre, assurer l'exactitude de la restitution d'ensemble que je propose, pl. II. Le costume du personnage de gauche est seul entièrement hypothétique : il a été copié sur celui du personnage de droite dont il était peut-être différent.

[7] C'est en réalité une adaptation de la pièce d'étoffe ou de la perruque qui, en Égypte, descend d'une part sur le cou des déesses, et d'autre part leur pend sur la poitrine en passant derrière l'oreille. Un exemple très net dans J. P. Mahaffy, *The Ptolemaic dynasty*, fig. 77.

Astarté était vêtue d'une longue robe, probablement plissée, qui devait la couvrir jusqu'aux pieds. Le trône sur lequel elle siège comporte un haut dossier légèrement incliné en arrière qui s'inspire des fauteuils égyptiens usités depuis la XVIIIe dynastie. Les bras et le côté devaient être constitués par un sphinx ailé dont il ne subsiste qu'une partie de l'arrière-train. L'animal est en marche, et sa queue dressée presque verticalement par rapport à l'échine se recourbe ensuite en arrière à l'extrémité : c'est la position du félin irrité et sur la défensive.

Sur la restitution proposée ici (pl. II), le vêtement de la déesse, son attitude : bénissant de la main droite, la gauche reposant sur les genoux, le tabouret placé sous ses pieds et la tête barbue du sphinx — tous ces détails ont été empruntés à la base de Fi^c reproduite ci-dessus et qui figure une scène d'adoration à Astarté très proche de la nôtre. Le vêtement drapé de la déesse est d'ailleurs également attesté par un bas-relief récemment entré au Musée de Beyrouth[1] et qui représente Astarté assise sur un siège accosté de lions bénissant de la dextre et tenant de la main gauche une coupe ou une fleur(?). Le motif de la déesse trônant entre des sphinx n'est pas rare non plus dans les pays carthaginois[2], mais ce qui s'est jusqu'ici rencontré le plus fréquemment c'est le siège accosté de sphinx, motif égyptien adapté par les artistes syriens. Nous devons l'exemple le plus ancien de ce trône au sarcophage de Ahiram (fig. 15) où il est accompagné du petit tabouret, et l'on verra à la simple comparaison avec les exemplaires plus récents de ce meuble qu'il n'a presque subi aucune modification depuis cette haute époque. Il n'y a de différence qu'au dossier dont l'extrémité chez Ahiram est recourbée en arrière à l'égyptienne. Les sphinx ailés paraissent bien être une



Fig. 15.

[1] Publié dans *Syria*, t. V, p. 119 et pl. XXXI, n° 3, par M. Virolleaud, qui indique seulement que cet ex-voto, de provenance inconnue et de style phénicien, est en pierre (*sic*). Nous aurions grand intérêt à connaître le lieu exact où ce monument a été trouvé.

[2] L. Poinsot et R. Lantier, *loc. cit.*, p. 38 et 64, en citent plusieurs exemples. Ils font allusion également, p. 64 note 2, à plusieurs statues ou statuettes de déesses assises entre des sphinx découvertes à Thuburbo Majus (deux); El-Djem; Solunte. Les ouvrages auxquels ils renvoient ne me sont malheureusement pas accessibles en Égypte.

création spécifique syrienne. Les fouilles de Zendjirli et de Karkémish en ont fourni d'intéressants spécimens reproduits ici (fig. 16 et 17 [1]). On constate qu'à cette époque, ils portaient une coiffure, probablement inspirée de la tiare à cornes babylonienne [2] qui sera remplacée, sur les monuments moins anciens, par le *pschent* égyptien [3]. L'invention du monstre est cependant tout à fait étrangère à l'Égypte, où l'on ne rencontre que rarement des sphinx ailés. Si par hasard ils s'y présentent, ils revêtent un aspect tout différent et «jamais les ailes ne décrivent cette courbe caractéristique qui en rapproche la pointe de la tête du sphinx [4]». L'Assyrie, où les ailes des monstres ailés tendent à se relever [5], pourrait bien une fois encore avoir pris son inspiration en Syrie. Le motif barbare de la tête d'oiseau ou de serpent qui terminait, en pays hittite, la queue de ces sphinx a été heureusement adapté par les sculpteurs syriens qui l'ont traduit par cette ondulation particulière signalée plus haut. L'art classique lui-même semble avoir reçu, probablement par voie indirecte, ces monstres de Syrie [6] et l'Orient musulman les a conservés dans son répertoire d'ornements au moins jusqu'au moyen âge [7].



Fig. 16.



Fig. 17.

Outre les représentations figurées du trône [8], nous possédons encore quelques sièges ou fragments de sièges de cette espèce taillés dans la pierre et qui

[1] Fig. 14 tirée de Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, III, pl. XXXV, et p. 206. Fig. 20 d'après Hogarth, *Carchemish*, Part I, pl. B, 14, *a*.

[2] Cette coiffure particulière aux dieux est attestée très anciennement. Cf. E. Meyer, *Sumerier und Semiten in Babylonien*, p. 15.

[3] Stèle d'Aradus, ci-dessus fig. 10. Stèle de 'Adloûn, fig. 13 et siège de la statue d'impératrice découverte à Baalbek, S. Reinach, *Revue de l'Histoire des Religions*, 1902, I, p. 19-33.

[4] *Hist. de l'Art*, t. III, p. 129.

[5] *Ibidem*.

[6] Voyez par exemple S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, p. 706, n° 2 à 6 (Crète); p. 703 et 705 (Grèce et Italie) ici le sphinx s'assied comme déjà sur les trônes tardifs syriens.

[7] Cf. par exemple, les sphinx d'une coupe de Rhagès du XIIe-XIIIe siècle, dans *Die Austellgung von Meisterwerke muhammad. Kunst in München*, t. II, pl. 99.

[8] On en rencontre aussi sur des pierres gravées, mais le personnage assis est une divinité barbue semble-t-il. Voir Furtwängler, *Die antiken Gemmen*, pl. 7, n° 12; pl. 15, n° 2, et Menant, *Glyptique*, III, fig. 232.

ont servi d'ex-voto [1]. Les dédicaces que portent deux d'entre eux [2] ne laissent aucun doute sur le nom de la divinité à laquelle ils étaient consacrés, c'est Astarté [3]. Nous sommes autorisés, semble-t-il, par ce rapprochement à conclure que notre bas-relief représente bien lui aussi un ex-voto offert à cette déesse.

Dans le haut du tableau, le soleil et la lune sculptés en relief flottent de part et d'autre de la déesse. La rouelle solaire présente l'aspect d'une fleur à dix pétales terminés chacun par une boule et la lune, disque emboîté dans un croissant les cornes en l'air, a été représentée pendant le phénomène de la lumière cendrée. Je ne puis, sous peine de m'étendre exagérément, discuter ici la valeur qu'il convient d'attribuer à ces symboles fréquents sur les monuments syriens.

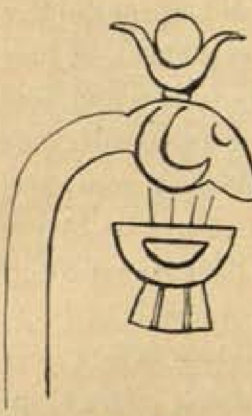


Fig. 18.

Derrière le trône, se tenait un autre officiant, debout face à droite, qui portait des instruments cultuels, à peu près seuls conservés avec le bas de la robe et la silhouette d'un pied nu. Ce prêtre — car je suppose que seul ce personnage était attaché au culte, l'autre étant le dédicant de l'ex-voto — de la main droite élevait, derrière la tête de la déesse, un bâton (?) recourbé à l'extrémité et terminé par une tête de bélier. Cette tête porte de petites cornes qui s'incurvent en arrière sur les joues, elle est de plus couronnée par le disque solaire flanqué des cornes. Sous elle, on aperçoit un objet difficile à déterminer : une espèce de bassin suspendu par trois liens et duquel pendent trois appendices. J'en donne ci-contre un dessin détaillé d'après un estampage (fig. 18). Je crois que cet instrument énigmatique figure déjà

[1] Cf. E. Renan, *Mission*, pl. LIII, reconstitution d'un monument dont les débris sont au Louvre. — le P. S. Ronzevalle, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1907, p. 589-598 et trois figures. Trône avec dédicace phénicienne à Astarté IIe siècle avant J.-C. — M. Virolleaud reproduit dans *Syria*, t. V, p. 119 et pl. XXXII, 4, 5, un trône du même genre portant une dédicace grecque à Astarté qui doit être publiée par M. Haussoullier. J'ai appris par une communication particulière de M. Brossé que ce monument avait été rapporté par lui de Sidon en 1919.

[2] Dédicace phénicienne publiée par le P. S. Ronzevalle et dédicace grecque encore inédite; voir les références note précédente.

[3] C'est donc aussi à Astarté et non à Atargatis qu'il faut rapporter la base de F¹.

sur un linteau d'Oumm-el-Awamid publié par Renan (fig. 19 [1]). Ce curieux monument porte un grand disque ailé flanqué de deux petits personnages vêtus du costume ample et du bonnet pointu. Le personnage de droite élève un bâton au bout duquel apparaît une étoile (?), celui de gauche un instrument dont la silhouette, assez peu distincte sur la planche, rappelle assez l'objet de notre bas-relief [2]. Que pouvait être cet objet? un encensoir ou un aspersoir? Je ne saurais le dire, mais la seconde hypothèse me paraîtrait plus probable du fait que, dans la scène que nous étudions ici, le prêtre, de son bras gauche tendu vers la terre, tient par l'anse une épichysis bouchée qui touche du col le dossier du trône. Ce vase bouché pourrait bien contenir l'eau lustrale, l'huile ou le parfum que le prêtre répand sur la statue de la déesse au moyen du bizarre instrument que nous venons de décrire.

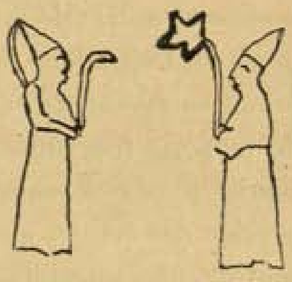


Fig. 19.

*
* *

Parvenu au terme de cet examen, nous pouvons conclure que notre bas-relief a été exécuté en Syrie pour un adorateur d'Astarté qui l'a voué à la déesse, probablement dans un des deux sanctuaires [3] où les Φοινικαιγύπτιοι [4] l'adoraient à Memphis. Les comparaisons auxquelles nous nous sommes livré nous amènent tout naturellement, pour dater ce monument, à le placer entre la base de Fi^c qui remonte à l'époque perse et la stèle d'Hadrumète sculptée au IIe siècle. Nous devons donc le considérer comme une œuvre contemporaine, ou de peu postérieure, à la conquête d'Alexandre, ce que

[1] *Mission de Phénicie*, pl. LII. On n'a reproduit ici que les personnages.

[2] Impossible de discerner sur la planche si sous le bâton recourbé pend également un bassin (?). M. R. Dussaud, *Notes de Mythologie syrienne*, p. 13 n. 6, croit que le dessinateur de Renan a négligé les détails et qu'une étoile planait aussi devant le personnage de gauche.

[3] L'un s'élevait à Memphis même, au sud du temple de Ptah et l'autre était attenant au Sérapéum. Textes et arguments qui établissent cette dualité dans U. Wilcken, *Urkunden der Ptolemäerzeit*, p. 37-38.

[4] Ainsi nommés dans la requête des prêtres d'Astarté à Zénon, *Società Italiana di Firenze, Papyri greci e latini*, t. V, n° 531.

nous indiquait déjà la manière toute grecque dont l'artiste avait rendu son sujet [1].

Peut-être objectera-t-on que les comparaisons proposées plus haut autorisent, avec autant de probabilité, à reconnaître dans notre bas-relief une œuvre punique. Cependant, le fait que le monument a été trouvé en Égypte milite plutôt en faveur de l'origine syrienne. La Vallée du Nil n'a jamais entretenu de rapports très suivis avec Carthage comme elle faisait avec la côte phénicienne. Il est peu probable aussi qu'à la fin du IVe siècle les pays puniques aient possédé des artistes grecs capables d'exécuter un tel travail. Nous savons par contre, et les sarcophages de Sidon sont là pour le prouver, que la Syrie faisait travailler des artistes grecs pour elle, sinon chez elle [2]. Et nous connaissons au moins un exemple d'un phénico-égyptien ayant fait venir en Égypte un sarcophage exécuté sur le patron de ceux de Sidon [3] par les mêmes artistes et dans la même matière : marbre blanc analogue à celui de l'ex-voto à Astarté. Il serait intéressant de savoir si les pays carthaginois possédaient dans leur sol de ce marbre ou s'ils en importaient. Ces présomptions, en faveur de l'origine syrienne du monument, peuvent encore être renforcées par d'autres arguments que nous allons examiner.

Je ne crois pas inutile de faire remarquer que la scène de notre bas-relief est présentée d'une façon toute conventionnelle propre à la perspective en usage dans l'ancien Orient et surtout en Égypte [4]. Le cadre, c'est-à-dire le portique, occupe bien dans la réalité la place que le sculpteur lui a donnée [5], mais le plan vertical dans lequel évoluent les personnages doit subir un déplacement de 90° dans le sens des aiguilles d'une montre [6], en prenant la déesse

[1] Il n'y a pas lieu de s'étonner de voir qu'à l'époque même de la conquête macédonienne les artistes grecs avaient déjà pris pied en Syrie. Depuis la domination perse qui avait réuni sous une même loi les Grecs d'Asie et les Syriens, la civilisation grecque commença à réagir sur l'art syrien. Cf. L. HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques du Musée du Louvre*, p. 41 et 85.

[2] G. MENDEL, *op. laud.*, p. 220, et R. DUSSAUD, *Revue archéologique*, 1905[1], p. 21.

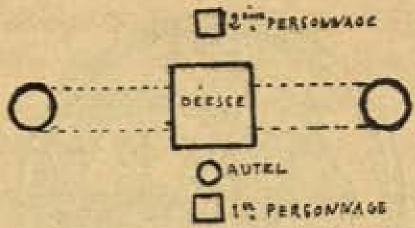
[3] Cf. H. SCHÄFER, *Ägypt. Zeitschr.*, XL, p. 31.

[4] Comparer surtout les scènes représentant Osiris dans la salle du jugement sous un petit édicule qui n'est pas non plus sans analogies avec notre portique.

[5] Bien qu'on ait laissé entre les deux colonnes un espace plus grand que dans la réalité afin de pouvoir y loger la scène.

[6] Ce même artifice de perspective a été employé dans les peintures de Salhiyé. Cf. J. H. BREASTED, *op. laud.*, p. 99-100 et pl. XXI et bien antérieurement en Babylonie pour rendre certains détails. Cf. E. MEYER, *op. laud.*, p. 15 et p. 76.

comme centre. Ce mouvement aura pour résultat d'amener cette dernière face au spectateur et de placer devant elle l'autel et le premier officiant qui apparaîtra alors de dos. Le second officiant passera derrière la déesse et deviendra invisible. Un petit schéma fera mieux comprendre ce que je veux dire :



Vu ainsi selon l'intention de l'artiste qui l'a conçu, le bas-relief du Caire me paraît illustrer très heureusement le passage de la stèle de Byblos où Yehawmelek énumère les travaux exécutés par lui en l'honneur de sa déesse :

... ³ ופעל אנך לרבתי בעלת ⁴ גבל המזבח נחשת זן אש בח[צ]ר ז והפתח חרץ זן אש ⁵ על פן פתחי ז והערת חרץ אש בתכת אבן אש על פתח חרץ ז ⁶ והערפת זא ועמדה וה[ר]אש[ם] אש עלהם ומספנתה... (1).

... J'ai fait, pour ma maîtresse la Dame de Byblos, cet autel de bronze qui est dans cette cour (?) et cet ouvrage gravé doré qui est en face de ce mien ouvrage gravé et les feuilles d'or (2) qui sont sur le couronnement (?) (3) de pierre qui est au-dessus de cet ouvrage gravé doré et ce portique et ses colonnes et les chapiteaux qui sont sur elles et son toit...

Yehawmelek a donc, tout comme le dévot de Memphis, consacré à Astarté un portique et un autel de bronze. Je ne doute pas que dans le פתח, traduit ici, faute de mieux par «ouvrage gravé» — ne soit comprise une représentation d'Astarté (4). Les deux offrandes à la déesse sont semblables, avec

(1) Texte d'après Lidzbarski, *Altsemitische Texte*, p. 13-14.

(2) Traduction d'après Clermont-Ganneau, *Rec. d'Archéol. orientale*, III, p. 339, qui a heureusement rapproché הערת de la phrase de l'inscription de Maktar חף ערת ש חרץ ligne 10. Pour l'usage de ce procédé, on peut comparer l'ἄγαλμα κατάχρυσον et le δῶμα χρυσήλατον du dieu de Carthage qu'Appien, *De rebus punicis*, 127, appelle Apollon.

(3) בתכת est traduit d'après le sens que j'attribue à cette expression en suivant l'hypothèse de Clermont-Ganneau, *Études d'Archéologie orientale*, I, p. 25. Le mot תכת est peut-être à rapprocher d'expressions du perse ancien équivalentes au persan moderne تاج plus anciennement «*taka*» «couronne» «ou de طاق» arcade. Les ouvrages à ma disposition ne me permettent pas de vérifier si ces hypothèses peuvent se défendre.

(4) Je conserve la traduction «ouvrage gravé» bien que je croie qu'il s'agisse plutôt ici, soit de deux petits naos, soit de deux trônes contenant,

cette seule différence que l'une est réelle et l'autre fictive[1]. Ceci amène à penser que les adorateurs d'Astarté qui sollicitaient ses faveurs, lui promettaient en échange, et si elle les exauçait, de lui dédier soit une chapelle, soit un objet mobilier : un trône. Les riches accomplissaient leur vœu à la lettre, les pauvres se contentaient d'une stèle représentant l'objet promis : temple ou trône. Naturellement le dédicant, dans ce dernier cas, avait recours à un sculpteur local qui reproduisait le temple le plus connu de lui ou celui que lui désignait son client. Il s'ensuit que le portique de notre bas-relief n'est autre chose que la copie d'un portique réel appartenant à quelque temple d'Astarté, car «il paraît difficile d'admettre que cet arrangement si curieux ait été imaginé par le sculpteur; celui-ci a dû le prendre à l'architecte»[2]. A l'appui de cette supposition, on peut encore invoquer une similitude presque parfaite entre le portique de la stèle d'Hadrumète et le nôtre; ils procèdent certainement tous deux d'un même original : quelque temple d'Astarté, fameux au delà des mers[3]. Les dédicants de ces ex-voto[4] étaient probablement



Fig. 20.

ou portant, l'un la stèle du roi, l'autre la stèle de la déesse. On pourrait par analogie avec le trône d'Astarté (P. S. Ronzevalle, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1907, p. 589, et *Mélanges de la Faculté de Beyrouth*, III, p. 755) où le dédicant et la déesse figurent chacun sur une stèle, imaginer deux stèles différentes se faisant face chacune sur un בחח.

[1] Les Égyptiens avaient déjà habitué depuis longtemps leurs dieux à se contenter d'une apparence quand ils ne pouvaient leur offrir une réalité.

[2] Cette réflexion de l'*Hist. de l'Art*, t. III, p. 463, à propos de la stèle d'Hadrumète s'applique fort bien ici.

[3] Je suppose en effet, d'après les portiques représentés par la très grande majorité des stèles votives puniques, qu'en pays carthaginois l'architecture grecque avait prévalu de bonne heure et que le monument d'Hadrumète n'a visé qu'à reproduire la chapelle d'un temple plus ancien et célèbre de Phénicie.

[4] Qui sait si la partie manquante de notre bas-relief ne portait pas, gravée à la pointe, la formule laconique usuelle «*Ce qu'a voué N. fils de N. à Astarté parce qu'elle a entendu sa voix*»? Si une semblable dédicace avait existé, j'ai tout lieu de penser qu'on en aurait encore pu discerner le commencement sur le bloc de gauche à la hauteur de la tête de la déesse. Je crois qu'il faut plutôt supposer que la dédicace avait été tracée au pinceau sur le monument qui, selon la coutume antique, devait être entièrement peint.

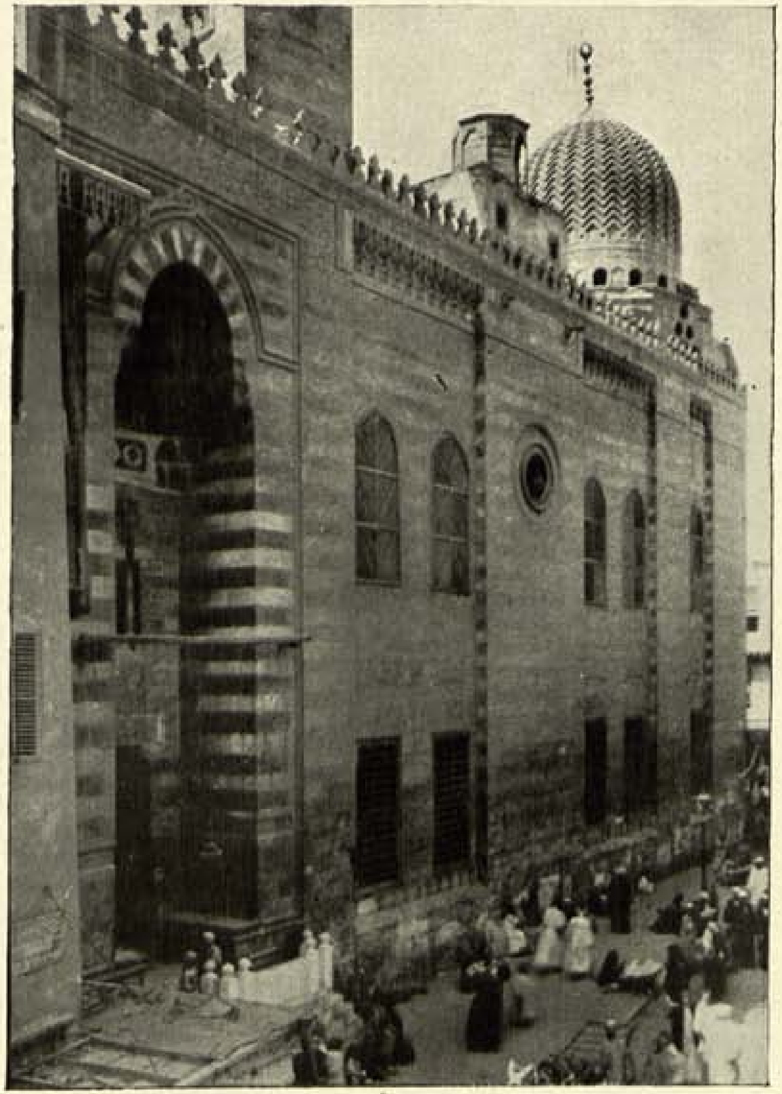
des Phéniciens fixés à l'étranger ou voyageant pour leurs affaires. Pour accomplir un vœu, ils auraient offert à leur déesse la reproduction d'un sanctuaire qui était à leurs yeux le plus célèbre et qu'ils connaissaient probablement pour y avoir fait leurs dévotions avant de s'embarquer. La renommée du temple de Byblos et sa situation proche d'un grand port de commerce, amènent à penser que c'est peut-être lui qui a fourni le modèle de l'édifice reproduit sur nos stèles et que ce portique est un de ceux qui entouraient l'enceinte sacrée que les monnaies impériales (fig. 20 [1]) nous ont appris à connaître.

Si l'on acceptait cette dernière hypothèse, il faudrait voir dans le bas-relief du Caire la reproduction d'une cérémonie se déroulant dans une des chapelles du temple de Byblos à l'époque de la conquête d'Alexandre. Ce tableau pourrait même valoir pour l'époque perse qui précède immédiatement à cause de la fixité, maintes fois constatée en Orient, de tout ce qui est religieux, qu'il s'agisse d'architecture ou de coutumes, malgré les fluctuations de l'art ou de la mode.

Noël Aimé-Giron.

Le Caire, 29 septembre 1924.

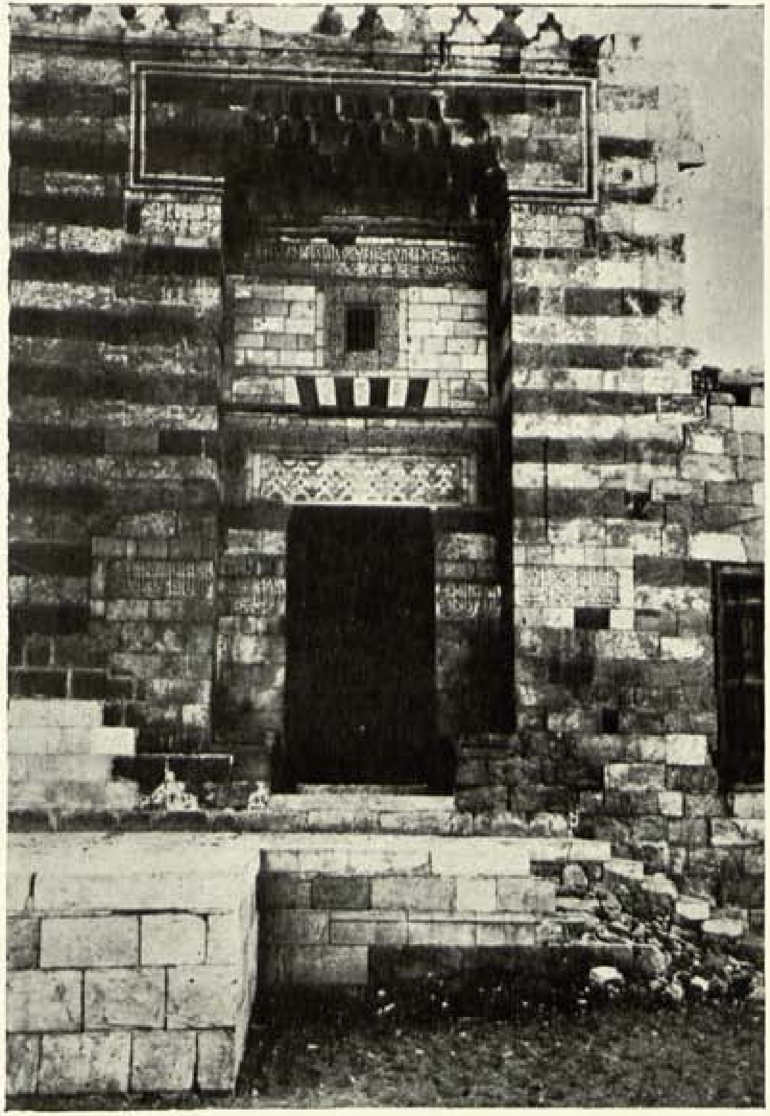
[1] Revers d'une monnaie de Macrin reproduite d'après *Hist. de l'Art*, t. III, fig. 19. État récent d'une disposition ancienne qui permettait à un grand nombre de riches dévots d'aménager des chapelles à la déesse, une par entre-colonnement.



1. — Madrassa du sultan Barsbay (1424 a. d.).



2. — Mausolée du sultan Barsbay (1432 a. d.).



1. — Khanqa du sultan Barsbay (1437 a. d.).



2. — Mausolée dit de Khadiga Om el-Achraf.



Le cercueil de Deir el Médineh. Extérieur, face et profils, intérieur.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS



Le masque du cercueil et le crâne du jeune prince.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

Les quatre fils de Ramsès III
enterrés
à la Vallée des Reines.



1
Amen-her-Kepesh-ef.



2
Amen-her-Kepesh-ef.



3
Kamuast

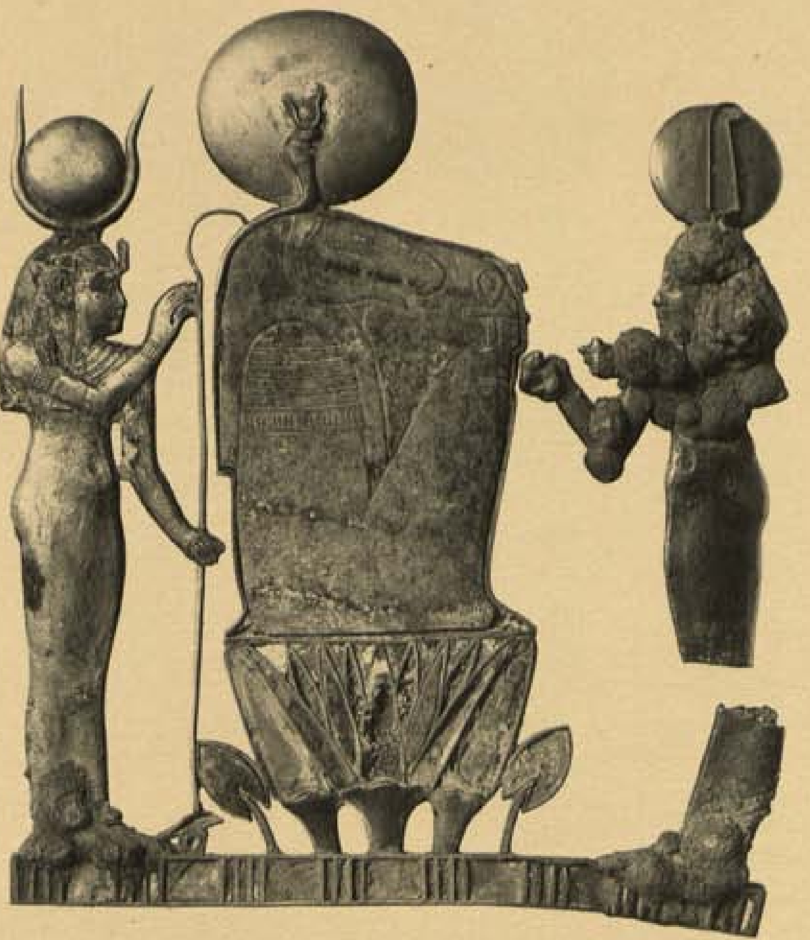


4
Set-her-Kepesh-ef.

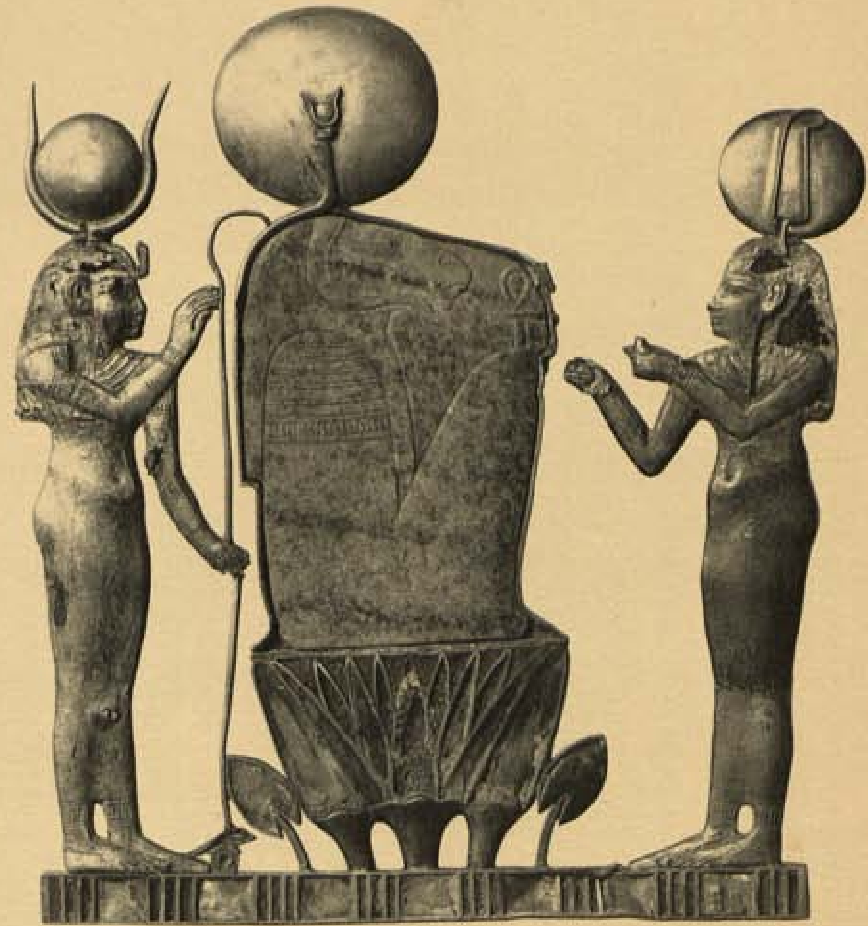


5
PaRa-her-ounam-ef.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS



1



2

PECTORAL DE TELL MOQDAM

FACE

avant et après la Restauration

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS



1



2

PECTORAL DE TELL MOQDAM

REVERS

avant et après la Restauration

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS



Ex-voto à Astarté. — Musée du Caire, n° 43081.



Essai de reconstitution de l'Ex-voto à Astarté.